



PERSPECTIVES
ou
VUES des Fontaines de SPA.
A AMSTERDAM
chez PIERRE MORTIER

GEZICHTEN
van de
FONTEINEN VAN SPA.
M D C CXXXIV.

VIEW 'S OF THE FOUNTAINS OF SPA.

AMUSEMENS
DES EAUX
DE SPA.

Ouvrage utile à ceux qui vont boire
ces Eaux Minérales sur
les Lieux.

ENRICHIE DE TAILLES-DOUCES.

*Qui représentent les Vues & les Perspectives
du Bourg de Spa, des Fontaines, des
Promenades, & des Environs.*

NOUVELLE EDITION.

TOME PREMIER.



A AMSTERDAM,
Chez **PIERRE MORTIER.**
MDCCL.

AMSTERDAM

DES EAUX

DE SPA.

Outrage mille à ceux qui vont boire
ces Eaux Minérales sur
les lieux.

EXTRAITS DE LA BIBLIOTHEQUE

Qui traitent les Nèes & les Perspécives
du lieu de Spa, des Fontaines, des
Pommades, & des Bains.

NOUVELLE EDITION

TOME PREMIER.



A. AMSTERDAM,

chez JEAN NEAUME, Libraire,

MDCCLXXI.



A V I S
DU LIBRAIRE
SUR CETTE
NOUVELLE EDITION.



Accueil que le Public a fait
jusqu'à deux fois aux AMU-
SEMENS DES EAUX DE
SPA, m'engage à lui en offrir
encore cette nouvelle Edition, en tout
conforme à la précédente.



AVERTISSEMENT

DE

L'EDITEUR.

*U*N voyage que je fus obligé de faire l'Eté dernier aux Eaux de Spa, pour le rétablissement de ma santé, a donné lieu à la publication de ce petit Ouvrage. Etant sur le point de partir, j'allai prendre congé d'un de mes Amis, qui avoit autrefois fait ce voyage. Je lui fis les questions ordinaires, sur le lieu où j'allois, & le priai de m'en dire quelques particularités. Il y répondit avec beaucoup de bonté, & m'instruisit assez amplement sur tout ce que je lui avois demandé. Les remarques qu'il me communiqua me parurent d'un si grand usage, tant pour la route, que pour la manière de vivre à Spa, que j'en chargeai mes Tablettes. Mon Ami, sensible au cas que je faisois de ses directions, rentra
dans

dans son cabinet, & m'apporta quelques Cahiers, où il avoit ramassé en forme de Journal toutes les Observations qu'il avoit faites dans ce voyage; & me dit en me le prêtant, que j'y trouverois un détail beaucoup plus circonstancié qu'il ne pourroit le faire de vive voix. Je pris ce Recueil, & je le parcourus à la hâte. Je le trouvai très-curieux, & j'aurois bien voulu pouvoir en tirer copie: mais comme je n'avois pas même le tems de l'extraire, je priai l'Auteur de me permettre de l'emporter avec moi. Il en fit quelques difficultés, après lesquelles cependant il me le confia, sous condition de ne le laisser voir à personne.

Ce Recueil me servit si utilement dans mon voyage, & pendant le séjour que je fis à Spa, que je conçus dès-lors le dessein d'engager mon Ami à en faire part au Public, persuadé qu'il procureroit aux autres les mêmes avantages que j'en avois retirés. En effet ce Manuscrit me servit de guide, & en arrivant à Spa, je descendis à la même Auberge où mon Ami avoit logé. Je n'eus pas beaucoup de peine à en rappeler à mes Hôtes le souvenir & le nom; & à l'aide des Anecdotes que j'avois en main, je m'y trouvais, quoiqu'étranger, comme en pays de connoissance, & dispensé de mille questions, aussi nécessaires qu'incommodes quand on n'est pas guidé comme je l'étois. Il est vrai que les objets remarqués par mon Ami n'avoient plus pour moi le prix de la nouveauté; mais ils avoient la grace de la vérité,

au moyen des descriptions exactes qu'il en a faites, & qui rendent le plaisir de l'admiration plus délicat, en la rendant moins subite.

L'exactitude, si rare dans la plupart des Relations, ne sera pas le moindre mérite de ce petit Ouvrage. Ceux qui ont été sur les lieux, trouveront comme tiré d'après nature, tout ce que l'Auteur y dit de la situation & des qualités des Fontaines, & des Inscriptions qui y sont; & ceux qui voudront faire le voyage, trouveront un plan d'amusemens agréables dans ce qu'il raconte sur la manière de prendre les Eaux, le régime des Buveurs, la liberté des Etrangers, le goût & la variété des Plaisirs, & l'ordre des Promenades. L'Auteur ne s'est pas borné à la seule description du Bourg de Spa: il en a fait de très-curieuses de ses environs, comme de la fameuse Cascade de Coö, des Bains de Chaud-Fontaine &c. dont il a pris la peine de lever des Plans, que j'ai vérifiés moi-même sur les changemens arrivés depuis. La vérification de la plupart des faits énoncés dans cet Ouvrage, a fait mon plus doux amusement à Spa. Dès les premiers jours que j'y fus, je me fis répéter par l'Apoticaire Salpeteur, les traits qui le regardent, comme l'analyse qu'il a faite des Fontaines, l'expérience de l'Anguille & des Vers morts dans l'Eau du Pouhon, & la guérison singulière de la Demoiselle Doumal, dont mon Ami avoit oublié le nom dans la description qu'il donne de l'Insecte horrible qui

qui la rongeoit : de sorte que si mon témoignage peut ajouter quelque chose à la sincérité de l'Auteur , le Public peut compter sur ces faits , comme sur autant de vérités prouvées.

Je fus à peine revenu de Spa , que j'allai remercier mon Ami , des lumières que son Journal m'avoit données , & du plaisir singulier qu'il m'avoit fait en me le confiant. Mais avant de le lui remettre , je lui fis beaucoup d'instances pour l'engager à souffrir que j'en tirasse copie , & que je le rendisse public. Il s'en excusa long-tems. Enfin , pressé par la considération de l'utilité qui pourroit en revenir à ceux qui se trouveroient dans le même cas que moi , il m'en a laissé le maître ; à condition cependant que l'Auteur resteroit inconnu , que je retoucherois quelques endroits du Manuscrit , que j'y insérerois mes Observations , mais sur-tout que j'en effacerois tous les noms de ceux qui entrent dans les petites histoires qu'il raconte , comme ayant fait partie de ses amusemens. Je le lui ai promis , & je lui tiens parole. J'ai fait plus encore : car dans les circonstances qui pourroient intéresser la réputation du prochain , j'ai déplacé la scène , & changé la qualité des personnes & la date des évènements , pour les rendre absolument méconnoissables. Cette précaution , qui n'en altère jamais le fond , ne s'étend que sur les articles qui pourroient donner lieu à la médisance ; car dans les choses indifférentes , je me suis conten-

zé de supprimer le nom, en y laissant la lettre initiale.

A l'égard de ces histoires, quand je serois moins sûr de l'aversion de l'Auteur pour tout ce qui est faux ou fabuleux, son exactitude dans le récit des choses dont j'ai été convaincu par mes yeux, ne me laisseroit aucun doute sur le reste. Celle du Baron de P. . . par exemple, & celle du prétendu Comte de L. . . . ont été si publiques à Spa, que l'on s'y souviendra longtems des bassesses de l'un, & des extravagances de l'autre. Les Lecteurs moins crédules pourront s'en assurer comme moi, sur le récit de quantité de personnes de Liège & de Verviers, qui viennent tous les ans aux Eaux de Spa. Mais comme je ne veux pas céder en exactitude à mon Ami, je dois prévenir de bonne foi le Lecteur sur quelques faits postérieurs au voyage de l'Auteur, comme les articles qui regardent le fameux Curé d'Asnières, les Jansénistes, le dernier période de l'histoire de l'infortuné Comte de T. . . . & quelques autres. J'avoue que je les ai insérés en conséquence de la permission de l'Auteur, comme des Anecdotes sûres, que le tems a dévoilées depuis, & dont le Public est toujours curieux.

Après ces éclaircissemens sur la nature & les raisons de ce petit Ouvrage, il ne me reste qu'à desirer qu'il fasse sur l'esprit des Lecteurs, l'impression de plaisir qu'il m'a causé lorsque je le lisois sur les lieux. Les Estampes que j'ai fait graver avec soin, aideront à cet égard

égard à l'imagination de ceux qui n'ont point fait ce voyage. L'Auteur a encore entre les mains un pareil Ouvrage sur les Eaux d'Aix. Le goût du Public sur celui-ci décidera du sort de l'autre.

T A B L E



Page 1	Vier du Bourg de Spa.
12	La Place de Spa & la Fontaine de Pordon.
24	Le Jardin des Capucins de Spa.
104	Le Château de Fraschumont à une lieue de Spa.
226	Infesse fort des veins d'une Dame.
229	La Prairie de quatre heures.



T A B L E
POUR LES FIGURES.

T O M E P R E M I E R.

P *Erspéctives ou Vues des Fontaines.*
Avant le Titre.

Vues du Bourg de Spa. Page 1

La Place de Spa & la Fontaine à Poubon.
12

Le Jardin des Capucins de Spa. 54

*Le Château de Franchimont à une lieue de
Spa.* 104

Infécte sorti des reins d'une Dame. 226

La Prairie de quatre heures. 239
La

T A B L E

La Fontaine de Géronstère. 322

Seconde Vue de la Fontaine de Géronstère.

363

T A B L E

POUR LES FIGURES.



132 Les Bains de Chaud-Fontaine.
134 La Fontaine du Torchelet.
136 La Fontaine du Barillet.
138 La Cressade de Coe.
137 La Fontaine de Nivernais.



Seconde Née de la Fontaine de Chaudfontaine.

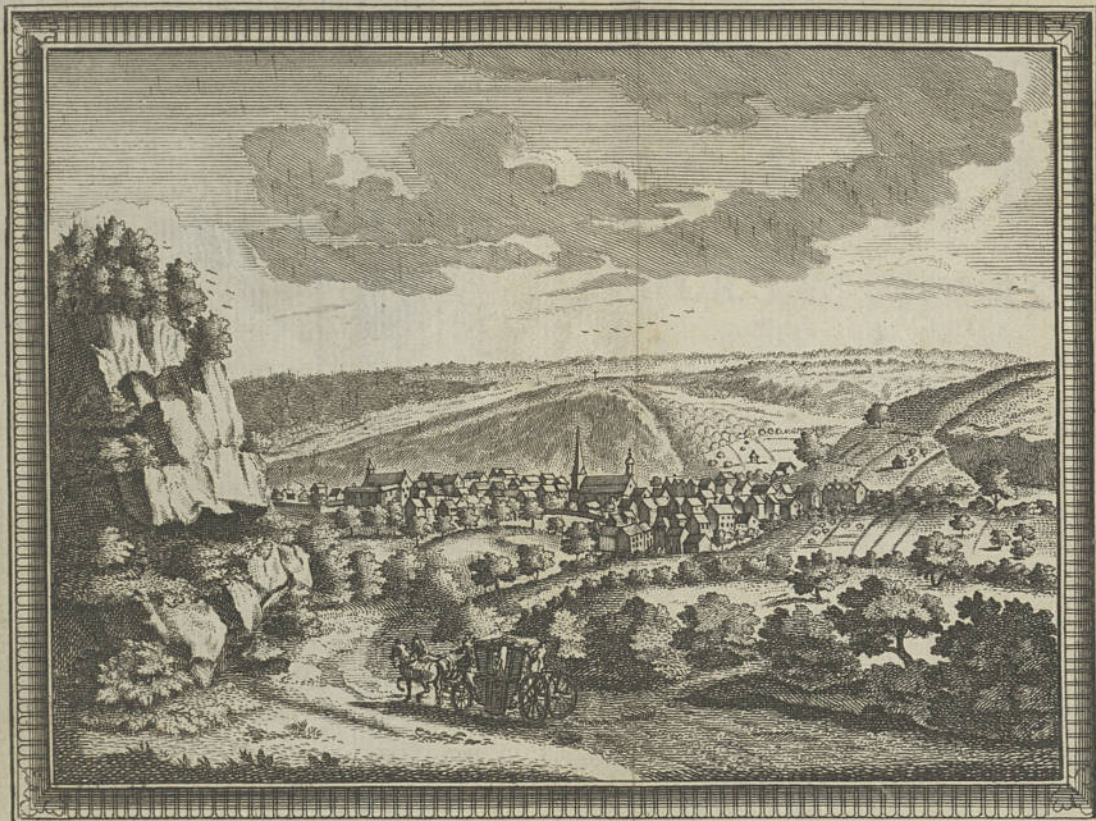
T A B L E

POUR LES FIGURES.

T O M E S E C O N D.

L <i>A Prairie de sept heures.</i>	Page 1
<i>La Fontaine de la Sauvenière.</i>	53
<i>Les Bains de Chaud-Fontaine.</i>	132
<i>La Fontaine du Tonnelet.</i>	194
<i>La Fontaine du Barisart</i>	236
<i>La Cascade du Coo.</i>	294
<i>La Fontaine de Nivezé.</i>	367





*Vue du Bourg
de Spa.*

*Gezicht van het Vlek
van Spa.*

N^o. 1.

View of the Town of Spa.



A M U S E M E N S

D E S E A U X

D E S P A .

LA réputation des Eaux Minérales de Spa est si généralement répandue , que mon dessein n'est pas d'en relever les vertus, ni les propriétés. Ce détail , qui est uniquement du ressort de la Médecine , tout utile qu'il pourroit être ailleurs , seroit au-moins déplacé dans un Ouvrage qui ne promet que de l'amusement. Je ne prétens pourtant pas me dispenser par-là , de faire part au Public des petites Observations que j'ai faites sur les lieux , ou des Cures dont j'ai été témoin. Je tâcherai seulement d'éviter le stile doctrinal ; & lorsque l'occasion se présentera naturellement de parler de la qualité des Fontaines , ce sera toujours d'une façon intelligible , & à la portée de

tout le monde : parce que le principal but de ce Livre, est de donner à ceux que le plaisir ou la santé amènent à Spa, une idée générale des délassemens que l'on peut s'y procurer, en décrivant ceux que j'y ai trouvés.

A juger des plaisirs des autres par les miens, je crois qu'il est peu de lieux où l'on puisse passer plus agréablement la Belle Saison. Les Habitans de Spa sont honnêtes aux Etrangers, de quelque Nation qu'ils soient, & s'empressent à leur procurer mille commodités. Quoiqu'ils se fassent assez bien payer de leurs petits services, on n'a nul regret à la dépense; parce qu'ils les rendent de bonne grace, & d'un air aussi affectionné que si l'on vivoit chez eux en famille. On y est dans une extrême liberté de mœurs, de sentimens, & de manières, qui se communique d'abord entre tous les Etrangers, & rarement on en abuse. Le commerce que l'on y a les uns avec les autres, paroît extrêmement lié; & quoiqu'unique-ment fondé sur la politesse & la complaisance, on en a banni toute contrainte, pour y substituer une cordialité rare.

On y trouve, comme par-tout ailleurs, des Esprits rebours & sauvages; mais loin de les aigrir ou de les insulter, chacun s'empresse à les tirer de leur misantropie. On les regarde même assez généralement avec compassion, & comme des Malades incurables, plutôt que comme
des

des Objets de risée. Cette sorte de tendresse est d'autant plus naturelle, que presque tous ceux qui viennent à Spa font gloire d'être malades ; & ce sentiment établit une espèce de Confraternité entre tous les Buveurs, qui les rend plus compâtissans pour les travers d'autrui. J'en ai vu quelques-uns qui avoient besoin de cette indulgence : mais j'eus aussi l'avantage d'y trouver de très-aimables personnes de l'un & l'autre sexe, avec qui je liai une société charmante. Nous fîmes connoissance d'abord, & nous nous vîmes pendant toute la Saison, avec autant de franchise & d'attachement, que si nous étions nés pour passer toute la vie ensemble. Ces personnes avoient également du mérite & de la naissance : le plaisir seul, & l'amusement, les avoit amenés à Spa : & comme mon voyage n'avoit pas d'autre but, nous nous fîmes une étude de nous rendre le régime des Eaux le plus agréable qu'il nous fut possible. Il sembloit que nous fussions faits les uns pour les autres. La sympathie de nos humeurs, la conformité de nos caractères, avoient établi entre nous cette ouverture de cœur qui fait le charme de la Société ; en sorte que nous faisons de nos aventures & de nos sentimens un petit commerce de confidences, qui avoit mille douceurs. Comme c'est sur ces liaisons que roulent tous les plaisirs de Spa, chacun a soin de former sa partie

selon son goût : & la liberté que l'on y a de s'assortir à son gré , attire peut-être encore plus d'Etrangers en ce lieu , que la vertu merveilleuse de ses Eaux.

Il est vrai que les chemins qui y conduisent , n'annoncent rien de fort réjouissant. Soit que l'on y vienne du côté de Liège , soit que l'on y arrive du côté d'Aix-la-Chapelle , qui n'en sont éloignées que de six ou sept lieues , il faut traverser des Déserts incultes pour la plupart , & presque tous pierreux. Ce ne sont que Montagnes de toutes parts , qui se succèdent les unes aux autres , & à travers lesquelles on a tracé des routes imparfaites. Les pluyes & les orages qui y sont fréquens , les rendent même assez souvent incertaines , par l'écroûlement des pierres qu'elles y font rouler. Les Cochers du pais y sont souvent trompés eux-mêmes après l'Hiver, parce que quelquefois ces chemins se détraquent d'une Saison à l'autre. C'est du-moins ce qui arriva à celui que j'avois pris à Liège , & il m'apporta cette excuse , qui me parut assez plausible.

Mais comme tout sert à l'ornement de la Nature , ces Roches , si incommodes aux voitures , répandent de loin une espèce d'agrément sur la route. Ce sont à la vérité des marbres grossiers , incapables d'être polis ; & cependant tout bruts qu'ils sont , ils forment une variété de couleurs qui divertit la vue ; surtout a-

près

près la rosée du matin, ou lorsqu'une légère pluie a enlevé la poussière, qui en cacheoit les veines & les nuances. Je ne nie pas que la route, depuis Liège surtout, ne soit fatigante. Mais cette peine a bien ses agrémens, & l'on en est à mon avis suffisamment dédommagé par le plaisir de la vue, quand on est sensible à la beauté des Passages. Pour moi, je fis plusieurs fois arrêter ma voiture, pour considérer les charmans points de vue que les gorges des Montagnes formoient de tems en tems. J'étois agréablement surpris de voir qu'un Côteau inculte, & tout au plus couvert d'une chetive bruyère, me paroïssoit dans l'éloignement un Parterre, dont l'émail & les compartimens bizarres charmoient mes yeux; & qu'un objet qui faisoit un admirable effet dans la perspective, n'étoit plus qu'un Rocher affreux quand j'en approchois.

Cette alternative d'objets toujours variés, ne manque point sur la route. Plus on approche de Spa, plus les chemins deviennent rudes. Ils sont escarpés en quelques endroits, & paroissent périlleux. Les Vallons que l'on découvre au dessous ont quelque chose de si précipité, que la vue s'en effraie. Les chemins taillés dans la Montagne la plus voisine du Bourg, ont encore cet inconvénient, que les voitures un peu larges ont peine à s'en tirer. Ma Berline en fit l'épreuve: elle s'enferra si bien entre les deux côtés du

Roc , que sans la prudence de mon Cocher , qui fut arrêter à tems ses chevaux , elle s'y seroit entièrement fracassée. Cet accident m'apprit que le plus sûr est d'y voyager dans les voitures & avec les chevaux du País , & c'est un avis utile à ceux qui y mènent leurs Equipages.

La situation de Spa laisse longtems le Voyageur dans l'impatience de le découvrir. On n'apperçoit le Bourg , que lorsqu'on en est à une demi-heure. Il est bâti dans le fond d'un Vallon , extrêmement resserré par les Montagnes qui le pressent de tous côtés. On diroit à voir son assiette , que la Nature , jalouse des salutaires trésors qu'elle y a placés , se soit épuisée elle-même pour en fortifier les avenues : ou qu'elle veuille faire acheter les biens qu'elle prodigue , par des périls qui les rendent encore plus doux. En effet , de quelque côté que l'on y aborde , on se voit forcé , dès-qu'on l'apperçoit , de lui rendre une espèce d'hommage en mettant pied à terre. La descente , du côté de Liège surtout , a quelque chose de si affreux , qu'il y auroit de l'imprudence à rester dans sa voiture , que l'on ne peut reprendre sans témérité qu'au bas de la Montagne.

Le premier objet qui s'y présente , est le seul dont l'approche & le lointain n'ont rien qui charme. Ce sont de misérables Chaumines , qui forment un préjugé peu avantageux d'un lieu si connu par ses plai-

plaisirs. Aussi cet amas de mazures que l'on nomme le *Vieux Spa*, n'en est proprement que le Fauxbourg, & n'est habité que par de pauvres gens qui lâchent sur les Etrangers des essaims d'Enfans, pour leur arracher quelques pièces d'argent à force de cris & d'importunités.

Je ne dissimulerai point que la pauvreté de ces maisons me prépara à la simplicité de celles qui sont au centre du Bourg. Elles sont toutes de bois, bâties à l'antique, obscures & fort petites. Je ne crois pas même qu'il y en ait plus de deux-cens, quoique l'on m'ait assuré qu'il y avoit dans Spa onze ou douze-cens lits pour les Etrangers. Cependant la perspective est avantageuse à ce petit Bourg, qui paroît de loin beaucoup plus grand qu'il n'est. L'Eglise des Capucins, & celle de la Paroisse, quoique petites & très-simples, placées chacune sur des éminences, y font un fort bel effet. Mais quel qu'il soit, je pense que ce lieu doit être affreux en Hiver.

Il étoit sans-doute dans son plus bel éclat, quand j'y arrivai : c'étoit le 2. de Juillet de l'année 172... Je descendis à *la Cour de Londres*. C'est sans-contredit l'Auberge la plus vaste & la plus commode de tout le lieu. Elle est aussi la plus fréquentée. J'y trouvai déjà plusieurs personnes de distinction, & au bout de 15. jours nous formions une table de 30. couverts. On y sert très-proprement, dans le goût François, Anglois & Hollandois;

& la variété des mets & des ragoûts que l'on y trouve, & qui est unique en ce lieu, y rassemble des gens de toutes ces Nations, qui y forment ordinairement la Société la plus brillante.

Comme j'étois arrivé tard, & que je me trouvois fatigué, je ne vis personne le jour de mon arrivée : aussi ne connoissois-je personne. Je passai la soirée à me faire instruire par mes Hôtes de la manière de vivre des Etrangers, de l'ordre des divertissemens, de l'heure des visites, des lieux d'assemblées, & de la qualité des personnes qui étoient aux Eaux; enfin, à me mettre au fait des amusemens que j'étois venu chercher. Après ces questions, je me fis servir à souper dans ma chambre, parce qu'ayant plusieurs Lettres à écrire, je crus devoir m'en débarrasser d'abord, pour n'avoir plus dans la suite qu'à me livrer au plaisir. Ces Lettres me menèrent fort avant dans la nuit, & je me mis au lit assez tard, bien résolu de reprendre quelques heures de repos sur la matinée.

Cet arrangement pouvoit à merveille combien j'étois novice dans le régime de Spa. Dès-que le jour parut, je me sentis éveiller par un bruit sourd, qui partoît de tous les coins de la maison, & qui dans un moment se répandit dans tout le Bourg. J'entendois ouvrir & fermer des portes & des fenêtres; on rioit, on causoit, on couroit dans la rue comme en plein midi,

&

& à ce bruit confus se joignoient le hennissement des chevaux & le fracas des voitures. Comme j'ignorois la cause de ce mouvement, je ne pouvois comprendre que l'on pût se lever de si bonne heure, dans un lieu uniquement consacré au plaisir & à la santé, & je crus qu'il étoit arrivé quelque accident dans le Bourg. Je luttai quelque tems entre ce bruit & mon sommeil; il fallut pourtant céder à cet incommode fracas. Je logeois sur la rue, & presque vis-à-vis la Fontaine. Je me levai, & m'étant mis à la fenêtre, ma surprise fut extrême de voir déjà quantité d'Hommes & de Femmes occupés à boire & à se promener.

Il n'étoit pas encore six heures: cependant je me reprochai ma paresse, & en effet j'avois perdu le plus beau du jour. Je m'en dédommageai à observer le mouvement perpétuel des Buteurs d'eau. Leur gayeté me charmoit. Le deshabillé des Dames avoit quelque chose de si galant, que je me crus dans un nouveau Monde, où chacun conspiroit aux plaisirs des autres. Cette troupe de personnes si différentes d'humeur, & de qualité sans-doute, me paroissoit animée d'un même esprit. Aussi tous étoient réunis sous une même livrée. Les Dames portoient à leur ceinture une Médaille, que les Messieurs avoient à la boutonnière de leur habit. J'en ignorois le nom & l'usage, & je m'imaginois que ce fût quelque Or-

dre de Chevalerie badine. Mais j'appris bientôt que c'étoient de petits Cadrans d'yvoire qui marquent seize points, pour marquer le nombre de gobelets que l'on boit, & qui ne vont guères au dessous de seize, ce qui fait ordinairement deux grosses bouteilles. L'aiguille de ces Cadrans se porte sur chacun de ces points, à mesure que l'on quite le verre. Il est aisé de comprendre toutes les petites folies qui se débitent dans cet exercice. Ce spectacle m'amusa si agréablement, que je passai une heure à le considérer, sans penser à m'habiller. J'appellai cependant mon Valet, pour me mettre en état d'y aller prendre un peu plus de part.

Je fus bientôt prêt: mais comme je me dispoisois à sortir, mon Valet m'annonça la visite de deux Capucins. C'étoit le R. P. Gardien, qui venoit me féliciter au nom de son Couvent, & m'assurer des vœux de toutes leurs Révérences pour le bon succès de mes Eaux. Ce bon Père me parut un de ces Moines adroits, qui ont blanchi sous le froc & la besace, & qui possèdent par excellence l'art de mendier impunément. Après les premiers complimens, il m'offrit l'usage de leur Jardin, & de tout ce qui leur appartenoit. Ce n'étoit pas s'engager à grand' chose: aussi ne tarda-t-il pas à m'insinuer, que je n'y trouverois rien que de très-pauvre; que la Saison des Eaux étoit

l'uni-

l'unique reffource de son Cloître ; & que fans les bienfaits des Etrangers , ils n'auroient pas dequoi vivre pendant le reste de l'année. Nous faisons , me dit-il , comme la Fourmi , qui ramasse dans l'Été dequoi subsister pendant l'Hiver. Ce trait me parut le commentaire naturel de la visite qu'il me faisoit. Mais comme je me contentois d'applaudir à leur prévoyance , le rusé Moine prévint l'objection que j'allois lui faire sur le Statut de leur Ordre , qui leur défend de recevoir ou toucher de l'argent. Il me nomma une vieille Matrone du Bourg , qu'il appelloit , si je ne me trompe , *notre Mère Syndique* , à laquelle les Etrangers remettent ce qu'ils destinent au Couvent. Ce qui m'étonna le plus dans sa conversation , c'est qu'il me nomma plusieurs fois par mon nom & par ma qualité , & qu'il me parloit en homme instruit de ce qui me regardoit. Je lui en marquai mon étonnement : il se contenta d'y répondre en termes généraux , mais avec un air mystérieux , qui me fit croire qu'il me connoissoit encore plus particulièrement ; & pour éviter sans-doute l'éclaircissement , le Drolle me quita après maintes révérences.

Cet air de connoissance me donna la curiosité de m'informer d'où étoit ce Moine , pour deviner comment je pouvois en être connu. Mes Hôtes ne purent me satisfaire sur ce point , mais ils m'é-

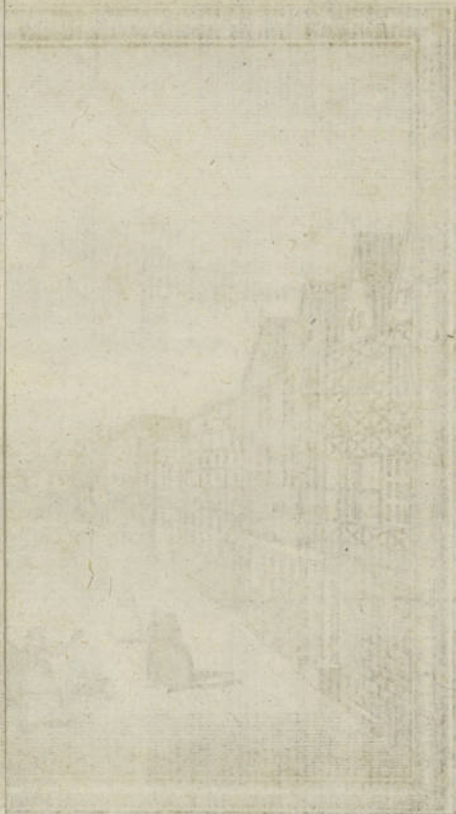
m'éclaircirent le second. Ils m'apprirent que les bons Pères ont à leurs gages un Garçon adroit, dont la fonction est d'observer pendant la Saison l'arrivée des Etrangers. Dès-qu'il voit venir une voiture, il la suit jusqu'à la maison où elle s'arrête; & se mêlant parmi les Valets, sous prétexte de les aider à transporter les bagages, il lit exactement les adresses des coffres, & à l'aide de quelques questions qu'il fait aux Domestiques, il apprend en un moment le nom, la qualité, le païs, & jusqu'à la maladie de ceux qui arrivent. Fier de sa découverte, il court en instruire ses Maîtres, qui diffèrent rarement au lendemain un compliment assorti aux personnes qu'ils visitent. La charité de ces bons Pères est si étendue, qu'elle n'excepte personne. Ils vont saluer également les Chrétiens, les Juifs, les Catholiques, & les Protestans de toutes les Communions. Leur austère vertu s'humanise même envers les Dames de tout âge & de toute condition. Et ce qu'il y a d'heureux, c'est que les civilités qu'ils prodiguent à tout venant, ne sont pas fort chères: on en est quitte, en cessant les Eaux, pour un louis, une guinée, un ducat ou deux tout au plus, que l'on envoie à leur Dépositaire, à moins que l'on ne veuille s'inscrire au nombre de leurs principaux Bienfaiteurs. On peut à ce prix se promener à son gré dans leur Jardin, & y donner des rendez-vous tout autant que l'on veut. A.



*Vue de la Place de Spa.
et de la Fontaine du Pouhon.*

*Gezigt van de Markt van Spa.
en de Fontein van Pouhon. N^o. 2*

View of the Market of Spa, and the Fountain of Pouhon.



View of the Church of St. John the Baptist
at the corner of the Street
in the City of London

Après cet éclaircissement , je partis pour aller à la Fontaine du Poubon, & rendre mes hommages à la Nymphé du lieu. Je m'en approchai avec ce respect curieux, qu'inspirent ordinairement les merveilles de la Nature. Quoique cette Fontaine soit la première & la plus célèbre de toutes, j'en trouvai les dehors si simples, que je l'aurois méconnue, sans la foule qui l'environnoit. Elle est dans le coin d'une petite Place obscure, à l'entrée du Bourg. On l'a revêtue d'un marbre brut, tel à peu près qu'il sort des Montagnes du païs. Le Bâtiment qui la couvre ne ressemble pas mal à ces petites Chapelles que l'on trouve sur les grands-chemins du Brabant, & surtout aux environs de Bruxelles : ce fut du moins le jugement que j'en fis en arrivant. Ce petit Edifice a précisément la forme d'un Portique, élevé sur une esplanade d'environ 20. pieds en quarré, entourée d'un appui de pierres de taille, autour duquel les Buveurs se rangent. Ce Portique enfin forme une espèce de Grotte, au fond de laquelle est la précieuse Source du Poubon, dont les Eaux se transportent dans l'un & l'autre Monde, sans souffrir aucune altération sous la *Ligne*.

Le nom de *Poubon* que l'on a donné à cette Fontaine, vient, à ce que j'ai su depuis, du mot *pouber*, qui en Langage Liégeois signifie *puiser*. On infère de-là que l'on a appelé cette Fontaine le *Poubon*,

bon, comme qui diroit , le *lieu où l'on puise*, le *Puits* par excellence; ou, comme on parloit autrefois , le *Puisoir*. Cette Fontaine célèbre prend sa source dans une Montagne voisine qui regarde le Midi , & qui n'ayant aucun ombrage est exposée à toute l'ardeur du Soleil, qui perfectionne la coction des Minéraux dont elle tire ses vertus. Ceci n'est peut-être qu'une conjecture; car l'eau du Pouhon paroît sortir immédiatement du Roc même qui est au fond de sa Grotte. Les Habitans m'ont assuré cependant que tous les Puits que l'on creuse d'un certain côté, entre la Montagne qu'ils me montrèrent, & la Fontaine , donnent tous une Eau minérale qui approche beaucoup de celle du Pouhon, & ils en concluent que c'est la même veine.

Quoi qu'il en soit, dès-que je parus dans la rue, chacun tourna les yeux sur moi, parce que l'on vit à mon air ajusté que j'étois nouveau-venu. Le premier qui m'aborda étoit un petit homme, encore plus petit Médecin, digne cependant du Siècle de Molière. Il se décoroit du titre de Docteur qu'il ne mérita jamais, & en cette qualité il décidoit souverainement de l'effet des Eaux, sur le nombre des Pilules uniformes qu'il ordonnoit à tout le monde. A l'air important qu'il se donnoit, je le pris d'abord pour un des Magistrats du lieu. Je ne pouvois en penser autre chose , quand je vis qu'il me si-
gnifia

gnifia les arrêts , & qu'il m'avertit poliment que je devois quitter mon épée. Il est vrai que pour adoucir le compliment, il me fit remarquer que chacun sans distinction en ufoit ainsi : il me cita des Ducs, des Princes, le Czar enfin , qui, tout Empereur qu'il étoit, s'étoit soumis à cet usage , lorsqu'il vint à Spa en l'an 1717. Je l'assurai que je m'y conformerois avec plaisir , & que s'il me trouvoit en défaut sur cet article , ce n'étoit que parce que j'ignorois l'étiquette. Je pris cependant la liberté de lui faire quelques questions sur l'origine de cet usage. Il m'apporta pour toute raison, que c'étoit pour augmenter la liberté entre les Buveurs, en ôtant cette distinction. D'autres m'ont assuré depuis , que c'étoit par bienféance pour Mr. l'Evêque & Prince de Liège , Seigneur Souverain du Lieu, en qualité de Marquis de Franchimont. Mais que ce soit coutume ou précaution, l'une & l'autre m'ont paru très-sages pour prévenir les accidens inévitables dans un lieu où la galanterie & la joie se portent à l'excès. Il est sûr que l'on y auroit tout à craindre du commerce de tant de Nations peu amies qui s'y trouvent , si chacun y restoit armé ; au lieu que la chaleur du premier mouvement a tout le tems de se rallentir, quand il faut monter à sa chambre pour prendre une épée.

Quand le Docteur m'eut quitte , j'allai m'inscrire au rang des Buveurs, & je deman-
dai

dai un verre. Deux vieilles Femmes, qui sont comme les Prêtresses de la Nymphé, s'empresèrent à m'en présenter. C'est un service qu'elles rendent à tous les Buveurs, & qui leur attire de petits présens de chacun. Elles le méritent sans-doute, pour le soin qu'elles prennent de tenir la Fontaine nette, & pour la garde qu'elles y font depuis quatre heures du matin. Cette Eau petilloit dans mon verre, comme le vin le plus fumeux. Elle est extrêmement claire, & fait plaisir à voir; mais elle a le goût fort approchant de celui d'une eau simple, dans laquelle on auroit dissout du Vitriol de Mars; & cette acreté qui rebute les premiers jours, en fait les délices quand on s'y est accoutumé. Le goût de cette eau me révolta d'abord. Cependant, pour ne paroître pas moins courageux que les autres, je vuidai mon gobelet. A peine l'eus-je pris, que je me sentis cet air de confiance & de liberté que les Eaux donnent à ceux qui y sont initiés. Je me mêlai dans la foule, & je saluai les Dames. Elles ne me répondirent que par une révérence.

Elles étoient la plupart Angloises & Flamandes, & marquoient autant de difficulté à s'exprimer en François, que j'avois moi-même de timidité pour parler leur Langue. Une d'entre elles, qui me parut fort réjouie, rompit la glace, & me railla poliment sur quelques grimaces que j'avois faites en goûtant le premier verre.

verre. Elle m'invita d'en boire un second avec elles, & m'offrit gracieusement des Anis sucrés, & des Oranges confites, dont les Buveurs se servent pour combattre le dégoût des Eaux, & fortifier l'estomac contre leur froideur actuelle. Je ne demeurai point en reste sur la politesse; & regardant cette civilité comme une ouverture de connoissance, j'entrai en conversation par les remerciemens que je lui devois. L'air de liberté qui accompagnoit ses réponses, me fit prendre celle de lui offrir le bras pour continuer la promenade.

Notre premier entretien roula sur les questions ordinaires, sur les Eaux, sur le régime qu'on doit observer, & surtout sur la nécessité de se divertir, pour vaincre l'assoupissement qu'elles causent, & qui devient mortel à ceux qui s'y livrent. La Dame qui m'expliquoit ces maximes, le faisoit d'un air si gai, que je jugeai que les Eaux lui feroient mieux qu'à personne. Elle n'étoit plus du premier âge, mais elle en avoit encore tout l'agrément. Quoiqu'Angloise, elle n'avoit rien du phlegme des Femmes de son pays. Avec beaucoup d'embonpoint, elle étoit vive, grande, bien faite, en un mot une grosse réjouie, qui ne cherchoit qu'à se divertir. Avec toutes ces qualités, elle étoit extrêmement sage; & si son humeur badine lui faisoit de tems en tems dire quelques folies, on ne lui en vit jamais faire

Chemin faisant, elle appella deux de ses Amies, qui vinrent nous joindre. Par une suite de sa bonne humeur, elle les invita, en me montrant, à partager la bonne fortune qu'elle venoit de trouver dans la rencontre d'un Cavalier. Ces Dames, quoique moins enjouées, lui firent la guerre sur la conquête qu'elle avoit faite. Tout ce badinage se faisoit en Anglois, & je prenois un plaisir singulier à les écouter, feignant pourtant de ne les point entendre. Insensiblement, nous nous retrouvâmes à la Fontaine: il y fallut boire encore, & elles se divertirent beaucoup de ma répugnance pour le *Minéral* des Eaux. Je me prêtois à leurs railleries par de nouvelles grimaces que j'affectois chaque fois qu'il falloit boire, & je ne prenois jamais le gobelet que je ne m'en fisse auprès d'elles un mérite de complaisance.

Nous arpentâmes de nouveau la rue, qui est l'unique promenoir des Buveurs. Elle est si mal pavée, que la fatigue qu'elle cause fait une partie de l'exercice si nécessaire aux Eaux. Elle a même un désagrément particulier causé par sa situation, qui ne la rend susceptible d'aucun agrandissement. Les maisons n'ont pu être tirées au cordeau; parce que le Vallon dans lequel ce Bourg est bâti, tourne autour des Montagnes en forme de demi-lune, & que la grande rue conserve la même figure. Elle seroit assez belle, si elle étoit droite.

Elle

Elle est terminée par une petite Place irrégulière, qui feroit ailleurs un assez bel effet. Au milieu de cette petite Place on voit une Fontaine d'eau douce, dont la structure passe pour la merveille de Spa. Cette Fontaine est élevée d'environ vingt-cinq pieds, en forme de pyramide. Elle est entourée d'un treillis de fer, dans lequel on entre par quatre ouvertures que l'on y laissées : on y monte quelques degrés, pour pouvoir puiser l'eau qui tombe en cascade dans les quatre coquilles qui y servent de réservoirs. Ces coquilles sont continuellement remplies par l'écoulement d'un Bassin supérieur, qui reçoit à son tour l'eau qui tombe de la gueule de trois Grenouilles de bronze, qui sont posées dans un tas de roseaux de même métal au haut de la Pyramide. Ce Groupe est terminé par un Perron de plusieurs marches, qui est la pièce principale des Armes de la Cité de Liège, & une marque de sa juridiction, ou plutôt d'une espèce d'association à ses privilèges. A juger de la situation de cette Fontaine, on croiroit qu'elle tire sa source du même endroit que celle du Pouhon, quoiqu'elle n'ait aucune qualité minérale. On nous assura cependant qu'elle venoit de la Prairie de Bosseprez, éloignée du Bourg d'un demi-quart de lieue, d'où elle est conduite au Marché de Spa par des canaux souterrains. Nous nous arrêtâmes à considérer cette Fontaine, & à exami-

ner les Blazons dont toutes les maisons sont ornées. On y en voit de presque toutes les Familles de l'Europe. C'est l'usage des Habitans de ce Bourg, de mettre sur les portes les Armes des Princes ou Seigneurs de marque qui y ont logé, pour donner par-là aux Etrangers une haute idée de la vertu des Fontaines, & des commodités des Auberges. Cette singularité feroit une assez belle décoration, & procureroit aux Curieux & aux Généalogistes un petit amusement, si l'on pouvoit s'y promener plus commodément.

Comme je m'étonnois qu'il n'y eût point à Spa de Gallerie, comme à Aix-la-Chapelle, & qu'on négligeât si fort l'ornement & les commodités d'un lieu qui ne subsiste que par le concours des Etrangers, la Dame Angloise me prouva que c'étoit moins par négligence que par politique. Que deviendroient, me dit elle avec son air badin, les jolies Cannes de Spa, & les gros Souliers de Liège, qui font tout le commerce de ce petit Bourg, si l'on trouvoit ici des chemins unis & des promenades sablées? Que deviendroient même les Cavaliers timides, si l'âpreté du pavé ne leur fournissoit pas le prétexte d'aborder les Dames pour leur offrir le bras? Je pris cette réponse pour une malice qui me regardoit, & j'allois entamer une conversation plus galante, lorsqu'elle s'échappa pour aller
avec

avec les compagnes dans un petit appartement destiné aux Dames.

Je compris que c'étoit pour y observer l'effet des Eaux ; car les Dames & les Hommes ont là le privilège de se quitter & de se rejoindre sans aucunes excuses. J'attendis leur retour auprès de la Fontaine, où je leur présentai un gobelet d'Eau ; en les raillant à mon tour sur l'éclipse qu'elles venoient de faire. Elles le vuidèrent toutes trois, à condition que j'en boirois trois à la santé de chacune d'elles. Je m'y soumis humblement, sous promesse qu'elles me donneroient quelque intervalle, afin de profiter plus longtems de leur conversation. Elles me pressoient cependant, parce qu'il étoit neuf heures, & qu'ayant bu le nombre ordinaire elles vouloient se retirer, pour se mettre en état d'aller en visite immédiatement après dîner. Je leur fis une chicane sur leur Arithmétique, & m'en rapportai à leurs Cadrans d'yvoire. J'étois sûr de mon fait. En leur donnant successivement le bras, j'avois malicieusement fait retrograder l'aiguille des Cadrans qu'elles portoient, sans qu'elles s'en fussent apperçu, enforte qu'ils ne marquoient que 13. ou 14. au lieu de 16. Nous disputâmes longtems sur cette supercherie, que je leur avouai enfin, à condition que j'aurois l'honneur de les remener chez elles. Elles logeoient au *Soleil d'or*, où je les quitai, après avoir obtenu la permission

sion de les y venir voir le lendemain. Comme j'étois habillé, & que je n'avois rien à faire jusqu'à l'heure du dîner, je revins à la Fontaine, chercher à faire quelque nouvelle connoissance.

Il y restoit peu de monde, les gens du bel-air s'étoient retirés pour aller à leur toilette, & il n'y avoit plus à la Fontaine que des gens que je jugeai peu propres à m'amuser. Après m'y être promené quelque tems seul, j'entrai dans un appartement contigu à la Fontaine, & qui est ouvert tout le matin aux Etrangers. C'est une grande Salle où il y a toujours grand feu, pour la commodité de ceux que les Eaux refroidissent trop. Il est libre à tout le monde d'aller s'y promener & s'y chauffer indifféremment, d'y prendre la place qui lui convient, sans autre rang que celui que prend le premier venu. Comme il étoit tard & qu'il faisoit beau, je n'y trouvai que quelques vieilles Femmes en conférence avec des Moines impotens, qu'elles écoutoient comme des Oracles. Ce n'étoit pas ce que je cherchois, j'en sortis promptement. Comme j'en descendois, je trouvai sur le perron un Cavalier de bonne mine, qui paroissoit occupé à lire une Inscription placée au-dessus de la porte de ce Bâtiment.

Je n'y avois point fait attention; mais comme j'étois desœuvré alors, sa curiosité excita la mienne. Je m'approchai de lui, & feignant de ne la pouvoir lire, pour

pour avoir occasion de lui parler, je le priai de me dire ce que c'étoit. Il me reçut fort civilement, & me dit que c'étoit un Monument que le Czar avoit fait poser-là, en mémoire du rétablissement de sa santé par le secours des Eaux de Spa, que cet Empereur étoit venu prendre sur les lieux en l'année 1717. Il eut même la bonté de me lire toute l'Inscription, & me prêta sa lorgnette pour en observer les ornemens. Nous prîmes chacun nos tablettes, & nous en tirâmes copie. Quoiqu'il n'y ait rien de précieux dans ce Monument que le nom du grand Prince qui l'y a fait placer, il est trop glorieux aux Habitans & aux Fontaines de Spa, pour le supprimer. J'ai cru que le Lecteur me sauroit gré de lui en faire part. Le voici.

*Petrus Primus D. G. Russorum Imperator,
 Pius, Felix, Inviçtus,
 Apud suos Militaris Disciplinæ Restitutor,
 Scientiarum omnium, Artiumque Protosator;
 Kalidissimâ Bellicarum Navium
 proprio Marte constructâ Classe,
 Auctis ultra finem Exercitibus suis,
 Ditionibus tam avitis quàm bello partis
 inter ipsas Bellonæ flammâ in tuto positis,
 Ad exteros se convertit;
 Variarumque per Europam Gentium luf-
 tratis moribus,
 Per Galliam ad Namarcum atque Leodium
 bas ad Spadanas Aquas,*

*Tanquam ad salutis portum pervenit ;
 Saluberrimisque , præsertim Geronstericæ
 Fontis , feliciter potis ,
 Pristino robori , optatæque incolumitati
 restitutus fuit ,
 Anno MDCCVII. die XXII. Julii.
 Revisisque dein Batavis ,
 Avitumque ad Imperium reversus ,
 Aeternum bocce gratitudinis monumentum
 hic apponi præcepit ,
 Anno MDCCXVIII.*

En voici la traduction.

*Pierre I. par la grace de Dieu,
 Empereur de Russie ,
 Religieux, heureux, invaincu ,
 Qui a rétabli la Discipline Militaire
 parmi ses Troupes .
 Fait éclore dans ses Etats toutes les
 Siences & les Arts ,
 Armé une puissante Flotte de Vaisseaux
 par le seul secours de ses lumières ,
 Augmenté ses Armées presque à l'infini ;
 Et qui ayant mis en sureté ses Royaumes &
 ses Conquêtes ,
 même au plus fort de la Guerre ,
 A quité ses Etats pour voyager parmi
 les Etrangers ;
 Et après avoir examiné les mœurs des
 différens Peuples de l'Europe ,
 Il s'est rendu par la France , Namur
 & Liège ,
 En ce Bourg de Spa ,*

Où ayant pris avec succès ses Eaux
salutaires,
Et particulièrement celles de la Fontaine
de Géronstère,
Il a repris ses premières forces & recouvré
une santé parfaite,
L'an 1717, le 22 Juillet.
Etant retourné dans son Empire par la
Hollande,
Il a fait mettre ici ce Monument éternel
de sa reconnoissance, l'an 1718.

Cette Inscription singulière est gravée en lettres d'or, sur une Table de marbre noir, qui avec son Piedestal, sa Corniche & ses Arrière-corps, qui sont aussi de marbre, forment un corps d'Architecture d'environ huit pieds de haut, sur cinq ou six de large. Le tout est surmonté d'un grand Ovale d'albâtre d'Italie, sur lequel sont gravées en bas-relief les Armes Impériales de Sa Majesté Russe, avec ses quartiers & ses attributs.

La vue de ce Monument nous mena naturellement à des réflexions sur le caractère extraordinaire de ce Monarque, & me fit regretter de n'être point venu à Spa lorsqu'il y étoit. Je suis en effet persuadé que pendant les six semaines qu'il y passa, j'aurois eu lieu de remarquer des singularités curieuses. Je m'en suis informé aux Habitans, & à plusieurs Liégeois qui l'y avoient vu ; & tout ce

que j'en ai appris, se borne à la reception que l'on fit au Czar. Ils me dirent que ce Prince, avant que de venir à Spa, en écrivit à l'Electeur de Cologne, pour lors Evêque & Prince de Liège, & qu'il lui envoya sa Lettre par un de ses premiers Gentilshommes. L'Electeur reçut à Bonn l'Envoyé Moscovite avec toute sorte de distinctions, & donna ordre au Chapitre & au Magistrat de Liège de se disposer à recevoir le Czar avec tout l'éclat possible. Il fit partir ses principaux Officiers pour servir le Czar, & ne se retint qu'une très-petite Cour. Le Czar venoit par eau. Les Députés du Chapitre & ceux du Magistrat allèrent au-devant de lui sur la Meuse, suivis d'un nombre prodigieux de Barques joliment ornées de festons, de guirlandes & de rubans : quelques-unes étoient remplies de trompettes, hauts-bois, timbales, cors de chasse & autres instrumens de Musique, qui faisoient un concert charmant sur la Rivière. Le quai étoit bordé de boîtes, & d'autres pièces d'Artillerie, qui tiroient alternativement. Le Czar fut complimenté en Latin par un Chanoine, qui lui remit une Lettre de Mr. l'Electeur. L'Empereur fit monter le Chanoine dans son carosse, & le fit asséoir à son côté. Les Bourguemestres le haranguèrent en Langue Hollandoise, & le Prince Kurakin leur répondit. Le Czar dîna au Palais, où il fut servi dans la magnifique

vaisselle que l'Electeur avoit envoyée de Bonn. Mais il voulut coucher à l'Hôtel qu'il s'étoit fait préparer. Il y eut Concert, Illumination, & Feu d'artifice pendant le souper. On arbora ses Armes sur la Maison de Ville & dans les Places publiques. Le Czar en partit le lendemain pour Spa, où il retint pendant son séjour la Compagnie des Gardes à cheval, & quelque autres Troupes que le Prince de Bavière lui avoit envoyées pour sa garde. Il alla plusieurs fois à pied aux Fontaines, & en revenoit de même. Il prenoit plaisir à voir travailler aux ouvrages de Vernis, & il y travailloit lui-même. Il acheta une quantité prodigieuse de ces bagatelles que l'on vend à Spa, & s'informoit curieusement de la manière dont on les faisoit. C'est tout ce que nous en dit un des Officiers de Spa.

Le Cavalier que j'avois abordé, me parut plus instruit de l'Histoire de ce Prince. Il m'apprit que le Czar de retour dans ses Etats, mit aussi ses Sujets dans le goût des Eaux Minérales. On en découvrit une Fontaine près des Mines d'Olonitz, & après l'avoir fait analyser & éprouver par Areskin son Médecin, il y alla lui-même passer quelque tems pour lui donner la vogue : il y établit toutes sortes d'Ouvriers en Galanteries, comme il en avoit vu aux Eaux de Pymont, de Carlsbad, & de Spa;

Spa; & par cette politique il réussit en peu de tems à faire un lieu de commerce & de plaisir, d'un endroit auparavant stérile & désert. L'invention est sûrement d'un Prince habile. Mon nouvel Ami m'en dit quantité d'autres particularités & d'anecdotes que j'ignoreis, mais que je ne rapporterai point ici, parce qu'elles ont paru depuis. Je pris un plaisir singulier à l'entendre. Il avoit la conversation extrêmement douce & spirituelle, & l'expression également juste & facile. Il étoit de ces gens dont le caractère aimable se fait sentir à la première vue, & pour lesquels on se sent ces panchans invincibles, sans pouvoir s'en rendre à soi-même d'autre raison qu'une estime involontaire. Sa physionomie étoit prévenante, ses manières nobles, & je n'y trouvois à redire qu'un air de mélancolie qui paroissoit dans sa démarche & dans ses façons de parler, & qui défiguroient l'enjouement qui lui étoit naturel. Je le soupçonnai d'être malheureux, & c'en fut assez pour augmenter l'envie que j'avois de lier connoissance avec lui. J'allois lui proposer une promenade pour l'après-midi, lorsque son Valet & le mien vinrent nous avertir que le dîner étoit servi. Je me sus bon gré d'être logé dans la même Auberge que lui, & nous nous en félicitâmes réciproquement. Je crus même remarquer à l'air de son visage, que son

com-

compliment étoit sincère, & qu'il éprouvoit déjà, comme il me l'a avoué depuis, la force de cette sympathie que le rapport de nos inclinations formoit entre nous.

Nous entrâmes ensemble à l'Auberge, où nous trouvâmes déjà tout le monde à table. Nous y prîmes notre place, & quoique j'eusse mon nouvel Ami pour introducteur, on se contenta de me rendre assez froidement ma révérence. La Compagnie étoit composée d'une douzaine de personnes, dont la plupart étoient Anglois. Chacun paroissoit uniquement occupé du soin de son assiette, & on y mangeoit avec une présence d'esprit qui m'étonna. Le silence de la table n'étoit interrompu que par le cliquetis des cueillères & des fourchettes. Je risquai quelques questions, auxquelles les plus polis même répondirent si laconiquement, que je me crus dans un Réfectoire de Moines. J'attribuai ce silence au froid naturel des Anglois, qui sont extrêmement réservés dans les nouvelles connoissances. Mais dès que j'eus pris régulièrement les Eaux pendant quelques jours, je sortis bientôt de cette erreur, & je devins moi-même, en entrant à table, plus Anglois que les Anglois mêmes.

L'étrange appétit que les Eaux causent est si général, que l'on souffre impatiemment que l'heure du repas se dif-
fere

fère de quelques momens. Pour peu que les Hôtes tardent à servir, le chagrin se répand sur les visages : l'un crie, l'autre gronde ; on frappe sur les affiettes ; chacun paroît de mauvaise humeur ; & malheur en ce moment au Valet qui feroit la moindre étourderie. Les premiers quarts - d'heure que l'on passe à table, suffisent à peine pour étouffer les murmures d'un estomac dévorant. C'est ce qui fait que l'on ne commence à parler qu'au rôti. Chacun commençant alors à s'éveiller, je tâchai d'engager la conversation, & de la rendre générale. Elle ne tarda point à s'animer. Les plus sérieux se déridèrent, & on s'excita réciproquement au plaisir & à la galanterie. Comme nous n'avions point de Dames avec nous, il n'y eut sorte de bons contes que l'on n'y fit. Le Gentilhomme François que j'avois abordé le matin, y tint sa partie à merveilles, & son enjouement naturel reprenant le dessus, me fit comprendre qu'il devoit avoir eu d'étranges chagrins, pour se livrer contre son tempéramment aux réflexions mélancoliques dont il paroïssoit presque toujours occupé. J'appris qu'il étoit Capitaine, par les fantés qu'on lui porta ; & celles que l'on adressa au reste de la Compagnie, me firent connoître les qualités des autres. Nous avions un jeune Milord, quelques Anglois, un Conseiller de Bruxelles, des Comtes & des

des Barons Allemands , & un Chanoine de Liège du nombre de ceux que l'on appelle *Seigneurs Tresfonciers* ; tous gens fort aimables , & de bonne société. Nous bûmes largement pour faire connoissance ; & grace aux Allemands , & aux petites Ecrevisses que l'on sert régulièrement à Spa , nous restâmes trois heures à table sans nous en appercevoir.

Un orage assez violent , qui dura tout l'après-midi , nous ôta le plaisir de la promenade , que nous avions projetée tous ensemble. Le mauvais tems rompant la partie , tout le monde se sépara , & nous ne restâmes que trois dans la Salle à manger. Il n'y avoit qu'une maison où l'on tint Assemblée , & je ne connoissois encore personne qui pût m'y présenter. Les Angloises que j'avois vues le matin , n'étoient pas chez elles , en sorte que je ne savois trop que devenir jusqu'au soir ; & quoiqu'il ne restât plus que quelques heures jusqu'au souper, cet intervalle m'étoit extrêmement à charge. Le Capitaine François s'apercevant de mon embarras , me proposa d'aller jouer une partie de Billard. Je reçus cette offre avec reconnoissance , & nous entrâmes au Caffé qui joignoit notre Auberge.

La pluye y avoit ramassé beaucoup de monde. Les deux Billards étoient pris ; & ils étoient retenus d'avance ,
pour

pour plusieurs parties consécutives. A peine trouvâmes-nous à nous asseoir. Il y avoit deux tables de Jeu. A l'une on tailloit au *Pbaraon*, avec une fureur incroyable. Il y avoit grand nombre de *Pontes*, & j'en vis un qui perdit cent-soixante & dix guinées en moins d'une demi-heure. A l'autre table on jouoit aux *Dez*: & comme c'est le Jeu favori des Anglois, elle n'étoit presque occupée que par des gens de cette Nation. Nous nous amusâmes à les regarder. Ordinairement il y a bon nombre d'Escrocs & de Joueurs de profession dans ces lieux d'Assemblées; & mon Ami François, qui étoit déjà depuis huit jours à Spa, m'en montra deux qui jouoient toujours avec un bonheur si constant, qu'ils étoient soupçonnés de corriger la Fortune. L'un étoit Italien, & l'autre Anglois: tous deux étoient en longues manchettes & en manches rondes, & avoient toute l'encollure de gens experts dans l'art d'*escamotter* & de *filer la Carte*. Tandis que mon Ami m'en contoit des traits dont il avoit été témoin, nous fûmes invités de nous intéresser à la *Râfle* d'une magnifique pièce d'étoffe d'argent, que l'on avoit mise sur jeu. Celui qui nous en fit la proposition, paroissoit homme de naissance, & son compliment avoit l'air le plus civil & le plus desintéressé. Nous eûmes lieu d'en douter le lendemain. Quoi qu'il en soit, nous le remerciâmes

ciâmes civilement ; & après avoir causé quelque tems avec nous , il rentra dans la foule des Joueurs, où il fut rappelé. Il avoit l'air de s'intéresser un peu plus que nous à leur fortune.

Dès-qu'il nous eut quitté , je demandai à mon ami qui étoit cet homme. Je l'ignore , me dit-il , & je meurs d'envie de le savoir. Il m'a joint plusieurs fois , avec des prévenances qui me font suspectes. Je l'ai sûrement vu ailleurs, sa physionomie m'est connue , mais je ne puis m'en rappeler les circonstances. S'approchant ensuite d'un des Anglois avec qui nous avions dîné , il lui marqua sa curiosité. L'Anglois , qui étoit un homme franc, nous répondit que c'étoit un Baron Prussien , plein d'esprit & de bonnes manières , mais Aventurier du premier ordre. Défiez-vous en, nous dit-il, évitez-le. Il est dangereux de lui donner entrée. Il ne demande pas mieux qu'à faire connoissance , mais on paye ordinairement la sienne un peu trop cher. Il est si artificieux , que s'il vous conte une fois son histoire , il vous en coutera quelques louis. Il est vrai qu'elle est assez singulière , & si vous en êtes curieux , ajouta-t-il en riant , je vous la ferai *gratis*. Je la tiens d'un de mes parens , à qui elle a couté davantage , & qui a joint des anecdotes étrangères , à celles qu'il favoit déjà par l'aveu même de ce Chevalier d'industrie.

Nous le priâmes instamment de nous la raconter , & pour être plus libres, nous repassâmes dans le salon de l'Auberge. Si-tôt que nous y fûmes, l'Anglois commença son récit, à peu près de cette manière.



H I S T O I R E

DU BARON DE P....

IL n'est pas impossible , Messieurs , que vous ayez vu ailleurs qu'ici l'homme dont la physionomie vous frappe. Il a tant voyagé , en France , en Allemagne, en Angleterre, en Hollande, en Italie, & il y a eu tant d'aventures, qu'il y a peu d'Etrangers à qui il soit inconnu. Il est né Prussien, Gentilhomme d'une Maison titrée. Il s'appelle le Baron de P.... Sa Famille est illustre & accréditée, & il est fâcheux pour elle , qu'il traîne son nom d'une façon si deshonorante. Il n'a tenu qu'à lui d'augmenter sa fortune, en suivant seulement le chemin que lui traçoit la faveur de ses parens. Comme il est bien fait de sa personne, qu'il a de l'esprit, & un esprit très-orné , il parut de bonne heure à la Cour du Roi de Prusse , qui le mit au rang de ceux qui l'approchoient. Il entra fort avant dans les bonnes grâces de ce Prince , qui l'employoit quelquefois dans de petites Né-
gocia-

gociations, dont il se tiroit toujours parfaitement bien. Il eut l'honneur d'accompagner ce Monarque dans le voyage qu'il fit en Hollande, & il avoit tout lieu de se flatter d'entrer dans sa confiance, s'il avoit voulu prendre la peine de la mériter. Mais c'eût été trop d'embarras pour un homme qui n'aimoit que le brillant de la Cour, sans pouvoir s'affujettir à ses contraintes, quoiqu'il soit né avec tous les talens nécessaires pour y réussir.

Un esprit de libertinage & de débauche, dont il s'est fait une seconde nature, lui fit négliger sa fortune. Ses dettes d'une part, & ses galanteries de l'autre, le firent enfin éloigner de la Cour. Il obtint cependant la permission de couvrir sa disgrâce du prétexte d'un voyage en France. L'air de grandeur & de magnificence qu'il y respira, lui étoit déjà si naturel, qu'il s'y livra tout entier. Il prit un Hôtel garni, il se donna un Equipage des plus lestes, & une Livrée magnifique. Un Gentilhomme de mes amis, qui l'y a vu dans sa splendeur, m'a assuré que ses Valets, (qui, selon le goût règnant d'alors, étoient les plus jolis du monde) ne portoient que des dentelles de prix. Il frayoit avec tous les Petits-Maîtres de la Cour, & il avoit lié une étroite amitié avec le Duc de R... & le Marquis de B.... & comme c'est un des plus agréables Dé-

bauchés du Siècle , Mr. le Régent qui en entendit parler , voulut le voir , & l'admit un soir à sa table. Tout autre que lui eût mis sans-doute son libertinage à profit , pour réparer ses affaires délabrées ; car avec un bien médiocre , & une dépense aussi outrée , il étoit impossible qu'il se soutînt. Mais il étoit de sa destinée qu'il fût Avanturier , & il l'a parfaitement remplie. Il est aisé de comprendre que ce train de vie épuisa bientôt ses revenus & son capital. Ses Créanciers s'allarmèrent de ses dépenses , & ce n'étoit pas sans raison. Les dettes immenses que les Allemans laissoient à Paris depuis quelques années , montoient à plusieurs millions , & les choses allèrent si loin , que la Cour s'en fit une affaire d'Etat. Le Baron prévoyant donc qu'il ne pourroit se soutenir longtems , reprit la route de Berlin , pour y ramasser les débris de sa fortune. Obligé d'y vivre d'industrie , il se lia avec tout ce qu'il y trouva de Chevaliers errans , & profita si bien de leurs leçons , qu'il en dupa quelques-uns ; mais il fut lui-même la dupe de son imprudence. Des liaisons indiscrettes qu'il y avoit prises avec des gens suspects , le perdirent dans l'esprit du Roi , qui n'étoit pas fort éloigné de lui pardonner. La Cour de Berlin étoit alors occupée à démêler l'affreuse imposture du fameux *Clément*. Vous savez , continua l'Anglois , que ce *Clément* , qui

qui passoit pour bâtard du Prince Ragotski, avoit allarmé le Roi par la prétendue découverte d'une conspiration imaginaire, qui selon les indices qu'il en donnoit, eût été la plus noire qui fut jamais. Quoique cette horrible trame eût été dévoilée par l'aveu même de cet habile Imposteur, que le Colonel Du Moulin eut l'adresse d'enlever de Hollande, il en couta la liberté à plusieurs personnes, dont la prudence vouloit qu'on s'assurât. Parmi ceux qui furent arrêtés, il y en avoit avec qui le Baron de P.... avoit vécu si familièrement, qu'il crut devoir prendre le parti de la retraite, de peur d'être enveloppé dans leur disgrâce. Il sortit secrètement de Prusse, & alla se présenter à diverses Cours d'Allemagne. Il est peu de Souverains dans l'Empire, à qui il n'en ait imposé pendant quelque tems. Son nom & son mérite extérieur lui faisoient d'abord des amis, parmi lesquels il en trouvoit toujours d'assez généreux ou d'assez crédules, pour fournir pendant quelques mois à son luxe & à ses débauches. Mais toujours le même par tout, le mépris suivoit de près l'époque de sa connoissance. Après avoir ainsi parcouru l'Empire, il revint briller à Paris, avec la récolte qu'il avoit faite en Allemagne. Il eut l'adresse d'y rétablir son crédit, en appaisant ses dettes criardes. Quelques coups heureux qu'il fit au jeu, & quel-

ques sommes qu'il emprunta du Duc de R... lui servirent à passer encore un hiver dans cet éclat. Mais comme un crédit qui n'est fondé que sur les caprices du jeu, ou sur les emprunts, ne promet pas de longues ressources, celui du Baron, qui n'avoit pas d'autre appui, commençoit à crouler. Ses Créanciers se rebutoient de ses lenteurs, & pour en appaiser un fort incommode, il avoit été obligé d'engager montre & bijoux. Il ne lui restoit plus rien que sa religion. Il la vendit aussi à Madame la Duchesse Douairière d'Orléans. Comme elle, il étoit né Protestant, & il embrassa la Religion Catholique, à la sollicitation de cette Princesse. Il s'imagina sûrement que ce sacrifice lui vaudroit quelque Emploi, ou quelque Poste à la Cour du Duc Régent. Mais, outre que ce Prince ne fut jamais bigot, Son Altesse Royale crut apparemment devoir mesurer ses bienfaits sur la grandeur du sacrifice. C'étoit sans-doute un mince titre pour la fortune du Baron de P.. qui ne se piqua jamais du moindre scrupule en fait de Religion. Tout ce qu'il tira de l'infame marché qu'il fit de la sienne, aboutit à quelques livres que lui donna la Duchesse Douairière, avec une pension assez modique. Quelque mince que fût sa récompense, il reçut infiniment plus qu'il n'avoit donné. Il tira cependant quelque avantage de la protection

tection de cette Princeſſe , dont il emprunta le nom pour éblouir pendant quelque tems ſes Créanciers. Ils perdirent enfin patience , & s'étant attrou- pés ils obtinrent contre lui un Decret de priſe de corps. Un jour qu'il menoit à la Comédie le Chevalier de . . . neveu de Mr. le Premier-Préſident , il fut arrêté dans ſon caroſſe au milieu de la Place Dauphine. Par un reſte d'égarde, on le fit entrer à l'Hôtel d'Eſpagne , qui étoit vis à vis , pour lui épargner la con- fuſion de paſſer en plein jour au milieu de Paris. Le Baron, toujours fécond en reſſources , fut moins ſenſible à ce ménagement , qu'attentif à profiter du crédit du Chevalier. Il eut l'adreſſe de le faire entrer avec lui , & de lui faire com- prendre que cet affront rejailliſſoit ſur lui, & qu'il étoit de ſon honneur d'y faire intervenir Mr. ſon Oncle. Le Chevalier trop crédule, ou trop obligeant , informa Mr. le Premier-Préſident de cette aventure ; & ſur le champ , ceux qui avoient arrêté le Baron, eurent ordre de le laiſſer aller

L'habile Baron, charmé de ce dénouement , ne crut pas devoir trop compter ſur ce répit. Il prévit bien que ſes Créanciers reviendroient infailliblement à la charge , & qu'ils concerteroient mieux leur entrepriſe : d'où il conclut, que pour éviter des affronts , avec lesquels il ne s'étoit pas encore auſſi familiarisé qu'il

l'a fait depuis , le plus sûr étoit de sortir de Paris , & dès le même soir il partit pour l'Angleterre. Son début fut assez brillant à Londres , quoique moins magnifique qu'à Paris ; & avec les débris de sa garde-robe françoise , il y soutint assez bien pendant quelques mois la figure d'un Gentilhomme aisé. Son air insinuant & noble lui fit encore trouver des dupes parmi nos Marchands, qui lui fournirent de quoi remonter sa toilette. Il s'aperçut pourtant bientôt , qu'ils ne seroient pas plus courtois que les François. L'aventure de Paris le rendant plus prudent à Londres , il crut éviter la prison en changeant sagement de quartier sans prendre congé de ses Hôtes , & il alla se loger dans une petite rue écartée. Il n'en sortoit ordinairement que le soir , pour venir au Caffé de *Smirne* , excroquer le souper du premier qu'il reconteroit. N'osant donc paroître en plein jour, il prit le parti de s'ériger en Auteur, pour amuser sa solitude & sa faim. Son premier essai fut *l'Histoire Secrète de la Duchesse de H . . .* qu'il déguisa sous le Titre de *Cunigonde, Princesse des Chérusques* ; non par ménagement pour les Maisons Royales que cette Histoire intéresse , mais pour lui donner un air plus mystérieux. Quand il eut ramassé tout ce qu'il en avoit ouï dire sur les lieux où cette Princesse avoit vécu , ces prétendues Anecdotes ne faisoient encore qu'un Livret assez mal digé-

digéré. Cependant il l'offrit à Milord Townsend, & en écrivit aux Secrétaires d'Etat. Il s'y prit finement, & manda à ce Seigneur, par forme d'avis, qu'un Etranger cherchoit à faire imprimer un Livre injurieux à la Maison Royale; mais que l'on pourroit en retirer le Manuscrit, si le Roi vouloit en dédommager le porteur. Ce Ministre méprisa l'avis, & comprit qu'il venoit de la part d'un Escroc. Notre Baron sans se déconcerter changea de batterie, & crut pouvoir mieux réussir en s'adressant au Parti contraire à la Cour. Il en écrivit sur le même ton à Milady Q... & à la Duchesse de M... & orna son avis de toutes les circonstances capables de le faire goûter, & bien payer. Point de réponse encore, & qui pis est, point d'argent. Il y avoit peu de Libraires qui voulussent s'exposer au Carcan pour imprimer son Livre; & il se vit obligé d'en faire des Copies pour le vendre manuscrit, en assurant à chacun qu'il étoit unique. D'Auteur devenu Colporteur, il ramassa quelques guinées par cet artifice. Mais le comble de malheur pour lui, fut qu'au milieu des sollicitations qu'il alloit faire pour débiter cet injurieux Ecrit, il fut reconnu, suivi, & arrêté par ses Créanciers; car à Londres c'est à peu près la même chose. Il n'y a point de pays au monde, ajouta l'Anglois, où les Créanciers ayent des droits si étendus sur leurs Débiteurs, que chez nous. Il

n'en coute presque rien pour arrêter un homme pour dettes , & les Formalités Judiciaires sont si-tôt faites , qu'en moins d'une heure l'ordre est demandé , obtenu , & exécuté. Le Créancier y a même cet avantage , qu'il n'est point obligé de subvenir à l'entretien de son Prisonnier , qui souvent court risque de mourir de faim & de misère dans sa prison. C'eût peut-être été-là le sort du Baron de P... si le Chevalier W... , qui est de mes parens , & qui m'a fait cette histoire , n'eût fortuitement passé dans la rue , lorsque l'on traînoit l'Avanturier en prison. Il avoit connu mon parent au Caffé de *Smirne* , & l'avoit souvent diverti par le récit de ses aventures. Il est à présumer qu'il ne s'étoit montré que du plus beau côté , & qu'il avoit toujours contrefait avec lui l'honnête-homme malheureux , sans pourtant le convaincre de sa probité. Dans une rencontre si mortifiante , tout autre que le Baron de P... se seroit caché. Mais il s'étoit mis au-dessus des affronts , & il les craignoit bien moins que la misère de la prison. Il appelle mon parent , & reclame sa protection avec les cris les plus douloureux. Le Chevalier W... craignant de s'attirer la populace qui suivoit , feignit de ne le point reconnoître. Alors il n'y eut sorte de prières , d'instances , de promesses , d'humiliations , & de bassesses qu'il ne fit pour engager le Chevalier à l'empêcher d'aller en prison :

il

il se jetta à genoux au milieu de la rue , pour implorer son secours. Mon parent , touché de ses larmes , descendit de carrosse , & après s'être informé de la qualité de sa dette & de son Créancier , paya pour lui les soixante & dix guinées qu'il devoit ; mais dans la crainte qu'il ne fût ressaisi par un autre , il le fit monter dans son carrosse , & l'emmena en son hôtel , qui est dans un quartier privilégié. Mon parent ayant eu occasion de le connoître plus parfaitement chez lui , m'assura qu'il n'avoit jamais vu un assortiment plus bizarre d'esprit , d'irreligion , de sentimens , & de bassesse d'ame , que dans cet Aventurier. Il crut même rendre service à la Nation , de le faire sortir du Royaume ; & profitant pour cet effet d'un des Yachts du Roi qui alloit en Hollande , il trouva moyen de l'y faire embarquer.

Au sortir d'Angleterre , le Baron de P... vint à La Haye. Il y fit bientôt des connoissances , ou plutôt il renouvel-la celles qu'il avoit eu occasion d'y faire à la suite du Roi de Prusse. Ceux qui l'avoient vu auprès de ce Monarque , ignorant ses aventures , se firent un plaisir de le revoir. L'enjouement de sa conversation , sa bonne grace , son penchant au plaisir , l'introduisirent par-tout , & surtout chez les Marchands , qui ne se défièrent point d'un homme qui étoit reçu dans les meilleures Maisons. Il s'habilla ,
il

il joua , il donna des Fêtes , & entre autres un Bal magnifique. Il fit même des efforts de galanterie , pour se mettre sur la liste des Galands de la vieille Comtesse de W..... mais comme elle l'avoit connu en Prusse, où il n'a jamais été accusé, non plus qu'ailleurs , de passion violente pour le Beau Sexe , il fut peut-être le seul pour qui elle fut cruelle une fois en sa vie. Aussi n'en vouloit-il qu'à sa cassete , qui a toujours été l'objet des vœux des plus passionnés Favoris de cette Dame. Cette ressource lui manquant, il éprouva que les Marchands ont partout les mêmes maximes. Ceux de Hollande un jour lui envoyèrent à son lever ce qu'on appelle un *Bode* en ce pays-là. Ce *Bode* est une espèce d'Huissier d'Etat , qui garde à vue celui qu'on arrête, & qui vit à ses dépens. Le Messager parut incivil au Baron, qui fut pourtant obligé de le recevoir , & de le garder jusqu'à ce qu'il eût reçu les remises considérables qu'il attendoit, disoit-il, à tous momens. Il imagina cependant un stratagème pour s'en délivrer : je n'en fai pas absolument le détail , parce que Monsieur le Comte D.... qui me le racontoit dernièrement aux Eaux d'Aix, s'exprimoit difficilement en François : tout ce que j'en ai retenu, c'est que le Baron de P.... se sauva par dessus les toits , & se retira à Amsterdam.

Comme il s'étoit sauvé en robe de
cham,

chambre, & qu'il n'osoit sortir sans habits, il fit venir de La Haye le valet qu'il y avoit laissé, pour l'aider à faire de l'argent. Si-tôt qu'il fut arrivé, il l'envoya secrètement acheter une aiguière & un très-grand bassin de cuivre argenté, & quelque autre vaisselle de cette espèce, & il y fit graver des armes avec des ornemens magnifiques. En même tems il fit appeller un Juif, à qui il demanda de l'argent à emprunter sur gages. Le Juif voyant une figure de Seigneur en robe de chambre à fleurs d'or, ne douta pas un moment du bon aloi de sa vaisselle, & lui donna dessus huit-cens florins de Hollande. Avec cet argent, le Baron paye promptement ses Hôtes, monte en carosse, lève des habits, & va loger ailleurs. Là il fait venir un Libraire, à qui il vend mystérieusement son *Histoire de Cunigonde*, qui étoit déjà manuscrite entre les mains de quantité de personnes, & s'embarque sur un Vaisseau qui partoît pour l'Italie. Le Vaisseau alloit à Livourne; de-là le Baron fut droit à Rome, chez Mr. le Cardinal de Polignac. Il fut assez heureux pour trouver au Palais de cette Eminence, des Seigneurs François qui l'avoient connu dans sa splendeur, & qui avoient été présens à son abjuration à Paris. Il eut soin de les en faire souvenir, & par leur moyen il engagea le Cardinal à le présenter au Pape. Un Baron Profélite est sans-doute un grand titre

tre à Rome, & notre rusé Converti fut en tirer tout ce qu'il valoit. Il s'insinua pareillement chez le Cardinal Cienfuégos, qui obtint pour lui la pension ordinaire que la Congregation *De Propagandâ Fide* a coutume de donner aux Nouveaux-Convertis. Il reçut aussi quelques bienfaits du Pape & des premiers Cardinaux, en sorte qu'il se vit plus de 1500 scudis de rente par an. On lui donna la Tonsure, pour le mettre en état de lui donner un Bénéfice; & dès-qu'il en savoit quelqu'un de vacant, il n'oublioit rien pour en solliciter la nomination. Il en vint un enfin; c'étoit un Canoniat considérable dans la Collégiale de Courtray. Il le sollicita vivement, pour se délivrer de l'air béat auquel son Profélitisme l'engageoit; & le Pape, pour s'en défaire & se libérer d'une pension, l'y nomma. Le Baron part en diligence pour en prendre possession. Mais on lui conteste le droit du Pape sur cette Eglise. Mme. l'Archiduchesse Gouvernante des Pays Bas, le Conseil de Brabant, & le Chapitre de Courtray, refusent absolument de l'admettre, & s'y opposent comme à une innovation de la Cour de Rome. C'est cette dernière aventure qui nous amène ici le Baron de P... Son but n'est pas, sûrement, d'y prendre les Eaux: c'est le prétexte à l'ombre duquel il quête ici nos guinées, pour s'en retourner à Rome, où il va reprendre sa pension. Il m'a lui-même
conté

conté cette histoire, qu'il a finie à son ordinaire, en me priant de l'aider. Malgré ce que j'en savois, j'ai eu peine à m'en défendre; & avec tout ce que je viens de vous en apprendre, je gagerois bien, Messieurs, qu'il aura de vos louïs. Pour moi, je ne crois pas que je le revoie, car je lui ai conseillé d'aller retrouver mon parent le Chevalier W..... Il a compris ma réponse, & ne m'aborde plus. Quelque longue qu'ait été son histoire, je suis persuadé, nous dit l'Anglois, qu'avant qu'il parte d'ici, il y fera quelque supplément: un Avanturier de son espèce ne reste pas en si beau chemin.

A ce que je vois, dit le Capitaine François, le Baron de P... après avoir dupé l'Europe en détail, a dessein de la duper en gros; & il ne sauroit mieux choisir qu'un lieu comme celui-ci, qui rassemble des gens de toutes nations. Cet homme assurément est un Prothée: Courtisan, Joueur, Auteur, Colporteur, Protestant, Catholique, Chanoine &.... que fai-je enfin? il a épuisé toutes les conditions, & ne fait peut-être encore à quoi se fixer. Il me semble au-moins, qu'il ne prend pas le chemin de la Fortune.... Sa pensée nous fit rire, & nous nous communiquâmes nos réflexions sur ces sortes de Chevaliers errans, après avoir remercié notre Anglois de l'histoire divertissante qu'il nous avoit faite, & de

de l'avis utile qu'il avoit eu la bonté de nous donner. Son récit nous avoit si agréablement amusé, que je fus tout surpris de voir couvrir la table. Il n'étoit que six heures, & cependant chacun se rassembloit pour souper. C'est à Spa une règle inviolable, de souper à six heures & demie, pour pouvoir faire ensuite une heure de promenade, quand le tems le permet; après quoi chacun se retire, pour être en état de se lever le lendemain au point du jour.

Je crois qu'à cette occasion le Lecteur fera bien aise de voir ici d'un coup d'œil l'ordre des occupations de la journée, entre les Buveurs d'Eau. Il me paroît même nécessaire de l'en instruire une fois pour toutes, afin d'éviter des redites, ou des annotations, qui paroîtroient puériles en tout autre endroit de cet Ouvrage.

Régime des Buveurs d'Eau à Spa.

1. On se lève tous les matins au point du jour.

2. A quatre heures, chacun vient en deshabillé à la Fontaine du *Poubon*.

2. A cinq au plus tard, ceux qui doivent aller aux autres Fontaines, montent dans leurs voitures pour s'y rendre.

4. A neuf, tous les Buveurs se retirent pour aller s'habiller.

5. A

5. A dix , les Dévots vont à la Messe.

6. A onze, les hommes descendent au Caffé, s'il pleut ; ou se promènent dans la rue, si le tems le permet.

7. A onze heures & demie, on se met à table par-tout.

8. A deux après midi , on va en visite , ou à l'Assemblée chez les Dames.

9. A quatre, on va à la Comédie, ou à la promenade, soit au Jardin des Capucins, soit à une Prairie, qui pour cette raison a pris le nom de *Prairie de quatre heures*.

10. A six, on soupe dans toutes les Auberges.

11. A sept, on fait une promenade à la *Prairie de sept heures*.

12. A dix heures, on n'entend plus personne dans les rues, & les Habitans se conforment à cet ordre, comme les *Bobelins*.

La seule exception que l'on peut impunément faire à cette règle inviolable, n'est qu'en faveur des jours de Bals, dont les plus longs ne vont jamais au-delà de minuit.

Après cette digression, qui sert d'introduction à tout ce qui me reste à dire, je reviens à la suite de ma narration. On ne tarda point à se mettre à table, & chacun y fit un personnage bien différent

du midi. Comme ce repas suit de près le dîner, il est toujours très-léger, & les soupers de Spa ne sont à proprement parler que des collations : on n'y sert que des potages, des compotes, des écrevilles, & des biscuits anisés. Aussi l'on y vient bien moins pour la faim que pour la compagnie, & ce n'est pas à mon avis l'heure la moins intéressante de la journée. On s'y communique les nouvelles que l'on a reçues, on s'y raconte ce que l'on a vu & ce que l'on a appris : on s'y fait part de ce qui s'est passé dans le jour, & la moindre historiette qui arrive entre les Buveurs d'Eau, attire mille jolies choses, que chacun y débite selon son humeur. On peut s'imaginer, que ce petit commerce de nouvelles & d'avantures doit être très-aimable ; & je pense que rien n'est plus propre à charmer l'ennui inséparable de ce lieu triste par lui-même, que cet air de joie que l'on s'y communique réciproquement. Ceux de notre table, qui étoient demeurés au Caffé, nous racontèrent les parties qui s'y étoient faites. Nous apprîmes que la pièce d'étoffe d'argent avoit été râflée par le Baron de P... & les circonstances que l'on nous en dit, nous confirmèrent dans l'idée que notre Anglois nous avoit donnée de cet Aventurier.

Cet Anglois, qui se nommoit Mr. Lake, étoit un homme des plus aimables que

que j'aye connu. Il avoit beaucoup voyagé, & favoit mille choses curieuses, qu'il racontoit avec la meilleure grace du monde. Il nous accoutuma si bien à son badinage, que tout languissoit à notre table quand il y manquoit. Il étoit déjà venu plusieurs fois à Spa, & en connoissoit toutes les allures en perfection. Il nous étoit d'une grande ressource dans ces jours sombres & pluvieux, où l'on ne sait que devenir; & je pense qu'un homme d'un commerce aussi charmant, est un véritable trésor dans ces lieux, où l'uniformité des plaisirs les rend souvent insipides. D'ailleurs il aimoit la Musique & les Instrumens, & comme il s'y étoit perfectionné en Italie, il se faisoit un plaisir d'en régaler la compagnie. Quoique la pluye eût cessé d'assez bonne heure, on ne se rendit point à la *Prairie de sept heures*, parce que l'herbe en étoit mouillée. Mr. Lake, qui ne cherchoit qu'à réjouir la compagnie, fit venir une Joueuse de Harpe & quelques Violons, auxquels il ne dédaigna point de se mêler, & nous donna une espèce de Concert, qui nous amusa fort agréablement jusqu'à la nuit.

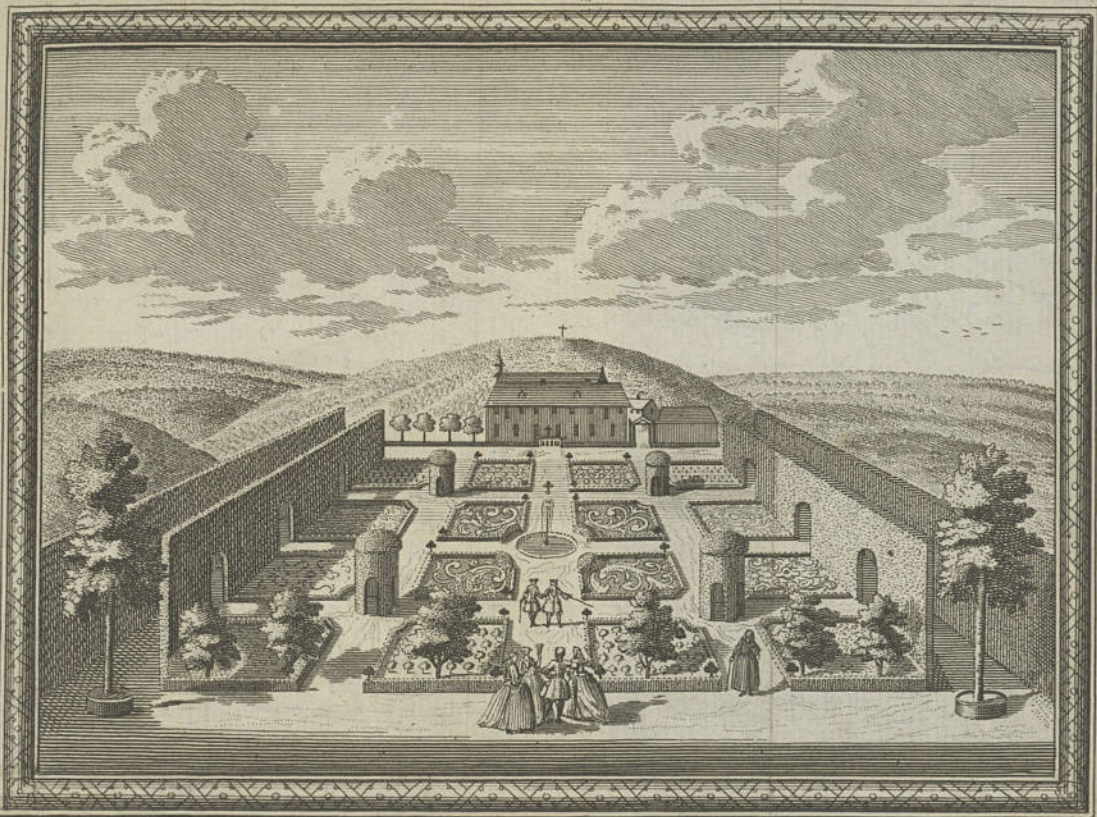
Le lendemain, je me rendis des premiers à la Fontaine du Pouhon. Un moment après, j'y vis arriver mes Dames Angloises. Je courus au-devant d'elles, & j'en fus reçu avec cet air aisé, que

J'on ne trouve qu'aux Eaux. Elles se divertirent à me faire boire autant qu'elles, & se donnèrent le plaisir de m'armer Chevalier de l'Ordre des *Bobelins*, qui en Langage Liégeois signifie *Buveurs*. Nous entrâmes dans une Boutique de Galanteries, où je me munis d'un petit Cadran, que les Dames attachèrent avec un ruban à ma boutonnière. J'y pris aussi une Canne vernie, & comme j'en cherchois avec une Devise galante, la plus badine des Dames m'obligea malicieusement d'en accepter une, qui fournit une ample matière à son enjouement. Sur la bequille de cette Canne, étoit représenté un petit Amour, qui embrochoit des Cœurs auprès d'un foyer; & au dessous étoit écrit, *J'en fais des rôties*. Cette idée la mit en train de dire tant de plaisanteries, que je ne me souviens pas d'avoir jamais ri de meilleur cœur. Elle me traînoit dans la foule des Buveurs, & faisoit lire ma Devise à tout le monde. Mr. Lake s'y trouvant par hasard, voulut l'agacer à son tour, & lui dit qu'il avoit peine à croire qu'elle fût bien persuadée de ma cruauté, vu qu'elle s'accommodoit si bien de mes assiduités, & qu'une connoissance aussi-tôt faite sentoit un peu le rendez-vous des Eaux. Cette rencontre m'apprit que cette Dame étoit femme de qualité, parce que Mr. Lake la traitoit de Milady. Soit, lui répondit-elle, vous avez beau en être

jaloux, j'aime ce grand garçon, & je crois devoir l'aimer par charité pour mon sexe: puisqu'il fait des rôties des cœurs, je veux l'amuser avec le mien, qui est assez froid & assez vieux pour ne craindre point la grillade. Je balançai quelque tems sur ma réponse: je pris cependant le parti de lui repliquer sur le même ton, que puisqu'elle me déclaroit son Chevalier, je verrois à m'humaniser avec elle. Mon air goguenard qu'elle aimoit beaucoup, la fit passer sur l'impolitesse d'une réponse, qui en effet n'étoit excusable, que parce qu'elle étoit de son goût. Car son enjouement consistoit à dire agréablement tout ce qu'elle vouloit, sans offenser personne. Jamais on n'a mieux possédé qu'elle, l'art de dire une honnêteté brusquement, ou de dire poliment une brusquerie. Les complimens lui déplaisoient, elle n'en faisoit jamais; & cependant sa manière d'agir charmoit tout le monde. M'étant avisé de lui en faire un sur sa bonne humeur: „ Chevalier, me répondit-elle, je ne crois pas que vous cherchiez à me plaire, je ne vous le conseille pas même: mais si vous voulez me voir, point de complimens. A cette condition je vous aimerai à la folie, tant que nous serons aux Eaux; mais si vous vous avisez seulement d'un soupir, adieu notre connoissance. Et moi, Milady, lui dis-je, je vous déclare

„ que si vous cessez un moment d'être
„ brusque & badine , je renonce à vos
„ amours , & je vous quite dans l'in-
„ stant". Je fis ma paix avec elle , au
moyen de ce compliment , qu'un Lec-
teur précieux trouvera peut-être brutal.
Que m'importe ! Milady en fut satis-
faite , & nous passâmes la matinée dans
cette galanterie brusque , qui nous di-
vertissoit. Je la remenai à son logis , fort
impatient du plaisir de la rejoindre l'a-
près-midi.

Je ne manquai pas de m'y rendre à
trois heures avec Mr. Lake , qui la con-
noissoit beaucoup. Elle nous donna du
Caffé , après quoi elle nous proposa
d'aller au Jardin des Capucins , qui n'é-
toit pas loin de chez elle. Je lui don-
nai le bras , & Mr. Lake mena les deux
autres Dames. Ce Jardin est la plus jo-
lie promenade de Spa. Il y a deux al-
lées fort belles , quoiqu'elles soient en
pente ; mais ce qu'il y a de curieux , c'est
qu'il est l'unique de leur Ordre où les
Dames puissent entrer. On raconte que
celui qui en a fait les fraix , n'en a
donné le terrain qu'à cette condition.
J'ignore si les bons Pères exécutent aussi
scrupuleusement en tout , l'intention du
Fondateur : mais je sai qu'elle est parfai-
tement remplie en ce point , & que les
Dames y vont aussi librement que dans
la rue. Nous en fîmes le tour , & nous
nous arrêtâmes à considérer un Jet-d'eau ,
qui



*Le Jardin des R.P. Capucins
de Spa.*

*De Tuin van de E.P. Capucyners
tot Spa. N^o 3.*

The Garden of the Capuchin Father's at Spa.

qui nous frappa. C'est un grand Bassin, du milieu duquel sort une Croix, à laquelle est attachée une Image de Christ, qui verse de l'eau par les plaies de ses pieds, de ses mains & de son côté. Cette imagination me choqua, & l'on s'en apperçut. Milady nous avoua qu'elle en étoit aussi scandalisée, & s'en expliqua assez librement devant un des Pères qui s'y promenoit. Elle lui représenta, que quoique Protestante, & par conséquent dispensée d'honorer les Images, elle trouvoit une indécence extrême à prostituer en quelque sorte celle que Rome honore le plus; & qu'il y avoit une vraie profanation à faire servir la représentation des choses les plus vénérables, à réjouir la vue. Elle lui cita cette Loi si fameuse parmi les Catholiques, qui prétendent qu'un des premiers Empereurs Chrétiens défendit de peindre ou graver l'image de la Croix sur les pavés des chambres, de peur qu'elle ne fût profanée. Le bon Père eut beau lui représenter, que c'étoit au contraire pour sanctifier les plaisirs des Buveurs d'eau, & leur rappeler les souffrances du Sauveur, que l'on avoit exposé cet Emblème à leurs yeux. Milady soutint sa cause avec toute la supériorité que donne la justesse d'esprit soutenue de la raison, & fit convenir le Moine, qu'au moins cette Image étoit sujette à des railleries, dont tout le blâme devoit

retomber sur l'auteur de cette imagination cagotte. Quoique nous fussions tous dans les mêmes principes, nous crûmes devoir lui laisser la gloire de les soutenir; il nous parut même prudent d'éviter la Controverse, dans un pays où l'on porte le zèle un peu loin pour les rubriques de la Religion. Au reste, nous fûmes étonnés de voir un Moine si peu instruit dans sa Religion, & une Femme du monde si sûre dans les principes de la sienne. Mais ce qui étonnera le Lecteur, c'est que nous allâmes au Bal, au sortir d'une conversation si dévote, qui avoit duré près d'une heure. Telle est la vie de Spa, où l'on se croit tout permis, parce que chacun s'y croit malade, & que la joie y est regardée comme le plus sûr remède. Milady me permit de l'y accompagner, & j'eus l'honneur d'y danser avec elle. La compagnie étoit nombreuse; c'étoit le Bal public, où chacun a droit en payant. Cependant il n'étoit presque composé que d'Anglois & d'Angloises, du moins ils s'étoient emparés de la Salle, & ne dansoient qu'entre eux. La belle Duchesse d... y parut fort brillante, & malgré sa langueur, je reconnus encore de ces traits vifs qui lui ont fait tant de soupirans à la Cour d'Angleterre. Milady me présenta à elle, & elle me fit la grâce de danser avec moi. C'étoit une faveur rare; car la Duchesse étoit aussi

fière

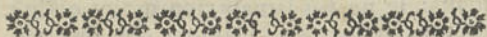
fière qu'elle étoit belle. On l'accusoit de ne rendre le salut à personne ; mais l'histoire de ses hauteurs à l'égard de la Maison Royale, en consoloit un peu le public. Peut-être ne lui rendoit-on pas justice, & que l'on taxoit de fierté, des airs qui étoient une suite naturelle de son indolence extrême. Ce caractère, qui étoit né avec elle, se faisoit sentir jusques dans la Danse. C'est beaucoup dire ; car chacun fait que la plupart des Contredanses Angloises sont d'une rapidité à éblouir les spectateurs mêmes. Le Bal dura assez longtems, & il étoit onze heures quand nous en sortîmes. Nous remenâmes Milady chez elle, & je revins au logis avec Mr. Lake.

Tout le monde y étoit couché, nous foupâmes tête à tête, & nous songions déjà à nous retirer, lorsque le Messager de Liège arriva. Il m'apporta des Lettres, & parmi celles qu'il avoit pour ceux de notre logis, il y en avoit deux pour notre Capitaine, dont l'adresse nous apprit que c'étoit le Marquis de G. V... Son nom m'étoit connu, & comme il est illustre, cette découverte augmenta en moi l'estime naissante que je sentoie pour lui, & qu'il méritoit parfaitement. Je cessai de m'étonner de ne l'avoir vu ni au Bal ni aux Promenades, parce que j'avois ouï parler de ses malheurs en général. J'engageai Mr. Lake à m'aider à le divertir, & nous ré-

solûmes de le mettre de nos parties chez Milady. Je l'abordai dès le lendemain; nous nous promenâmes ensemble; je l'engageai même à venir jouer chez Milady, qui fut charmée de son esprit, & qui l'invita à venir quand il lui plairoit. Elle nous avoua pourtant qu'elle le trouvoit plus poli que gai, & qu'elle auroit souhaité qu'il fût un peu plus l'un que l'autre. A travers l'enjouement qu'il affectoit, on entrevoyoit un fond de tristesse & de réserve qu'il ne pouvoit cacher, & nous passâmes plusieurs jours sans ôser lui en demander la cause.

Milady cependant, aussi-bien que nous, avoit une extrême curiosité de l'apprendre. Un jour que Mr. Lake la menoit au Jardin des Capucins, où j'étois avec le Marquis, elle en fit naître l'occasion. Je ne vous troublerai point, dit-elle en passant près de nous; vous me paroissez occupés tous deux à quelque confidence. Le Marquis s'approcha pour lui faire la révérence avec moi, en l'assurant que nous étions charmés d'être distraits par l'honneur de sa présence. Point de complimens, Marquis, dit-elle; apprenez-nous seulement ce que vous dites. Je gagerois, continua-t-elle en s'adressant à moi, que le Marquis vous raconte ses défantes amours, pour colorer l'indifférence qu'il marque ici pour les Dames. Epargnez-moi, Milady, je vous prie, répondit le Marquis en rougissant;

gissant ; je ne fus jamais rien moins qu'indifférent pour les Dames. Je suis né susceptible & passionné pour le Beau Sexe. J'ai aimé , j'ai soupiré toute ma vie. Mais l'amour , l'ombre même de l'amour , m'a causé tant de malheurs , que j'ai besoin de me les rappeler à chaque instant , pour rompre le penchant invincible que je me sens à aimer encore , malgré la triste épreuve que j'ai faite. Bon , bon , repliqua Milady , je ne suis pas si crédule , & je douterai toujours que vous ayez un cœur , jusqu'à ce que vous m'avez conté ses prouesses. La réserve sied mal aux gens de votre nation , & nous sommes si peu à portée de nous revoir jamais , que vous ne risquez rien à nous faire cette confidence. Les Dames qui accompagnoient Milady , lui firent les mêmes instances. Le Marquis s'en excusa encore , sur ce que ses aventures n'avoient rien de réjouissant pour un lieu où l'on ne respire que le plaisir. Il fallut pourtant céder à notre empressement. Nous passâmes dans un cabinet de verdure près du grand Bassin. Les Dames s'y étant placées , obligèrent le Marquis à s'asseoir vis-à-vis d'elles , entre Mr. Lake & moi , & après quelques soupirs il commença le triste récit de ses aventures.



H I S T O I R E

DU MARQUIS DE G. V...

MOn histoire n'a rien que de triste, Mesdames, & je doute qu'elle vous intéresse. Le seul fruit qui pourra m'en revenir, c'est que le plaisir de vous obéir en la racontant, adoucira peut-être l'idée des malheurs que je vai vous retracer. Ils m'ont accablé dès le berceau, & m'ont opiniâtement suivis. La première de mes disgraces fut de perdre ma mère en naissant. Les circonstances dans lesquelles elle me fut ravie, lui sont trop glorieuses pour que je les supprime. Notre famille étoit Protestante, & comme elle étoit accréditée, on ne l'épargna point dans le tems des Dragonnades. Notre château essuya toute la fureur de ces Missionnaires bottés, ils en ruïnèrent les avenues, ils ravagèrent nos celliers, & leur aveugle brutalité alla jusqu'à exhumer les corps de nos ancêtres qui étoient enterrés dans un caveau près du jardin, & à les jeter sur le fumier. Ma mère, qui étoit enceinte de moi, fut si saisie de ces horreurs, qu'elle en tomba malade. L'Officier qui commandoit les Dragons, fit battre le tambour dans une chambre voisine, pour obliger ma mère par ce supplice à signer l'abjuration qu'on lui présentoit.

toit. Elle le refusa constamment , & mourut deux jours après ma naissance. Mon père , qui étoit enfermé dans une chambre au dessus , ne put obtenir la permission de la voir dans ses derniers momens , ni de recueillir ses derniers soupirs , parce qu'il persistoit aussi dans le refus de signer. Mais hélas ! on vainquit bientôt sa constance , en lui montrant le corps de ma mère exposé dans la cour sur un peu de paille , où on le menaçoit de laisser ce précieux reste de son amour , en proie aux chiens & aux oiseaux. Cet affreux spectacle le toucha si sensiblement , qu'il fit enfin ce qu'on exigeoit de lui. Alors les Dragons se retirèrent , & on lui enleva mon frère & moi. Mon frère , qui avoit déjà cinq ans , fut élevé à Lyon dans une Communauté , par ordre du Roi ; & mon éducation fut confiée au Curé de la Paroisse , qui devoit répondre de moi. A l'âge de sept ans , je fus transporté à Paris au Collège des Quatre Nations , où je fus instruit dans les principes Catholiques jusqu'à l'âge de treize ans , que mon père , après avoir donné des marques suffisantes de sa conversion , eut permission de nous retirer auprès de lui. Ce fut-là que j'appris l'époque de mes malheurs ; & je vous avoue que malgré les préjugés de mon éducation , je me sentis depuis ce moment une secrète aversion pour la Religion dans laquelle on m'avoit élevé.

Mon

Mon père qui , à ce que je crois , la professoit de bonne foi , ne songeoit qu'à nous y confirmer , pour faciliter notre établissement. Il me mit dans le Service , & garda mon frère auprès de lui. Madame de Maintenon , qui avoit eu notre conversion fort à cœur , parce qu'elle nous étoit alliée , me fit avoir une Cornette dans le Régiment de N. Mais comme j'étois fort jeune encore , mon père , qui se défoit de ma vivacité , me recommanda aux soins du Lieutenant-Colonel , qui étoit de ses amis. Cet Officier , à qui de longs & glorieux services avoient acquis un grand usage du monde , avoit épousé une Dame de notre voisinage , & fort amie de feu ma mère. Ils vivoient ensemble dans une douce paix , & leur union ne souffroit rien du tumulte de la Guerre ni de la vicissitude des Garnisons. Ces deux époux n'avoient pour fruit de leurs amours qu'une fille unique nommée Emilie , qu'ils chérissoient tendrement , & que la mère élevoit avec des soins rares. Quoiqu'elle n'eût alors que six ans , & que la supériorité de mon âge me dispensât naturellement de faire attention à sa beauté naissante , j'en fus frappé , & l'amour dès lors me porta cette blessure , qui n'est pas encore guérie. J'avois l'honneur de manger tous les jours à la table de mon Lieutenant-Colonel , avec Madame son épouse ; je le regardai insensiblement

com-

comme mon père ; & je trouvois une douceur infinie à rendre à Madame tous les respects que j'aurois eus pour ma mère. Par une suite de cet attachement, je vivois avec la jeune Emilie comme avec une sœur que j'aurois uniquement aimée. Je me faisois un plaisir de jouer avec elle, & de la divertir sous les yeux de Madame sa mère ; & dans l'amusement des petits jeux que l'Enfance autorise, elle me nommoit son mari, & je l'appellois ma petite femme. Cette aimable enfant m'étonnoit quelquefois par les saillies & ses réponses ; mais ce qui m'attachoit le plus, c'est qu'Emilie étoit déjà sensible au-delà de son âge. Elle ne nous voyoit jamais partir pour une Campagne, qu'elle ne pleurât aussi violemment que si elle eût prévu les incertitudes de la Guerre. Les adieux qu'elle me faisoit en particulier, m'attendrissoient moi-même jusqu'aux larmes, & je ne commençai à en démêler la source, que dans la part que j'eus au malheur de la France dans la dernière Guerre. Je fus fait prisonnier à la Bataille d'Hochstedt, & mené en Hollande. Dans la repartition que les Etats firent de leurs Prisonniers, je fus envoyé en Frise, qui n'est point la plus riante de leurs Provinces. Je dois cependant avouer, que la politesse des Seigneurs & l'humanité des Habitans me dédommagèrent sensiblement des ennuis de mon exil. Dès que j'eus fait savoir à
mon

mon père le lieu où j'étois, il me fit toucher des remises assez considérables pour y vivre honnêtement. J'écrivis aussi au Lieutenant-Colonel, pour savoir l'état de sa fortune, & avoir des nouvelles de ma chère Emilie. Elle demanda la permission de m'écrire, & j'en recevois des Lettres si pleines de tendresse, que la mienne enfin se développa. Le caractère inimitable des caresses de l'enfance étoit si bien peint dans ces Lettres, que je compris qu'elles étoient d'elle-même, & elles me confirmèrent dans l'idée que j'avois de son esprit. Rien ne me consola tant dans mon exil, que ce petit commerce, que Madame sa mère approuvoit pour la former, & que son âge rendoit sans conséquence. Il n'en étoit pas de même de moi; je me trouvois toujours occupé de cette aimable enfant; l'idée de ma chère Emilie me suivoit partout, elle entroit dans tous mes projets, & le plaisir de la revoir me faisoit plus que toute autre chose passionnément désirer mon échange. J'appris enfin que j'étois libre, & que Madame de Maintenon m'avoit fait avoir une Compagnie de Cavalerie. Cette nouvelle allarma mon cœur, parce que je craignois d'être transplanté dans un autre Régiment, & d'être moins à portée de voir & d'entretenir ma chère Emilie. Surement, j'aurois préféré le plaisir de la voir, à mon avancement. Cette inquiétude me fit aller droit

chez

chez elle en arrivant en France , pour éclaircir l'intérêt de mon cœur. Je fus charmé d'y apprendre que je restois dans le même Régiment ; & la joie que j'en eus trahissant alors mon amour , je l'exprimai en des termes qui le firent devenir à son père. Il crut devoir avertir Madame son épouse d'observer un peu ma conduite , parce que leur fille devoit assez grande pour songer à régler ses démarches. En effet Emilie , que je n'avois vue depuis deux ans , étoit extrêmement changée : ses traits s'étoient développés , sa taille se formoit , & tout monroit en elle l'ébauche de la plus charmante personne qui fut jamais. Quoique blonde , ses yeux étoient grands & vifs , & ranimoient merveilleusement la douceur & la tendresse qui étoient peintes sur son visage. Elle avoit le plus beau teint du monde ; & cette fleur de beauté , que la jeunesse seule peut donner , étoit encore relevée par l'éclat de sa gorge naissante. Elle avoit tout ce qui peut faire une Beauté parfaite : outre la proportion des traits , le beau tour du visage , la délicatesse de la taille , elle avoit cette espèce d'agrément qui jusqu'ici n'a point eu de nom. En un mot Emilie me parut charmante , & je n'osai le lui dire : le respect avoit pris chez moi la place de cette familiarité dans laquelle nous avions vécu , & mon amour fit naturellement ce que Mr. son père souhaitoit. Mais com-

me il arrive souvent qu'un feu qu'on veut retenir en devient plus violent, ma passion s'accrut aussi dans la contrainte. J'aimois souverainement Emilie, je brûlois de le lui déclarer; & parce que je craignois de lui déplaire, je retenois malgré moi ce doux aveu. Emilie feignoit d'ignorer mon amour, & sa pudeur me cachoit l'estime qu'elle m'accordoit. Mon respect pour elle me faisoit trouver des douceurs dans cette réserve. Je ne doute point, Mesdames, que vous ne connoissiez tout le prix des soupirs que forme un amour respectueux & contraint. Les desirs qu'il fait naître, & qui se succèdent les uns aux autres, ont une certaine délicatesse que l'on ne peut bien exprimer. Vous avouerez sans-doute que ce plaisir délicat est le privilège d'une passion fondée sur l'estime & la vertu, & qu'il la distingue d'un amour brutal, qui ne tend qu'à la possession, qui est toujours son terme. Aussi, tout servoit à augmenter le mien. La vertu de ma chère Emilie en régloit tous les mouvemens. La douceur de ses conversations en faisoit l'agrément. L'innocence de ses mœurs, & l'élevation de ses sentimens, augmentèrent tellement mon respect, que je mesurois toutes mes honnêtetés avec elle. Je n'osai même lui dire adieu, en partant pour la dernière campagne que je fis avec Mr. son père, dans la crainte de trahir ma tendresse en nous séparant. Cette cam-

campagne , qui fut si fatale à la France , le fut aussi à ma pauvre Emilie. Elle y perdit Mr. son père , qui périt glorieusement à la Bataille de Malplaquet. Je sentis tout le contrecoup de cette perte , si sensible à sa trop tendre fille : mais mon devoir me retenant au Régiment , je ne pus qu'écrire à la veuve pour tâcher de la consoler. La Paix d'Utrecht nous donnant quelque relâche , je vins à Paris , où Madame de... s'étoit retirée avec son aimable fille. Notre première entrevue fut des plus tendres. Les larmes d'Emilie augmentoient encore ses charmes , & mon amour. Pour lui en donner une preuve , je me hazardai de solliciter Madame de Maintenon en leur faveur. Comme elle avoit encore tout son crédit , elle eut la bonté de faire augmenter la pension de la veuve. Le remerciement qu'elle m'en fit , me donna lieu de lui déclarer ma passion pour Emilie , & après quelques instances , elle eut la bonté de l'approuver. Ce fut alors qu'Emilie me charma , par l'aveu qu'elle me fit des sentimens qu'elle avoit pour moi. Je vins me loger dans leur voisinage , pour être à portée de la voir , pendant un an que je restai à Paris pour faire ma cour à Madame de Maintenon , allant de tems en tems au Régiment , pour tâcher d'allier mon devoir & mon amour. La mort du Roi bornant le règne de la Favorite , fut aussi le terme de ma fortune. Quelque

douce que parût la Régence, elle eut ses rigueurs, & les fit sentir à la mère d'Emilie par le retranchement de sa pension. J'en sollicitai le retablissement avec toute l'ardeur possible; & par le crédit de Madame l'Abbesse de Chelles, auprès de laquelle j'avois eu de puissantes recommandations, je l'obtins au bout de six mois. Cette Princeesse étoit pour lors au Val de Grace. J'engageai Emilie & sa mère à lui aller faire une révérence, pour la remercier de ses bontés pour elles. Hélas! j'ignorois le précipice que je me creusois. Mais qui pourroit pénétrer l'avenir? En sortant du parloir de Son Altesse, nous rencontrâmes le Prince de..... Il y a toute apparence qu'il fut vivement frappé de la beauté d'Emilie. Comme elle suivoit Madame sa mère que je menois au carosse, il lui présenta la main pour l'y conduire aussi, & sans-doute pour avoir occasion de l'entretenir. Une civilité si marquée ne nous fit faire aucune réflexion, & nous n'attribuâmes cette distinction qu'à la galanterie naturelle du Prince. Emilie elle-même détourna la conversation, pour la ramener sur l'honneur que je venois de leur procurer. Cette généreuse fille, qui étoit pleine de délicatesse, sentoit bien que quoique l'intérêt que je prenois à leurs affaires fût fondé sur ma reconnoissance pour sa mère, il n'avoit pas moins sa source dans ma tendresse pour elle-même. Elle me disoit

un jour à ce sujet, qu'elle étoit mortifiée de me voir user mon crédit pour elles, au lieu que j'aurois pu m'en servir pour me ménager des faveurs de la Cour; & qu'elle avoit peine à se résoudre à me donner la main, tant qu'elle n'auroit à m'offrir qu'une fortune si bornée. Ce discours m'affligea; & me piquant à mon tour de générosité, je me jettai à ses pieds pour lui jurer une amour éternelle, & l'assurer que dans une fortune infiniment inférieure, son mérite seul auroit toujours fait l'objet de mes vœux; & je priai Madame sa mère, qui étoit présente, d'en vouloir hâter l'accomplissement. Elle eut la bonté de me réitérer les assurances de son estime, & nous résolûmes que j'en ferois la proposition à mon père. Je partis dès le lendemain pour l'aller trouver. Il reçut ma proposition avec joie, & en écrivit sur le champ à la mère, pour la prier d'agréer que l'on cimentât par de nouveaux liens, l'ancienne union des deux familles. Mon frère aîné, qui étoit valétudinaire, pria mon père de me faire tous les avantages qu'il pourroit, & lui conseilla d'acheter quelques Rotures pour grossir mon partage; parce qu'à l'aide d'une riche succession qui étoit venue à mon père, il avoit acheté une Terre de trois-cens-mille francs, qu'il travailloit à faire ériger en Marquisat, & qui devoit appartenir à l'aîné. Il fit donc à cette occasion des échanges

considérables pour améliorer mon lot ; & je dois dire à l'honneur de mon frère, qu'il tint en cette occasion un conduite qui a peu d'exemples parmi les aînés. Je repartis pour Paris avec le consentement de mon père , & le mémoire des avantages qu'il me faisoit pour favoriser mon mariage. Emilie me reçut avec toute la tendresse imaginable. Le consentement de nos familles lui permettant enfin de m'expliquer ses sentimens avec bienséance, elle m'assura qu'elle n'avoit jamais rien tant souhaité que de pouvoir me convaincre de son estime. „ Car „ enfin , mon cher Marquis, me dit-elle, „ si vos soins ont prévenu ma tendresse pour vous , la mienne a suivi „ la vôtre de fort près. Je vous aimois „ sans le savoir. Je m'en fis un crime „ dès-que je l'apperçus , parce que la „ mort de mon père diminuant ma fortune , je ne croyois pas qu'il me fût „ permis de vous engager dans un amour „ qui pouvoit si peu contribuer à votre „ avancement. Ma situation me paroif- „ soit si peu propre à vous rendre heureux , que je me condamnois moi-même à étouffer cet amour naissant , & à en demeurer aux termes de l'estime. „ Mais peu maîtresse de ma flâme , je „ me reprochois de vous laisser entrevoir „ que mon attachement pour vous alloit „ au-delà de cette estime. Votre générosité lève mes scrupules , & dès-que „ vous

„ vous croyez que l'union de nos cœurs
 „ peut contribuer à votre bonheur, comp-
 „ tez, cher Marquis, que le mien est à
 „ vous jusques à la mort.” Un discours
 si tendre me pénétra de la plus vive re-
 connoissance: je lui renouvelai tous mes
 sermens, en les scellant d'un baiser, que
 je dérobaï sur sa belle main. Hélas! c'est
 l'unique faveur que cette vertueuse fille
 m'ait jamais accordée. Nous passâmes
 ainsi quelques jours, du matin au soir, à
 nous entretenir de notre tendresse, & à
 régler les préparatifs de notre union pro-
 chaine.

Elle fut cependant reculée par les nou-
 velles que je reçus du danger où se trou-
 voit mon frère. Je fus obligé d'aller
 consulter sur son mal un Médecin du Roi,
 en qui il avoit confiance, & qui étoit
 pour-lors à une campagne à dix lieues
 de Paris. Je pris congé d'Emilie & de
 sa mère, avec un trouble dont j'ignorois
 la cause. Je fus étonné même de l'atten-
 drissement réciproque que nous éprou-
 vions. Il n'étoit pas naturel pour une
 absence si courte. Mais c'étoit un effet
 de ces pressentimens que l'on éprouve
 sans les connoître. Je revins le lende-
 main. Mon premier soin à mon arrivée,
 fut d'aller chez ma chère Emilie. Mais
 quelle fut ma surprise de trouver sa mè-
 re en pleurs, & de la voir jeter sur moi
 des regards terribles! „ Qu'y a-t-il, Ma-
 „ dame, lui dis-je, & qu'est-il donc ar-

„ rivé?... Osez-vous me le demander,
 „ perfide , répondit-elle , après ce que
 „ vous avez fait ? Est-il un crime plus
 „ noir que le vôtre ? Après avoir sé-
 „ duit ma fille , & l'avoir couverte d'u-
 „ ne honte éternelle , vous venez en-
 „ core ici me braver par des civilités
 „ affectées. Voilà donc le prix de ma
 „ tendresse pour vous , & pour elle !
 „ O mère infortunée , s'écrioit-elle , que
 „ je suis à plaindre !” Il est aisé d'ima-
 giner le saisissement que me causèrent
 ces reproches , tout injustes qu'ils étoient.
 Le trouble dans lequel ils me jettèrent ,
 me permit à peine de répondre. Mes
 larmes , mes soupirs y suppléèrent ; &
 malgré les prières que je fis à la mère ,
 de s'expliquer sur le sort d'Emilie que
 je ne comprenois pas encore , je n'en
 pus tirer que de nouveaux reproches.
 „ Ingrat , me disoit-elle , méritois-je ce
 „ traitement ? Un mois de délai étoit-
 „ il donc un terme si long , pour qui a-
 „ voit soupiré tant d'années ? Rendez-
 „ moi ma fille , ou disparaissez d'ici”.
 A ce mot je demeurai tout interdit , &
 l'infortunée mère , prenant mon trouble
 pour un aveu , vint me serrer entre ses
 bras , & me dit tendrement : „ Ah ! Mon-
 „ sieur , s'il est encore tems , évitons
 „ l'éclat qui va nous deshonorer ; ren-
 „ dez-moi ma chère Emilie.” Ce nom
 si cher à mon amour , réveillant tout à
 coup mon innocence & ma tendresse
 al-

allarmée , je me jettai aux pieds de la
 mère , & lui protestai que je n'avois
 point vu sa fille. Quelle apparence en
 effet y avoit-il à cette accusation ? moi
 dont la tendresse avoit toujours été si
 respectueuse , & qui n'avois aucun sujet
 de craindre le contretems. Il n'y avoit
 que le trouble de cette Dame, qui pût
 donner de la vraisemblance à ces soup-
 çons. Aussi les larmes que je versai ,
 les sermens, les imprécations que je fis,
 la convainquirent enfin que je n'avois
 aucune part à son absence. „ Depuis
 „ quand donc, lui dis-je, est-elle dispa-
 „ rue ? apprenez-m'en les circonstances.
 „ A quelque prix que ce soit , dût-il
 „ m'en coûter la vie, je veux éclaircir
 „ son sort. Emilie est trop vertueuse
 „ pour avoir rien fait contre son devoir,
 „ je connois ses sentimens , je suis sûr
 „ de son cœur & de sa vertu ; il faut,
 „ Madame , lui dis je, qu'il y ait eu de
 „ la violence.... L'injure vous regarde,
 „ Marquis , repliqua la mère toute en
 „ larmes, c'est à vous de venger ma fil-
 „ le, votre honneur & le mien.

Après avoir donné quelque tems aux
 premiers mouvemens de notre douleur,
 j'appris que ma chère Emilie étoit sor-
 tie la veille vers le midi , pour aller à
 la Messe dans l'Eglise de St. Josse , qui
 étoit à deux pas de chez elle , & dont la
 porte donnoit sur une rue dont presque
 toutes les maisons sont fermées. J'allai

m'informer chez les voisins s'ils n'avoient rien vu, je n'en pus tirer aucuns indices. J'allai chez Mr. le Lieutenant de Police dresser ma plainte, & le supplier de m'aider dans nos recherches. Il eut la bonté de mettre sur le champ des *Mouches* en campagne, & expédia un ordre à tous les Commissaires, d'aller dans toutes les Auberges & les Hôtels garnis, s'informer de ceux qui y étoient depuis deux jours. Je courus moi-même dans plusieurs de ces endroits suspects, fans que nos recherches nous donnassent ni lumières, ni soupçons. J'allai enfin aux *Quinze-vingts*, chercher l'Aveugle qui avoit sa station à la porte de l'Eglise de St. Josse, pour savoir s'il n'auroit pas entendu quelque bruit de cette aventure. Quelque ridicule que paroisse cette recherche, ce fut pourtant cet Aveugle qui nous donna les premiers indices du triste sort de ma charmante Emilie. Il me dit qu'un petit Pauvre lui avoit raconté, qu'il avoit vu mettre une Dame dans un carosse avec quelque violence. Sur ce qu'il m'assura qu'il savoit où demuroit ce Pauvre, je lui donnai deux louis d'or, & le fis monter dans mon carosse pour l'aller chercher. Nous trouvâmes en effet ce petit garçon qui me confirma le récit de l'Aveugle, & je les amenai tous deux chez la mère. Le petit garçon reconnut entre plusieurs portraits celui d'Emilie, & désigna l'habit

bit qu'elle portoit ce jour-là. Ces tristes lumières ne firent que confirmer nos malheurs, sans y apporter de remède. Je fis cependant appeller le Commissaire du Quartier, pour recevoir leurs dépositions, que l'on envoya sur le champ à Mr. le Lieutenant de Police, qui, malgré ses plus exactes perquisitions, n'avoit pu rien découvrir encore. Nous ne doutâmes plus de l'enlèvement d'Emilie, mais nous ne savions qui en soupçonner. Ces violences étoient fort à la mode à Paris, depuis le Mississipi. Plusieurs Demoiselles étoient disparues, & l'on avoit depuis trois mois enlevé la fille d'un Marchand de la rue St. Honoré, sur le pas de sa boutique. Ces funestes exemples ne nous consoloient guères, & nous n'avions de ressource que dans nos larmes. Je ne quitai point la mère d'Emilie, parce que je trouvois de la douceur à pleurer avec elle notre mutuelle infortune.

J'étois un matin dans cette triste occupation, au pied de son lit, quand le valet vint annoncer un Gentilhomme, qui souhaitoit d'entretenir Madame sur une affaire de la dernière importance. Dès-qu'il fut entré, il demanda honnêtement que je m'éloignasse. La Dame lui dit, qu'il pouvoit librement s'expliquer devant moi; mais quelques raisons qu'elle pût lui alléguer, il persista à demander un entretien particulier, & je
me

me retirai dans un cabinet voisin. Dès-qu'il se vit seul, il dit à la Dame, qu'il venoit lui donner des nouvelles de Mlle. sa fille. Hélas ! dit-elle, j'étois à la pleurer avec le Gentilhomme que vous avez fait retirer. Permettez que je le rappelle, personne n'y prend plus d'intérêt que lui, ils doivent s'épouser dans peu. La Dame me rappelant aussi-tôt, m'invita de venir apprendre des nouvelles d'Emilie. Ah Monsieur ! ah Monsieur ! m'écriai-je, vous nous rendez la vie : hâtez-vous de nous apprendre le lieu de sa retraite. Vous voyez ici une mère désolée, & un amant desespéré de sa perte. Le Cavalier nous répondit qu'elle n'étoit pas perdue, mais qu'avec beaucoup de prudence & de secret on pourroit lui rendre la liberté. Je viens, ajouta-t-il, vous offrir mon bras, ma vie même, & celle de trois de mes amis, s'il en est besoin. Ce sont gens, comme moi, déterminés à tout.. Je me dispoisois à le suivre ; mais la Dame m'arrêtant, le pria de lui apprendre au-moins où étoit sa fille. Le Gentilhomme s'en défendit, sur ce que la bienséance ne lui permettoit pas ce récit devant une Dame. Enfin, à force d'instances, il nous apprit que la vertueuse Emilie étoit dans un lieu de débauche, où elle avoit été mise de force. Je frémis à ce trait, & brûlant d'éclaircir ce fatal mystère, je tremblois pour l'innocence d'Emilie. Sa mère,

re,

re, toute en pleurs, pria le Gentilhomme de nous achever cette étrange histoire, afin d'en mieux concerter le dénouement. Il nous raconta qu'il avoit été la veille dans une maison de joie au Faubourg St. Martin, dans le dessein d'y passer la nuit. „ J'y demandai, dit-il, quelque aimable fille, & l'on m'annonça une personne extrêmement jolie, mais si précieuse, que le Prince de... n'avoit pu la vaincre.” (Nous connûmes dès-lors l'auteur de nos malheurs.) Le Gentilhomme continuant son récit, ajouta: Je regardai ce compliment, comme un artifice ordinaire aux femmes de cette espèce, pour faire valoir leur infame métier. Enfin, soit vanité, soit destin, je voulus avoir cette fille. Je vous avouerai même, que je l'ai soupçonnée de n'avoir été si précieuse avec le Prince de... que parce que ce Prince est contrefait, & d'une chetive figure. On me l'amena, j'allai au-devant d'elle. Je la trouvai charmante, quoique déjà toute en larmes. J'essayai de la rassurer par mes caresses, dont elle se défendit, avec menaces de tout entreprendre, & contre elle, & contre moi. Des rigueurs si rares en pareil lieu, m'étonnèrent. Je lui demandai ce qu'elle y étoit venue faire, & si elle y étoit retenue de force. Vous me paroissez généreux, dit elle; je
„ veux

„ veux vous apprendre qui je suis, peut-
 „ être ferez-vous touché de mon état.
 „ On m'a enlevée à la porte de l'Eglise
 „ de St. Joffe. Je suis ici depuis huit
 „ jours, j'ai résisté à tout. Ma mère de-
 „ meure en tel endroit ; & si vous dai-
 „ gnez l'informer de mon sort affreux,
 „ j'espère que le Ciel conservera vos jours.
 „ Les larmes dont elle a accompagné ce
 „ discours, m'ont touché si sensiblement,
 „ que ma passion s'est changée en res-
 „ pect. Je l'ai assurée que sa vertu n'au-
 „ roit rien à craindre de ma part, & que
 „ je ferois tout ce que je pourrois pour
 „ elle. J'ai passé la nuit auprès d'elle, de
 „ peur qu'au sortir de mes mains elle ne
 „ fût livrée à quelque brutal qui lui fît
 „ violence, & ce matin je suis venu vous
 „ en avertir.

La mère d'Emilie fondoit en larmes pendant ce récit, qui me mit dans une espèce de fureur, que j'avois peine à contenir. Nous remerciâmes le généreux Cavalier, des égards qu'il avoit eus pour l'innocente Emilie ; & malgré les divers mouvemens qui nous agitoient, nous ne pûmes nous empêcher d'admirer la force de la Vertu, qui fait se faire respecter jusques dans les lieux consacrés au Vice, par ceux même qui sont ses plus grands ennemis. Enfin, après avoir raisonné sur les divers partis que nous pouvions prendre, nous nous déterminâmes à aller trouver Mr. le Lieutenant de Po-
 lice,

lice, chez qui le généreux Gentilhomme voulut m'accompagner. Ce Magistrat, charmé de la découverte, fit d'abord appeler le Commissaire du Quartier, & pendant qu'on le cherchoit, il envoya des *Mouches* & des Espions tout autour de cet infame lieu; il fit ensuite monter à cheval une Compagnie du Guet, pour l'environner. Il fut pourtant d'avis que j'allasse moi-même avec mon ami, pour amuser la Maîtresse de la maison, & garder la place. Le Gentilhomme se chargea d'entretenir cette infame, & je demandai à voir celle que l'on nommoit *la Précieuse* dans cette École infernale. On m'amena sur le champ cette innocente victime, que l'on fit entrer par force dans la chambre où j'étois, sans égard pour ses larmes & ses cris. Elle étoit pâle, défigurée, les yeux baignés de pleurs. O Dieu! quel spectacle pour un amant, & que mon triste cœur sentit vivement la cruelle situation de ma chère Emilie! Je m'approchai d'elle pour la rassurer, & l'informer de notre projet: mais son trouble & sa vertu lui rendant tout suspect dans cette indigne maison, elle me repoussa brusquement, sans me reconnoître. Aussi tôt fondant moi-même en larmes, je me jetai à ses pieds, & lui dis:

„ Emilie, ma chère Emilie! ne recon-

„ noissez-vous plus votre respectueux

„ amant? Dieu! s'écria-t-elle, où

„ suis-je, & que vois-je! En disant ces

„ mots,

„ mots, elle s'évanouit". Je la reçus dans mes bras, & j'essayai en vain de la faire revenir. Je fus obligé d'appeler du secours. Mon ami accourut, & dans le moment nous entendîmes le Guet qui environnoit la porte. Le Commissaire entendant quelque rumeur dans la maison, & s'imaginant que l'on nous faisoit violence, donna le signal, & fit entrer son monde. On se saisit d'abord de la détestable Appareilleuse, & l'on prit avec elle sept de ces infames victimes de la lubricité publique, qu'elle entretenoit chez elle. Elles en sortirent en vomissant mille imprécations, dont le motif étoit glorieux à Emilie; & on les emmena à pied, & en plein jour, dans les prisons du Châtelet.

Pendant ces mouvemens, Emilie étoit revenue à elle-même, & jettant les yeux sur moi, elle me dit tendrement: „ A „ quel fort, mon cher Marquis, étois-je „ réservée? Que dit ma chère mère? que „ pense-t-elle de sa malheureuse fille? Elle admire votre vertu, lui dis-je, & va venir dans un moment vous embrasser. En effet je lui avois envoyé mon carosse, & le Commissaire s'y étoit mis pour la prier de venir reconnoître sa fille & la prendre. Elle arriva dans l'instant, & comme il étoit encore trop grand jour, le Commissaire nous conseilla de rester jusqu'au soir pour éviter l'éclat. Il n'est pas possible d'exprimer la joie que nous avons de retrouver Emilie, & de voir sa

sa vertu triomphante dans le Temple même du Vice. Nos yeux accoutumés à la pleurer, versoit encore des larmes de joie. La mère embrassoit cette chère fille, tandis que je lui baisois la main. Un spectacle si touchant attendrit jusqu'au Commissaire. Le Cavalier à qui nous devons sa délivrance, se sentit lui-même forcé de faire un nouvel hommage à la vertu d'Emilie. Il se jetta à ses genoux, & la pria d'oublier l'injure qu'il avoit voulu lui faire. „ Pardonnez, Made-
 „ moiselle, lui disoit-il, la fureur brutale
 „ qu'une aveugle passion m'avoit inspirée.
 „ Votre vertu, plus forte que mon pan-
 „ chant au Vice, m'a fait des leçons de
 „ sagesse que je n'oublierai jamais. S'il
 „ est honteux pour moi d'être venu les
 „ chercher dans un lieu de débauche, la
 „ gloire de contribuer à vous en tirer
 „ en efface toute l'ignominie. Le Ciel n'a
 „ permis peut-être que vous y fussiez
 „ conduite, que pour y faire briller vo-
 „ tre pudeur, & me rappeler à la Ver-
 „ tu.” La tendre Emilie relevant ce
 Gentilhomme, l'embrassa par ordre de sa mère, en le remerciant de ses généreuses démarches: & comme le soir étoit venu, nous ramenâmes Emilie chez elle, où Madame sa mère retint à souper le Cavalier à qui nous devons le recouvrement de cette vertueuse personne.

En attendant qu'on eût servi, Madame de... pria sa chère fille de nous ap-
 TOME I. F pren-

prendre les circonstances de son enlèvement. Elle nous dit qu'en sortant de l'Eglise elle fut sauvée par une Dame fort bien mise, qui feignant de vouloir l'entretenir, la mena insensiblement vis-à-vis de son carrosse, & qu'elle s'y sentit tout-à-coup portée par deux valets, sans avoir eu le tems de crier. La prétendue Dame s'y plaçant aussi-tôt, avoit levé les portières, qui étoient de bois comme aux carosses de *Fiacres*, & lui avoit par ce moyen ôté toute ressource. Le carrosse après bien des détours étoit arrivé dans une cour, où on l'avoit fait descendre; & de-là on l'avoit enfermée dans une chambre, qui n'avoit de vue que sur cette cour. Sur le soir du même jour, je vis, dit-elle, entrer le Prince de.... qui me proposa de m'entretenir dans un appartement commode, avec un brillant équipage & vingt-mille livres de rente annuelle. Je crus devoir diffimuler l'horreur que me faisoit cette proposition, en représentant doucement au Prince, que mon cœur étant engagé je ne pouvois accepter l'offre qu'il me faisoit; & qu'il avoit dû s'attendre à ce refus, par le peu de soin que j'avois pris de répondre à ses Billets. Car, ajouta-t-elle, j'en avois reçu deux à l'Eglise, de la main d'un Mendiant, qui les avoit adroitement glissés dans mon Livre; & dans la crainte d'inquiéter ma mère, ou d'alarmer la tendresse du Marquis, je les avois supprimés,

comp-

comptant que ce mépris rebuteroit le Prince. Voyant cependant que ces raisons ne le touchoient point, & qu'il se mettoit en état d'user de tout l'avantage que lui donnoit la solitude, je saisis le chandelier qui étoit sur la table, & le menaçai de me défendre contre sa brutalité jusqu'au dernier soupir. Ma résolution l'effrayant, il se retira. Dès qu'il fut parti, la Femme qui m'avoit enlevée, vint me faire des reproches sur ma sévérité, & me fit passer dans une chambre où étoient une demi douzaine d'infames Créatures, qu'elle avoit chargé de me corrompre. Épargnez-moi, dit Emilie en pleurant, l'idée des ordures, des infamies, que je vis & que j'entendis pendant deux ou trois jours que je fus livrée à ces monstres d'iniquité. Non, l'Enfer avec toutes ses horreurs n'enferme rien de plus affreux ni de plus détestable que ces maudites Créatures. Je gémissois, je pleurois, j'invoquois le secours du Ciel, je lui demandois la mort à tous momens, & elle m'eût été douce. Enfin le Prince revint à moi, & me croyant séduite après tant de leçons & d'infames exemples, il essaya de nouveau les promesses & les menaces. Je rappellai ma première résolution, & après lui avoir reproché sa brutalité dans les termes les plus forts, je me jettai toute en larmes à ses pieds, & le priai de ne point souiller la gloire de sa Maison par

une tache aussi infame. Mais comme je vis, que mes larmes ne le touchoient point, je changeai de ton. „ Quelle „ honte pour vous, mon Prince, lui „ dis-je, de vous arrêter à séduire une „ fille de condition, tandis que vous „ devriez vous occuper, comme vos „ Ancêtres, à gagner des batailles! Al- „ lez, Prince lâche, allez chercher ail- „ leurs une mort plus glorieuse; ne dou- „ tez point que votre vie ne soit le prix „ de mon innocente attaquée! ” Ce dis- cours le piquant, il se retira en me traitant d'insolente, & me dit que j'aurois tout le tems de m'en repentir.

Après cette victoire, je fus renfermée dans ma chambre, jusqu'à ce que Monsieur fût venu me demander; & vous savez le reste, dit-elle, en pleurant de nouveau. Nous comprîmes que le Prince s'étant trop déclaré, n'ôsa laisser agir les mouvemens de pitié qu'il pouvoit sentir; & que comme un crime en attire un autre, il avoit résolu pour cacher le sien, de laisser Emilie dans cet infame lieu. Nous crûmes aussi devoir tâcher d'étouffer cette affaire. Dans cette idée, je conduisis le lendemain la mère d'Emilie chez Mr. le Lieutenant de Police, pour le prier de faire punir sans éclat la malheureuse Créature qui avoit fait cet attentat. Ce Magistrat fut inexorable, & quoiqu'il sentît la force de nos raisons, il nous dit qu'il devoit en faire un exem-
ple

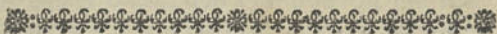
ple pour la fureté publique; & dès le lendemain la Sentence fut prononcée.

Cette Misérable, après avoir passé par tous les degrés de la plus infame débauche, avoit érigé chez elle une Ecole publique de corruption. Elle tenoit une maison très-propre, avec un équipage assez lesté. C'étoit une vraie *Lais*, en un mot, qui avoit ressuscité l'ancien proverbe, que *tout le monde ne pouvoit aller à Corinthe*. En effet, il en coutoit un louis d'or, seulement pour entrer chez elle, & les Etrangers se faisoient un devoir d'aller visiter cet infame lieu. Son supplice eut des circonstances si comiques, que je ne doute point, Mesdames, que vous ne soyez bien-aîsés de les savoir. Cette Misérable fut montée & liée à reculons sur un Ane, & conduite par deux Valets du Bourreau, qui l'avoit rasée à la porte du Châtelet. Elle avoit sur le dos un Ecriteau, qui marquoit en deux mots son infame commerce. Elle étoit suivie des sept malheureuses Créatures que l'on avoit trouvé chez elle. Elles étoient nuds-pieds, vêtues de robes blanches & déchirées, & les cheveux flottans sans coëffures. A tous les carrefours de Paris, le Bourreau en rasoit une, & fouëttoit chaque fois leur infame Conductrice, qu'il mena ensuite hors la porte de Paris, dont elle fut bannie à perpétuité, après avoir reçu la marque. Les sept Filles furent condui-

tes à l'Hôpital, au milieu des huées du petit-peuple.

Cette exécution, toute juste qu'elle étoit, consumma mes malheurs. Emilie ne put souffrir l'éclat que son infortune avoit fait : elle nous déclara qu'elle avoit résolu d'aller faire une retraite de quinze jours au Couvent de... au milieu de Paris, pour y purifier ses yeux & ses oreilles, des infamies dont elle avoit été témoin. Quelque allarme que cette résolution me donnât, il me fut impossible de la rompre. Madame sa mère l'y accompagna, dans la crainte que l'on ne profitât de la tristesse de sa fille, pour lui inspirer le goût du Cloître. Mais elle eut beau l'observer, Emilie avoit pris sa résolution, & la déclara enfin nettement. Sur les remontrances que Madame sa mère lui fit, qu'elle ne pouvoit prendre d'engagement après ceux qu'elle avoit avec moi, elle lui répondit. „ Le Marquis est trop généreux pour me contraindre, & je suis trop malheureuse pour vouloir l'exposer à partager mon infamie. Je ne le verrai pas même, que je n'aye consommé mon sacrifice par l'engagement de mes Vœux.” Madame sa mère, qui avoit toujours espéré de la vaincre, m'avoit caché sa résolution. Il fallut pourtant me l'apprendre. Ah que ce coup fut terrible à mon cœur ! Je pleurai, je menaçai, je fis venir la Supérieure du

du Couvent, je lui reprochai d'avoir séduit ma chère Emilie, je demandai au moins à lui parler; mais tout fut inutile. Je courus chez le Cardinal de Noailles, pour l'informer de la violence qu'on me faisoit; & Son Eminence eut la bonté d'aller au Couvent, examiner les choses. Il entretint Emilie, & la trouva si déterminée, qu'il voulut faire la cérémonie de lui donner le Voile. Il me donna lui-même cette nouvelle, en me rendant une Lettre qu'Emilie m'avoit écrite. Je la conserve, dit le Marquis, & je vai vous la lire.



L E T T R E

D'EMILIE AU MARQUIS

DE...

Après le coup fatal arrivé sous vos yeux, je n'ai pas cru qu'il me restât d'autre parti à prendre, que celui de m'en bannir pour jamais. C'est un moyen dont la Providence s'est servie pour m'arracher à une tendresse, que je n'aurois peut-être su régler. Consolons-nous mon cher Marquis, & cédons à cette force supérieure, qui a mis un obstacle invincible à notre union. L'on m'a dit que vous souhaitez fort de me voir: mais à quoi cette entrevue abouti-

roit-elle, qu'à rallumer chez moi un feu que je dois craindre? Hélas! malheureuse que je suis, je ne sens que trop, même en vous écrivant, combien je dois vous craindre & vous éviter. Non, mon Cher, n'exigez point que je vous voie. C'en est fait. Un voile, des murs & des grilles vont, s'il est possible, cacher ma honte pour jamais. Adieu. . . . Les pleurs dont je baigne ce papier, redoublent à ce triste mot. Adieu. . . je le répète pour la dernière fois. . . Adieu donc, cher Marquis. S'il vous suffit d'être aimé, soyez persuadé que vous l'êtes plus qu'aucun homme l'ait jamais été.

EMILIE.

Quelque tendre que fût cette Lettre, continua le Marquis en la baissant, je la regardai comme l'arrêt de ma mort.

„ Quoi donc, Emilie, m'écriai-je en
 „ présence même du Cardinal, est-ce
 „ ainsi que vous traitez votre malheureux
 „ amant? O soupirs de tant d'années,
 „ méritiez-vous cette récompense! Ah,
 „ Monseigneur, que votre Religion est
 „ barbare! N'étoit-ce point assez qu'elle
 „ m'eût coûté ma mère, faut-il qu'elle
 „ m'arrache encore mon Emilie!" Enfin,
 la douleur me fit dire tant de choses si peu sensées, qu'un Prélat moins débonnaire que Monsieur de Paris, s'en seroit offensé. Mais le bon Cardinal, attendri sur

sur mon état, essaya de me consoler. Il employa tous les lieux-communs de sa morale pathétique, pour calmer mes transports. Ce fut inutilement. Je sortis de son palais plein d'amour & de fureur, & cette agitation me causa une fièvre si violente, que je fus obligé de me mettre au lit, en rentrant chez moi. Elle augmenta si fort, que l'on desespéra de ma vie, ou de ma raison. Je tombai dans un délire continuel qui dura plus de trois mois, pendant lesquels je prononçois à tous momens le nom d'Emilie; je lui parlois, je lui écrivois; & ce n'étoit qu'à force de me parler d'elle, que l'on pouvoit me résoudre à prendre les remèdes que les Médecins m'ordonnoient. Madame sa mère, qui venoit me voir tous les jours, prit tant de soin de moi, qu'un mois après que la fièvre m'eut quité, je fus en état de sortir.

J'allai d'abord au Couvent d'Emilie, qui persévéra jusqu'à la fin dans le refus de me voir, pour ne s'exposer pas elle-même à la tentation de rompre le cruel sacrifice auquel elle se préparoit. Je maudis mille fois, en sortant, les Cloîtres & les Grilles; & rencontrant un Officier de mes amis que je n'avois vu depuis longtems, & qui ignoroit mes malheurs, je le fis monter dans mon carosse pour les lui raconter. Après quelques tours de promenade au Cours, où les Médecins m'avoient ordonné de prendre l'air,

nous entrâmes au Caffé de la *Régence*. Il manquoit encore un trait à mes malheurs, & je ne l'échappai point. Comme j'avois l'imagination échauffée par le récit que je venois d'en faire, je parlai assez haut du Prince de d'une façon peu mesurée. Je lus même avec avidité un Vaudeville que l'on venoit de faire sur une galanterie qui lui étoit arrivée. La Chanson rouloit sur un petit malheur bien mérité, & selon moi bien dû à la bassesse de ses amours. Enivré du plaisir de cette vengeance, j'oubliai de qui je tenois les Vers, & je les remis sur une table, en sorte qu'il passa pour constant que j'en étois l'auteur. Le Prince en fut informé, il en fit ses plaintes; & Mr. le Régent, charmé de lui pouvoir faire un petit plaisir, me fit conduire à la Bastille. Je restai six mois dans ce triste séjour, & ce ne fut qu'après y en avoir passé quatre, que j'obtins du Gouverneur la permission d'écrire une Lettre ouverte à la mère d'Emilie, qui étoit étrangement inquiète de mon sort. Cette Dame alla chez Mr. le Cardinal, & de-là chez Mr. le Lieutenant de Police, le prier d'adoucir ma prison, & de s'informer de mon crime. Ce Magistrat vint me voir, & m'interrogea. Je lui fis l'aveu de mon imprudence; & comme il en connoissoit à fond l'origine, il eut la bonté d'en parler à Mr. le Régent, & Son Altesse Royale me fit rendre la liberté. Mr. le Car-

Cardinal de Noailles , par un excès de prudence , y fit mettre une clause bien dure. Son Eminence craignoit que je ne troublasse la fatale cérémonie des Vœux d'Emilie; & pour prévenir cet éclat, l'ordre qui me tiroit de la Bastille portoit, que je quitterois Paris le même jour, que je ne pourrois y revenir qu'au bout de six mois, & que dans les vingt-quatre heures je me rendrois à ma Garnison. Je n'eus que le tems d'aller embrasser la mère d'Emilie, & je pris la poste pour aller coucher à Meaux. De-là j'écrivis à sa chère fille, pour lui reprocher la dureté avec laquelle elle refusoit de me voir, & le lendemain je continuai ma route pour rejoindre mon Régiment. J'y vécus de larmes & de soupirs, dans l'attente des nouveaux malheurs qui sont venus depuis fondre sur moi, sans aucun relâche...

Le Marquis s'attendrissant en cet endroit jusqu'aux larmes, nous interrompîmes son récit pour le plaindre, & faire quelques réflexions sur les justes sujets de tristesse qu'il avoit. Nous lui fîmes excuse des petites railleries que nous lui avions faites, uniquement dans le dessein de le réjouir; & Milady le prenant par la main, voulut qu'avant de nous retirer, nous fissions quelques tours d'allée. Elle remercia beaucoup Mr. le Marquis, de la complaisance qu'il avoit eue de raconter son histoire, & le pria de nous en
donner

donner la suite une autre fois. Les Dames aussi tôt détournèrent par discrétion la conversation sur autre chose ; & pour dissiper ses tristes idées, nous nous approchâmes de quelques Dames Angloises, que nous ramenâmes au logis.

Nous trouvâmes la compagnie fort augmentée dans notre Auberge. Pendant que nous étions aux Capucins, il étoit arrivé beaucoup de monde, & il nous étoit échu pour notre part, deux Anglois, un Cavalier Italien, deux Dames, & un jeune Brabançon, dont le ridicule nous fournit une comédie journalière pendant le reste de la Saison. Il se donnoit pour Chambellan de Mr. l'Electeur de Cologne, & s'intituloit le Comte de L.... quoique son père, qui étoit brave Officier, se soit toujours contenté du simple titre d'honnête homme, qu'il a constamment soutenu. Ce Jeune Homme débuta par nous faire sa généalogie, qu'il accrochoit à toutes les familles titrées de l'Europe. Il nous entretint de son équipage, de ses valets, de sa grande & petite livrée, & de sa dépense annuelle. Ensuite vint le catalogue de ses bonnes fortunes, & tout d'une haleine, la liste des fêtes qu'il avoit données aux Eaux d'Aix, & qu'il méditoit de donner aux Dames de Spa. Mr. Lake, qui ne cherchoit qu'à rire, le fortifia dans ses projets. Il feignit de croire fermement toutes les impertinences qu'il

venoit de débiter , & lui promit d'être son introducteur auprès des Dames. Chacun les écoutoit , nous nous divertissions tous à les entendre , & nous nous félicitions de la bonté que cet Etourdi avoit de se démasquer d'abord.

Dès-qu'on se fut levé de table , nous joignîmes Mr. Lake , pour lui reprocher la cruauté qu'il avoit eue d'entretenir ce Jeune Homme dans ses extravagances : mais il nous assura que nous en verrions bien d'autres, & il ne se trompa point. Il se fit même un devoir de charité, d'en pousser le ridicule aussi loin qu'il pourroit , dans l'idée que cela seul étoit capable de le corriger. Pour nous, nous en eûmes compassion ; & le Marquis, qui avoit un grand usage du monde , nous fit remarquer que ce Jeune Homme étoit une espèce de *Don Quichotte*, qui s'étoit gâté l'esprit à force de vouloir trancher de l'Homme de qualité. C'étoit en effet un de ces Petits-Maîtres manqués, ou, comme on parle à Paris, un Petit-Maître forti du moule avant d'être achevé, qui joignoit un ridicule naturel à celui qu'il se donnoit par affectation. Tout étoit composé chez lui ; son air, ses manières , sa démarche , son teint même.

Il parut à la Fontaine dès le lendemain avec toutes ses graces. Son visage étoit plus enluminé que l'Aurore : il

y avoit placé des mouches avec symétrie. Son habit avoit des paniers aussi larges que ceux des Dames. Il étoit frisé, bichonné, maronné, comme une Actrice d'Opéra. Cependant, il appelloit tout cela son deshabillé. Ses deux valets le suivoient gravement; l'un portoit son gobelet sur une assiette; & l'autre tenoit la serviette, pour s'essuyer la bouche & les doigts quand il auroit bu. Le Marquis, tout sérieux qu'il étoit, ne put s'empêcher de rire à ce spectacle. Il vint trouver Milady & les Dames avec qui j'étois, pour observer ensemble la suite de cette comédie. Milady nous proposa de le joindre pour la voir de plus près; & comme elle avoit l'art de faire bientôt une connoissance, elle félicita le prétendu Comte de L... sur son arrivée. Notre Etourdi la regardant déjà comme une conquête que son mérite lui avoit faite, s'approcha d'un air de confiance pour lui faire une révérence. Milady la lui rendit à l'Angloise, c'est-à-dire des plus profondes; le Comte la lui réitéra à droite, puis à gauche. Nous nous mêmes successivement de la partie, pour prolonger la scène des révérences: nous étions cinq, & par conséquent nous en eûmes environ trente de compte fait. Elles étoient comiques, & jamais feu Rigaudon de fautiveuse mémoire n'en fit de pareilles. Chacun nous regardoit; & je crois que cette scène muette n'auroit pas

fini

fini si-tôt, si Milady ne lui eût dit qu'entre gens de condition on faisoit moins de cérémonies. Il en convint; mais il excusa les siennes sur le commerce qu'il avoit été obligé d'avoir à Aix avec des Bourgeoises, avec lesquelles il craignoit d'avoir gâté ses manières. J'en suis tout honteux, disoit-il, & je suis sûr que mes cousins les Princes de Hesse m'en feront la guerre quand ils viendront chez moi. Milady sentant alors son foible, lui dit qu'elle avoit appris qu'il avoit aussi des parens à la Cour d'Angleterre, & qu'elle croyoit avoir ouï parler de lui, comme d'un cousin, à la Duchesse de... Oh! sûrement, dit-il, & je compte bien l'aller voir. Je vous y mènerai, dit Milady: elle est ici, & elle a avec elle une jeune Demoiselle Hamilton, qui est fort aimable. Hamilton! repliqua-t-il: ah! c'est ma cousine: ma bisayeule étoit de cette Maison, je veux l'aller voir. Dites-moi, Monsieur, dit Milady gravement, voyez-vous vos parens tous les ans? Oui, Madame, répondit-il. Oh bien! en ce cas je vous plains, repliqua Milady, car vous devez faire le tour de l'Europe. Le Comte prit le compliment à la lettre, & nous fit un nouveau détail de ses cousins, dont le moindre étoit sûrement un Comte ou un Milord. Mr. Lake, qui se divertissoit beaucoup à le voir, prit un verre d'eau, & lui porta la santé du Roi de Suède, qui devoit être aussi son

cousin , comme Chef de la Maison de Hesse , & lui proposa de boire à tous les Princes de cette Maison. Je vis le moment qu'il auroit bu à tous les Princes d'Allemagne. En vérité , lui dit Milady en le quittant, je crois que Madame votre mère a été bien aimable, & que Monsieur votre père étoit bien bon , puisque vous avez tant de parens distingués. Il y a toute apparence que le Comte ne comprit point cette malice , car il n'y répondit que par une révérence, & partit avec son cortège pour aller à sa toilette.

Rien n'étoit plus ajusté que lui , quand il reparut sur l'horizon. Sa frisure étoit toute différente de celle du matin. Son rouge étoit mieux placé, ses mouches rangées dans un nouvel ordre , il avoit un habit de soie plus léger & plus lesté. Tout y étoit assorti : sa bague, ses boutons de manches, le ruban de sa chemise étoient de la même couleur que la doublure de son habit ; & nous l'avons toujours vu scrupuleusement fidèle à ce rare assortiment, quoiqu'il ait plusieurs fois changé d'habit. Son valet, vrai singe d'un tel maître, l'imitoit au-moins dans le coloris du visage, & ne manquoit jamais d'essuyer la petite brosse sur ses joues, pour s'égayer le teint.

Ces soins importans avoient occupé le Comte tout le matin, & il vint assez tard à table. Nous eûmes tous la malice de nous lever , pour nous attirer des révé-

ren-

rences, & nous en eûmes des plus belles. On voulut le servir avec empressement, mais il n'eut pas le tems de manger si-tôt. Son valet lui apporta d'abord un grand mouchoir, qu'il avoit oublié sur sa toilette; ensuite il fut obligé de signer deux ou trois Lettres, que son valet de chambre avoit écrites, & qui s'adressoient toutes à des Comtes & à des Barons. Avant de manger, il s'apperçut qu'il n'avoit point sa tabatière, on la lui apporta; mais par un fâcheux contre-tems, on lui donnoit de l'Espagnol, & il vouloit avoir du Rapé. Vint la seconde tabatière. Elles étoient toutes deux brillantes, & il les rangea aux côtés de son assiette; il y mit encore un Etui d'or; & après cet étalage, que nous regardions en silence, il prit enfin de la soupe. Au dessert, il nous fit cent jolies choses; il coupoit des fruits en mille façons différentes, & nous les présentoit, nous faisant remarquer qu'il ne les avoit touchés qu'avec son couteau. En un mot, je crus qu'il vouloit effacer Milord *Colifichet*. Enfin, pour ne nous laisser rien ignorer de ses graces ni de ses bijoux, il parut inquiet de l'heure qu'il pourroit aller chez sa cousine la Duchesse... Il amena la conversation sur l'article des Horloges, pour avoir occasion de tirer une grosse montre d'or, ornée de petits brillans, avec une longue chaîne chargée d'une douzaine de bagues & de cachets à devise, qui

TOME I. G étoient

étoient tout autant de faveurs , dont il entama l'histoire.

Le Marquis n'en paroissant pas plus curieux que moi , nous le laissâmes avec Mr. Lake , & nous allâmes réjouir Milady du récit de cette comédie. Il est cependant certain que ce qui nous avoit diverti d'abord , nous ennuya souverainement dans la suite. Tant il est vrai que le ridicule même a ses bornes , & qu'il cesse de l'être dès-qu'il est poussé trop loin. Quoique ce ne soit ici qu'un petit échantillon de la sottise vanité du Comte de L... je me persuade que la plupart des Lecteurs le regarderont comme un portrait d'imagination. Il est cependant d'après nature , & le Marquis nous fit faire à cette occasion quelques réflexions bien judicieuses. On est étonné, disoit-il, quand on lit les *Caractères de Théophraste* , de *La Bruyère* , de *Bellegarde* , & même les *Comédies de Molière* , du ridicule que ces Auteurs ont répandu sur certains Personnages de leur tems. Ces Caractères paroissent outrés ; & soit amour-propre , soit compassion pour le Genre-Humain , on a peine à se persuader que les Hommes soient aussi foux que ces Auteurs les représentent. On se sent au-moins un secret penchant à croire qu'ils se sont forgé à plaisir des Héros ridicules , pour divertir leur siècle. Sans-doute on n'en juge ainsi , que parce que nous ne connoissons plus les Originaux qu'ils

qu'ils ont copiés. Nous aurions nous-mêmes porté ce jugement d'un Auteur qui auroit mis sur le théâtre le Jeune-Homme dont nous parlons ; si nous ne l'avions vu ici. Après tout, continua le Marquis , le mépris que nous sentons pour ce ridicule, n'a rien qui doive nous étonner. Il est fondé en raison. La Nature a mis dans tous les Hommes un certain caractère de rectitude & de vrai, qui leur rend odieux tout ce qui s'en éloigne. De-là vient qu'on a compassion d'un homme contrefait, & que l'on se moque d'une figure affectée. La haine que l'on sent naturellement pour l'affectation va si loin, que l'on pardonne plus volontiers à un Libertin de profession, qu'à un Dévot hypocrite ; parce que l'imagination trouve une espèce d'héroïsme dans le Scélérat ; elle se peint cet homme, grand par des crimes qui sont de lui ; & elle ne trouve que de la bassesse dans celui qui dérobe des airs étrangers, & qui, de tout ce qu'il imite, n'a rien en propre que le ridicule qu'il se donne. Nous poussâmes assez loin cette conversation, que Milady égayoit par ses saillies. Quoi qu'il en soit, dit-elle, c'est une trouvaille pour nous que ce Comte, tirons-en tout ce qui peut nous réjouir. Allons chez la Duchesse de . . . où l'on joue aujourd'hui ; peut-être l'y trouverons-nous.

Il y étoit effectivement, & dès-qu'il
 nous



nous vit entrer, il nous regarda d'un air de protection qui nous divertit. La Duchesse, qui avoit été prévenue par Mr. Lake, lui avoit fait croire que Milady lui vouloit du bien, & qu'elle ne venoit chez elle que pour lui. Il se confirma dans cette idée, par les douceurs que Milady lui contoit sur son bon air, sur son ajustement, & sur ses jolies manières. En vérité, Monsieur, lui disoit-elle, votre goût galant se lit sur toute votre personne, & dans un besoin on retrouveroit en vous feu *Céladon*. Ce compliment, qui nous fit tous rire, assura à Milady le cœur du Comte. Il s'approcha d'elle, & lui offrit un Bal. Milady para le coup adroitement, & le pria de l'offrir d'abord à la Duchesse, qui se trouva en humeur de l'accepter pour le jeudi suivant à notre Auberge, dont la salle est assez grande. On se mit ensuite au jeu; mais le prétendu Comte y fit tant d'étourderies, & y causa tant de distractions, que chacun préféra le plaisir d'en rire, à celui de jouer. Milady se prêta de si bonne grace à ses soupirs, qu'elle s'attira des déclarations en forme, dont le stile étoit aussi précieux & aussi guindé que les manières de son ridicule amant. Ce fut une vraie comédie. Mr. Lake y faisoit le rôle de confident. La Duchesse faisoit aussi le sien. Nous étions spectateurs. Mais l'enjouement de Milady, qui savoit à propos faire la tendre ou

la cruelle , donnoit à cette scène un air d'autant plus réjouissant , que chacun y jouoit dans le naturel. Milady se laissa cependant de ce jeu ; & craignant de ne pouvoir se défaire de cet importun amant , elle passa dans une autre chambre , d'où elle s'échappa pour retourner chez elle avec une de ses amies.

Nous n'y restâmes pas longtems après elle , & nous revinmes souper chez nous. Notre Céladon n'y parut pas , & je ne sai pourquoi. Peut-être croyoit-il qu'un homme bien amoureux ne devoit pas manger. Son absence nous donna lieu de rappeler quelques-unes de ses folies , dont nous voulûmes réjouir le Cavalier Italien qui étoit arrivé le même jour que lui , & nous passâmes le reste du soir à commenter ses extravagances. Peut-être y en avoit-il un peu à nous , de pousser si loin ce ridicule. Aussi nous nous en fîmes des reproches les uns aux autres.

Avant de nous séparer , le Marquis demanda ce que l'on feroit le lendemain , parce qu'il croyoit avoir entendu dire que la Duchesse se mettroit dans les remèdes. Mr. Lake nous dit qu'il avoit envie de s'aller promener à Franchimont , Château situé à une bonne lieue de Spa. Ce n'est pas , ajouta-t-il , que je pense qu'il y ait rien à voir ; mais c'est l'unique endroit aux environs du Bourg que je n'ai pas encore vu , dans les divers voyages que j'ai faits en ce pays. Il nous

invita d'être de la partie, d'autant que la Duchesse apparemment ne verroit que des Dames ce jour-là. Le Marquis y consentit d'abord, & comme nous étions inséparables j'acceptai aussi. L'Italien, qui n'étoit pas encore bien lié avec nous, demanda s'il pourroit en être : il nous avoit paru de trop bonne société pour l'en exclure, ainsi nous fîmes la partie quarrée. Cet Italien s'appelloit le Signor Gratiani. C'étoit un homme d'environ quarante-cinq ans, aussi vif encore qu'un jeune-homme de vingt. Il avoit de l'esprit, de la politesse, & une passion particulière pour les Fêtes, la Danse, la Musique, & pour tout ce qui s'appelle Plaisir & Galanterie. Cette dernière qualité seule lui eût tenu lieu de mérite aux Eaux, où l'on a tant besoin de s'égayer. Nous nous promîmes beaucoup d'agrémens de notre partie, & dès la nuit nous envoyâmes retenir des chevaux pour le lendemain. Nous comptions partir dès cinq heures du matin, & nous nous rendîmes tous à cette heure au Pouhon, pour prendre quelques verres d'eau avant de partir; car c'est-là le Cabaret de Spa. Milady y étoit, & parut fort étonnée de nous voir déjà bottés. Elle nous demanda où nous allions de si grand matin, & quand elle le fut, elle nous fit la guerre sur cette partie furtive, & nous fit quelques reproches de ce que nous ne la lui avions pas proposée. Le Marquis l'assura que
nous

nous ferions charmés de l'attendre , si elle vouloit en être. Elle proposa la chose à une Dame qui logeoit avec elle , & qui s'offrit à lui faire compagnie ; & sur le champ on alla chercher une voiture , & nous partîmes sans trop savoir ce que nous ferions à Franchimont pendant toute une journée.

Quoiqu'il n'y ait pas plus d'une lieue de Spa , nous fûmes près de deux heures en route , parce qu'il faut remonter la fameuse Montagne qui est au-dessus du Bourg. Nous eûmes fort mince idée de notre partie , quand nous découvrîmes le Village ou Bourg de Franchimont , où nous n'apperçûmes rien de fort charmant. Il nous arriva même un petit accident , qui nous effraya pour un instant. Le premier cheval de la voiture s'abattit au bord d'un petit Ruisseau , le second suivit cet exemple , & le Cocher qui étoit dessus tomba dans l'eau. Comme nous escortions la chaise , nous fûmes à portée de secourir les Dames qui s'effrayoient ; & dans la crainte que la voiture ne versât dans les secousses & les efforts que faisoient les chevaux pour se relever , nous en tirâmes les Dames. Mr. Lake , qui étoit l'auteur de la partie , y accourant avec précipitation , s'engagea dans ses éperons , & tomba dans le Ruisseau. Heureusement il n'y avoit d'eau qu'autant qu'il en falloit pour le mouiller , & nous donner occasion de le railler. Milady

ne l'épargna point, elle se moqua de lui, & lui dit qu'elle étoit vengée de la belle partie qu'il avoit imaginée. Il s'étoit cependant fait un peu mal à la main, mais il fut le premier à en badiner. Ses habits étoient si mouillés, qu'il fut obligé de prendre celui de son valet; & dans cet équipage il acheva la route, pendant laquelle nous ne cessâmes de faire des éclats de rire.

En arrivant à Franchimont, nous descendîmes à la meilleure Auberge. Nous la trouvâmes très-sale & très-mauvaise, & nous n'aurions pas eu dequoi y déjeuner, si le Signor Gratiani ne s'étoit muni de quelques tablettes de chocolat, que nous fûmes obligés de préparer nous-mêmes dans un chaudron. Cet exercice nous divertit beaucoup plus que si nous avions eu toutes les commodités imaginables. Ce prélude nous donna assez mauvaise opinion de notre dîner: & comme nous ne vîmes rien à manger, nous nous contentâmes d'ordonner que l'on nous apprêtât tout ce qu'il y auroit de meilleur, dans l'idée que ce repas auroit au moins dequoi nous divertir. Il étoit naturel que nous vissions le Château, & nous nous y fîmes conduire. Il est sur une hauteur, bâti & fortifié à l'antique, avec de grosses murailles à creneaux. Ce Château, qui a titre de Marquisat, appartient au Prince de Liège: ses extensions sont considérables, & le rendent limitrophe des
Du-



*Le Chateau de Franchimont
a une lieue de Spa.*

*Het Kasteel van Franchimont
een myl van Spa. N.º 13.*

The Castle of Franchimont one mile from Spa.



The Castle of ...
in the ...
of the ...

Duchés de Limbourg & de Luxembourg. Franchimont fut jadis une Place considérable; elle a même eue le nom de Ville forte & fermée; mais il y a déjà longtems qu'elle est démantelée. Elle avoit été rebâtie & fortifiée par le fameux Cardinal Erard de la Mark Evêque de Liège, qui mourut en 1538. Elle ne survéquit pas apparemment beaucoup à son Restaurateur; car Guicciardin, qui écrivoit environ vingt ans après, n'en parle que comme d'une Place déjà ruinée.

Le Guide qui nous conduisoit, & que nous prîmes pour un des Officiers du lieu, nous vanta beaucoup les prouesses des anciens Habitans de Franchimont. Il nous dit que lorsque Charles le Hardi Duc de Bourgogne étoit venu assiéger Liège, ceux de Franchimont coururent au secours des Liégeois, & les aidèrent à se défendre contre ce Prince. En récompense de leur valeur & de leur bonne volonté, nous dit-il, la Cité de Liège accorda droit de Bourgeoisie à nos Habitans, dès-qu'elle se vit délivrée de la tyrannie des Bourguignons; & elle fit élever ici son *Perron*, qui est la marque de sa Jurisdiction. Il nous dit encore, que deux-cens ans auparavant, les Franchimontois avoient pris les armes contre leur propre Evêque Henri de Gueldres, qui après avoir abdiqué son Evêché, s'étoit rendu le Tiran de son Pays. Enfin il nous montra l'endroit où cet Ex-

Prélat fut tué en 1285. Il nous raconta cent autres choses de cette espèce, que j'ai oubliées. Mais pour preuve de l'ancienne force du Château de Franchimont, cet homme nous parla d'une Coulevrine que l'on trouva dans les fossés du Château en 1675, & qui portoit le nom & les armes d'un Bourguemestre de Liège qui en étoit Régent en 1475.

Ces exploits nous donnèrent l'idée d'un Peuple inquiet & mutin, & nous cessâmes de nous étonner de la ruine de leur Ville, dont on n'apperçoit plus le moindre vestige. Le Château même, qui est le Centre du Marquisat & le Siège de la Haute Justice, tant du Bourg de Spa que des autres lieux qui en ressortissent, n'a rien que de fort commun, & on le prendroit plutôt pour un Château Gascon que pour une Place forte. C'est cependant la Prison où l'on garde les Criminels du Marquisat. Au reste ce Château, que l'on honore du titre de Citadelle, en a tous les honneurs. L'Evêque & Prince de Liège y tient un Gouverneur, & il y a une espèce de Garnison composée d'une poignée de Soldats. On en a sans-doute négligé les appartemens : sans cela, il seroit mal-aisé de comprendre comment le Prince Ernest de Bavière auroit pu y tenir sa Cour, & y loger le Duc de Parme avec toute sa suite, lorsque ce Général vint à Spa pour son hydropisie en 1589, où notre Guide
nous

nous dit qu'on l'avoit reçu avec des honneurs extraordinaires.

Après avoir visité le Château, nous descendîmes le long de la Rivière, & nous renvoyâmes notre Conducteur, pour pouvoir causer plus librement. Dès-qu'il fut parti, le Marquis nous fit faire quelques remarques un peu malignes sur le caractère général des Liégeois, & en tira des preuves de la narration même de ce Païfan. On ne peut disconvenir, nous dit-il, que les Liégeois en général ne soient braves, généreux & fins; & je n'ai jamais remarqué chez eux les vices que quelques Écrivains modernes leur reprochent. Ils ont même de la bonté pour les Etrangers, c'est une justice que Guicciardin leur rendit il y a deux-cens ans. Mais aussi, ajouta-t-il, il n'y a peut-être point de Peuple plus fier de son origine, que celui de Liège. Ce sont les Gascons des Pays-Bas. Les Habitans de la Capitale se croient tous aussi nobles que Charlemagne, & se disent *Seigneurs & Barons* de la façon de cet Empereur. Il n'est pas, ajouta-t-il, jusqu'à ceux des Villages, qui, comme vous voyez, se plaissent à raconter les exploits de leurs grands-pères. La part qu'ils prennent au Gouvernement presque Républicain de la Cité, la facilité qu'ils ont d'élever leurs enfans aux premiers Bénéfices Ecclésiastiques, ou la seule qualité de Doc-

teurs

teurs de Louvain leur donne droit, contribuent fans-doute à nourrir leur vanité. Peut être auffi que l'affluence de Gens de qualité qu'ils voient venir chez eux tous les ans pour les Eaux de Spa, d'Aix & de Chaud-Fontaine, & que le commerce aisé qu'ils ont avec eux, entretient cet esprit vain. Ils en ont cependant été tant de fois punis, qu'ils devroient bien en être corrigés. Je n'ai pas voulu, continua le Marquis, mortifier ce bon homme par le souvenir de la févérité avec laquelle le Duc de Bourgogne châtia les Franchimontois en particulier, de l'attentat qu'ils avoient médité contre le Roi de France & lui, avec les Liégeois leurs voisins. C'est une particularité, dit-il, que vous aurez peut-être lue dans Mr. de Fabert. Je ne la fai point, dit Milady, & il me femble que ces Messieurs feront auffi aises que moi de l'apprendre.

Vous avez entendu, reprit le Marquis, que ce bon homme nous a raconté que les Habitans de Franchimont avoient été au secours de ceux de Liège. En voici le commentaire. Le Duc de Bourgogne, irrité contre les Liégeois pour plusieurs griefs, & en dernier lieu de ce qu'ils s'étoient ligués contre lui avec Louis XI. Roi de France son ennemi, fut détacher le Roi de leurs intérêts, & l'engager à venir en personne l'aider à les soumettre. Ce fut dans cette circonstance
que

que les Franchimontois secoururent les Liégeois, & qu'ils prirent la résolution d'aller enlever ou massacrer ces deux Princes dans leur camp. Six-cens habitans de Franchimont, des plus déterminés, se chargèrent de l'exécution. Ils marchèrent de nuit, s'insinuèrent dans le camp, égorgèrent les gardes avancées, forcèrent le quartier du Duc, qui auroit eu peine à se sauver s'il n'avoit été secouru par trois-cens braves Gentilshommes, qui y périrent presque tous, mais dont la résistance donna le tems aux Princes de sauter du lit, de monter à cheval, & de rassurer leur camp. Aussitôt les six-cens Franchimontois furent enveloppés & taillés en pièces. La Ville de Liège fut prise d'assaut, & brûlée. Le Duc donna la vie aux Bourgeois, mais il abandonna tout le Pays de Franchimont où nous sommes, au pillage & à la fureur des Soldats, qui mirent tout à feu & à sang. La sévérité du Duc étoit d'autant plus juste à l'égard de ce Peuple, que rien n'avoit été capable d'humilier les Liégeois : puisque peu auparavant, c'est-à-dire en 1467, Gui de Humbercourt Général du Duc ayant pris Liège, en avoit fait abattre un pan de muraille, pour faire entrer le Vainqueur par la brèche. Le triomphe du Duc avoit été d'autant plus humiliant pour ce Peuple, qu'au rapport de Mr. de Fabert, trois-cens des plus notables de Liège, en chemise &

& nuds pieds, vinrent présenter les clés de la Ville au Duc; & que tous les Liégeois étoient tête nue, un cierge à la main, sur le seuil de leurs portes, en signe d'amende honorable, lorsqu'il y fit son entrée. Voilà, dit le Marquis, ce que le Franchimontois auroit dû ajouter à la suite des exploits de ses ancêtres... Assurément, dit Milady, le fait est curieux; mais il est si mortifiant pour les Liégeois, que leur vanité ne trouveroit pas son compte à le raconter. Mr. Lake, qui étoit venu tant de fois à Spa, ajouta aux réflexions du Marquis plusieurs traits particuliers sur le caractère des Habitans qu'il avoit eu occasion de connoître, qui nous auroient fait croire que le Comte de L... étoit de ce Pays, si nous n'avions su depuis bien positivement qu'il étoit du Brabant.

Après cette conversation, nous allâmes le long de la Rivière voir prendre des Ecrevisses, & nous retournâmes à l'Auberge. Nous y trouvâmes le dîner prêt; mais il étoit si grotesque, que nous nous régâlâmes d'avance du plaisir de manger par dépit, ou par nécessité. Un quartier de mouton tout vif & par conséquent fort dur, deux poulets étiques & grillés, une bisque mal apprêtée, & une soupe d'herbes aromatiques, composoient le repas. Le pain, le vin, les serviettes, répondoient au reste du dîner. On prétendit cependant nous régaler su-
per-

perbement, & de mémoire d'homme on n'avoit vu dans l'Auberge de Franchimont un *inpromptu* si magnifique. Ce premier service, auquel on ne toucha que médiocrement, fut relevé par un grand bassin d'écrevisses, flanqué d'une compote de cerises cuites avec des anis, d'un plat de pruneaux bouillis au miel, d'un fromage mou, & d'une salade. Ce bizarre assortiment nous divertit beaucoup : nous goûtâmes de tout, & nous n'aurions rien mangé sans les écrevisses, qui firent notre ressource. Milady, toujours badine, en prit occasion d'en faire la guerre au Marquis, & l'accusa d'être la cause de ce mauvais régal. Il faut, lui dit-elle, qu'on vous ait écouté lorsque vous nous racontiez les hauts faits des Franchimontois, & nous en sommes châtiés ; il falloit garder cette histoire pour le dessert. En vérité, Madame, reprit Mr. Lake, on ne peut avoir tous les plaisirs à la fois ; celui de se plaindre, & celui d'être bien servi. Vous vous êtes assez moquée de moi lorsque je suis tombé dans l'eau, & il me semble qu'un mauvais dîner n'est pas trop pour expier votre cruauté. Il avoit raison, au-moins quant au premier article, car ces petits inconveniens font le ragoût de ces parties brusquées. En effet, cette promenade ne fut pas celle qui nous divertit le moins pendant notre voyage de Spa : nous nous en sommes plus d'une fois rappelé le souvenir avec
plai-

plaisir, & le *Dîner de Franchimont* devint un proverbe entre nous. Les gens de l'Auberge, qui nous entendoient, s'offensèrent cependant des plaisanteries que nous en faisions; & prenant réellement Mr. Lake pour un valet, à cause de son habit, & nous tous pour les officiers & domestiques de la Duchesse qui étoit à Spa, ils dirent assez haut, qu'ils avoient plus de peine à contenter les gens de livrée, que des Seigneurs de conséquence. Ce reproche nous divertit infiniment plus encore que le dîner; & pour mieux entretenir nos Hôtes dans cette erreur, nous affectâmes de supprimer le *Monsieur* en nous parlant. Ce fut une nouvelle comédie, qui nous donna beaucoup à rire. Enfin l'Hôtesse ne pouvant plus tenir contre les railleries que nous faisions de son dîner, vint nous dire tout en colère, qu'elle étoit bien malheureuse d'avoir à faire à gens comme nous, que jamais elle n'en avoit vu de si difficiles, & que si le Czar Pierre avoit été de notre compagnie, on n'auroit pas pu nous mieux traiter. C'étoit tout dire: car le Czar est en grande vénération dans tous ces quartiers-là depuis son voyage de Spa, & l'on n'y connoit rien qui soit au-dessus de lui. Aussi, pour ne point tourmenter davantage nos Hôtes, nous feignîmes de nous rendre à cette raison.

La saillie de cette Femme changeant
la

la conversation, nous donna lieu de parler de ce Monarque, de ses Voyages, de ses Guerres, du renouvellement de son Empire, & de ce point de Gloire où il avoit élevé le Nom Ruffien par sa prudence & son application. Eh bien, dit Milady d'un ton moral, admirez la destinée! Ce Prince si grand, si heureux aux yeux de l'Univers, après avoir tant fait pour la gloire de sa Maison, a vu son nom s'éteindre de son vivant; & pour prix de ses fatigues il trouva dans sa propre famille, après ses voyages, les plus cruels chagrins qu'un Souverain puisse éprouver, puisqu'il le vit obligé de condamner son propre fils. Avouons, dit-elle, qu'il n'est point de bonheur parfait. Cette réflexion nous rappelant naturellement le sort de l'infortuné Prince Alexis Pétrowitz, chacun de nous en raisonna selon ses idées particulières, ou selon les Manifestes que le Czar avoit publiés alors. Le Signor Gratiani fut le seul à qui le jugement rendu contre le Czaréwitz parut trop sévère, & il nous en parla avec un air aussi affligé, que s'il avoit eu quelque part aux disgrâces de ce malheureux Prince. Il lui échappa même quelques soupirs, qui excitèrent d'autant plus notre curiosité, que nous ne pouvions imaginer par quel endroit il pouvoit y prendre un intérêt si tendre. Milady nous procura le plaisir de l'apprendre, par quelques questions qu'elle

lui fit. Mr. Gratiani lui répondit, qu'outre l'honneur qu'il avoit eu de connoître assez familièrement l'infortuné Czaréwitz pendant son séjour à Naples, il avoit des raisons de tendresse pour ne pouvoir se souvenir de lui sans douleur. Si ce n'est pas un mystère, reprit Milady, nous vous serions obligés de nous en faire part. Le Marquis, ajouta-t-elle, a déjà eu la bonté de nous raconter une partie de son Histoire, & je vous promets que nous vous rendrons cette confiance avec usure, si vous restez avec nous à Spa. Le Signor étoit trop galant pour s'en défendre, & il offrit de satisfaire notre curiosité. Nous quitâmes la table. Milady voulut retourner au bord de la Rivière, & après nous y être assis sur l'herbe, il nous fit ce récit.



H I S T O I R E

DU SIGNOR GRATIANI.

JE ne faurois, Madame, me plaindre de la Fortune; les biens & les maux qu'elle m'a faits, sont dans une assez juste proportion. Je n'ai cependant jamais été ni assez heureux, ni assez malheureux, pour me flatter que le récit de mon histoire réponde à l'impatience que vous avez de l'apprendre. On s'intéresse

rare-

rarement aux circonstances d'une vie toute unie, & la mienne n'est marquée d'aucun événement rare. Si quelque chose peut donner du relief à mes disgraces, c'est que par hazard elles se trouvèrent liées à celles du Prince de Moscovie. Son voyage de Naples fut aussi fatal à sa liberté, qu'il le fut à mes amours. La légèreté de mon amante hâta ses malheurs, parce qu'il avoit troublé mes amours sans le savoir : comme si la maligne étoile de ce Prince devoit étendre ses influences sur tout ce qui avoit avec lui le moindre rapport. Voilà, Madame, le précis de mon histoire ; le détail en fera un peu long.

Quoique Milanois d'origine, je suis né à Naples, où j'ai passé la plus grande partie de mes jours, excepté le tems de mes caravanes à Malthe. J'y avois pris la Croix de Chevalier, comme une ressource dans le defastre de ma famille, qui avoit été mêlée dans les troubles du Royaume. La mort d'un frère unique, qui suivit de près celle de mon père, me donna d'autres idées, & je revins à Naples pour recueillir leur succession. Elle étoit fort mince, & encore plus dérangée, parce que les biens de mon père avoient été confisqués. Il étoit question d'en solliciter la restitution auprès du Viceroi ; & pour y réussir, je fus conseillé de faire assidûment ma cour à tout ce qu'il y avoit d'Allemands à Naples.

Dans cette vue , je m'insinuai chez le Baron de à qui l'Empereur avoit donné le Commandement de C'étoit un homme âgé , mais brave Officier , qui s'étoit trouvé à toutes les actions , & qui s'étoit distingué par-tout. Sa valeur , ses services & son expérience , le rendoient infiniment cher au Viceroi , & il en étoit singulièrement estimé. Par cette raison , il m'étoit important de m'introduire chez lui. Comme il étoit fort valétudinaire , tous les Officiers se rendoient chez lui , & à titre d'ancien Chevalier de Malthe il me fut aisé de m'y présenter. Le Baron tenoit une espèce d'Assemblée ; on y mangeoit quelquefois ; & sa maison , après la Cour du Viceroi , étoit ce qu'il y avoit à Naples de plus aimable. Il n'étoit point marié , mais il avoit amené d'Allemagne une nièce , qu'il avoit adoptée pour en faire son héritière. Comme il avoit dessein de la marier en Italie , il l'avoit fait élever suivant les coutumes du pays , sans pourtant l'assujettir à la contrainte des Dames Napolitaines. Il lui avoit donné une Gouvernante Florentine , qui fit ses malheurs , & sous laquelle elle vivoit à l'Allemande. Mais pour se conformer à l'usage , il avoit en quelque sorte Italianisé son nom , & on ne la connoissoit que sous celui de *Signora Justina*.

Elle avoit environ vingt ans , quand
je

je la vis. Sa taille étoit admirable. Elle étoit grande, bien faite, brune: elle avoit les yeux vifs, la bouche charmante, & un souris inimitable: en un mot, c'étoit une vraie figure à donner de l'amour. Elle avoit outre cela la voix parfaitement belle, & l'humeur extrêmement enjouée. Elle jouoit de plusieurs Instrumens; elle pinçoit la Guitarre, & le Luth sur-tout, avec autant de délicatesse que si elle étoit née Italienne. Vous vous imaginez bien, continua Mr. Graciani, qu'avec des traits & des talens aussi aimables la Signora ne manquoit point d'adorateurs. On en étoit enchanté dès la première vue. Pour moi je fus d'abord ébloui de ses charmes, & je ne l'eus pas vue deux fois, que j'en devins éperdûment amoureux.

Il fallut pourtant dissimuler ma passion, d'autant que l'incertitude de ma fortune auroit pu faire mépriser des soupirs qui auroient paru intéressés. Le Baron d'ailleurs, tout indulgent qu'il étoit pour sa nièce, se seroit sûrement offensé d'un attachement, qui dans l'état actuel de mes affaires n'auroit eu l'air que d'une galanterie; & c'eût été tout à la fois ruiner les intérêts de ma fortune, & ceux de mon cœur. Je me contentai d'abord de faire ma cour à l'oncle, & j'y réussis si bien, qu'il me traitoit en ami. Il entra dans le détail de mes affaires, il me promit sa protection, m'introduisit

duisit chez le Viceroy, & me mit de toutes les parties qui se faisoient chez lui. La nièce en faisoit les honneurs, & elle avoit toujours chez elle quelques Dames Allemandes. Pendant les premiers tems de ma passion, je la cachai sous les apparences d'une galanterie générale, & je tâchai de partager mes soins, pour n'en laisser pas deviner l'objet. Cependant, la facilité que j'avois de voir journellement Justina, ne fit que m'enflamer davantage; & malgré les raisons que j'avois de cacher mon amour au Baron, il me fut impossible de le laisser long-tems ignorer à la nièce. Je l'exprimai par des soupirs, des regards dérobes, des souris mystérieux, & par tous les signes & les gestes que les Amans Italiens ont consacrés à l'amour. Justina, quoiqu'étrangère, entendoit déjà ce langage muet autant que si elle eût été du pays, & je l'avois vu plusieurs fois railler des Cavaliers Italiens qui s'en servoient avec elle. Elle ne me traita pas mieux: soit pudeur, soit malice, elle feignit de ne rien comprendre aux expressions de ma timide tendresse.

Je continuai cependant mes assiduités chez elle, dans l'impatience de trouver quelque moment favorable. Je crus le voir, & je ne l'échappai pas. Un jour que l'on apporta chez elle une Cantate Italienne dont les paroles étoient charmantes, la compagnie pria la Signora de la chan-

chanter avec une Dame qui avoit aussi la voix belle. Justina s'arma d'un Luth; mais comme cet instrument ne soutenoit pas assez sa voix, j'offris de l'accompagner d'un Tuorbe. Elle accepta ce secours, & parut charmée de me savoir du goût pour la Musique. Je saisis l'occasion de lui marquer ma tendresse, par la joie que j'avois de pouvoir lui plaire par quelque endroit. Je l'assurai même que depuis plus de six mois j'en faisois mon étude, & que je m'estimerois le plus heureux des hommes, de pouvoir espérer seulement de mériter son attention. La Signora, accoutumée déjà aux fleurettes, loin de s'offenser de mon aveu, me dit tout haut, que la Musique avoit sur elle un ascendant si puissant, qu'elle aimoit tous ceux qui s'y appliquoient; & je crois, dit-elle, que si j'étois homme, j'épouserois la Musique. Cette faillie, qui ne marquoit pas beaucoup de sensibilité, me déconcertant, je n'osai à cause de la compagnie pousser la conversation; & je me vis obligé, pour me conformer à son goût, de lui parler de Musique au lieu d'Amour.

Il lui échappa cependant un trait, qui me donna quelque espérance de la toucher. J'avois tant oui parler, me dit-elle un jour, de la passion des Italiens pour la Symphonie, que je croyois lorsque je vins ici, que l'on n'y parloit aux Dames qu'en Musique, & je m'atten-

dois d'y vivre en quelque sorte dans un Opéra perpétuel: mais à peine entens je un Instrument. Je lui répondis que le goût des Napolitains n'étoit point changé; mais que comme elle ne voyoit presque que des Allemands, elle n'étoit point à portée de goûter les divertissemens du pays. Au reste, je pris sa plainte pour une leçon, & j'allai en sortant ordonner une Sérénade pour la nuit suivante.

Dès-que j'eus remarqué que la Signora prenoit plaisir à ces divertissemens, je lui en procurai continuellement de nouveaux, sans m'en déclarer l'auteur. J'engageai tout ce qu'il y avoit de meilleurs Musiciens, je les envoyois tous les soirs sous ses fenêtres, & je me mêlai plusieurs fois parmi eux pour les animer. En un mot, je ne négligeai rien de ce qui pouvoit lui marquer une passion sincère & constante. J'étudiois ses goûts, pour assortir les divertissemens à ses desirs, & les prévenir en quelque sorte. Quand je découvrois qu'elle aimoit quelque chose, je le lui faisois tenir aussi-tôt, soit par la Poste, soit par d'autres voies publiques, mais toujours masqué sous le nom d'*Amant invisible*. Les fleurs, les fruits, les essences les plus rares, les parfums les plus précieux, les étoffes, les habits même pleuvoient journellement chez elle. Enfin il n'y eut sorte de galanteries que je ne lui fisse, sans pourtant me faire connoître.

Son

Son oncle n'étoit pas sans inquiétude sur ces Fêtes continuelles, mais il ne savoit à qui les attribuer. Personne ne m'en soupçonna, & bien des gens crurent que le Viceroy, qui étoit assez galant, en étoit l'auteur. Elles étoient en effet au dessus de la portée d'un Particulier; & véritablement la dépense secrète que je fis pendant un an que dura ce mystère, épuisa presque mon capital avec mes revenus. Je ne m'en voyois pourtant pas mieux traité de la belle Justina. Comme elle ignoroit que je fusse l'*Amant invisible*, elle ne me distinguoit pas personnellement de ceux qui fréquentoient chez elle. Je ne pouvois l'en blâmer, ni la tirer d'erreur; parce que ma fortune déperissoit, & que j'avois tout à craindre de voir enfin mon amour taxé de folie. Justina n'étoit pourtant pas insensible aux galanteries de son *Invisible*. Dans l'étonnement que lui causoit sa magnificence, elle croyoit que son amant étoit au moins un Prince. Elle nous disoit quelquefois en riant, que ce devoit être l'ombre de quelque *Amadis*; & dans ce badinage elle protestoit sans façon qu'elle l'aimoit, & qu'elle mouroit d'envie de le connoître, dût-elle renouveler le sort de la curieuse *Psyché*.

J'étois témoin de ses transports; & quelquefois, en pensant que j'en étois indirectement l'objet, je me croyois le

plus heureux des hommes. Je trouvois de la délicatesse dans ce mystère, m'imaginant que la belle Justina ne feignoit d'ignorer mon amour, que pour me découvrir le sien avec pudeur. Dans cette illusion, je sentois de la douceur à prolonger cette obscurité. Il n'est point étonnant qu'un cœur qui connoit bien tout le plaisir d'aimer un Objet dont il se croit aimé, préfère les soupirs & les langueurs d'un amour mystérieux, aux violens transports d'une passion avouée & publique. Je ne doute pas même, poursuivit le Signor en s'adressant à nous, que ces Messieurs n'aient éprouvé le plaisir qu'il y a de savoir, en aimant en secret, que l'on trompe les yeux de ceux que l'on fréquente. Cette douceur, continua-t-il, eut tant de charmes pour moi dans la suite, que ne doutant plus que l'amour que Justina faisoit paroître pour l'*Amant inconnu*, ne me regardât positivement, je pris de nouvelles mesures pour me dérober aux recherches de son oncle. Content de soupirer pour elle en secret, & de la flatteuse idée qu'elle connoissoit ma tendresse, je continuai à la lui marquer par des Sérénades, des Fêtes, des Présens, & des attentions qui m'occupèrent si parfaitement, que je ne songeois pendant le jour qu'aux moyens de la divertir le lendemain.

Mais si mon amour pour la belle Justina s'augmentoît dans ces galanteries,

il n'en étoit pas de même de ma fortune. La dépense qu'elles me causèrent m'engagea à des emprunts qui épuisèrent mes fonds, & j'étois ruiné sans ressource, si la bonté de l'Empereur ne m'avoit rétabli dans les biens de mon père. Je dûs cette grace inopinée à la recommandation du Baron, oncle de la Signora. Ce généreux ami se faisant un plaisir de m'en apprendre la nouvelle, vint un matin chez moi, dans un tems que j'étois occupé à payer les Musiciens que j'avois engagés pour les Sérénades. Je fus agréablement surpris de la nouvelle qu'il m'apportoit. Elle me causa une extrême joie, parce que cet événement arrivoit dans une circonstance où je manquois presque de ressources; & la grace de l'Empereur me mettoit en état de déclarer avec plus d'espérance ma passion pour la belle Justina. La générosité de son oncle augmenta ma tendresse pour elle, & mon amour devint si vif en ce moment, que je crus pouvoir lui en faire l'aveu. J'oubliai presque que je devois lui parler de reconnoissance, & je crois que je ne l'entretins que de mon amour. Ma naissance lui étoit connue, & ma fortune devenoit assez considérable pour pouvoir prétendre à son aimable nièce. Je risquai la demande, & priaï le Baron d'ajouter à la grace qu'il m'avoit procuré, celle de permettre que je remisse mon cœur & ma nouvelle for-

fortune aux pieds de la Signora. Le Baron parut étonné de ma proposition; mais étant un peu remis de sa surprise, il feignit de la regarder, ou comme un trait de générosité, ou comme un accès de tendresse passagère, & il en badina. Il avoit raison, dans l'idée où il étoit que mon amour pour Justina étoit aussi nouveau que ma fortune. Je crus donc qu'il étoit tems de me démasquer, & de prouver au Baron que ma passion n'étoit pas un feu passager. Je lui déclarai naïvement que j'étois l'unique auteur des galanteries qui avoient fait tant de bruit depuis deux ans, & que j'étois enfin cet *Amant invisible* que personne n'avoit pu découvrir encore. Cet aveu, mesuré sur ma fortune passée, paroissant exiger quelques preuves, j'ouvris un porte-feuille, & je montrai au Baron une liasse de mémoires & de quittances des frais que j'avois fait pour marquer mon amour à sa charmante nièce. Le Baron, convaincu par ses yeux d'une passion si constante & si discrète, me remercia du bien que je voulois à la Signora; & après quelques complimens des plus obligeans, il me dit qu'il ne pouvoit me rien répondre avant d'avoir consulté le cœur de Justina.

C'étoit beaucoup qu'il ne rebutoit point ma déclaration; & comme je me croyois sûr du cœur de la nièce, je répondis à l'oncle, que je me flattois de
n'y

n'y point trouver d'opposition : qu'à la vérité mon amour avoit été jusques-là mesuré , que je n'avois ôsé lui déclarer nettement ma flame ; mais que j'avois lieu de penser que la Signora ne l'ignoroit point absolument ; & qu'enfin , à moins qu'il ne me le défendît , je profiterois de la première occasion pour sonder son cœur. Le Baron , touché d'un procédé si respectueux , ne répondit rien sur cet article ; mais il me fit comprendre qu'en quelque qualité que ce fût , il me verroit toujours avec plaisir chez lui. Il m'invita même à un grand repas qu'il vouloit donner le lendemain , pour marquer la part qu'il prenoit au succès de mes affaires. Je crus remarquer que le Baron vouloit me préparer les voies , & me servir auprès de sa nièce. A la fin du repas il prit un *Bocal* , & fit boire toute la compagnie à la santé du Cavalier qui avoit donné tant de Fêtes à la Signora ; & si-tôt que l'on eut achevé la ronde , il déclara que j'étois ce Cavalier , & qu'il se croyoit obligé de me faire connoître , autant pour l'honneur de sa nièce , que par reconnoissance pour moi.

Justina rougit , & parut offensée de la déclaration de son oncle. Je me prêtai à son embarras , & pour ménager sa pudeur & sa reconnoissance , je me plaignis à mon tour de ce que le Baron avoit trahi ma confiance. Justina se remit un peu , & après quelques petits reproches obli-

obligeans , elle me remercia des galan-
teries que je lui avois faites ; eile en blâ-
ma pourtant l'exès & le miltère ; & me
dit qu'elle espéroit qu'à l'avenir je ferois
plus sage , & que je ne l'exposerois plus
à des éclats d'autant plus suspects , que
chacun se croit en droit de pouvoir s'en
faire honneur.

Il me sembla que la Signora accompa-
gnoit ce compliment , assez sec en lui-
même , de je ne sai quel air de dépit qui
m'eût choqué , si j'avois été moins a-
moureux. Mais hélas ! l'amour m'avoit
tellement aveuglé , que je lui fis en moi-
même un mérite de cette brusquerie , &
que je l'attribuai à la pudeur dont nous
faisons tant de cas en Italie. C'étoit é-
tre bien charitable & bien dupe tout
à la fois. Il y a bien apparence que la
Signora , ne pouvant concilier ces galan-
teries avec l'état de ma fortune passée , a-
voit cru les devoir à quelque autre , qui
peut-être s'en étoit fait payer. Son dé-
pit ne pouvoit rouler que sur une pareil-
le erreur , & celle où j'étois ne me per-
mit pas de réfléchir alors.

Vous vous imaginez bien , Madame ,
poursuivit Mr. Gratiani , qu'étant aussi
plein de ma passion que je l'étois , je ne
voulus point quitter Justina sans la lui dé-
clarer , & j'en trouvai l'occasion dans la
promenade que l'on fit le soir au *Pausilype*.
Je m'approchai d'elle , & je lui expliquai ,
dans les termes les plus tendres , l'amour
qu'el-

qu'elle m'avoit inspiré. Je lui rappellai tout ce que j'avois fait depuis deux ans pour le lui prouver , & je la pressai d'agrèer sous le bon-plaisir de son oncle l'offre de mon cœur. Justina fit un soupir qui marquoit quelque combat dans son ame , & j'en augurai bien. Elle se tût cependant ; & quand je la pressai de me donner au-moins quelque espérance , elle m'assura qu'elle étoit sensible à mon estime , mais qu'elle ne pouvoit disposer de son cœur sans le consentement de Madame sa mère qui demouroit en Silésie. C'est tout ce que j'en pus tirer cette fois.

C'étoit peu sans-doute ; je crus cependant avoir beaucoup gagné , & je comptois déjà sur ma victoire ; parce que je ne regardois la retenue de Justina , que comme une de ces formalités auxquelles l'usage a assujetti les Dames ; & dès le lendemain j'allai en rendre compte au Baron. J'eus tout lieu d'être satisfait de sa réponse , & il me promit d'écrire à sa belle-sœur pour la disposer à ce mariage. Il en parla sans-doute sur le même ton à Justina , car je m'apperçus qu'insensiblement elle me distinguoit du reste des Cavaliers qui fréquentoient la maison ; elle me marquoit de plus grands égards ; elle ménageoit des occasions de m'adresser la parole , ou de me dire quelques mots à la dérobée , soit au Jeu , soit dans nos Concerts , & le moindre de ses regards suffisoit pour me charmer ; en sorte que

jamais je ne la voyois , que je n'en revinsse plus épris. Hélas ! je l'adorois ; & sa possession faisant l'unique but de mes desirs , je n'étois occupé que des moyens de hâter notre union. J'en pressois continuellement le Baron , & il me promettoit toujours son consentement , mais relativement à celui de sa sœur. Lassé de ces lenteurs , il me vint dans l'esprit , pour les abréger , de faire un voyage à Vienne , sous prétexte de remercier les Seigneurs qui , à la recommandation du Viceroi , avoient sollicité la restitution de mes biens , & d'en prendre occasion d'aller en Silésie saluer la mère de la Signora. Le Baron , qui me vouloit du bien , approuva ce dessein : il me donna des Lettres pour sa belle-sœur , & m'en fit avoir du Viceroi pour les principaux Seigneurs de la Cour Impériale. Avec ces recommandations , j'avois lieu de tout espérer de mon voyage ; & l'espoir d'un heureux succès , fut seul capable de modérer la peine que j'avois à m'éloigner de l'objet de ma tendresse.

Dès-que je fus arrivé à Vienne , j'y rendis mes Lettres , & je reçus mille honnêtetés des Seigneurs que j'allai voir. Le Comte de - - - Grand de l'Impératrice , à qui le Viceroi m'avoit particulièrement recommandé , m'introduisit par-tout , & m'invita plusieurs fois à manger chez lui avec quantité de Seigneurs & de Dames , qui me rendirent le séjour de
Vien-

Vienne fort agréable. Il me marqua même de la confiance, & me fit comprendre que la Cour pourroit me charger à mon retour de quelque commission pour l'Italie. Comme il avoit de la bonté pour moi, autant que l'on peut en attendre des gens de Cour, je crus lui devoir un retour de confiance, & je lui appris les raisons qui m'appelloient en Silésie.

Le Comte parut charmé que je songeasse à m'allier dans une famille Allemande, & m'assura que je ne pouvois mieux faire ma cour au Gouvernement. Il me promit même d'en informer l'Impératrice, à qui il voulut me persuader que l'on avoit déjà parlé de moi d'une façon avantageuse. J'ignorois à quoi ces avances aboutiroient; & comme j'ai eu toute ma vie de l'aversion pour les intrigues de Cour, depuis que mon malheureux père en avoit été la victime, & que d'ailleurs l'intérêt de mon cœur étoit infiniment plus pressant, j'en pris occasion de supplier le Comte de ne mettre aucun obstacle à mon voyage de Silésie. Il me retint cependant encore, & me mena quelques jours après à une campagne, où je dînai avec un jeune Seigneur étranger, qu'il traitoit avec beaucoup de respect.

Ce Seigneur, que l'on disoit être un Polonois de distinction, avoit l'abord froid, l'air mélancolique & taciturne. Cependant, quand j'eus passé une heure avec lui, je lui trouvai de la noblesse de

sentimens , & la repartie assez prompte. Son air étranger , & ses manières singulières , me firent croire qu'il étoit véritablement Polonois. Mais quoique le Comte ne le traitât que d'*Excellence* , je m'aperçus aux égards qu'on lui marquoit , que ce devoit être quelque *Altesse* errante. Il me parla beaucoup de l'Italie , & de la manière dont on y vivoit. Il me fit mille questions sur le Royaume de Naples en particulier , & feignit enfin que mes réponses lui donnoient envie d'y aller passer quelque tems. Il me proposa même de partir avec lui dans la quinzaine. Le Comte appuya cette proposition , & me fit entrevoir que c'étoit-là la commission dont il m'avoit parlé. J'y répondis dans les termes les plus respectueux , & je suppliai le Seigneur Polonois de me donner au-moins trois semaines , pour pouvoir dans cet intervalle m'acquiter d'une visite d'où mon bonheur dépendoit. Il n'insista point : je lui promis de faire toute la diligence possible , & partis le lendemain pour Breslaw , où demouroit la mère de Justina.

Cette Dame étoit malade quand j'arrivai , & ce contre-tems m'y retint plus que je n'avois cru , parce que je fus obligé d'attendre son rétablissement pour pouvoir l'entretenir. Comme j'aimois Justina de bonne foi , ce retardement fut un supplice pour moi. Je me voyois éloigné d'elle , je ne pouvois facilement a-

voir

voir de ses nouvelles, à cause de la distance des lieux; & le danger où je trouvois sa mère, me faisoit craindre que mon voyage ne fût infructueux. J'appréhendois encore que le Comte de... ne s'offensât de me voir manquer à ma parole, & qu'il ne m'en fît une affaire à la Cour. Avouez, Messieurs, que la situation d'un amant dans ces circonstances a quelque chose de bien rude. Je vis enfin cette Dame, & il fallut essuyer encore tous les préliminaires dont l'Etiquette Allemande ne dispense personne en ce cas sur-tout; & après avoir passé quelques semaines auprès d'elle, je la priai de me donner une réponse positive sur ma demande. La Dame s'en excusa d'abord, sous prétexte de s'en rapporter absolument au Baron son frère; mais j'entrevis qu'elle avoit quelque peine à se résoudre de marier sa fille en Italie. Cependant elle m'assura en partant, qu'elle approuveroit tout ce que le Baron feroit.

Je ne fus que médiocrement content de mon voyage, & je ne fai quel secret pressentiment m'annonçoit l'infidélité de Justina. Je repassai à Vienne pour prendre congé des personnes que j'y avois vues, & j'allai saluer le Comte de.... afin de prendre ses ordres pour l'Italie. Je lui demandai des nouvelles du jeune Seigneur Polonois. Il me fit entendre qu'il avoit pris la route de Munich, & qu'il étoit incertain s'il commenceroit

ses voyages par la France, ou par l'Italie. L'air mystérieux avec lequel il me répondit, me donna la curiosité de m'informer d'ailleurs de la qualité de cet Étranger. Personne ne put m'en rien dire de positif. Le bruit étoit pourtant, qu'un grand Prince avoit passé *incognito* à Vienne, mais on en parloit diversement. Les uns disoient que c'étoit le Chevalier de St. George, ou le Comte de Charolois; d'autres, que c'étoit le Prince de Bavière; & quelques-uns, que c'étoit le Prince Héritaire de Moscovie.

Tout ce qu'on en disoit me paroissoit si mystérieux, que je me sus bon gré de n'avoir pas été du secret. J'évitai même d'en parler, & je ne pensai qu'à reprendre le chemin d'Italie, où l'amour me rappelloit. Vous pensez bien qu'en arrivant à Naples, mon premier soin fut d'aller voir ma chère Justina. Une amante que l'on revoit après cinq mois d'absence, est un objet bien doux pour un cœur constant & fidèle. Le mien se livra sans réserve à cet innocent plaisir, & soupiroit sans cesse après le moment qui devoit l'unir pour jamais à sa Justina. Je croyois même que cet heureux jour n'étoit pas éloigné, lorsque le Baron me déclara nettement, que sa sœur craignoit que Justina ne pût pas s'accommoder de la contrainte des Dames Italiennes, & que par cette raison elle avoit quelque éloignement pour notre mariage. Il ajouta
obli.

obligeamment, que cette répugnance tomboit uniquement sur ma patrie, & point sur ma personne. Il m'avoua encore, qu'il souhaitoit cette alliance. Il ne pouvoit me rien dire de plus capable d'adoucir le coup qu'il venoit de porter à mon tendre cœur. Il en fut cependant frappé, & je ne pus m'empêcher de lui dire :

„ Eh quoi donc, Monsieur, est-ce que
 „ trois années de soupirs ne fussent point
 „ à Justina pour l'assurer qu'elle est à
 „ jamais la maîtresse de mon cœur? Une
 „ tendresse aussi constante que la mien-
 „ ne méritoit-elle cette défiance? S'il
 „ le faut, ajoutai-je, pour prouver à
 „ la Signora que je serai toujours dispo-
 „ sé à remplir ses désirs, je suis prêt à
 „ dénaturer mes biens, & à me transpor-
 „ ter en Allemagne... C'en est trop, re-
 „ prit le Baron, nous ne vous mettrons
 „ pas à cette épreuve. Je vai écrire à
 „ ma sœur, voyez ma nièce.”

J'avois déjà vu Justina, & il m'avoit paru qu'elle ne m'avoit pas reçu avec cet empressement que la tendresse la plus réservée ne peut s'empêcher de marquer après une aussi longue absence. Tout notre entretien avoit roulé sur la santé de sa mère, & sur les nouvelles du pays, malgré tout ce que j'avois fait pour rendre la conversation plus intéressante. Je l'excusai d'abord, en faveur de la tendresse que l'on doit à une mère éloignée; mais la continuation de ses froideurs me

fit craindre quelque inconstance. Je m'étois apperçu d'ailleurs, que Justina marquoit beaucoup de complaisance pour un jeune Allemand, arrivé à Naples pendant mon voyage de Silésie. Il étoit de toutes les Assemblées, & faisoit une dépense excessive. A titre d'Allemand, il lui avoit été facile de s'introduire chez le Viceroi, & chez le Baron. Nous nous y trouvâmes ensemble; & comme il connoissoit toutes les Cours de l'Europe, & sur-tout celle de Vienne, il me parla beaucoup des personnes que j'avois vues. Notre conversation fut cependant très-générale. J'avois le cœur si plein d'amour & de jalousie, que je lui répondis très-laconiquement, & comme l'on fait à un rival. Je me mis en tête dès-que je le vis, que le refroidissement de Justina pouvoit bien venir de quelque bonne volonté pour lui. J'avoue qu'il étoit aimable. Il avoit donné plusieurs Fêtes aux Dames, & Justina y avoit eu une part singulière. Comme il se disoit Allemand, personne ne trouvoit à redire qu'il la distinguât; & peut-être l'aurois-je approuvé, si j'eusse été moins amoureux. Mais il est bien mortifiant pour un amant délicat, d'avoir à discuter ces préférences.

J'essayai de ramener Justina, par tout ce que je pus imaginer de tendre & de galant. Dès-que l'Allemand lui donnoit une Fête, je ne manquois pas de lui en don-

donner une autre le lendemain qui pût effacer sa magnificence. Avec ces précautions, je ne pus cependant obtenir la préférence, & j'en fus au desespoir. Justina s'en apperçut; & craignant apparemment que je n'éclataffe, elle fut si bien balancer ses graces & ses froideurs entre mon rival & moi, qu'elle me ramenoit toujours dans le tems que mon dépit étoit prêt d'éclorre. Mon amour alors ranimé par de fausses démonstrations, me reprochoit les soupçons que j'avois sur sa constance. L'adroite Justina fut enfin, par des plaintes artificieuses, me faire entendre qu'elle ne recevoit le jeune Allemand que par complaisance pour son oncle, & je l'en crus sur sa parole. En vérité, les amans sont bien crédules.

Cette fausse confidence me donna occasion de la presser de me donner sur l'état de son cœur une parole positive; & la Signora, à qui rien ne coutoit plus, me jura qu'il ne soupairoit que pour moi. Elle fut si bien me le persuader, que je me crus le plus heureux des amans. Tout favorisoit mon erreur. Justina étoit plus sédentaire, mon rival étoit moins assidu, elle n'alloit plus si fréquemment chez le Viceroi, qui, sous prétexte d'incommodité, ne recevoit plus chez lui que quelques Officiers de confiance. Le Baron étoit plus souvent au Palais, & en son absence la Signora, obligée de voir moins de monde, s'amusoit à de petits Concerts,

où j'étois toujours admis. Cette faveur me donnant occasion de la voir plus librement, je ne négligeois jamais de l'entretenir de ma tendresse : & soit coquetterie, ou nécessité, elle paroissoit uniquement flattée de mes soins.

En mon particulier, j'étois charmé de l'incommodité du Viceroi; mais tout le monde n'étoit pas bien persuadé qu'elle fût réelle. Naples étoit alors plein d'Étrangers, & l'on n'y étoit pas fort tranquille sur les desseins de l'Espagne. On y murmuroit même de quelque conspiration, & l'on prétendoit qu'on avoit amené au Château St. Elme un Seigneur distingué, au procès duquel les Politiques assuroient que le Viceroi travailloit secrètement, sous prétexte de son incommodité. L'Allemand en paroissoit plus occupé que personne, & jamais je ne le voyois qu'il ne me mît sur ce chapitre. Le Gouvernement avoit trop d'intérêt à faire tomber ce bruit, pour le laisser croître. Le Viceroi rouvrit le Palais, & le Baron reprit ses assemblées. A ce bruit on en fit succéder un autre, & l'on débita contre toute apparence que c'étoit le Chevalier de St. George. Justina marqua une extrême curiosité de connoître cet illustre Aventurier, & me souvenant alors du Seigneur Polonois que j'avois vu à Vienne, je lui dis imprudemment que c'étoit sans-doute le même, & que pour la contenter j'allois lui en
faire

faire le portrait. Malheureusement pour elle & pour l'Inconnu, je ne le peignis que trop bien. Cet Etranger fit pendant plusieurs jours le sujet de notre conversation. Comme je n'y entendois pas finesse, je lui disois naturellement tout ce que j'en avois ouï dire à Vienne. La Signora ne manquoit pas sans-doute d'en régaler son Allemand, & payoit toujours mes imprudences de quelques mots de tendresse qui amusoient ma passion, en me jurant de tems en tems qu'elle espéroit que ma constance vaincroit l'opposition de sa mère.

Malgré ces assurances, j'étois inquiet de ses liaisons avec l'Allemand. Je dissimulois cependant ma jalousie, pour n'augmenter pas l'idée qu'elle s'étoit faite de la sévérité des Epoux Italiens. J'affectai même d'être plus honnête avec mon rival. Pouvoit-on être plus commode? A quelques jours de-là, j'eus occasion de lui donner une preuve de ma tranquillité en amour. Un soir que j'entrois chez elle pour un Concert, où je devois faire ma partie à l'ordinaire, j'apperçus que l'Allemand lui donnoit un papier plié. Je fus piqué de cet air de familiarité, & prêt à éclater : je feignis pourtant de n'avoir rien vu, & je m'approchai d'elle d'un air ouvert & satisfait. Justina fit aussi bonne contenance, & me dit d'un air empressé, qu'elle vouloit me régaler

ler avant le Concert, d'une Lettre fort curieuse que l'Allemand venoit de lui communiquer. Elle me lut en effet une grande Lettre datée de Vienne, qui contenoit une relation fort circonstanciée de l'évasion d'un certain Prince Mustapha, soi-disant présomptif Héritier de l'Empire Ottoman, qui s'étoit, disoit-on, échappé du Serrail pour se faire Chrétien. L'auteur de la relation prétendoit que ce Prince Turc s'étant d'abord réfugié à Vienne, avoit été prié par la Cour Impériale d'y garder l'*incognito*, pour ne pas irriter la Porte. On ajoutoit qu'il avoit pris la route d'Italie, pour se faire batiser par le Pape: & que le bruit étoit qu'on le garderoit à Naples, jusqu'à ce qu'on pût faire usage de son caractère & de sa naissance. On le dépeignoit ensuite comme un Prince grand, bien fait, d'un visage bazané, avec des cheveux chatains, des yeux assez vifs, le regard fier & distrait, si semblable enfin à celui que j'avois vu à Vienne, que je ne pus m'empêcher de le dire encore une fois.

Justina feignant de trouver de la contradiction dans ce que je lui en avois dit ci-devant, & dans le portrait qu'en faisoit la relation, donna occasion à l'Allemand de me faire plusieurs questions, dont il comparoit les réponses avec les traits de sa Lettre. Il en résulta enfin, que celui que l'on y dépeignoit, étoit
le

le même que j'avois vu à Vienne; & nous ne doutâmes point que l'Inconnu gardé au Château St. Elme, ne fût véritablement le Prince Mustapha. L'air naturel avec lequel Justina soutint cette conversation, ne me laissa aucun doute sur le papier que l'Allemand lui avoit donné, & je me sus bon gré d'avoir dissimulé ma jalousie. Mon erreur dura encore quelques jours, au bout desquels je m'aperçus que Justina cessoit de me ménager, & je la vis uniquement occupée de son Allemand. (C'est qu'elle avoit tiré de moi tous les éclaircissémens qu'elle cherchoit.) Je fus même averti que le valet de mon rival faisoit chez elle de continuels messages. Enfin je compris que la Signora cherchoit à m'écarter. Mon amour s'irritant de ses froideurs, me fit chercher inutilement les moyens de ranimer sa tendresse. Desespéré de ces alternatives, je pris patience encore pendant quelque tems, dans l'espérance que le consentement de la mère que l'on attendoit, fixeroit l'inconstance de Justina. Vous conviendrez, Madame, que c'étoit beaucoup pour un Italien. Ce délai fut aussi le terme de mon amour.

Lassé des caprices de Justina, je m'adressai un jour à son oncle, pour le prier de m'instruire des vues de cet Allemand.

„ Je me flatte, lui dis-je, qu'après la pa-
 „ role que vous avez eu la bonté de me
 „ donner, vous me ferez la grace de
 „ me

„ me tirer d'inquiétude par rapport à
 „ la Signora. Son indifférence pour
 „ moi, les lenteurs de sa mère, & les
 „ fréquentes visites de cet Allemand,
 „ allèrent ma tendresse : peut-être ai-
 „ je tort ; mais si vous m'en assurez,
 „ je le croirai.” Le Baron me répon-
 dit froidement, que cet Etranger étoit
 un homme de naissance qui voyageoit,
 & qui devoit me donner d'autant moins
 d'ombrage, qu'il étoit sur son départ.
 Au surplus, me dit-il assez brusquement,
 je m'étonne à mon tour que vous ne
 songiez pas plutôt à prendre les voies
 d'honneur... Ces derniers mots dans la
 bouche d'un vieil Officier, & d'un Ba-
 ron Allemand, me parurent une leçon
 de bravoure, & un reproche tacite de
 lâcheté. Je n'avois garde de les inter-
 préter autrement ; parce que j'ignorois
 que la perfide Justina avoit fait enten-
 dre à son oncle que je lui avois proposé
 de l'enlever.

Dans l'erreur où j'étois, je compris
 que je ne devois céder Justina qu'avec
 ma vie ; & comme je l'aimois encore
 malgré son inconstance, je résolus de
 ramener sa tendresse au prix de mon sang.
 En quittant le Baron, dont le reproche
 m'avoit piqué, j'allai droit chez l'Alle-
 mand, & le priai sans façon de vouloir
 se battre avec moi. L'Etranger crut
 que je riois, & se mit à badiner de ma
 proposition. Mon air sérieux lui mar-
 quant

quant cependant que je n'en voulois rien rabattre, il accepta le défi, à condition que je lui en expliquerois le motif.

„ Soit, lui dis-je. Vous n'ignorez pas
 „ que j'aime la Signora Justina, j'ai des
 „ droits sur sa tendresse avant votre arri-
 „ vée, & le désir de hâter notre union
 „ m'a fait faire le voyage de Silésie.
 „ Il faut que vous renonciez à son cœur,
 „ ou que vous perciez le mien. Je vous
 „ crois brave, ajoutai-je, je vous connois
 „ du mérite : mais il importe à mon
 „ repos, que Justina ne soit pas exposée
 „ à vous rendre autant de justice que je
 „ vous en rends moi-même. Abstenez-
 „ vous donc de la voir, ou nos épées
 „ décideront nos droits. Choisissez. . .
 „ Eh bien, dit l'Allemand, je choisis
 „ l'un & l'autre; je vous la cède, mais
 „ nous ne nous en battons pas moins.
 „ Etes-vous content?... Oui, lui répon-
 „ dis-je. A demain donc, ajouta-t il,
 „ nous nous verrons à six heures près de
 „ Pouzzol, dans un lieu qu'il m'indi-
 „ qua”. Après avoir ainsi réglé notre
 combat, je revins chez moi, & j'écrivis
 un mot à Justina, pour l'informer que
 j'allois disputer son cœur contre le ri-
 val qu'elle me préféroit. „ C'est peut-
 „ être la dernière fois, lui mandois je,
 „ que vous serez importunée de mes
 „ soupirs ; & si vous ne me voyez pas
 „ demain, comptez qu'à la honte d'a-
 „ voir faussé les sermens les plus tendres,
 „ vous

„ vous aurez ajouté celle d'avoir livré
„ par votre inconstance , le plus fidèle
„ des amans à l'épée de son rival.... ?
J'ordonnai à mon valet de ne porter cette Lettre à Justina , qu'à l'heure que je sortirois de chez moi pour me rendre à Pouzzol.

J'y trouvai l'Allemand qui m'attendoit. Nous nous battîmes assez longtems à forces égales, sans verser de sang. Je sentis cependant un coup qui me perça le côté ; & dans l'ardeur d'un combat dont ma chère Justina étoit le prix , je fus assez maître de ma douleur pour porter encore une botte. Mais mon sang me trahissant alors , & l'Allemand se sentant aussi blessé au bras, il baissa l'épée en me demandant si j'étois satisfait ? Il me pria ensuite de lui pardonner le coup , en cas qu'il fût dangereux. Le sang que je perdois lui faisant craindre pour ma vie, il me demanda en grace de garder le secret sur notre combat , jusqu'à ce qu'il eût pu sortir de Naples, d'où il comptoit partir avant le soir. Je le lui promis : mais comme je ne pouvois pas également répondre de mon valet, je lui conseillai de s'éloigner promptement , ou du moins de se réfugier dans quelque Eglise en cas de poursuite. L'Allemand, qui ignoroit nos usages par rapport au droit d'Asyle, fut charmé du conseil généreux que je lui donnois ; & se piquant à son tour de générosité, il fit mille souhaits pour

pour l'heureux succès de mes amours. Il me dit enfin , que pour guérir mes soupçons à cet égard , il vouloit bien m'avouer que ma blessure n'avançoit son voyage que d'un jour , & qu'il partoît pour la Ruffie , où des intérêts pressans le rappelloient. Vous devez , me dit-il , juger de - là que j'étois à Naples pour toute autre raison que celle d'y faire l'amour.

Le soin de ma blessure m'occupant uniquement alors , je ne fis aucunes réflexions sur ces paroles. Il partit , & cherchant à me cacher pour ne point le trahir , je me fis porter dans une Auberge de Pouzzol , où sous prétexte de me préparer aux Bains , je fis appeller un Chirurgien. Cependant on s'étoit aperçu de mon absence à Naples ; & celle de l'Allemand qui étoit disparu en même tems , fit soupçonner quelque chose de notre querelle. Le Viceroi en fut informé. Il envoya des Gardes à son logis & au mien , & mes gens furent arrêtés chez moi , sans pouvoir dire ce que j'étois devenu. Le Baron , qui m'aimoit toujours malgré les préventions que Justina lui avoit inspirées , se donna beaucoup de mouvemens pour me découvrir. Mais dans le tems qu'il étoit occupé de ces recherches , il s'aperçut que la Signora Justina s'étoit aussi échappée de chez lui avec sa Gouvernante.

Il ne douta plus alors de la fausse histoire

toire que sa nièce lui avoit faite , & il s'imagina qu'après avoir tué l'Allemand, j'aurois enlevé Justina. Cette idée le mit en fureur. Il obtint des ordres du Viceroi pour fureter par-tout , on mit ma tête à prix , & dès le lendemain je fus découvert. Le Baron vint lui-même à Pouzzol , à la tête de ceux qui étoient chargés de m'arrêter. Il monta brusquement à ma chambre , & tirant les rideaux de mon lit où il croyoit trouver sa nièce , il me demanda d'un ton furieux , *Où est Justina ?* Ce nom si précieux à mon amour réveilla ma tendresse : *Elle est dans mon cœur* , lui répondis-je avec transport. *Dans ton cœur , Perfide ! elle en sortira donc* , ajouta-t-il en tirant son épée pour me percer. Il alloit m'immoler à ses soupçons injustes , si l'Officier qui l'accompagnoit, étonné de ma tranquillité , ne lui eût retenu le bras. Il est aisé de comprendre que l'emportement du Baron , le nom de Justina qu'il me redemandoit , & la violence avec laquelle je me voyois traité , me jettèrent dans une surprise extrême. L'amour , l'estime , l'amitié , la reconnoissance , la crainte , le desespoir , & mille soupçons divers s'emparèrent confusément de mon cœur , & s'y détruisant mutuellement , me firent éprouver en un instant les sentimens les plus douloureux dont l'ame soit susceptible. Je repris cependant mes sens , & je

je demandai à mon tour au Baron, d'où lui venoit cette fureur contre un ami innocent, & un amant malheureux. Il me répondit sans ménagement, & dans les termes les plus durs, qu'il venoit me redemander sa nièce que j'avois enlevée, & la vie de l'Allemand que j'avois sacrifié à ma jalousie. Je protestai contre cette double accusation. J'assurai que l'Allemand étoit plein de vie, j'offris les restes de la mienne pour retrouver ma chère Justina, je balançai même si je ne devois pas rejeter son enlèvement sur mon rival. Enfin je racontai notre querelle, notre combat & son adieu. Malgré mes raisons, on me mit dans une litière, & l'on me transporta sous une bonne escorte au Château St. Elme. J'y fus très-étroitement gardé, l'on m'ôta mon valet, & je ne faisois que penser de cette sévérité. Le Chirurgien étoit le seul qui m'approchât, & je fus assez content de son habileté & de son humanité. Il dit un jour en entrant chez moi, qu'il étoit secrètement chargé de me faire des complimens de la part d'un Seigneur Polonois, dont il avoit un Billet à me rendre. Je frémis en l'ouvrant, sans cependant savoir pourquoi. Il ne contenoit que ces quatre lignes.

„ Le Polonois que vous avez vu chez
 „ le Comte de vient d'apprendre
 „ votre malheur, & s'y intéresse véri-

„ tablement. Il est ici, & fouhaitteroit
 „ pouvoir vous être utile. Il vous of-
 „ fre sa bourse, c'est tout ce qu'il peut
 „ vous offrir. Il n'est pas plus heureux
 „ que vous: mais si vous ne voulez pas
 „ augmenter ses malheurs, vous ferez
 „ bien d'oublier que vous l'avez vu, &
 „ de ne parler jamais de lui.

Le Chirurgien exigea que je lui ren-
 drois ce Billet, & je me contentai d'y
 répondre verbalement, que j'étois infini-
 ment flatté du souvenir de ce Seigneur
 dans l'état où je me voyois; que je le
 remerciois de sa générosité, & qu'il
 pouvoit s'assurer de ma discrétion. Je
 ne savois cependant que penser de ce
 mystère, qui fit naître en moi des soup-
 çons, que la suite n'a que trop malheu-
 reusement éclaircis.

Dans la solitude où je me trouvai au
 Château, je fis d'affligeantes réflexions
 sur mon sort. Je me sentoís innocent à
 tous égards, je ne pouvois croire l'Al-
 lemand coupable, j'étois persuadé que
 Justina avoit encore plus d'honneur que
 d'inconstance, je l'aimois toujours, & je
 ne savois que penser de son éclipse. „ L'Al-
 „ lemand, disois-je, m'auroit-il trompé
 „ par une fausse confiance, & seroit-
 „ il descendu à cette lâcheté après avoir
 „ marqué tant d'honneur? Il m'a paru
 „ brave, & il me semble que rarement
 „ un grand courage est capable d'une
 „ bassesse. Mais s'il en eût été suscepti-
 ble,

„ ble , Justina , ma chère Justina auroit-
 „ elle été assez perfide pour y consen-
 „ tir ? Auroit-elle eu la cruauté de
 „ m'offenser si vivement , dans un tems
 „ que je verfois mon sang pour mériter
 „ sa tendresse ? Non , non , ajoutois-je ,
 „ Justina n'est point capable de ces hor-
 „ reurs , Justina fait que je l'adore , elle
 „ m'aime , & gémit peut-être en ce mo-
 „ ment de se voir entre les bras de
 „ quelque autre... O Justina ! m'é-
 „ criois-je , si vous voyiez ma douleur ,
 „ vous sauriez que dans l'opprobre
 „ du double crime dont je suis ac-
 „ cusé pour vous avoir été trop fidè-
 „ le , mon desespoir est d'ignorer votre
 „ sort ! ”

J'étois un jour dans ces transports ,
 lorsque je vis entrer le Baron dans mon
 appartement. Il avoit un papier à la
 main , & les larmes aux yeux. Je ne
 sus que penser de sa visite ; car tout est
 effrayant pour l'innocence même , lors-
 qu'elle est captive. Il s'approcha de mon
 lit , & me dit en y jettant ce papier :
 „ Je viens , Monsieur , vous dévoiler
 „ un étrange mystère. Ma perfide niè-
 „ ce nous a trompés tous deux ; & pour
 „ prix de vos soupirs & de mes soins ,
 „ l'infame est partie avec un Moscovi-
 „ te. Lisez , voilà la Lettre qu'elle a
 „ l'audace de m'écrire. O malheureux
 „ oncle ! ” Le Baron me présentant
 „ ensuite son épée nue , me dit enco-

„ re : Percez-moi , Signor , punissez-
 „ moi de ma crédulité , & lavez dans
 „ mon sang la tache que Justina im-
 „ prime sur mon nom , & l'injure que
 „ je vous ai faite dans les premiers
 „ mouvemens de ma fureur.” Le
 Vieillard demeura tout en larmes après
 ce discours. J'en frémis aussi , & ne sa-
 chant que lui répondre , je pris la Let-
 tre fatale , & je la lus en tremblant.
 Elle contenoit en substance : „ Qu'effra-
 „ yée du sort des Dames Napolitaines ,
 „ & se voyant prête d'être immolée à
 „ mes empressements , elle avoit pris le
 „ parti de suivre un Seigneur Moscovite
 „ qui avoit paru à Naples sous un nom
 „ Allemand ; & qu'elle comptoit en l'é-
 „ poufant trouver une fortune d'autant
 „ plus brillante , qu'il étoit dans la fa-
 „ veur du Czar.”

Il n'est pas possible d'exprimer , con-
 tinua le Signor en soupirant , la surprise
 que me causa la lecture de cette Lettre.
 Il faudroit sentir à quel point j'avois ai-
 mé Justina , pour comprendre combien
 je fus sensible à l'aveu de sa perfidie.
 „ Ciel ! m'écriai-je avec un sentiment de
 „ desespoir , depuis quand l'amour est-il
 „ un crime , pour m'en voir si ignomi-
 „ nieusement puni ! Quelle sera donc
 „ la peine de la perfidie , si une tendres-
 „ se aussi pure & aussi innocente que la
 „ mienne mérite ce traitement ! Quoi !
 „ Justina m'insulte & me trahit , pendant
 „ que

„ que je lui prouvois mon amour d'une
 „ façon si tendre ; & je l'aimerois enco-
 „ re ! Non , non , dis-je au Baron , je
 „ me consolerais de ses mépris , & je ne
 „ vous en punirai pas ! Il me suffit que
 „ l'aveu de sa perfidie me lave à vos
 „ yeux du crime dont vous me soupçon-
 „ niez. Qu'elle suive son infame Mos-
 „ covite ! mais nous vivrons amis. ”
 Je tendis la main à ce Vieillard affligé,
 nous nous embrassâmes , & je lui rendis
 son épée. Le Baron me fit ensuite un
 million d'excuses sur la violence dont il
 avoit usé à mon égard. Il me raconta
 qu'elle n'étoit fondée que sur le mau-
 vais conte que Justina lui avoit fait ,
 du prétendu dessein que j'avois formé
 de l'enlever. Il m'expliqua enfin que
 c'étoit - là ce qu'il m'avoit voulu dire
 en me parlant de voies d'honneur. Je
 n'eus garde d'aigrir sa douleur par au-
 cun reproche. Je m'estimai trop heu-
 reux de pouvoir à ce prix , rompre
 le charme qui m'attachoit à sa perfide
 nièce.

Comme nous étions occupés à nous
 consoler mutuellement , un Officier du
 Gouvernement vint m'annoncer de la
 part du Viceroi , que j'étois libre. On
 ôta mes gardes , on me rendit mes va-
 lets , & l'on me permit de retourner
 chez moi , ou de rester au Château jus-
 qu'à mon entière guérison. Je pris ce
 dernier parti sur l'avis du Chirurgien ,

qui craignoit qu'un nouveau transport, à la suite de tant d'émotions, n'aigrît ma plaie. Elle étoit en bon train, je me levois, & je pouvois un peu marcher. J'y vis mes amis & le Baron tous les jours, & j'allois tous les soirs sur la terrasse pour prendre le frais, & rêver à l'inconstance de mon infidèle amante. J'étois étonné de ne pas voir le Polonois qui m'avoit écrit, & je n'ôsois en demander des nouvelles à personne, pour ne pas commettre un secret dont je ne connoissois pas encore les raisons. Je ne savois que penser des civilités qu'il m'avoit fait faire, lorsqu'un soir je le vis sur la terrasse. J'allai au-devant de lui, pour le saluer & lui faire mes remercimens. Je lui trouvai l'air plus sauvage qu'à Vienne, & il sembloit vouloir m'éviter. J'étois si changé, qu'il ne me reconnut qu'après mon compliment. Il me marqua beaucoup de joie de me revoir, me réitéra l'intérêt qu'il avoit pris à mon aventure, & me pria de lui en faire le détail. Il m'en parut très-occupé, & je regardois son attention uniquement comme une marque de politesse & d'estime. Hélas ! je ne savois point l'intérêt qu'il y prenoit. J'en appris bientôt le ressort secret. Quand en suivant le fil de mon histoire, je fus à l'article du Moscovite dont Justina parloit à son oncle, l'Inconnu s'écria en pâlisant : *Ab ! Signor, je suis trahi ! Votre rival étoit*

étoit mon espion. Rentrons, ajouta-t-il, *& je vous apprendrai à mon tour le sujet de mes allarmes.*

Quand nous fûmes dans la chambre, le prétendu Polonois me dit avec émotion : „ Ne me cachez rien, Signor, „ de ce qui regarde votre rival; je me „ verrai peut-être un jour en état de „ vous en venger. Je suis, continua-t- „ il d'un air affligé, l'infortuné Cza- „ réwitz, Prince Héréditaire de Mos- „ covie; & quoique fils unique du plus „ puissant Monarque de l'Univers, vous „ me voyez réduit à mendier un asile „ contre l'indignation de mon père. . . „ Seroit-il possible, mon Prince, lui dis- „ je en l'interrompant, que je fusse „ assez heureux dans mes disgraces, „ pour y trouver quelque chose de com- „ mun avec celles de Votre Altesse? Je „ me levai, pour lui marquer ma surpri- „ se & mon respect. Restez, poursui- „ vit le Prince, écoutez-moi, je vai „ vous confier un secret important. „ Depuis que j'ai quité la Russie, je „ suis informé que le Czar mon père a „ dépêché des Espions dans toutes les „ Cours d'Asie & d'Europe, pour me „ découvrir. J'en fus averti à Vienne, „ & c'est pour cela que vous m'y vîtes „ sous le nom d'un Seigneur Polonois. „ L'Empereur mon beau-frère, craignant „ que je n'y fusse reconnu, m'envoya „ d'abord dans le Tirol : j'y fus suivi &

„ découvert par Romanzoff Capitaine des
„ Gardes de mon père , & je suis venu
„ secrètement me réfugier ici. Person-
„ ne que vous , me dit-il , ne m'y con-
„ noit, à ce que je crois, si ce n'est le
„ Viceroi , & peut-être son Conseil. J'y
„ suis déjà depuis quelque tems , & je
„ comptois y rester jusqu'à ce que l'on
„ eût pu négocier ma réconciliation a-
„ vec le Czar. Tout m'annonce aujour-
„ d'hui que je suis trahi : le silence
„ de mes Correspondans , & le départ
„ précipité du Moscovite qui a été ici
„ sous le nom d'Allemand , me font
„ craindre que mon père n'ait découvert
„ ma retraite. Parlez-moi maintenant
„ avec vérité , & dites-moi, ajouta-t-il,
„ si je suis connu ici, & si le Ruffien ne
„ vous a jamais parlé de moi. Répon-
„ dez-moi sans détour, la flatterie n'est
„ point pour les Princes malheureux.
Je n'eus pas entendu la moitié du dis-
cours du Prince , que je sentis l'éten-
due de mon imprudence: je vis du mê-
me coup d'œil , tout le fin de l'intrigue
de Justina avec le faux Allemand , j'en
fus saisi d'horreur : je tâchai cependant
de me remettre , ne croyant pas devoir
en informer si-tôt ce malheureux Prince.
Je me contentai de lui dire ingénûment,
qu'on l'avoit nommé à Vienne avec
quantité de Princes errans , mais que je
n'avois pas même entendu prononcer
son nom à Naples. J'ajoutai, que quoi-
que

que l'Allemand eût été fort attentif à ce qui s'y passoit , il avoit paru persuadé pendant quelque tems , que l'Inconnu du Château St. Elme étoit le Chevalier de St. George ; mais qu'ensuite il l'avoit pris pour un Prince Turc , de l'évasion duquel il nous avoit fait voir une ample relation. Peut-être même , lui dis-je , a-t-il ignoré que Votre Altesse fût sortie de son pays ; du moins il ne m'en a jamais parlé. Tant pis , me dit le Prince en frémissant ; le fourbe vous a donné le change , mais il ne l'a point pris ; le tems nous l'apprendra. Il finit cette triste conversation , en me demandant le secret & mon amitié , & m'ordonna de le voir tous les jours.

Dès-que je me vis seul , je repassai dans mon esprit tout ce que le Prince m'avoit dit , & le comparant à tout ce que j'avois raconté à Justina , & à la peinture que je lui avois faite du prétendu Polonois , je vis clairement que j'avois trahi le Czaréwitz. Que Justina me parut odieuse alors ! & que je trouvai de noirceur dans son procédé ! Falloit-il , m'écriai je , falloit-il , Perfide , abuser des noms sacrés de l'amour , pour engager ton malheureux amant dans une intrigue aussi infame ! N'ai-je donc pu t'aimer , sans qu'il m'en coutât l'honneur ou la vie ! Dans le desespoir où ces regrets me jettèrent , je résolus de mettre le Baron dans la confiance.

Je le fis prier de me venir voir incessamment, & il le fit. Je lui découvris sous le sceau du secret la qualité du Prince Alexei Pétrowitz, ses inquiétudes sur le Moscovite, & mes soupçons sur Justina. Je le consultai si je ne devois pas informer le Prince de mes justes soupçons, afin qu'il pût prendre des mesures pour changer de retraite. Le Baron fut de cet avis, & assez généreux pour sacrifier la réputation de sa nièce à la sûreté de cet infortuné Prince. Il s'y détermina d'autant plus volontiers, qu'il venoit de découvrir toute l'intrigue de Justina par sa Gouvernante.

Cette malheureuse, après avoir servi Justina dans sa perfidie, s'en étoit vu cruellement abandonnée. C'est l'ordinaire des Méchans, de se défier de ceux mêmes qui ont été les complices de leurs crimes. Cette Florentine, réduite au desespoir par la crainte des châtimens qu'elle avoit mérités, s'étoit réfugiée dans l'enceinte d'une Eglise, & s'y étoit empoisonnée. Ressource générale des Femmes de cette trempe en Italie. Les horreurs de la mort lui rappelant cependant celle de son crime, elle avoit envoyé chercher le Baron par ordre de son Confesseur, & lui avoit révélé toute la conduite de Justina. Selon sa déposition, le Moscovite n'étoit rien moins qu'amoureux de la Signora, & en cela il m'avoit accusé juste. Il n'avoit vu la
nièce

nièce du Baron, qu'autant qu'elle avoit été utile à sa commission : mais pour y parvenir, il l'avoit éblouïe par des promesses magnifiques. Justina, séduite par la dépense qu'il faisoit, lui avoit promis tout, & donné selon les apparences au-delà de ses demandes. Rarement un jeune Voyageur refuse de pareilles aubaines. Le faux Allemand, qui étoit pourtant généreux à sa manière, pressé de partir après notre combat, avoit voulu payer Justina du service important qu'elle lui avoit rendu, & dont il n'avoit pu se défendre de lui dire le secret. En quittant Naples, il lui avoit écrit un mot d'adieu, en lui envoyant un riche carcan de diamans entremêlés de rubis; & il la prioit dans son Billet d'être discrète, tant sur l'affaire du Prince, que sur notre combat. Justina, selon le rapport de la Florentine, effrayée par sa propre conscience, craignant également d'être soupçonnée de l'intrigue du Rusien, ou de ma mort, avoit pris le parti de l'aller joindre au port où il s'embarquoit. La Florentine déclara que le Mofcovite, étonné de cette résolution, avoit fait difficulté de recevoir Justina, & l'avoit rappelée à ce qu'elle devoit à son honneur, à son oncle, & à moi. La Signora, comprenant que sa Gouvernante pouvoit être un obstacle à sa fuite, avoit alors écrit au Baron, & mis la Lettre sous une enveloppe adressée à une de ses a-

mies

mies de Capoue , pour être renvoyée par la Poste à Naples. La Gouvernante fut chargée de la porter , & d'aller au logis prendre une petite cassette de papiers que Justina avoit laissés. Ce n'étoit sans-doute qu'un artifice pour l'écarter ; car le vaisseau étoit déjà à la voile , quand elle revint au port. Le Baron n'avoit pu en savoir davantage , parce que la Florentine étoit expirée en lui remettant la cassette de sa nièce.

De tous les papiers qu'elle contenoit , nous ne nous arrêtâmes qu'au Billet d'adieu du Moscovite , & nous résolûmes de le porter au Czaréwitz. „ Prince , lui dis-je en entrant , Votre Altesse a lieu de se plaindre de moi. Je l'ai trahie sans le savoir , & j'en suis cruellement puni. Mais il est encore tems d'y remédier , & je viens vous offrir ma vie pour assurer votre retraite & votre fectret. ” *Qu'entens je , s'écria le Prince avec émotion , vous m'auriez trahi , & vous osez me le dire !* Il fit ensuite quelques pas d'un air menaçant. Mais le Baron s'approchant de lui , en lui présentant le Billet du Moscovite & la Lettre de Justina , lui dit d'un ton respectueux & ferme : „ Voilà , Prince , de quoi nous justifier , & Votre Altesse verra ce qu'il nous en coute. ” Je repris la conversation , & tandis que le Czaréwitz lisoit ces papiers , je lui racontois l'histoire que le faux Allemand nous avoit

voit faite de l'évasion du Prince Mustapha, & la ruse dont il s'étoit servi pour me faire faire le portrait du Polonois que j'avois vu à Vienne. Je conclus enfin par lui représenter, que quelque grande que fût mon imprudence, il m'étoit impossible de l'éviter; & que puisqu'il m'en coutoit une amante, mon innocence ne pouvoit être soupçonnée.

„ Je le sens, reprit le Prince, & je ne dois
 „ imputer ce malheur qu'à ma destinée.
 „ Mais qu'ai-je fait à l'Amour, s'écria-t-
 „ il, pour en être si opiniâtrement per-
 „ sécuté ! Le grand motif de l'indigna-
 „ tion de mon père, vient de ce que
 „ j'aimois en Russie une femme qui lui
 „ déplaïsoit, & que je n'ai pu donner
 „ que de l'estime à la Princesse qu'il m'a
 „ forcé d'épouser. Serai-je donc toujours
 „ en opposition avec l'Amour ! Et par
 „ quelle fatalité faut-il que ma présence
 „ à Naples vienne troubler le vôtre, &
 „ que la perfidie de votre amante re-
 „ tombe sur moi, & me prépare de
 „ nouveaux malheurs ! ” Le Prince en
 achevant ces mots laissa couler quelques
 larmes, & vint m'embrasser. Il fit le même honneur au Baron, & nous ordonna de lui donner nos avis. Nous lui proposâmes de passer en Espagne, ou en Angleterre. Il n'aimoit point les Espagnols, & l'Angleterre lui étoit suspecte. L'affaire du Baron de Gortz & du Comte de Gyllemborg, qui étoit toute récente, & dans la-
 quel-

quelle on avoit mêlé le nom du Czar , l'empêcha de prendre ce parti. Il nous exhorta à tenir sa qualité & ses inquiétudes secrètes , & à étouffer autant que nous pourrions l'affaire de Justina. Nous avons nous-mêmes trop d'intérêt à cacher cet affreux mystère , pour ne pas entrer dans les vues du Prince. En mon particulier , j'aurois voulu pouvoir oublier jusqu'au nom de Justina , tant je fus honteux des folies que mon amour pour elle m'avoit fait faire.

Le Czaréwitz passa quelques jours dans cette irrésolution , & manqua par-là l'occasion de se dérober encore aux recherches de son père. Tant il est vrai qu'il est des malheurs inévitables ! Nous eûmes beau le presser de songer à sa sûreté : il étoit comme enchaîné à Naples par une main invisible , & il ne tarda point à se repentir de ses irrésolutions , & à voir justifier ses craintes. Lorsqu'il y pensoit le moins , on lui annonça que le Comte de Tolstoy Conseiller privé du Czar , & le Sr. Romanzoff , demandoient à lui parler de la part du Czar son père , qui étoit pour-lors à Spa. Cette nouvelle fut un coup de foudre pour le Prince Alexei ; & il n'y trouva de ressources que dans le refus constant de les voir , s'excusant sur ce que le nom qu'il portoit à Naples n'étoit pas celui du Prince à qui leur commission s'adressoit.

L'arrivée de ces deux Envoyés éclaircit

eit aussi tous nos soupçons à l'égard de Justina. Le Baron en fut outré de douleur, & mon triste cœur se remplit des regrets les plus vifs sur la perfidie de celle qu'il avoit adorée. La honte d'y avoir involontairement participé, me fit un supplice du souvenir même de mon amour, & je n'osois reparoître devant le Prince. Il m'envoya cependant chercher, pour me communiquer ses idées. Elles étoient toutes d'un Prince irrésolu & desespéré. La seule dans laquelle il fut inébranlable, fut de ne voir ni Tolstoy ni Romanzoff. Il avoit pour ce dernier surtout une aversion inconcevable, & il attribuoit à ses conseils la violente conduite du Czar à son égard. Il eut même de forts indices que le faux Allemand étoit son proche parent. Ces Envoyés ne se rebutèrent pas. Tolstoy étoit un Ministre habile, consommé dans les Négociations; & Romanzoff un vrai homme de main. Ils observèrent toutes les démarches du Prince; & un jour qu'ils furent qu'il étoit au Palais du Viceroy, ils s'y insinuèrent adroitement, & l'y surprirent. Il ne put se défendre de les écouter. Ils l'abordèrent avec les soumissions & les respects dûs à son rang, & lui remirent enfin la Lettre dont le Czar les avoit chargés. Ils y joignirent les exhortations les plus pressantes de retourner à Pétersbourg, & lui promirent tout de la clémence de son père.

J'é-

J'étois présent à cette scène, & je fus vivement touché de l'embarras du Czaréwitz. Cet infortuné Prince m'emmena avec lui, & ne fit que soupirer jusqu'au Château, en répétant continuellement ces tristes mots, *O malheureux Alexei !*

Dès-que nous fûmes seuls dans son appartement, il tira la Lettre du Czar, & me fit l'honneur de me la communiquer. *Lisez, Signor*, me dit-il les yeux baignés de larmes, *lisez, voilà ma sentence.* Je la pris, & je vous avoue que je sentis cette espèce de frémissement, dont on ne peut se défendre à la vue des ordres d'un Monarque irrité. La Lettre étoit datée de Spa même, où le Czar l'avoit écrite en y arrivant de Paris le 16 Juillet 1717. Il lui parloit en Père & en Souverain, & il ordonnoit à son fils de retourner en Russie, sous peine de sa malédiction & de crime de Lèze-Majesté. Comme j'étois peu au fait de la mesintelligence qui régnoit entre le père & le fils, je voulus rassurer le Prince sur les termes mêmes de cette Lettre, qui lui promettoient un pardon général s'il revenoit. Mais il m'interrompit en me disant :

„ Vous ignorez donc mes malheurs ,
 „ mon cher Gratiani, & vous ne savez
 „ pas que ce que mon père m'offre, en
 „ est un pour moi ? Un froc de Moine est
 „ le sort le plus doux que je puisse espé-
 „ rer. Pour regagner les bonnes graces
 „ du

„ du Czar, j'ai eu la foiblesse de lui pro-
 „ mettre de me confiner dans un Cou-
 „ vent pour le reste de mes jours. De-
 „ puis la mort de la Princesse, il ne ces-
 „ se de me presser de prendre ce parti,
 „ & voilà le pardon qui m'attend en
 „ Russie. Fatal engagement! cruelle des-
 „ tinée, dont ma fuite a hâté l'effet iné-
 „ vitable! O sort des Princes, s'écrioit-
 „ il en pleurant, que ne suis-je plutôt
 „ né sous la cabane d'un Païfan!

La douleur du Prince étoit si vive,
 que je n'osai lui en représenter l'excès.
 J'étois moi-même si outré de l'indigne
 procédé de Justina, qui augmentoit & ac-
 céléroit les malheurs du Czarévits, que
 peu s'en fallut que je ne m'en punisse.
 Malgré le respect que je devois au Prin-
 ce, je fus si peu maître de mon desef-
 poir, que je tirai mon épée, & je fus
 prêt à percer ce cœur qui avoit eu le
 malheur de soupiner pour Justina. Le
 Prince effrayé de ma résolution se jet-
 ta sur moi, & quand il en eut appris le
 motif, il me dit obligeamment, que loin
 d'avoir le moindre soupçon sur mon in-
 nocence à son égard, il seroit heureux
 d'avoir toujours eu des amis aussi géné-
 reux. Il m'ordonna de prendre un lit
 dans son appartement, & depuis ce jour
 je ne le quittai plus. La confiance qu'il
 me marquoit m'enhardit à tâcher de
 fixer ses irrésolutions, en lui inspi-
 rant un peu plus de soumission aux or-

dres du Czar. Je pris la liberté de lui représenter tout ce qu'il avoit à espérer de sa clémence comme Père, & à craindre de sa sévérité comme Souverain. Je ne pus y réussir, parce qu'il n'enviageroit dans son Père que le Monarque irrité. Son irrésolution ne me permettoit pourtant pas de lui conseiller de ces partis hardis, qu'un Prince plus entreprenant auroit risqué en cherchant une nouvelle retraite.

Les Envoyés du Czar, qui connoissoient son caractère timide, furent l'effrayer à propos par la crainte de se voir abandonné par l'Empereur son beau-frère. Ils lui représentèrent faussement que la Cour de Vienne se lassoit de lui donner un asyle; & qu'au cas qu'il continuât à desobéir à son père, elle se verroit obligée de le livrer de force, pour ne point se brouiller avec le Czar. Le trait étoit d'un Ministre habile; mais c'étoit une insigne fausseté, contre laquelle l'Empereur reclama hautement quand il l'apprit. Quelque fausses que fussent ces raisons, elles firent plus d'impression sur l'esprit de ce Prince trop crédule, que tout ce que nous avons pu lui dire. L'effroi le saisit, il prit le parti d'écrire au Czar son père vers le commencement d'Octobre, pour implorer sa clémence. Il s'avouoit coupable dans cette Lettre, & lui promettoit enfin de partir incessamment. Sa frayeur fut

si grande, qu'il s'abaiſſa juſqu'à prier Tolſtoy & Romanzoff, qu'il regardoit comme ſes ennemis, de ménager ſa réconciliation. Ils le lui promirent; mais dès qu'ils eurent envoyé ſa Lettre, ils ne ceſſèrent de le preſſer de partir. Le pauvre Prince ne pouvoit ſ'y réſoudre, il différoit ſon départ de jour en jour; & par un funeſte preſſentiment du malheureux ſort qui l'attendoit, il me diſoit un jour: *Nous ne partirons qu'après demain, car j'arriverai toujours aſſez tôt à mes funeraillles, ou à mon Couvent.*

Je fis tout ce que je pus pour calmer ſes craintes, & je lui propoſai de faire quelque ſéjour à Rome, en y paſſant pour charmer ſes ennuis. Il me mit du voyage, & j'eus l'honneur de l'y accompagner. L'arrivée du Prince héréditaire de Moſcovie en cette ville y ſurprit tout le monde. Il y parut comme par enchantement, parce que perſonne n'avoit ſu qu'il fût en route. Le Pape l'y reçut avec tous les honneurs dûs à ſa naiſſance. Le Cardinal Paolucci lui envoya ſes caroſſes, & D. Carlo Albani neveu du Pape lui fit voir les Eglifes & les Raretés de Rome, & le régala magnifiquement au Vatican. Le Czaréwitz y prit peu de plaifir: il étoit naturellement indolent, mais dans les triftes circonſtances où il ſe trouvoit, il parut inſenſible à tout.

Hélas! cet infortuné Prince avoit l'eſprit plein de penſées accablantes, & il

se voyoit obsédé par des Sujets qu'il ne regardoit que comme les Ministres de la sévérité de son père. Il soupiroit au milieu des honneurs & des plaisirs, & dès-qu'il pouvoit s'y dérober, il m'entretenoit de ses frayeurs. Rien ne pouvoit l'en distraire. Je me trouvois aussi peu en état de l'égayer. L'idée de l'infidèle Justina me suivoit par-tout, & me faisoit éprouver que comme il n'est pas libre de n'aimer pas, il est bien difficile de haïr ce que l'on a bien aimé. Avois-je besoin de raisons pour haïr Justina? Ses mépris, son infidélité, l'infamie de sa fuite, la bassesse de son intrigue si fatale au Prince Alexei, suffisoient pour me la faire détester. Cependant, toute odieuse qu'elle étoit à mes yeux, je ne pouvois l'effacer de mon cœur, & je ne pus refuser quelque pitié à la vengeance que le Ciel tira de sa perfidie.

Justina, après avoir trompé son oncle, son amant & sa gouvernante, se vit enfin trompée elle-même par celui à qui elle avoit immolé son honneur, sa conscience & la liberté du Czarewitz. Elle apprit elle-même sa honte & son malheur au Baron son oncle, par une Lettre qu'il m'envoya à Rome. Elle s'y plaignoit que le Moscovite, dont elle ignoroit le nom véritable, l'avoit amenée à Paris, où il croyoit trouver le Czar, & de-là à Spa, d'où ce Monarque venoit de partir; & que ne l'y ayant pas trouvé, il l'y avoit laissée sous prétexte
d'u-

d'une commission importante qu'il devoit exécuter auprès de ce Monarque, qui étoit pour-lors à Amsterdam. Elle ajoutoit, qu'après l'y avoir attendu quelques jours, & s'être vue abandonnée du valet même que son amant lui avoit donné, elle avoit pris le parti de retourner chez sa mère, pour y cacher sa honte & son desespoir.. Ces mots me firent comprendre que l'infidélité de Justina ne s'étoit point bornée aux sentimens, & que le Moscovite que j'avois cru si brave, avoit indignement abusé de la foiblesse d'une fille de naissance. Pouvoit-elle attendre quelque chose de moins, d'un homme dont le cœur étoit assez lâche pour s'abaisser jusqu'à faire le métier d'Espion? Aussi la malheureuse Justina pour s'en venger découvroit toute l'intrigue à son oncle, & le prioit d'en informer le Czaréwitz. Mais il étoit trop tard.

Cependant, comme cette Lettre pouvoit donner au Prince quelques lumières sur son état, je ne pus me résoudre à la lui cacher. Elle renouvela son desespoir & ses allarmes, & il jura dans sa fureur, qu'il souhaiteroit seulement régner un jour, pour pouvoir immoler à sa vengeance & à la mienne, le traître qui l'avoit livré par d'aussi infames pratiques. Il questionna beaucoup Mrs. Tolstoy & Romanzoff sur la qualité du Moscovite, & tous deux lui jurèrent qu'ils ne le con-

noissoient pas. Leurs sermens sans-doute étoient de ces mensonges de Cour, qu'un profane usage autorise quand il s'agit de celer un Mystère d'Etat. Car il n'y avoit guères d'apparence qu'ils ignorassent l'intrigue de Justina. Quoi qu'il en soit, le Prince continua son voyage, & me fit promettre de l'accompagner encore jusqu'à Vienne.

Il n'y fit pas un long séjour. Le Czar étoit déjà arrivé à Pétersbourg, & dans l'espérance de mériter sa clémence, il importoit au Czaréwitz de s'y rendre incessamment. Quelques jours avant son départ, j'eus la consolation de le voir encore partager ma douleur & mes regrets sur la triste fin de la malheureuse Justina, dont le Baron m'apprit les circonstances, en m'envoyant les Lettres qu'il en avoit reçues de sa belle-sœur. Cette Dame, au desespoir de voir sa fille abusée par l'infame Moscovite, avoit été attendre le Czar sur son passage lorsqu'il retournoit dans ses Etats. Comme il s'étoit arrêté quelques jours à Berlin, elle avoit été se jeter à ses pieds dans le Château Royal de Montbijou où il logeoit, & lui avoit présenté sa malheureuse fille. Ce Monarque leur promit d'abord une entière satisfaction. Il parut balancer pourtant, quand il entendit parler de l'intrigue de Naples: ce trait changeoit un peu la chose. Le Prince le plus équitable n'aime pas à punir un

Sujet fidèle, pour des crimes utiles. Le Czar feignit de ne rien comprendre à cette histoire, & demanda à Justina le nom de son infidèle amant. Elle ne put lui dire que celui sous lequel il s'étoit masqué, & le dépeignit sans que personne parût le connoître. La Signora voyant qu'elle avoit peu de chose à espérer, s'abandonna aux larmes devant ce Prince. Une Beauté malheureuse a quelque chose de bien attendrissant : aussi le Czar touché de son desespoir fit paroître en sa présence tous les gens de sa suite, sans que le coupable parût. Il fit plus : il lui offrit de la mener à Pétersbourg à la suite de la Czarienne, & la quita enfin en lui promettant si elle prenoit ce parti, de lui faire justice de son perfide, & de le contraindre à l'épouser, en cas qu'elle pût le reconnoître. Ce Prince ne pouvoit faire plus : cependant la belle Justina refusa ses offres, aimant mieux aller ensevelir sa honte dans une des terres de sa mère, que d'aller la publier en Russie. Elle revint en Silésie, & cette Belle infortunée y mourut subitement à son retour. On fit courir le bruit que les fatigues du voyage avoient abrégé ses jours : mais sa mère même ne doutoit pas qu'elle ne les eût terminés par quelque poison subtil, dont elle se feroit munie à tout événement en sortant de Naples, à l'exemple de sa gouvernante.

Ainsi périt la charmante Justina, après avoir été successivement le jouet de l'amour, de l'intérêt, & de la perfidie. Quelle destinée pour une personne si aimable! Je vous avoue, continua le Signor en soupirant profondément, que malgré l'horreur que sa conduite m'avoit inspirée, je ne pus lui refuser des larmes. Le Prince Alexei fut aussi touché de son sort. Il parut même oublier le sentiment de ses malheurs, pour me consoler des miens, dont il s'accusoit avec autant de sincérité que je m'étois reproché les siens. Ce trait de générosité me le rendit encore plus cher. Je voulus le suivre en Moscovie: car un Prince malheureux, n'eût-il d'autres charmes que ses infortunes, a des attraits bien puissans. Il me défendit cependant d'aller plus loin; il m'avertit que j'étois suspect aux Russiens de sa fuite; il me conseilla de changer de nom à mon retour, & de cacher ma route, pour éviter les défiances du Czar; & c'est depuis ce tems que j'ai pris le nom de *Gratiani*. Il m'ordonna encore de partir avant lui, afin qu'il fût sûr de ma retraite. Enfin il me fit jurer, que s'il faisoit sa paix avec le Czar, & qu'il lui succédât un jour au Trône de Russie, je viendrois me consoler auprès de lui de nos malheurs passés. L'adieu que me fit ce Prince, fut des plus tendres; & quand je pris congé de lui, il me donna

cet-

cette épée , sa montre & sa tabatière. Je fus si fort attendri en le quittant , que je ne pus exprimer les vœux que je faisois pour sa prospérité , & sa réconciliation avec le Czar. Je partis enfin suivant ses ordres , & en arrivant à Naples je trouvai de nouveaux sujets de tristesse.

Le Baron , accablé déjà d'infirmités , n'avoit pu soutenir le poids de tant de chagrins. La perfidie de Justina , qu'il chérissoit comme sa fille , avoit empoisonné sa vieillesse de mortels ennuis. Il y étoit succombé , & après une langueur de quelques semaines , il étoit expiré avec le regret de ne pouvoir m'embrasser encore avant de mourir. Je le pleurai comme un père. Ses bienfaits , son affection pour moi , & son caractère généreux , me l'avoient rendu infiniment cher ; & sa mort eût été pour moi une source inépuisable de larmes , si les malheurs du Prince Alexei ne leur eussent fourni un autre objet.

Les Nouvelles Publiques m'apprirent bientôt l'exhérédation de l'infortuné Czaréwitz. Je tremblai dès-lors pour sa vie , & je ne tardai point à apprendre sa fin tragique. Quoique le genre de sa mort soit encore aujourd'hui un problème , j'en sus assez pour comprendre , qu'innocent ou coupable , les frayeurs de ce malheureux Prince n'étoient pas sans fondement. Il ne m'appartient point

de prononcer sur la conduite du Czar à l'égard de son fils : mais le respect que l'on doit aux Souverains ne m'empêchera jamais de gémir sur le sort d'un Prince qui m'a honoré de ses bontés, & dont les malheurs ont été hâtés par l'infidélité de mon amante.

Voilà, Madame, dit Mr. Gratiani, ce qui me rend le souvenir du Prince Alexei si cher & si douloureux. Depuis sa mort, le séjour de Naples, où j'ai eu l'honneur de le connoître, m'est devenu odieux. Je n'ai pu y rester, parce que tout m'y rappelloit ses malheurs & mon amour. Je voyage depuis ce tems, pour dissiper ces tristes images.

La compagnie voyant que le Signor avoit fini son récit, se leva, en le remerciant de la bonté qu'il avoit eue de nous raconter une histoire aussi intéressante que curieuse; & nous nous promenâmes le long de la rivière, en faisant nos réflexions sur les traits qui nous avoient le plus frappé. C'est dommage, lui dit obligeamment Milady, que le Signor n'ait pas été plus heureux : il a porté si loin la tendresse de sentimens, que l'on auroit peine à démêler qui sont chez lui les plus forts, ou ceux de l'amour, ou ceux de l'amitié. En vérité, ajouta-t-elle, vous m'avez inspiré de la compassion pour l'infortuné Czaréwitz, & je commence à douter de tout ce qu'on

qu'on a publié de ses mauvaises inclinations. Le Marquis, qui pendant tout ce récit n'avoit été touché que de ce qui peut intéresser un cœur tendre & malheureux, fit au Signor Gratiani un compliment fort touchant sur l'infidélité de sa maîtresse. Nous avions des Dames avec nous, & il nous eût mal convenu de nous étendre sur ce chapitre en leur présence. On se contenta de remarquer, que la source des malheurs de Justina venoit de ce que cette jeune personne avoit été trop maîtresse d'elle-même, & dans une maison où elle voyoit trop de monde. Le piège eût été moins dangereux pour elle, si elle eût été sous la conduite d'une mère à portée de veiller sur ses démarches & de reprimer sa coquetterie, en la réduisant à un attachement honnête & vertueux. Milady ajouta, que la plus fausse démarche qu'une jeune personne puisse faire, c'est de recevoir aisément des présens à titre de galanteries. Elle conclut enfin nos réflexions en disant, qu'une fille qui n'a point la force de refuser ces bagatelles, s'engage tacitement à les payer, & trop souvent au prix de son devoir & de son honneur. La morale étoit un peu sévère.

Aussi Mr. Lake l'interrompit par une question qu'il fit sur l'article du Prince Mustapha. Il demanda à Mr. Gratiani, s'il y avoit quelque chose de réel dans

ce trait d'histoire. Le Marquis prit aussitôt la parole, & lui dit qu'il avoit vu à Paris un homme qui portoit ce nom, & qui étoit assez bien reçu par-tout. Il avoit même été fait Chevalier de St. Louis ou de St. Lazare, & fit pendant quelque tems une assez belle figure à Paris, où il jouoit gros jeu. L'histoire que cet Avanturier avoit faite à la Cour de son évasion, n'y avoit persuadé personne de la qualité qu'il se donnoit. Cependant la Sublime Porte en prit ombrage, & en 1720 Mr. le Régent se vit obligé de l'exiler de Paris, à la requisition de Méhémet Effendi Ambassadeur Turc, qui demandoit sa tête. Il se retira en Normandie, & il a passé quelque tems à Bayeux & à Caen, où il quitta son nom Turc, & vécut en Officier Réformé. Mr. Gratiani appuya ce fait, & ajouta seulement, que le Moscovite qui venoit de France avoit apparemment profité de l'histoire de cet Avanturier, pour donner le change à Naples au Prince Alexei.

Je suis bien aise, Monsieur, lui dit Milady, d'avoir vu quelqu'un qui ait connu le Czaréwitz: on l'a dépeint jusqu'ici comme un Prince brutal, ignorant, & presque imbécille: le portrait que vous nous en avez fait me détrompe. Mr. Gratiani nous assura que le Prince Alexei n'étoit rien moins qu'imbécille. Il est vrai, ajouta-t il, que l'indolence &

& la crédulité formoient son caractère, & que jamais il ne seroit parvenu au mérite du Czar son père : mais tel qu'il étoit, il eût paru un prodige en Russie, s'il y eût vécu cent ans plutôt. Il savoit très-bien les Mathématiques & l'Histoire, il parloit assez bien le François & l'Allemand, & il m'assura un jour qu'il avoit déjà lu six fois la Bible entière. Ma foi, dit Mr. Lake, bien des Princes plus heureux que lui n'en sauront peut-être jamais tant. Aussi, Monsieur, reprit le Signor Gratiani, il y a quelque apparence que le Czar même n'étoit pas persuadé de sa stupidité. Les conspirations dans lesquelles on l'a accusé d'entrer, supposent des sentimens d'ambition, qui, toute criminelle qu'elle étoit, s'accordoit mal avec son imbécillité.

L'air ému avec lequel le Signor prononça ces derniers mots, nous obligea à changer la conversation, & Mr. Lake l'interrompit en nous faisant remarquer quantité d'Herbes médicinales & aromatiques dont ce terrain est couvert. Il en cueillit beaucoup, dont il conserva les graines pour les semer dans sa campagne. Nous l'aidâmes à en ramasser, & cet exercice nous valut un Cours de Botanique. De-là nous retournâmes voir prendre des Ecrevisses, & nous en vîmes des paniers pleins. La manière dont ces gens les nourrissent, nous pa-
rut

rut fort singulière. Quand ils veulent les garder, ils répandent dans la cuve où elles sont un pot ou deux de lait doux tous les jours, & ces Animaux le hument & s'engraissent considérablement. On leur en jetta en notre présence: c'étoit un plaisir de les voir fretiller pour en avoir leur part. Ceux qui les avoient prises nous assurèrent, qu'avec cette méthode ils pouvoient les conserver vivres & fraîches pendant un mois & plus.

Ces petits amusemens nous menèrent jusqu'au soir, & nous repartîmes pour Spa fort satisfaits de notre promenade. Nous trouvâmes le lendemain la Duchesse à la Fontaine: elle fit la guerre à Milady sur cette course, qu'elle appelloit une *équipée*. Nous lui fîmes le détail de notre journée: elle raila beaucoup Mr. Lake sur son aventure, & nous allions nous remettre en train de dire mille folies, lorsque celles du Comte de L.... changèrent la scène. C'étoit le jour qu'il devoit donner le Bal à la Duchesse: il nous envoya tous prier à la Fontaine en grande cérémonie. Ce début nous fit augurer qu'avec le Bal nous pourrions avoir la Comédie. Nous ne nous trompâmes pas.

Ce Bal fut précédé d'une Partie de Jeu, d'un Souper & d'un Concert. Le Comte envoya dès le matin un magnifique Bouquet à la Duchesse, qui ne fit pas

pas grands fraix en parure. Sure de ses charmes, elle y vint dans le plus simple négligé. Elle amena vingt-quatre Dames, qui se mirent à table, & qui furent servies par les Cavaliers. Le pauvre Comte, aussi malheureux que ridicule, ne put porter un habit neuf qu'il avoit fait venir exprès de Liège. Le hazard voulût qu'il eût lu le matin dans la Gazette, que je ne sai quel Prince Allemand étoit mort, & à titre d'alliance il crut en devoir prendre le deuil. Il consulta tout le monde sur le cas, & par malice on opina pour le noir. Il avoit avec lui une garde-robe ambulante, dont il tira fort à propos un petit-deuil assez riche. C'étoit un habit de soie noire, sur une veste de drap d'argent, avec des paremens de même, & du linge effilé. Son visage avoit part au deuil: le vermillon dont il l'avoit plâtré, étoit semé d'un escadron de mouches de toutes formes. Il avoit une grande *Lune* sur le front, & s'étoit flanqué l'œil d'un vaste *Croissant*. Milady en compta six, & elle lui dit avec son air railleur: Je voudrois, Monsieur, que vous en missiez une septième, pour égaler le nombre des Planètes. Rien n'étoit plus comique, que de lui voir ouvrir le Bal dans cet équipage. Il avoit l'air d'un Drap mortuaire, & l'on ne pouvoit s'empêcher de rire de voir cette lugubre entrée. La Duchesse avoit une robe de
toile

toile blanche , & une baignolette de point de Malines. Son bouquet , qui pendoit négligemment à son côté , montrait assez le cas qu'elle en faisoit. Son air mélancolique , sa pâleur , son indolence , formoient un coup d'œil qui ne ressembloit pas mal au Ballet des Ombres dans les Champs Elysées. L'ajustement négligé de la Duchesse , & le petit-deuil du Comte , faisoient dans ce Bal le plus plaisant contraste que j'aye jamais vu. L'air ennuyé de cette belle Dame , & les minauderies étudiées de son Roi de Bal , en rendoient encore le ridicule plus sensible. Tout dançoit en lui , la bouche , les yeux , la tête , les bras ; enfin tout y étoit mesuré , & rien n'y étoit à sa place.

Aussi la Duchesse brusqua le premier Menuët , & vint se ranger parmi les Spectateurs. Honteuse apparemment de prendre sur elle une partie du ridicule que le Comte se donnoit , elle s'excusa sur sa santé de danser davantage. Une Duchesse malade d'avoir dansé avec lui , flattoit extrêmement la sottise vanité du Comte , & il se dispoisoit à lui donner place dans le Martyrologe des Beautés qu'il avoit fait mourir d'amour. Cependant , pour observer les bienséances , il lui fit présenter des rafraichissemens , tandis qu'il alloit publier sa maladie à l'oreille de tous ceux qui étoient au Bal , avec un air de satisfaction qui faisoit deviner à

tous

tout le monde le plaisir qu'il en sentoit. La Duchesse s'en appercevant, crut qu'il étoit tems de le tirer d'erreur, & entra dans la danse. Elle dansa cinq ou six menuets de suite avec beaucoup de grace, & se retira. Quoiqu'il n'y eût qu'un pas jusqu'à son logis, elle trouva à la porte la voiture du Comte toute prête à la mener. Elle refusa d'y monter; mais elle ne put empêcher qu'il ne l'accompagnât jusqu'à sa porte, & il la fit éclairer par quatre flambeaux le long de la rue.

Après tous ces mouvemens, le Comte revint au Bal, & fit circuler de grands bassins de Confitures, de Biscuits, & de petites Pâtes sucrées remplies de Devises, qui amusèrent assez agréablement la Compagnie. Il alloit casser ces petites Pâtes dans les mains des Dames, & quand il rencontroit quelques Devises de son goût, il les attachoit sur son habit, & les appelloit des Déclarations d'amour. Les Dames, qui le regardoient comme un homme sans conséquence, se faisoient un plaisir de lui choisir des Devises tendres, & de les lui donner mystérieusement, & il n'y eut pas une Dame dont il ne se crût violemment aimé. Milady, plus que toute autre, y faisoit son personnage; elle feignit d'avoir trouvé la Devise suivante sous sa main.

*Soyez constamment mon vainqueur,
Vous avez su toucher mon cœur.*

Elle la lui donna d'un air si tendre qu'il la crut véritablement vaincue, & vint lui conter mille fornettes. Elle commençoit à s'en trouver embarrassée, & ne crut pouvoir mieux rompre la conversation, qu'en faisant malicieusement appercevoir au Comte que sa frisure étoit dérangée. Sous prétexte d'en remettre une boucle en ordre, elle coula son éventail sur tout un côté de son visage, & en enleva tout le vernis. La danse, & la chaleur qu'il faisoit ce jour-là, l'avoient extrêmement échauffé. La sueur avoit détrempé la pommade & la poudre dont il avoit la tête chargée, & en avoit fait des sillons fort dégoûtans sur son visage, qu'il n'avoit osé essuyer. L'éventail de Milady lui ayant rendu ce bon office, avoit défait en un moment l'ouvrage de la matinée. Il ne s'en aperçut point d'abord, mais étant allé prendre une Dame pour danser, il excita la risée de tout le monde. Il ressembloit à l'ancien Dieu Janus, que l'on peignoit à deux visages. Le Comte avoit une joue plus vermeille qu'une pomme d'Ap-py, & l'autre ressembloit au marbre dont les Peintres se servent pour broyer les couleurs. On y voyoit diverses nuances, qui faisoient l'effet le plus ridicule. Il en rioit le premier, parce qu'il ignoroit qu'il

qu'il en faisoit les fraix ; & cela même nous divertissoit davantage. Mais la Dame qu'il vouloit prendre pour danser l'ayant charitablement averti du desordre de son teint, il partit comme un éclair pour aller y remédier. Il est aisé de penser que ce trait fut des plus affligeans pour notre beau Narcisse. Nous vîmes la fureur peinte dans ses yeux : c'étoit la seule partie de son visage qui conservât quelque naturel ; car il restoit encore assez de plâtre sur ses joues pour nous dérober sa confusion. Son absence nous donnant la liberté d'éclater, on trouva cette scène infiniment plus divertissante que le Bal. Nous eûmes tout le tems de nous en réjouir, tandis que le pauvre Comte étoit à sa toilette. Une réparation de cette sorte n'étoit pas l'ouvrage d'un moment, il y employa une heure entière : mais comme il en étoit déjà onze sans qu'il reparût, chacun se retira chez soi, & nous laissâmes les Violons tout seuls. Cette aventure nous divertit encore pendant quelques jours ; il en essuya de cruelles railleries chez la Duchesse ; & ce qui nous étonna, c'est qu'une chose si propre à corriger ses faux airs, ne fit aucun effet sur lui. Il sembloit même qu'il voulût chaque jour se donner un nouveau ridicule ; & il y réussit si bien, qu'il le poussa jusqu'au dernier période, comme nous le verrons dans la suite.

Il y avoit déjà quinze jours que j'étois à Spa, fans avoir vu les Fontaines qui font aux environs du Bourg. J'en parlai au Marquis & à Mr. Lake, & je leur proposai d'y mener les Dames. Milady y engagea la Duchesse, & nous mêmes la partie au lendemain. J'eus soin de retenir les voitures les plus commodes que je pus trouver; mais tous ces préparatifs nous furent inutiles. Un de ces orages, si fréquens dans ces Pays de montagnes, rompit la partie. Je ne me souviens pas d'avoir jamais entendu de tonnerre plus affreux que ce jour-là. L'air paroissoit tout en feu, par les éclairs qui se succédoient sans intervalle; & le bruit du tonnerre, multiplié par les divers échos des montagnes voisines, formoit un mugissement continuel, qui n'avoit rien que d'effrayant. La pluye qui s'y joignit, forma en moins d'une heure un torrent qui traversa le Bourg avec une rapidité étonnante. Nous crûmes devoir aller rassurer Milady contre cette espèce de déluge, & j'allai chez elle avec Mr. Lake & le Marquis. Nous y passâmes l'après-midi, & comme elle n'étoit pas en humeur de jouer, Mr. Lake nous raconta quelques traits nouveaux des impertinences de notre extravagant Brabançon. La médisance & la raillerie sont la grande ressource des gens desœuvrés. Cependant, quoique cet Etourdi en fût entre nous un chapitre inépuisable, ses

folies nous devenoient insipides. En vérité, nous dit Milady, c'est lui faire trop d'honneur, de parler si souvent de lui. Il vaudroit bien mieux, ce me semble, prier Mr. le Marquis de nous achever le récit de ses aventures. Chacun se réunit à cet avis, & le Marquis ne pouvant s'en défendre, reprit ainsi le fil de son histoire.

—————

SUITE DE L'HISTOIRE

DU MARQUIS DE....

LA bonté que vous avez eue, Mesdames, de vous attendrir au récit de mes premiers malheurs, m'assure votre compassion pour ceux qui les ont suivi. Il est vrai qu'en perdant pour jamais mon Emilie, j'avois perdu tout ce que j'avois de plus cher. Cette perte cependant ne m'a point rendu moins sensible à tout ce qui dans la suite est venu la renouveler.

Il vous souvient sans-doute encore que j'avois été mis à la Bastille, & que j'en sortis au bout de six mois, à la sollicitation de la mère de ma chère Religieuse. Pendant que j'étois en ce triste lieu, je perdis mon père; & ce fut la première nouvelle que m'apprit la mère d'Emilie, lorsque je fus l'embrasser au sortir

de ma prison. J'en fus extrêmement affligé. C'étoit le meilleur père du monde, & sa tendresse n'avoit que trop paru pour nous. Quoiqu'il fût d'un âge très-avancé, je craignis que ma disgrâce n'eût abrégé ses jours: & cette idée me rendit sa perte d'autant plus amère, que l'on me mandoit qu'il l'avoit vivement sentie.

Parmi les Lettres que la mère d'Emilie avoit reçues pour moi pendant ma prison, & qu'elle me remit en partant de Paris, j'en trouvai une d'un ancien ami de la famille, qui m'apprenoit que mon père en mourant avoit marqué beaucoup de regret de ce que la violence des Dragons lui avoit fait faire, & qu'il craignoit que Dieu ne voulût le punir de sa prévarication, par le malheur qui venoit de m'arriver. Cette anecdote me fit une impression, que mes derniers malheurs ont su réveiller dans le tems; mais l'intérêt de mon cœur, & la retraite d'Emilie m'occupant alors tout entier, je ne cessai d'écrire à Madame sa mère, afin de l'engager à user de ses droits & de son autorité, pour me rendre cette vertueuse amante. Je méditai même des projets d'enlèvement, qui tout impossibles qu'il étoient, flattoient ma douleur pour quelque tems, quoique la constante vertu de mon Emilie y mît un obstacle incincible. Pour surcroit d'affliction, mon frère unique mourut dans

ces circonstances ; & dans le tems que j'étois occupé à le pleurer , Emilie me manda elle même , qu'elle avoit mis par ses Vœux le dernier sceau à mes malheurs. Dieu ! qu'il en coûte à un cœur tendre , dans ces circonstances ! Perdre tout à la fois , un père , un frère , une amante , sans que la perte de l'un puisse adoucir la privation de l'autre : quel abîme de tristesse ! Quelquefois une riche succession , & le titre d'aîné , servent à consoler un cadet dans ces conjonctures : mais outre que je perdois un frère tendrement chéri , son héritage n'avoit plus rien qui me flattât , puisque ma chère Emilie ne pouvoit le partager avec moi. Je lui en écrivis , & cette vertueuse fille me répondit avec cette générosité qui fit toujours son caractère , & refusa constamment une pension que j'offrois de faire sous son nom à son Couvent , pour lui en épargner les rigueurs.

J'écrivis alors au Cardinal de Noailles , pour le prier de faire révoquer la Lettre de cachet qui me retenoit au Régiment , & de m'obtenir un congé pour avoir le tems de mettre ordre à mes affaires domestiques. Il lui fut aisé de l'obtenir , parce qu'il étoit alors Chef du Conseil de Conscience , & que ma liberté ne lui laissoit plus rien à craindre pour la tranquillité d'Emilie. Il me fit accorder l'un & l'autre , & après avoir été faire un petit voyage sur mes terres , je revins à

Paris. Je frémis en y arrivant. J'ignorois cependant combien ce voyage me feroit funeste. Vous comprenez, Mesdames, que je ne différâi point à voir Emilie. Je courus à son Couvent, & elle vint au Parloir avec Madame sa mère. Il y avoit alors quinze mois que je ne l'avois vue. Ciel ! qu'elle me parut aimable ! Ses voiles & son lugubre habit relevoient l'éclat de ses charmes, & donnoient un nouveau lustre à sa modestie. Elle avoit l'air tranquile & content, & la sérénité de son visage marquoit sensiblement la sincérité de son sacrifice. Je restai longtems interdit devant elle, & je ne pus lui parler que par mes larmes. Ma douleur réveillant celle de Madame sa mère, lui fit aussi verser des pleurs. Emilie s'attendrit avec nous, & après avoir laissé quelque tems agir notre tendresse mutuelle, elle me consola par les motifs les plus tendres & les plus chrétiens que la Religion puisse fournir. Je les goûtai d'autant plus aisément, que sa piété étoit éclairée, & n'avoit rien de la puérile bigotterie des Cloîtres. Elle me quita enfin après un entretien de trois heures, & me permit de la venir voir deux fois la semaine.

Je sentis tout le prix d'une faveur si précieuse, & si utile à mon cœur affligé. Il y avoit toute apparence que je passerois à Paris un bonne partie de l'année.

J'y

J'y étois occupé à rendre avec mes terres à la Chambre des Comptes ; & comme leur érection en Marquisat n'étoit pas encore finie à la mort de mon père , & que mon frère l'avoit négligée , on m'y faisoit quelques difficultés , & l'on vouloit me faire payer deux fois les droits que le Roi exige à chaque mutation de Seigneur. Quelque épineuse que fût cette affaire pour un homme qui y étoit aussi peu accoutumé que moi , j'y trouvois un secret plaisir , dans le prétexte qu'elle me fournissoit de rester à Paris avec bienséance auprès de ma chère Emilie. J'allois assidûment à son Couvent ; sa conversation & ses conseils faisoient toute ma ressource & ma consolation. Madame sa mère , qui avoit pris le parti de s'enfermer aussi dans ce Cloître à titre de Pensionnaire perpétuelle , accompagnoit toujours sa vertueuse fille au parloir. Je sentoís une douceur inexprimable à les entretenir : mais comme c'étoit un foible dédommagement pour un amour infortuné , jamais je ne le quitois que les larmes aux yeux. Les jours même que la Règle du Couvent ne permettoit pas à ma chère Emilie de me recevoir , je me faisois un plaisir d'y assister à l'Office ; & mon cœur tressailloit si tôt que j'entendois sa voix , dont la douceur se faisoit distinguer des autres : elle m'é-

toit si familière , que je l'aurois recon-
nue entre mille.

Toujours plein de l'idée d'Emilie , je
me concentrois en moi-même , & ne
faisois de visites qu'autant qu'elles é-
toient utiles à la situation de mes affai-
res. Je mangeois presque toujours seul ,
& je ne voyois qu'un seul ami , qui lo-
geoit assez près de chez moi. Un soir
qu'il me vit plus triste qu'à l'ordinaire ,
il me retint à souper avec lui. J'avois
le cœur serré , je soupirois , les larmes
couloient malgré moi de mes yeux , &
cette tristesse involontaire me paroissoit
insurmontable , quoique je n'en eusse au-
cun nouveau sujet. Que l'homme seroit
heureux , s'il pouvoit expliquer ces allar-
mes secrètes que le cœur sent quelquefois
aux approches d'une disgrâce prochai-
ne ! Mais il est de la condition des Mor-
tels , d'ignorer les évènemens futurs ;
& quand la Providence les développe ,
c'est au-moins une consolation pour les
Malheureux , de savoir qu'ils n'ont pu
les prévoir , ni les éviter. Mon ami
eut beau faire pour m'égayer , il ne put
y réussir , & je le quitai aussi triste que
je l'avois été tout le soir.

Il étoit fort tard quand je me retirai ,
& comme je n'avois qu'une rue à traver-
ser , je retournai à mon logis seul & à
pied. J'étois à peine à quatre pas de
chez mon ami , que j'entendis quelqu'un
qui marchoit fort vite , & qui gémissoit
der-

derrière moi. Je me retournai pour voir ce que c'étoit, & j'entendis une voix qui me disoit, *Sauvez-moi, Monsieur, ayez pitié de moi.* En même tems je vis une petite personne qui me parut vêtue de noir, & qui se jetta à mes pieds au milieu de la rue, en me répétant d'un ton fort allarmé, *Sauvez-moi, Monsieur, au nom de Dieu. Sauvez-moi l'honneur & la vie.* Je la relevai promptement, & lui demandai ce qu'elle souhaittoit que je fisse pour elle. Mais son desordre étoit si grand, qu'elle ne put me répondre autre chose que ces mêmes paroles, *Sauvez-moi, Monsieur, & me mettez au plus vite en lieu sûr. Je vous crois généreux,* ajouta-t-elle toute tremblante, *je suis fille de condition: plaignez mon sort, & sauvez-moi, sauvez-moi, Monsieur....* Tout en me parlant, cette pauvre personne à qui j'avois donné le bras, me pressoit de marcher; & j'étois déjà à la porte de mon Auberge, que je n'avois pas le tems de lui répondre, & que je ne savois à quoi me résoudre. Cependant le souvenir du malheur d'Emilie me revenant à l'esprit, je m'imaginai que cette infortunée pourroit bien avoir eu quelque accident semblable. D'ailleurs c'étoit une jeune Dame, & une Dame malheureuse. Hélas! il n'en falloit pas tant à mon trop tendre cœur, pour exciter sa compassion. Je pris aussitôt mon parti. Ne craignez rien, Madame, lui dis-je, qui que vous soyez.

C'est

C'est ici mon logis, & vous y trouverez un asile. Mon valet qui m'attendoit, me voyant amener une Femme à cette heure, s'imagina que c'étoit quelque Grifette qui venoit me consoler du mauvais succès de mes amours. Il eut l'imprudence de s'en expliquer avec les valets de la maison qui étoient restés à causer avec lui, & cette indiscretion fit ma perte. Cependant l'air de respect avec lequel il vit que je la conduisois à mon appartement, lui fit changer d'idée, & il m'a depuis avoué qu'il avoit cru alors que c'étoit Emilie que j'avois enlevée de son Couvent. Tout favorisoit chez lui cette ridicule imagination. La Dame étoit vêtue de noir, elle avoit la coëffe baissée, & ses habits étoient pleins de boue, comme une personne qui se seroit sauvée à la hâte : elle paroissoit très-fatiguée, & elle l'étoit effectivement.

Dès-qu'elle fut dans ma chambre, je lui offris quelques rafraichissemens. Elle se contenta d'un verre de vin de Bourgogne, qu'elle but sans lever sa coëffe. La croyant alors un peu remise de sa frayeur, je la priai de m'en expliquer la cause ; mais elle s'en excusa. Je crus que la présence de mon valet faisoit obstacle à sa confiance, je voulus le renvoyer. „ Non, dit-elle, Monsieur, je „ vous prie qu'il demeure, je n'ai rien „ de secret à vous apprendre. ” Permettez du moins, lui dis-je, que j'aye l'hon-

l'honneur de vous voir, & débarrassez-vous de cette coëffe. Mes prières furent inutiles; & sur ce qu'elle crut que je m'approchois d'elle à dessein de lui faire cette petite violence, elle se jetta à mes pieds, & me conjura par tout ce qu'il y a de plus sacré, de ne point la contraindre à se faire connoître jusqu'au lendemain. „ Généreux Cavalier, me dit-elle, ne vous exposez point à perdre le mérite de l'asile que vous m'accordez. Peut-être ne vous reposeriez-vous point assez sur moi, du soin de vous marquer ma reconnoissance, si vous alliez me trouver belle; & si je ne la suis point, vous vous reprocheriez une compassion inutile. Demain, ajouta-t-elle, vous ferez éclairci de mon sort, & je me flatte que vous en ferez touché. Je vous demande seulement aujourd'hui la liberté de pouvoir reposer ici; & je compte assez sur votre générosité, pour croire que vous êtes incapable de tirer avantage de mes malheurs. ” Elle accompagna ce discours de tant de larmes & de soupirs, que l'homme le plus brutal eût eu compassion de son état. Je lui jurai qu'elle seroit chez moi en toute sûreté, & maîtresse de son secret autant de tems qu'elle le souhaitteroit. Je lui protestai même que ma curiosité n'avoit eu d'autre motif que celui de remédier à ses malheurs, & je lui promis de faire pour cela

cela tout ce qu'il lui plaîroit, quand elle jugeroit à propos de m'en instruire. Après ces assurances, j'ordonnai à mon valet d'ôter de la chambre ma toilette de nuit, je fis déceçment couvrir mon lit pour elle, & je mis sur la table la clé de ma chambre, pour lui prouver qu'elle en étoit la maîtresse, & qu'elle y seroit libre. Enfin je me levai pour lui souhaitter un heureux repos. „ Hélas!
 „ Monsieur, me dit-elle en soupirant,
 „ j'en ai grand besoin; & si votre sou-
 „ hait s'accomplit comme je l'espère,
 „ vous me verrez demain toute autre.
 „ Adieu, Monsieur votre générosité
 „ m'attendrit; & j'espère que le Ciel
 „ vous tiendra compte de ce que vous
 „ avez fait cette nuit pour la plus mal-
 „ heureuse personne qui fut jamais ”.
 En finissant ces mots, elle me fit une révérence, & ferma la porte.

Quand je réfléchis, Mesdames, sur cette étrange aventure, & que je me retrace tous les defastres qui l'ont suivie, j'ai peine à me pardonner mon imprudence. Il me semble cependant que si je me retrouvois dans le même cas, je m'y conduirois encore de même. Ne seroit-ce point qu'il y a des maux inévitables à la prudence humaine? & qu'un homme que la Providence assujettit aux disgrâces, y tombe toujours par les endroits dont il a le moins de défiance? Ah! sans-doute, les biens ne nous sont don-

donnés que par mesure; & la main sage qui les dispense, a mis entre les maux qu'elle nous envoie, une sorte d'enchaînement qui nous réveille enfin à force de nous frapper.

Quoi qu'il en soit, la nuit étoit déjà si avancée, que je balançai si je devois me coucher, & peut-être aurois-je mieux fait de rester debout. Cependant je pris le parti de m'envelopper dans ma robe de chambre, & de me jeter sur un lit de repos qui étoit dans l'antichambre. Je renvoyai mon valet, en lui réitérant expresses défenses de parler dans la maison de ce qu'il avoit vu & entendu. Dès-que je fus seul, je fis sur cette aventure un million de réflexions tristes. J'y trouvois je ne sai quel rapport avec celle d'Emilie, qui m'attendrissoit sur le sort de l'Inconnue que j'avois ramenée. Peut-être, me disois-je, est-elle dans le même cas; & il sera glorieux pour moi d'avoir fait pour elle, ce qu'un autre a fait pour ma chère Emilie. Sans-doute cette Femme est vertueuse, sa retenue m'assure de sa sagesse & de son malheur. Il est vrai que je faisois ces réflexions sans suite & sans liaison; le sommeil & la lassitude les interrompoient souvent. Je passai la plus cruelle nuit qu'on puisse imaginer. Dès-que je m'assoupissois, mille rêves, tous plus affreux les uns que les autres, venoient troubler mon sommeil. Je ne voyois que spectres, que fantômes,
qu'ob-

qu'objets lugubres. Je m'effrayois de mes propres idées. Plusieurs fois même je crus, en m'éveillant, entendre des gémissemens. Je n'attribuai cependant ces inquiétudes, qu'à l'incommodité de mon lit; & pour m'en délivrer, je me levai dès la pointe du jour. Vers les huit heures j'appellai mon valet pour m'habiller, & me mettre en état de paroître décemment devant mon Inconnue. J'étois impatient d'apprendre son histoire.

Mon impatience augmentoit, à mesure que le jour croissoit. J'avoue que ce n'étoit point par aucune défiance des horreurs qu'elle me préparoit, mais par ce mouvement de compassion délicate que tous les Malheureux sentent ordinairement pour tous ceux qu'ils soupçonnent de l'être. Sur les dix heures je prêtai l'oreille à la porte de ma chambre, tout y étoit dans un profond silence. J'attribuois ce long repos aux fatigues de cette infortunée personne. A onze heures cependant l'inquiétude me faisit, & je heurtai sans que l'Inconnue répondît. Me souvenant alors de l'ambiguïté de l'adieu qu'elle m'avoit fait le soir, je commençai de craindre quelque funeste accident. Je redoublai mes coups à la porte, & j'étois prêt à l'enfoncer, quand mon valet me fit souvenir qu'il avoit une double clé, qu'il m'apporta. Je la pris & j'ouvris, fort inquiet de ce que j'allois découvrir. Tout étoit en ordre dans la
cham-

chambre. J'approche du lit : mais quel fut mon faisissement, quand en ouvrant les rideaux, je vis cette infortunée personne dans une posture effrayante ! Je lui pris la main, & l'appellai. Hélas ! elle étoit sans vie, & déjà toute de glace. Grand Dieu ! m'écriai-je, que vois-je, & que ferai-je ! Mon trouble me dérobait encore les horreurs de cette mort, que mon valet me fit remarquer. Je n'ose presque, Mesdames, vous en faire l'affreux détail. Cette infortunée personne ne s'étoit point deshabillée : elle étoit étendue sur mon lit la tête panchée dans la ruelle, & suspendue au chevet par son lacet & sa ceinture, dont elle s'étoit servie pour s'étrangler ; ses jupes étoient décemment rangées sur ses jambes, avec ses jarretières ; & elle s'étoit attaché les pieds avec son mouchoir à l'une des colonnes du lit, apparemment pour ne point manquer son coup ; elle avoit la tête & la gorge enveloppées de sa coëffe. Il y a quelque apparence que malgré son desespoir, les angoisses de la mort lui avoient fait regretter la vie ; elle avoit un doigt sous le fatal cordon, comme si elle eût voulu l'arracher & s'en dégager.

Mes sens se glacèrent à la vue de cet affreux spectacle. Je restai quelque tems immobile & sans parler. Cependant mon valet, comprenant toute l'étendue du danger auquel nous étions exposés,

me pressa de songer sérieusement au parti que nous avions à prendre. Il commença par fermer la porte & les fenêtres, & détacha cette misérable personne, pour en cacher le corps, de peur qu'il ne nous survînt quelqu'un qui pût nous surprendre & nous trahir. Il lui tira un magnifique diamant qu'elle avoit au doigt, & détacha un collier de très-grosses perles, d'où pendoit une croix de brillans, qu'elle s'étoit mise au bras en forme de brasselet. Je compris par ces bijoux qu'elle devoit être fille de condition, ou qu'elle appartenoit au-moins à une famille riche; ses boucles d'oreilles étoient précieuses, celles de ses souliers étoient d'or, & tout marquoit en elle une personne élevée dans l'opulence. Tandis que mon valet étoit occupé à ce triste exercice, je m'approchai du cadavre, qui malgré les horreurs d'une mort si violente, conservoit encore des restes d'une beauté qui devoit avoir été très-régulière. Autant que j'en pus juger dans le trouble où j'étois, cette malheureuse personne n'avoit pas plus de vingt ans. Il me parut qu'elle devoit avoir été charmante; peut-être parce que l'on aime à se peindre les malheureux avec des traits qui plaisent, pour justifier la pitié qu'ils excitent. Les qualités aimables que je me figurai en elle, m'arrachèrent des larmes de compassion sur son triste sort. Hélas! disois-je, il faut que cette jeune per-

personne ait été bien malheureuse, pour en venir contre elle-même à cet excès de barbarie! Se peut-il qu'elle ait pris tant de précautions pour terminer une vie qui pouvoit faire la félicité de tant de mortels! La lumière sans-doute lui étoit odieuse; mais si cette Femme n'étoit que malheureuse, falloit-il qu'elle devînt coupable, en punissant un crime involontaire, d'une manière aussi infame? Mais non, disois-je, elle n'étoit pas criminelle, sa pudeur l'a suivie jusqu'à la mort: les précautions que cette Infortunée a prises pour mourir décemment, sont des preuves de sa vertu... Ah, malheureux que je suis! c'est moi-même peut-être qui l'ai portée à cet attentat! Mon indiscrète curiosité lui aura fait craindre de retomber avec moi dans l'écueil qu'elle avoit évité, & elle aura préféré la mort à la violence dont elle m'aura soupçonné.

Pendant que je faisois ces réflexions affligeantes, mon valet, qui avoit achevé de ranger ma chambre, me pria de nouveau de me déterminer sur ce qu'il y avoit à faire. Mon premier dessein fut d'aller consulter Emilie & sa mère. Mais ce projet étoit impraticable. Nous étions à la fin du Carême, & ces Dames, suivant la Règle du Couvent, ne voyoient personne jusqu'après les Fêtes de Pâques. Il eût été difficile d'obtenir un entretien, sans leur en apprendre les raisons par Lettres: le parti étoit trop dangereux; &

des motifs généraux leur auroient paru un prétexte forgé par un homme oisif, qui cherchoit à les distraire. Dans cette extrémité, je me déterminai à faire confidence de ce funeste accident à l'ami intime avec qui j'avois soupé la veille. Il m'eût été plus commode de l'envoyer chercher; mais j'évitai de l'amener chez moi & d'aller chez lui, dans la crainte de l'envelopper dans mon malheur, si cette affaire se découvroit. Je montai en carosse, & je me fis mener dans le Cloître des Cordeliers, où je le fis prier par mon valet de venir au-plutôt. Il s'y rendit à l'instant, & je lui contai mon aventure.

Il en fut effrayé, & ne me cacha point qu'il y alloit de ma tête, si la Police en avoit le moindre indice. Je le comprenois de même; mais mon esprit, occupé de ce lugubre objet, ne savoit à quoi se résoudre. Tout me paroissoit bon à tenter d'abord, mais ensuite l'exécution m'en sembloit impraticable. Nous formâmes donc mille projets, sans pouvoir nous fixer à aucun: parce que la grande affaire étoit de nous défaire au-plutôt & sans éclat de ce cadavre, & nous ne savions où le placer. Dans le fort de cet embarras, mon valet s'approcha, & nous indiqua un projet qu'il avoit imaginé. C'étoit d'acheter de notre Hôte, un clavecin qui étoit dans ma chambre, d'y faire faire un étui de bois, & d'y mettre le

le corps de cette Malheureuse, que nous pourrions faire sortir plus aisément. Cette idée en fit naître une autre à mon ami, qui me conseilla de remonter en carrosse avec lui, pour aller à une lieue de Paris. Il étoit près de deux heures, & je n'avois encore rien mangé. Nous arrêtâmes à la porte du plus prochain Café, & sans descendre nous prîmes chacun une tasse de chocolat sur la portière du carrosse.

Mon ami m'expliqua en chemin les raisons de ce voyage, & nous arrivâmes en peu de tems au village d'Asnières. Nous y descendîmes à la porte du Château, qui appartient à Madame la Duchesse de Brunswik. Comme cette Princesse ne l'habitoit pas, il n'étoit occupé que par un Concierge, qui y recevoit assez bien tous ceux qui vouloient y venir faire quelque dépense. Ce Château, qui est plus vaste que magnifique, renferme d'assez beaux jardins; & par un goût singulier, on a ménagé au milieu des bosquets, de petites solitudes fort jolies. Ce sont de petits Bâtimens en forme d'Hermitage, dans lesquels il y a une petite Chapelle, & une ou deux chambres ornées de peintures. Le Concierge qui en avoit les clés, ne les refusoit pas aux honnêtes-gens qui vouloient y venir passer quelque tems en retraite. Ce lieu depuis quelques années étoit fort fréquenté par les Jansénistes, que la haute

réputation de Mr. Jubé, Curé d'Asnières, y attiroit de toutes parts. Je feignis, selon l'idée de mon ami, de vouloir y passer la quinzaine de Pâques: & la Dame qui gardoit la maison, me prenant pour quelque Solitaire échappé du Port-Royal, m'accorda gracieusement le plus joli de ces Hermitages. En nous promenant dans les Jardins, nous remarquâmes que l'on nettoyoit une grande Pièce d'eau, dont les terres servoient à rehausser un coin écarté des bosquets: cette observation nous parut admirable pour notre projet. Je priai la femme du Concierge, de faire incessamment placer deux lits dans l'appartement qu'elle me destinoit, & je lui mis entre les mains quelques louis d'or, qu'elle reçut, dit-elle, pour les Pauvres. Elle se chargea même d'y faire transporter dès le lendemain mon clavecin & mes livres, dans la charette d'un des Vignerons qui alloit porter ses denrées au marché.

Tout en arrivant à Paris, nous allâmes acheter un vieux clavecin sous les Halles: nous choisîmes le plus grand que nous pûmes trouver, & nous ordonnâmes un étui de planches pour pouvoir le transporter à la campagne. Mon valet le fit apporter à mon Auberge, où je me rendis une heure après. Suivant notre projet, nous en ôtâmes le clavecin que nous mîmes en pièces, & j'y fis mettre le cadavre avec tous ses habits: nous
rem-

remplîmes le reste de la boîte, des débris du clavecin; nous y jettâmes pêle-mêle de la paille du lit, & des papiers de Musique qui sortoient sans affectation de la caisse, que nous fermâmes ensuite très-exactement. Je fis encore attacher par-dessus une basse de viole, pour mieux couvrir le jeu; & après cette triste expédition, j'allai retrouver mon ami qui m'attendoit à souper chez Payen, chez qui nous passâmes la nuit. Le lendemain tout s'exécuta très-heureusement, comme nous l'avions projeté, & il ne parut pas que l'on en eût le moindre soupçon. Mon valet avertit mes Hôtes, que je serois quelques jours absent, sans dire où j'allois; & ils crurent que c'étoit pour entretenir plus à mon aise la Dame que j'avois amené coucher chez moi, & que c'étoit une maîtresse que j'allois tenir en chambre. Mon valet, en garçon d'esprit, voulut les laisser dans une erreur qu'il nous importoit trop de ne pas éclaircir. Il eût été plus heureux pour moi, que sa prudence l'eût empêché d'abord de laisser appercevoir que j'avois amené cette malheureuse.

J'arrivai vers le soir au Château d'Asnières, & je pris possession de mon Hermitage. Dès que la nuit fut venue, mon valet alla chercher des bûches & des pics, que les Ouvriers avoient laissés au bord de la Pièce d'eau qu'ils vuidoient,

& il les porta à l'endroit où ils en transportoient le limon. Nous nous mêmes à remuer la terre, & tandis que j'achevois la fosse, il alla chercher sur ses épaules le triste objet de nos allarmes, & l'étendit à mes pieds. Nous ne pûmes nous empêcher de verser des larmes pendant cette lugubre cérémonie, & après avoir enveloppé la tête & les mains de cette Infortunée avec sa coëffe & son mouchoir, nous enfouîmes ce cadavre le plus déceument qu'il nous fut possible, & nous en couvrîmes la fosse avec du limon mouillé, pour dérober le lendemain aux Ouvriers les soupçons qu'une terre nouvellement remuée auroit pu leur faire naître.

L'épuisement que l'inquiétude & la fatigue m'avoient causé, ne me procura point un sommeil ni plus prompt ni plus doux. L'horreur de la nuit, & le silence de ma solitude, ajoutoient un nouveau degré de tristesse aux réflexions affligeantes qui me troubloient. L'image de la malheureuse Inconnue m'étoit toujours présente, il me sembloit même entendre sa voix de dessous la terre; & ce ne fut qu'après des agitations cruelles, que je m'endormis au point du jour. Je fus cependant obligé de me lever d'assez bonne heure, pour assister à l'Office du matin. C'étoit le Dimanche des Rameaux, & je ne pouvois choisir un tems plus propre à la retraite que cette semaine; par-
ce

ce que la longueur des Offices, & la singularité des Cérémonies de ces jours, faisoit une distraction utile à mes ennuis. D'ailleurs, j'étois curieux de vérifier par moi-même tout ce que j'avois ouï raconter du Curé d'Asnières, & de voir les innovations qu'on l'accusoit d'introduire dans le Service, sous prétexte de rétablir la simplicité des anciennes Liturgies. Il n'est pas, Mesdames, que vous n'ayez entendu parler de cet homme extraordinaire. Les Jansénistes le regardoient comme un de leurs Coryphées, & il leur faisoit honneur par l'intégrité de sa vie, dans un tems surtout où plusieurs d'entre eux s'étoient un peu oubliés. Mais autant il étoit austère dans ses Mœurs, autant il étoit ferme & hardi dans la singularité de ses Dogmes & de ses Rubriques. C'étoit un génie vif, entreprenant, pensant un peu à la mode; il avoit en un mot de quoi faire un vrai Chef de Parti. Sa fermeté lui servoit de rempart à la Cour contre les insinuations de ses adversaires, & lui acquit la confiance de Mr. le Régent, qui se connoissoit en mérite. Il en avoit effectivement beaucoup, & j'aurai peut-être occasion de vous en raconter une autre fois quelques traits curieux.

La piété de cet Ecclésiastique me parut avoir quelque chose de si naturel & de si sincère, que je voulus lui faire une visite. Il me la rendit dès le lendemain,

& sa conversation m'édifia parfaitement. Elle étoit pieuse & spirituelle autant que solide, & ne se sentoit en rien de l'austérité de sa vie. Il m'invita à dîner; mais comme pendant tout le Carême il ne faisoit qu'un repas, & qu'il ne mangeoit qu'à quatre heures, j'eus soin de me précautionner contre l'extrême frugalité de sa table. J'y trouvai cependant un dîner assez propre, & de fort bon vin; mais il ne but que de l'eau, & ne toucha qu'aux légumes. Il avoit avec lui un Ecclésiastique d'un rare mérite, qui suivoit le même régime de pénitence, quoiqu'il eût de fort gros revenus.

Après le repas, le Curé vint faire un tour avec moi dans les Jardins du Château, & voulut voir mon Hermitage. Il amena la conversation sur les avantages de la retraite; & comme elle a des douceurs infinies pour les personnes malheureuses, j'en parlai en homme expert. Mes idées cependant lui parurent outrées; & comme il étoit connoisseur, il me conseilla de modérer ma tristesse, si je voulois me préserver de l'ennui & de la mélancolie. Il me blâma beaucoup d'avoir brisé mon clavecin, dont il vit les débris dans ma chambre. Pour en mieux cacher le motif, je me crus obligé de lui faire croire que je l'avois mis en pièces pour m'ôter la tentation d'y jouer les airs lubriques & profanes que
j'a-

J'avois appris. Il me répondit fort sagement, qu'il y auroit eu moyen de le sanctifier, en n'y jouant que des Cantiques; & qu'en tout cas, il eût mieux valu le vendre au profit des Pauvres. Sa conversation me parut si charmante, que je ne négligeai aucune occasion d'en profiter; & je l'ai regardé depuis comme un instrument dont la Providence s'est servie pour m'expliquer le secret des coups dont elle m'a frappé, afin de me rappeler dans le chemin de la Vérité. Je goûtois si bien ses maximes, que j'aurois volontiers prolongé ma retraite au-delà de la quinzaine de Pâques, si le Ciel par un coup terrible ne m'en avoit arraché pour jamais, en me condamnant à une vie errante.

Les douceurs de cette solitude n'avoient pas éteint en moi le souvenir d'Emilie, ni le désir d'apprendre ce qui pouvoit se passer à Paris par rapport au motif qui m'en avoit fait sortir. J'avois envoyé mon valet à la mère d'Emilie, avec un Billet pour l'informer de ma retraite, dont je lui laissois seulement entrevoir la funeste cause. La tendresse de cette généreuse Dame ne lui permit pas d'en ignorer longtems l'histoire. Elle voulut voir mon valet, qui la lui raconta; & elle le chargea pour moi d'une Lettre très-consolante, qu'elle écrivit au milieu des exercices de son Couvent. Je fus étonné de n'en point avoir de mon ami,

que

que mon valet n'avoit pu trouver. Son silence me donnoit de l'inquiétude, & j'en augurai fort mal. Hélas! ce n'étoit pas sans raison, & le mystère de son silence ne me fut que trop-tôt éclairci. Le Samedi, veille de Pâques, je reçus sur les trois heures la visite d'un Inconnu, qui étoit venu à toute bride m'apporter un Billet de sa part. Quoiqu'il ne fût pas signé, j'en reconnus l'écriture, & j'en suivis ponctuellement les ordres. Ce Billet ne contenoit que ces trois lignes.

Quittez votre solitude, montez les chevaux que je vous envoie, & rendez-vous incessamment au Pont de Neuilly, avec votre valet. Vous m'y trouverez. Je ne vous donne qu'une heure. Partez. Il y va de votre tête, si vous différez.

Je fus atterré à la lecture de ce Billet, un coup de foudre m'eût frappé moins violemment. J'entrevis d'un coup d'œil tout l'enchaînement des malheurs qui me menaçoient. Je pris sur le champ mes papiers, & je montai à cheval pour me rendre à l'endroit indiqué. Je fis tant de diligence, que j'y fus en un quart-d'heure. Je trouvai mon ami qui m'attendoit sur la porte d'une Auberge. A peine y fus-je descendu, qu'il ordonna à mon valet d'aller nous attendre au bout du village; & sur le champ il me
fit

fit monter dans un carosse de Mr. l'Ambassadeur de..... avec le Secrétaire de Son Excellence, qu'il avoit amené avec lui. Au bas du village nous y fîmes monter aussi mon domestique, & après avoir fait plusieurs tours dans le Bois de Boulogne, où mon valet changea d'habit, on me mena à Paris à l'Hôtel de Mr. l'Ambassadeur. Ce fut-là que j'appris les allarmes que cet ami généreux avoit eues pour moi. Il me raconta que l'on étoit venu la veille, & le matin même, de la part du Lieutenant de Police, faire dans son Auberge & dans tous les Hôtels garnis du quartier, les mêmes perquisitions que j'avois fait faire pour retrouver ma chère Emilie. Ces recherches réitérées lui avoient fait comprendre que mon Inconnue en étoit l'objet; & dans la crainte, ou que je fusse trahi, ou que l'on ne suivît mes traces, il avoit engagé le Secrétaire de Mr. l'Ambassadeur de.... à me procurer un asile. Le Secrétaire me promit de veiller à ma sûreté, & de me ménager, s'il étoit possible, la protection de Son Excellence. J'embrassai ce généreux ami, & après avoir conféré quelque tems sur les précautions que nous pourrions prendre, ils sortirent tous deux pour parcourir les Caffés, & aller à la découverte de ce qui se passoit.

Le Secrétaire revint une heure après, & me dit qu'il avoit oui raconter au
Caf-

Caffé de la *Régence*, que l'on avoit enlevé d'un Couvent de Paris, une Fille de la première qualité, qui y avoit été mise de force; & que, quelques perquisitions que sa famille eût pu faire depuis huit jours, on n'avoit pu découvrir ses traces. Mon ami, qui survint un moment après, nous dit qu'il avoit appris de son Hôte, qu'un certain Marquis, que l'on ne nommoit pas, avoit enlevé la Fille que l'on cherchoit; qu'il l'avoit imprudemment menée chez lui au sortir du Couvent; mais que comme on ne l'en avoit pas vu sortir, & que ce Marquis étoit disparu avec son valet, le Commissaire avoit fait ouvrir sa chambre; qu'après y avoir fureté par tout, il avoit trouvé sous son lit un soulier de femme & une jarretière, qui ayant été portés au Couvent dont elle s'étoit échappée, avoient été reconnus pour lui appartenir; & que l'on inféroit de-là, qu'elle s'étoit travestie pour sortir de Paris.

Je ne la reconnus moi-même que trop bien à ces tristes indices, & je compris que ma perte étoit consommée. La fin tragique de cette Malheureuse ne laissoit aucunes ressources à mon innocence. Elle n'avoit que mon valet & moi pour témoins; nous ne pouvions nous justifier de l'enlèvement, sans nous charger du soupçon de sa mort; & notre silence sur cet article nous rendoit
cou-

coupables de l'enlèvement. Cette affreuse alternative ne me laissoit entrevoir aucune grace. Les Loix Françaises n'en font point en ce cas : & celui dans lequel je me trouvois , formoit contre moi une espèce de crime doublement capital , par l'idée de sacrilège que les Moines ont attachée à la violation d'une Clôture Religieuse. Grand Dieu ! m'écriai-je alors , quels sont donc tes desseins sur moi ! Tes coups ont ravi la vertueuse Emilie à ma tendresse , & je t'en ai fait le sacrifice ! La Nature m'inspire une innocente compassion pour une Infortunée , & ma pitié va me couster la liberté , les biens , l'honneur , & peut-être la vie ! Quoi ! je me verrai coupable , puni , & pourtant vertueux ! Ciel ! dont j'adore les coups , daignez au-moins les expliquer !

Après ces premiers transports , mes deux amis me firent résoudre à sortir du Royaume , pour voir en sûreté les suites de cette malheureuse affaire. Dès le lendemain je pris la poste sous le nom du Baron de . . . qui étoit actuellement malade à l'Hôtel de Mr. l'Ambassadeur , & j'arrivai heureusement à Bruxelles. J'écrivis aussi-tôt à ma chère Emilie & à Madame sa mère , pour les informer de mon sort. Hélas ! je ne connus jamais si bien toute leur tendresse pour moi , qu'en cette occasion. La mère m'offrit tout son bien ; & Emilie qui n'en avoit plus,

plus, m'offrit ses larmes & ses vœux. Leur sensibilité fut sans-doute un dédommagement bien doux à mon infortune. Enfin mon valet arriva aussi, & j'en eus une sensible joie. Outre que mon innocence dépendoit de sa sûreté, ce garçon m'étoit attaché depuis douze ans, & me servoit avec une affection rare. Dès qu'il me vit il se jetta à mes pieds, pour me demander pardon de l'imprudence qu'il avoit eue, de faire remarquer aux valets de l'Auberge la femme que j'amenois; il s'imputoit mes malheurs, & j'eus beaucoup de peine à l'en consoler. Il a voulu me suivre dans mes disgraces, & c'est le même que vous voyez qui me sert ici. Il ne s'étoit chargé d'aucunes Lettres, de peur d'être arrêté sur sa route; mais il me dit que lorsqu'il étoit sorti de Paris, on m'accusoit hautement de l'enlèvement de cette fille, & que l'on avoit été me chercher au Château d'Asnières le lendemain de mon évasion. Ma fuite confirma mon crime: mais comme tous ces indices ne formoient point une preuve juridique & suffisante contre moi, on suspendit les procédures. La famille de cette malheureuse Demoiselle fit cesser les perquisitions, pour éviter un éclat deshonorant. J'ai su depuis qu'elle étoit fille de la Comtesse de & que cette innocente victime étoit sacrifiée à la coquetterie de sa mère, qui, à force de

de mauvais traitemens, l'avoit obligée de prendre l'habit de Postulante dans le Couvent de..... Cette Innocente n'avoit d'autre crime que d'avoir su toucher un amant, que la mère se réservait; & cette mère barbare punissoit dans sa fille, l'infidélité d'un amant qui la méprisoit. Il y a quelque apparence que cette malheureuse Demoiselle s'étoit proposée d'aller implorer le secours de celui qu'elle aimoit, ou de quelques-uns de ses parens; mais qu'effrayée ensuite des difficultés de son projet, elle s'étoit livrée à son desespoir. Quelque affreuse qu'eût été sa fin, son histoire justifia dans mon cœur l'imprudente compassion que j'en avois eue, & me fit un peu moins regretter mes malheurs. Cependant l'impression de tristesse qu'ils m'avoient faite, réveilla mon goût pour la retraite. Je quitai Bruxelles & je passai en Hollande, où je voulois vivre inconnu.

Je vins à la Haye, où je touchai, en arrivant, une année entière de mon revenu, & des arrérages considérables que mon Receveur m'y fit tenir, avec tout l'argent comptant qui s'étoit trouvé à la mort de mon frère, & celui qui étoit provenu de la vaisselle d'argent que j'avois fait fondre. Avec ces secours, qui m'assuroient une modique subsistance pour quelques années, je me livrai aux réflexions sérieuses sur la sou-

ce de mes malheurs. Le Ciel me les fit envisager comme une suite & une punition de la foiblesse que mon père avoit eue de sacrifier sa Religion à sa tendresse pour nous. Pouvois-je expliquer autrement la destruction d'une famille dont l'établissement paroissoit si solide, qu'il ne fallut pas moins pour le renverser que des évènements aussi inouïs ? Dans le fort de ces réflexions, je me souvins des avis desintéressés que Mr. le Curé d'Asnières m'avoit donnés sur l'amour de la Vérité & l'étude de la Religion, & je résolus d'y sacrifier tout ce qui me restoit dans ma disgrâce. Je m'adressai pour cet effet au célèbre Mr. Saurin, Ministre des Nobles à la Haye. Je trouvai tant de correspondance & de bonté dans cet Ecclésiastique, que je lui confiai tout le secret de ma vie. Il m'aida & me guida dans l'étude de la Religion; & sa Doctrine répandit tant de lumière sur mes ténèbres, qu'en moins de trois mois il me trouva suffisamment instruit. Il est vrai que les conversations du Curé d'Asnières avoient réveillé mes doutes. La simplicité à laquelle il réduisoit ce qu'il appelloit *le fatras* des Cérémonies Romaines, m'avoit déjà détaché de l'assujettissement puérile de ce Culte. Sa manière d'instruire son Peuple, en lui faisant hautement lire la Bible en François pendant le Service; le retranchement des Images & des Cierges dans son

Eglise;

Église ; ses raisons pour justifier son opposition à l'Autorité Papale ; en un mot, toute la conduite de cet homme éclairé m'avoit inspiré de la défiance pour une Église qui le persécutoit, & dont le zèle & les observances m'avoient été si funestes. Dans ces sentimens, je priai Mr. Saurin de m'admettre à l'abjuration. Il la différa cependant encore, pour ne rien précipiter. Cédant enfin à mes instances, il m'adressa au Pasteur de l'Église d'une Province voisine, où je fis ma profession publique, d'une façon moins éclatante.

Cet Acte fut pour moi une renonciation irrévocable à ma patrie & à mes biens. Un de mes parens, sous prétexte de les conserver, les tenoit comme en régie ; & je lui avois d'abord obligation du soin qu'il en prenoit. Mais il ne me laissa pas longtems dans cette erreur. Après bien des lenteurs affectées, il s'excusa de me faire tenir une somme considérable, que je lui demandois pour me faire un capital dans mon exil. Je l'avois cru assez de mes amis pour pouvoir lui confier le secret de mon abjuration, & j'en faisois un motif pour presser la remise que je lui demandois, l'assurant d'ailleurs que je le laisserois paisible possesseur du reste. Hélas ! je lui fournissois des armes contre moi-même ! Ce barbare parent, craignant que mes biens ne lui échappassent si la confiscation

tion avoit lieu, déposa ma Lettre au Greffe de la Justice, & m'y dénonça comme Protestant Réfugié. Le Procureur-Général s'empara aussi-tôt, au nom du Roi, de tous mes biens, aux termes de l'Edit de 1685, & les mit en Oeconomat. Quelques mois après ce parent dénaturé, qui avoit autrefois été un zélé Protestant, reclama ma succession, & se la fit ajuger à titre de *Nouveau Converti*. Il est vrai qu'il la paya cher; car j'ai appris depuis que l'Archevêque de... à qui le Roi avoit confié l'Oeconomat des biens laissés dans notre Province par les Réfugiés, ne voulut consentir à la distraction des miens, qu'après en avoir reçu de mon parent soixante & dix-mille francs bien comptés.

Quelque rude que fût ce coup pour moi, je fus bien moins sensible au dépouillement de mes biens, qu'à la perfidie de ce lâche parent. Une chose m'inquiétoit encore extrêmement; c'étoit d'annoncer mon changement à Emilie. J'avois lieu de craindre qu'elle ne m'effaçât de son cœur, pour un forfait qui paroît ordinairement si odieux à tous les habitans des Cloîtres. En cela je ne faisois point justice à son équité. Elle prévint mes excuses, & m'écrivit très-tendrement sur la cruelle conduite de mon parent, dont elle avoit été informée. „ Je laisse, me disoit-elle dans

„ la Lettre qu'elle m'écrivoit , le juge-
 „ ment de votre conduite & de vos sen-
 „ timens à Dieu seul, qui a droit d'en
 „ juger. Je ne puis même m'empêcher
 „ de louer votre zèle pour ce que vous
 „ croyez être la Vérité , puisque vous
 „ lui sacrifiez jusqu'à l'espérance de re-
 „ voir votre patrie. Quoique mes sen-
 „ timens soient différens des vôtres , ils
 „ ne m'empêcheront pas de vous plain-
 „ dre, & de vous procurer tous les se-
 „ cours qui dépendront de moi pour a-
 „ doucir votre exil. Vous en trouve-
 „ rez des preuves dans la Lettre de ma
 „ mère ”. Cette Lettre contenoit en
 effet plusieurs Lettres de change confi-
 dérables, qu'elle me remettoit, & qu'elle
 avoit grossies encore de la vente de
 ses pierreries. Cette généreuse Dame
 ne s'étoit réservé qu'une médiocre pen-
 sion, & avoit vendu tous ses biens pour
 m'assurer un fond. Quelque répugnan-
 ce que j'eusse à recevoir un présent si
 généreux & si considérable, elle me mit
 dans une espèce de nécessité de l'accep-
 ter. Elle m'assura même qu'elle me le
 devoit, & sa tendresse ingénieuse à me le
 prouver, lui en fit trouver les raisons
 dans mes anciens engagemens avec Emi-
 lie. Je joignis cette somme aux débris
 de ma fortune passée, & je me fis ainsi
 une rente suffisante pour m'entretenir
 dans la modestie qui me convient. Il
 est vrai que le Prince de dont Mr.

Saurin m'a procuré la connoissance, me fait encore une pension, & m'a conféré depuis trois mois le titre de Gentilhomme ordinaire de sa Chambre. Je dois me rendre à sa Cour au commencement de Septembre prochain, & c'est ce voyage qui m'a procuré l'honneur de vous connoître ici. Je doute, Mesdames, que le récit de mes malheurs vous ait agréablement amusé; mais outre qu'il vous a prouvé ma déférence à vos ordres, il justifie, je crois, suffisamment la tristesse que vous me reprochiez ces jours passés.

Nous remerciâmes tous le Marquis de la bonté qu'il avoit eue de nous raconter une histoire aussi intéressante, & nous le louâmes beaucoup du bon usage qu'il avoit su faire de ses malheurs; en admirant avec lui les ressources inespérées de la Providence, & la générosité rare de la mère d'Emilie. Nous ne crûmes pourtant pas devoir pousser trop loin nos réflexions, & Milady les écarta adroitement, pour ne pas renouveler la douleur du Marquis, dont la vertu nous paroissoit déjà trop malheureuse. Nos valets d'ailleurs étoient déjà venus nous avertir que le souper étoit servi.

Nous retournâmes tous trois à l'Auberge, où nous trouvâmes tout en joie. Le Signor Gratiani y avoit rassemblé toute la Musique du Bourg; la Salle à
man-

manger étoit toute remplie d'Instrumens ; & il avoit placé dans les greniers les Haut-bois & les Cors de Chasse du Prince de Liège , qu'il avoit loués. L'Italien avoit imaginé ce divertissement , pour corriger la tristesse que ce jour pluvieux avoit répandue. Il n'est pas en effet de lieu plus triste que Spa , quand il pleut abondamment. Les Montagnes , qui ont leur agrément lorsque le Soleil les éclaire , deviennent affreuses à la vue pendant ces orages. Le ruisseau qui traverse le Bourg , s'enfle en peu de tems , & souvent se déborde. On peut à peine fortir dans la rue , & l'on ne fait que devenir. La Musique & le Jeu sont alors les seules ressources pour bannir la tristesse , que l'on doit éviter surtout pendant le régime des Eaux. Tout le monde cependant n'aime pas le Jeu , & le plus grand nombre des Buveurs d'Eau n'en peuvent supporter l'application. Il n'est pas même à conseiller à ceux qui sont sujets aux vertiges , parce que la contention qu'il exige , jointe aux vapeurs que les Eaux envoient à la tête , peuvent causer de grands maux. Cette espèce de Musique bruyante y est préférable , parce qu'elle remue davantage les sens , & qu'elle contribue plus que les Airs languissans , à les réveiller de l'assoupissement naturel que les Eaux produisent. Ce divertissement parut fait exprès pour tirer le Marquis

de la langueur où le récit de ses malheurs l'avoit replongé. Nous prolongeâmes ce plaisir assez avant dans la nuit, & nous ne nous séparâmes qu'après être convenus de nous le procurer souvent.

La pluie avoit si fort gâté les chemins, que nous ne pûmes encore exécuter notre partie le lendemain. Les Prairies où l'on a coutume de se promener, n'étoient pas raffermies; & le Jardin des Capucins étoit tellement détraqué, que l'on ne pouvoit y mettre le pied, quoique le tems fût très-beau. Il fallut se contenter d'arpenter la rue; & comme elle fut l'unique promenade de ce jour-là, & que tous les Buveurs s'y étoient rassemblés, nous eûmes le plaisir de voir d'un coup d'œil tous les Etrangers qui étoient à Spa. Ce spectacle avoit bien ses agrémens. Il y avoit des gens de tout âge, de toute espèce, de toute nation. Des jeunes, des vieux, des infirmes, des Prêtres, des Abbés, des Moines de tout ordre & de toutes couleurs. Il y en avoit de noirs, de blancs, de gris, de bruns, de barbus, d'autres sans barbe; quelques-uns nuds-pieds, d'autres chaussés, mais tous distingués par la forme bizarre de leurs habits, & si satisfaits d'eux-mêmes, qu'il n'y en avoit pas un qui ne crût effacer son confrère en mérite & même en galanterie. La plupart de ces Frocards

s'étoient couplés avec de petites Religieuses fort éveillées, pour qui la liberté des Eaux paroissoit un souverain remède; car le Froc & le Petit-Collet ont leurs Petits-Maîtres aussi-bien que l'Epée, & ils ne se cèdent en rien du côté du ridicule. Les plus sages d'entre eux se promenoient à l'écart; & j'ai remarqué que nous les respections davantage, à proportion de ce qu'ils demeuroient dans les bornes de leur état. Et comme j'ai vu parmi eux de très-honnêtes gens, à qui nous rendîmes justice, je dois dire qu'il y avoit aussi des Egrillards, qui auroient mérité cent coups de discipline. Rien n'est en effet plus ridicule, que de voir des gens, qui par la singularité de leurs habits & de leurs manières, forment un Monde à part, & sont en contradiction perpétuelle avec le reste des Mortels, vouloir cependant rentrer dans ce Monde qu'ils méprisent, & y briller par les endroits mêmes qui devroient les en bannir. Au reste, cette espèce de gens a bien son utilité aux Eaux; car outre la variété du spectacle qu'ils fournissent, il y en a toujours parmi eux qui régaler le public de scènes fort divertissantes, comme nous verrons dans la suite.

Milady prit un plaisir singulier à voir cette confusion de monde. Mais elle admira surtout l'empressement de quelques vieilles Catholiques Hollandoises

pour s'entretenir avec les Moines. Comme on n'en voit point en Hollande, du moins avec leurs habits religieux, plusieurs d'entre elles prennent le prétexte des Eaux pour avoir la consolation de les voir tout à leur aise. Un Carme, un Capucin, un Recollet leur paroît un Ange; & heureux le Moine qui le premier frappe leurs yeux; il est sûr que rien ne lui manquera pendant la Saison, surtout s'il a l'air pénitent & mortifié. Nous prîmes plaisir à écouter un de ces Drolles, qui jouoit son rôle à merveilles. Comme on avoit indiqué le Bal public pour le soir, & que nous avions assez de tems pour nous habiller après midi, nous passâmes toute la matinée à nous divertir de cette espèce de Foire, avec Milady & ses deux Amis, qui faisoient notre compagnie ordinaire. Il me semble, nous dit-elle agréablement, voir ici l'Europe en son deshabilité; & je me la figure ici comme sur un grand Théâtre, où j'aime extrêmement à la voir jouer la Comédie. Il est vrai, répondit Mr. Lake, à qui cette idée plut beaucoup, que nous avons ici de tous les Caractères, & que notre *Spectateur* y auroit beau jeu. En effet, dit alors le Marquis, personne ne se masque ici; & ce qui me plaît davantage des Pièces que nous nous donnons les uns autres, c'est que nous jouons tous dans le naturel: car sans nous flatter, nous y faisons aussi notre rôle,

rôle, d'une façon plus ou moins ridicule. Nous plaifantâmes quelque tems sur cette idée qui nous rejouïffoit, & le Marquis nous fit faire sur ce fujet des réflexions également judicieufes & spirituelles. L'idée, nous difoit-il, qu'il a plû à Milady de nous donner de ce concours de personnes qui font ici, & qu'elle compare à l'Europe dans son deshabilité, me paroît tout à fait juft. Rien ne peut mieux exprimer ce mélange de bonnes & de mauvaiſes qualités que chacun laiſſe entrevoir, & qui offre un vaſte champ aux réflexions d'un Eſprit Philoſophe. Nous voyons ici, continua-t-il, des Vices, & des Mérites de toute eſpèce; & ſ'il m'étoit permis d'ajouter quelque choſe à la penſée de Milady, je dirois que je regarde la Saison des Eaux, comme un Livre extrêmement utile à qui voudroit étudier le Monde par le Monde même; parce que ces lieux où l'on ſe rasſemble, forment un tableau abrégé de la partie la plus intéreſſante du Monde connu. Il ſemble que l'Europe ſe trouve ici par Députés, pour y expoſer les Caractères originaux, que l'on auroit peine à démêler ailleurs... Courage, Monsieur, dit Milady, mon idée gagne trop à votre commentaire, pour vouloir en conteſter la ſolidité. Je ſuis ſi fort de votre avis, continua-t-elle, que ſi j'avois un fils à faire voyager, je voudrois qu'il fît le tour des Eaux Minérales

les les plus célèbres; persuadée qu'avec un Guide capable de lui faire observer avec sagesse la variété des Caractères qui s'y trouvent, il tireroit autant de fruit de ce voyage, que de celui du Monde entier.

Le tumulte de ce grand nombre de personnes qui étoient dans la rue, ne nous permettant pas de suivre exactement une conversation si morale, nous allâmes visiter les Boutiques où l'on vend les Ouvrages de Laque qui se font à Spa. Je ne me souviens pas d'avoir rien vu de si galant que ces Ouvrages. Ils imitent si parfaitement les Vernis de la Chine & du Japon, qu'il faut être connoisseur pour ne s'y pas tromper. Mais en quoi les Ouvriers excellent, c'est dans les Miniatures qu'ils peignent sur ces ouvrages, & qui conservent leur éclat & leur coloris sous le vernis, avec autant de netteté que si elles étoient sur le vélin. Nous vîmes des Toilettes de cette espèce, que l'on vouloit vendre quinze pistoles, & qui ne contenoient que quatorze pièces. Elles étoient toutes magnifiques, & sur chacune étoient peintes des Métamorphoses d'Ovide, dont les sujets étoient choisis & bien assortis. On trouve dans ces Boutiques cent sortes de petits meubles galans, comme des Boîtes de Quadrille, des Etuis de Montre, des Paniers de Dessert, des Canes, des Tabatières toutes différen-

tes

tés pour le goût, la peinture & la façon. Il y en a à tout prix, selon l'Ouvrage & l'Ouvrier, car tous ne sont pas également bons. Les Crouets par exemple, lorsque j'y étois, excelloient pour la Fable & l'Histoire; Le Lou, pour le Paysage & les Perspectives; & Dagly, au Pigeon blanc faisoit le meilleur Vernis, à l'épreuve de l'eau & du feu. Nous trouvâmes chez ce dernier un goût original pour les Fruits & les Figures de la Chine & du Japon, qu'il faisoit dans la dernière perfection, soit en plat, soit en relief. Comme ces petits Ouvrages font l'unique commerce des habitans du Bourg de Spa, tout le monde presque y travaille, & l'on est sûr d'en trouver des Manufactures dans toutes les maisons qui ne tiennent point Auberge. L'affection avec laquelle les Ouvriers reçoivent tous ceux qui les vont visiter, fait que l'on va souvent les voir travailler. Ils sont fort dociles aux avis qu'on leur donne, & ils se conforment avec plaisir aux critiques que l'on fait de leurs ouvrages. Cette liberté qu'ils laissent aux Etrangers de les venir voir dans leur Atelier, n'est pas un des moindres amusemens que l'on trouve à Spa.

Nous entrâmes chez une douzaine de ces Ouvriers, & nous y prîmes tant de plaisir, que nous en aurions sûrement vu bien davantage, si nous ne nous étions pas arrêtés chez l'un d'eux, à consoler
une

une fille du voisinage, qui se disoit tourmentée depuis quelques nuits par l'apparition d'un Lutin fort incommode. Comme nous en avons déjà entendu parler, nous nous crûmes obligés de travailler à lui ôter de l'esprit cette imagination ridicule; & après lui avoir dit tout ce que nous crûmes de plus propre à la calmer sans y pouvoir réussir, nous la regardâmes comme un cerveau blessé, & nous revînmes fort vite à l'Auberge, parce que l'heure du dîner approchoit.

Quand nous fûmes à table & que l'on y eût lié conversation, on y parla beaucoup du Lutin qui tourmentoit la fille d'une des premières Auberges du Bourg, & l'on en disoit des choses étonnantes. Cette histoire avoit tellement effrayé deux Dames qui y logeoient, qu'elles en étoient sorties pour venir chez nous; & chacun paroissoit si persuadé de la réalité de l'Apparition, que nous n'osâmes plus la combattre. Nous eûmes même à ce sujet quelques paroles assez vives avec un bon Prêtre qui mangeoit avec nous, & qui s'échappa jusqu'à nous faire des menaces d'informer l'Evêque & Prince de Liège, du scandale qu'il nous accusoit de donner par nos réflexions incrédules. Cette petite contestation nous obligea à nous retirer un peu plutôt, sous prétexte de nous aller habiller pour le Bal.

Ce Bal fut très-nombreux; l'humidité
que

que la pluye avoit laissée dans les Prairies, en avoit ramené tout le monde au Bal public; & comme chaque Cavalier a droit d'y mener une ou plusieurs Dames, en payant seulement quatre escalins à la porte, la foule y fut si grande, qu'il ne restoit presque point de place pour danser. Le ridicule Comte de L... y brilla, à son ordinaire, par mille traits d'impertinence. Il voloit de Dame en Dame, & leur faisoit à toutes un compliment banal, aussi fade que l'étoit sa figure. Il s'étoit si bien fait connoître, que personne ne s'en offensoit; les Dames même les plus sérieuses lui rioient au nez; & dès-que ses folies leur avoient arraché un petit sourire, il ne manquoit pas d'en faire confidence à la première qu'il rencontroit, & s'en faisoit honneur comme des marques d'une passion naissante pour lui. Milady fut obligée de danser avec lui, & d'accepter enfin pour le jeudi suivant, le Bal qu'il lui avoit offert, quoiqu'elle eût été charmée qu'il l'eût oublié. La fatigue que nous avoit causé la longue promenade que nous avions faite le matin, depuis quatre heures jusqu'à onze, obligea Milady de se retirer avant la fin du Bal, & nous la suivîmes.

Nous trouvâmes le lendemain beaucoup moins de monde que de coutume à la Fontaine du *Poubon*. La plupart des Buveurs l'avoient quitée pour aller
aux

aux autres Fontaines, qui sont hors du Bourg; car, comme je l'ai déjà insinué, outre le *Pouhon*, il y a encore plusieurs Fontaines minérales, dont les deux plus célèbres sont la *Géronstère* & la *Sauvenière*; les autres, connues sous le nom du *Tonnelet*, du *Bariffart*, du *Wattroz* & de *Nivezé*, sont extrêmement négligées. Ordinairement, & presque toujours, ceux qui doivent boire des autres Fontaines, s'y préparent en prenant pendant quelques jours les Eaux du *Pouhon*; parce qu'au rapport des Médecins & des Chymistes, ses Eaux contiennent essentiellement toutes les propriétés des divers Minéraux qui se trouvent dans les autres; enforte qu'on la regarde communément comme la Quintessence & l'Elixir des autres Sources. Cette remarque est fondée sur les Indications naturelles, que le Sr. Salpeteur, Chymiste & Apoticaire de Liège, a confirmées par les analyses journalières qu'il fait de ces Eaux. Comme cet homme est dans l'habitude de venir à Spa tous les Etés, depuis plus de quarante ans, & qu'il y a une Boutique assez bien fournie des Drogues les plus nécessaires, on va chez lui comme dans un Café, & chacun se fait un plaisir de l'écouter. Nous y entrâmes aussi avec nos Dames. Sa maison, quoique très-petite, est extrêmement commode pour les Buveurs, en ce qu'elle est au coin de la Fontaine, & voisine de petits appartemens

mens nécessaires à l'écoulement des eaux. Ce bon-homme, qui a passé toute sa vie à l'observation de ces Fontaines, nous en apprit cent choses curieuses. Entre autres il nous dit, que le Pouhon est un poison mortel pour les Vers, les Insectes, & pour tous les Animaux qui y ont du rapport. Il en fit l'expérience sous nos yeux. Il remplit à l'heure même un grand vase de l'eau du Pouhon, il en remplit un autre d'eau douce, qu'il alla puiser lui-même à la Fontaine qui est au milieu de la Place; il mit ensuite une petite Anguille très-vive dans chacun de ces vases. Nous les considérâmes attentivement, la montre sur la table. Celle qui étoit dans l'eau minérale, fit autant d'efforts pour s'en tirer, que si elle avoit été dans l'eau bouillante; & après quelques mouvemens, elle y mourut sans y avoir été plus de quatorze minutes. Nous réitérâmes cette expérience sur des Vers de terre, & des Grenouilles, que nous avions fait chercher à la Prairie par nos valets. Les Vers qui furent plongés dans l'eau du Pouhon, y furent tués dans l'instant, la Grenouille y vécut une heure: tandis que les Vers & l'autre Grenouille qui étoient dans l'eau douce, vécutent jusqu'à midi, & l'Anguille y vivoit encore le lendemain. Cette expérience nous confirma l'utilité souveraine de ces Eaux dans les maladies *vermiculaires*; parce

qu'il est à présumer qu'elles sont également meurtrières aux Insectes qui s'engendrent dans le corps humain. L'Apoticaire nous fit voir à ce sujet, la figure d'un Insecte extraordinaire, qu'une Demoiselle du pais de Liège avoit rendu par la voie des urines, quelques années auparavant. Le fait est assez curieux pour trouver ici sa place.

Une Fille de qualité, qu'il nous nomma, rendoit depuis plusieurs années, par les urines, une quantité de sang considérable, & sentoit des douleurs de reins fort cuisantes. Ce mal n'étoit pourtant pas continuel, & les accidens qui le suivoient n'étoient pas également violens, mais les intervalles de son mal le lui rendoient encore plus douloureux lorsqu'il revenoit. Sa perte de sang si souvent réitérée, & ses insomnies, l'avoient tellement épuisée, qu'elle étoit d'une foiblesse extrême. Elle avoit consulté tous les Médecins du pais, qui, faute de bien connoître la nature de son mal, l'avoient accablée de médecines, ou contraires, ou du-moins inutiles. L'un d'eux, plus équitable, lui avouant ses incertitudes sur sa maladie, lui conseilla d'aller aux Eaux de Spa, & de prendre surtout celles du Pohon. La Demoiselle suivit son avis, & s'en trouva bien. Les Eaux firent en elle les effets accoutumés, quoique sa foiblesse l'obligeât de les prendre tous les matins au lit. Ses douleurs di-

mi-



INSECTE.
*Sorti des reins d'une
Dame, par l'effet des Eaux
du POUHON.
Représente dans sa grandeur
naturelle.*

GEDIERTE
*Gekomen uit de Nieren van een
Vrouw, door de kracht van 't Water
van POUHON.
volgens syn natuurlyke
grootte.*

N.^o 4.

*AN INSECT in it's naturel Size brought away from the Kidneys of
a Woman by the Drinking of the POUHON Water s.*



Faint, illegible text, possibly a title or a line of a poem, located below the main illustration.

minuèrent dès le quatrième jour, & le septième elle rendit par les urines l'Insecte dont je joins ici la figure. Cet Animal ressembloit à un Poisson armé de différentes pointes en forme de nageoires. Il avoit la gueule fort large, & la tête armée de deux cornes fort aigues; & suivant les apparences, il s'étoit formé dans les reins de cette Demoiselle, & s'y nourrissoit. Les pointes dont il étoit muni, causoient les douleurs dont la Malade se plaignoit; & en ouvrant incessamment les vaisseaux contigus, entretenoient cette perte continuelle de sang dont les urines de la Demoiselle étoient teintes. Les eaux du Pouhon, après avoir tué cet Animal dans sa retraite, eurent encore la force de l'en expulser par les mêmes voies. Dès ce moment la Demoiselle fut guérie sans retour, & a vécu, à ce que l'on nous dit, plusieurs années depuis. La figure de cet Insecte nous parut si singulière, que je priai l'Apoticaire de me permettre de le dessiner, & il me confia l'Estampe qu'il en avoit. Un prodige de cette espèce n'est point oublié à Spa, & il y avoit encore alors quantité de vieilles gens témoins du fait, & plusieurs d'entre eux nous le certifièrent.

Ce n'est pas le seul exemple, nous dit Salpeteur, que l'on ait de la vertu du Pouhon contre toutes sortes de Vers. On lit dans le rare *Traité* que le célèbre

Henri de Heers, Médecin de Tongres, a composé sur les Eaux de Spa, un fait pareil, qu'il raconte sur la bonne foi de Ghérinx Médecin de Liège. Une Femme âgée de quarante six ans souffroit, dit-il, des maux étranges dans le bas-ventre, qu'elle avoit fort gros; & avoit consulté pendant huit ans entiers tout ce qu'elle avoit connu de Médecins habiles, sans trouver le moindre soulagement. On lui conseilla les Eaux de Spa, comme une dernière ressource dans les maladies incurables. Elle les prit constamment pendant plusieurs semaines, & elle s'aperçut de leurs bons effets par des évacuations, dont la longue suppression passoit pour la cause principale de son infirmité. Elle rendit ensuite beaucoup d'eau, & jetta enfin par les urines un Ver long d'environ quinze ou seize pouces. Ce Ver avoit la figure d'un Lézard. Il avoit quatre pieds, & la queue longue & pointue. Sa couleur étoit cendrée, mais il paroissoit rougeâtre lorsqu'on le mettoit dans l'eau. Cette Dame continuant toujours l'usage des Eaux, rendit quelques jours après huit ou neuf autres petits Vers de même figure, avec une quantité si prodigieuse de gravier qui s'étoit amassée pendant sa maladie, que son ventre s'affaissa tout d'un coup & qu'elle se sentit soulagée. Le même de Heers raconte encore, que par l'usage de ces Eaux il a guéri un

Jeu-

Jeune-Homme de Liège, nommé d'Ouf-fet, qui rendoit des Vers par toutes les voies naturelles, & qui en jetta seize en sa présence en une seule fois, par les urines. Il ajoute qu'un Insecte s'étant glissé dans l'oreille d'un Païsan endormi sur l'herbe, on n'étoit venu à bout de calmer les douleurs qu'il lui causoit, qu'en faisant couler dans son oreille quelques gouttes d'Eau minérale, & que l'acidité de l'eau y ayant tué l'Animal, on l'en retira quelques jours après par morceaux.

Le plaisir que nous prîmes à la conversation & aux histoires de notre Chymiste, nous amusa fort agréablement jusqu'au dîner. Comme nous nous étonnions des connoissances qu'il avoit de ces Eaux, & qu'elles nous paroïssent supérieures aux études d'un homme de sa profession, il nous répondit modestement, qu'il devoit à Mr. Nessel, Médecin de Liège, le peu qu'il savoit; & qu'il l'avoit appris, en suivant ce Docteur dans les opérations qu'il avoit faites sur ces Eaux en 1698. Voici, dit-il, quelle en fut l'occasion. Le grand Tremblement de terre que nous ressentîmes le 18 de Septembre de l'an 1692, avoit donné lieu à quantité de personnes de décrier nos Eaux, de débiter qu'elles étoient entièrement changées, & qu'elles avoient perdu leur vertu. On fondeit cette calomnie sur la confusion que ce

Tremblement avoit dû apporter dans les Sources de nos Fontaines, en les mêlant avec des Veines d'eau douce & commune; & on prétendoit le prouver par de nouvelles crevasses & des fentes qui s'étoient effectivement faites aux Montagnes & aux Rochers, d'où le Pouhon prend sa source, environ à une portée de mousquet d'ici. Le malheur des tems, & les guerres dont le païs avoit été affligé pendant ces dernières années, ayant rendu les chemins plus dangereux, & les voyages moins surs à cause des Partis ennemis, servoient encore à prouver le discrédit de nos Eaux; & l'on concluoit qu'elles étoient moins salutaires, parce qu'elles étoient moins fréquentées.

Sur ces considérations, le Sr. Edmond Nessel Médecin de Liège, qui avoit une grande connoissance de nos Fontaines, se transporta ici, pour examiner sur les lieux si ces bruits avoient quelque fondement réel. Il m'engagea (dit l'Apoticaire) à l'aider dans cet examen, persuadé que je pourrois lui être de quelque secours, & que mon assiduité à venir régulièrement aux Eaux de Spa tous les Étés depuis 15 ou 16 ans, m'auroit rendu plus sensible à la prétendue diminution de leurs qualités. Ce Docteur me fit l'honneur de m'affocier à ses observations. Nous allâmes ensemble à toutes les Fontaines, nous les goutâmes, & nous

nous les trouvâmes à peu près les mêmes qu'elles étoient avant le Tremblement de terre. La seule où nous trouvâmes quelque changement sensible, fut la Fontaine du Pouhon. Mr. Nessel eut peine à la reconnoître. Mais loin que ce changement fût une altération de ses qualités, il lui parut évidemment que ses Eaux étoient devenues du double plus minérales qu'elles n'étoient. Nous fîmes même une observation curieuse à ce sujet: c'est que ses Eaux, quoique plus chargées de Minéraux qu'auparavant, demeurent belles & claires en tout tems; au lieu qu'avant le Tremblement de terre, elles étoient sujettes à se brouiller dans les tems d'orage & de pluye.

Nous ne nous contentâmes point de ces observations générales; nous voulûmes les justifier par la coction, la distillation, la fermentation, l'évaporation des Eaux de chaque Fontaine, & par tous les moyens que la Chymie a inventés pour arracher le secret de la Nature. Nous réitérâmes plusieurs fois nos analyses, pour n'avoir rien à nous reprocher; car il est d'expérience que les Eaux Minérales cachent pour ainsi dire leurs qualités en certains tems, & de-là vient la diversité des observations. Pour nous, il nous parut qu'en général elles avoient les mêmes qualités: nous y reconnûmes la même quantité de Sels, de

Souphre & de Minéraux qu'on y avoit remarqués avant l'année 1692. Nous éprouvâmes même avec la pierre d'Aiman les rubriques provenues de nos opérations, & nous les trouvâmes également martiales & ferrugineuses. Mr. Nessel dressa un procès verbal de nos observations, qu'il présenta au Sérénissime Prince Clément de Bavière, qui étoit pour lors Evêque de Liège. C'est ce Prince, nous dit-il, dont vous voyez les Armes sur le frontispice de la Fontaine. Son Altesse, convaincue de la solidité des observations de ce Médecin, voulut qu'on les imprimât pour détromper le Public, & fit graver en lettres d'or sur le Chapiteau de la Fontaine du Pohon, l'Inscription ingénieuse que vous y voyez.

Nous sortîmes de sa boutique pour l'aller lire, car personne de nous n'y avoit encore fait attention. Nous l'expliquâmes à nos Dames, qui s'étonnèrent que j'en chargeasse mes tablettes, vu qu'elles n'y trouvoient rien de fort merveilleux. Elle est en effet plus curieuse qu'élégante; parce que voulant en former un Chronographe, on a été obligé de s'assujettir à des mots, dont les lettres numériques pussent marquer l'époque du Tremblement de terre arrivé en 1692. Il est aisé de le voir en additionnant chaque lettre numérique selon sa valeur, ainsi qu'elles paroissent dans cette Inscription.

A TERRÆ MOTV LONGE VBE-
RIOR, NITIDIOR, GVSTV-
QVE FORTIOR SCATV-
RIVIT.

C'est-à-dire,

*Depuis le Tremblement de Terre, cette
Fontaine est devenue plus abondante, plus
claire, & plus forte au goût.*

En cherchant cette Inscription nous en
trouvâmes une autre dans le même goût,
que je rapporte parce qu'elle contient
un Evènement célèbre à Spa par le dom-
mage qu'il y causa. La voici.

POSTRIDIE MARCI AQVA AP-
PVLIT VSQVE.

C'est-à-dire,

*En 1674, l'Eau monta jusqu'à cet en-
droit, le lendemain de la Fête de St.
Marc.*

Comme cette Inscription est placée au
moins à cinq pieds du rez-de-chaussée,
nous en inférâmes que l'inondation avoit
été générale par tout le Bourg. Salpeteur
nous dit que toutes les salles & cuisines
avoient été sous l'eau, & que lorsque les
pluyes ou les neiges sont abondantes, le

Bourg est fort exposé à ces defastres vers la fin de l'Hiver. Il nous assura même que l'on n'y est pas plus en sureté dans les Etés orageux, & il nous cita une inondation plus récente qui avoit duré plusieurs jours; c'étoit au mois d'Août 1720. Les pluyes continuelles de cet Été avoient tellement enflé le Ruisseau, qu'il se déborda tout d'un coup, & forma un Torrent si impétueux, qu'il entraîna des éclats de roches, déracina des arbres, & renversa plusieurs maisons du Bourg. On a consacré encore la mémoire de cet Evènement par le Chronographe suivant.

IN DIE TRANSFIGURATIONIS
CHRISTI FACTA SPADENSIS
INUNDATIO.

C'est-à-dire,

*Il arriva une grande Inondation à Spa, le
jour de la Transfiguration du Seigneur,
en 1720.*

Affurément, dit Milady, je crois que c'est ici la région des Chronographes, je ne sache point en avoir tant ouï parler de ma vie. On jugeroit à cela seul que le País de Liège est un País de Prêtres & de Moines, car ces phénomènes littéraires sont les fruits de leur oisiveté.

Ne

Ne seroit-il pas plus court de marquer tout naturellement l'année, que de fatiguer les yeux des Lecteurs par ce mélange ridicule de grandes & de petites lettres qui défigurent les Inscriptions ? Après tout, Madame, dit le Marquis, je ne sai si le Public perdrait beaucoup à en ignorer le contenu, & je ne vois pas l'intérêt que vous prenez à vouloir qu'on eût marqué plus clairement ces petits évènements. C'est justement, dit-elle, parce qu'ils n'en valent pas la peine, que l'air mystérieux & savant dont on les a revêtus me déplaît. Il me semble, reprit Mr. Lake, que Milady n'aime point que l'on profane les Inscriptions pour les faits communs, & je suis de son avis par rapport aux deux dernières ; mais je trouve qu'un Tremblement de terre mérite bien que l'on en marque l'époque, ainsi elle nous passera la première. Il étoit d'ailleurs trop important aux habitans de Spa de rassurer le Public sur la vertu constante de leurs Fontaines, pour laisser ignorer à la postérité qu'elles n'avoient rien perdu de leurs forces dans le Tremblement de 1692. Après avoir un peu badiné sur les raisons d'intérêt que le Gouvernement de Liège avoit eues de placer la première Inscription, nous retournâmes à la boutique de Salpeteur, pour écouter le reste de sa Dissertation. Il en reprit le fil avec plaisir, & nous admirâmes en lui

lui un trait de modestie & de docilité, rare parmi des demi-savans. Il nous avoua que le célèbre Mr. Chrouet, Médecin du voisinage, avoit fait depuis des découvertes bien supérieures à celles du Sr. Nessel, sur les qualités de ces Eaux. Quoique ses observations, dit-il, soient toutes contraires à celles que nous avons faites, je les crois plus sûres que les nôtres. Nous avons l'expérience pour nous; mais il soutient les siennes de tant de raisons si doctes, qu'il me convainc sans me persuader. Il prouve par exemple, dit-il, que l'Eau du Pouchon n'est pas vitriolique, je veux le croire; cependant je ne puis le comprendre, parce que cette Eau produit tous les symptômes que le Vitriol a coutume de causer. Elle en a tout le goût, elle produit les mêmes effets dans le corps humain, & noircit avec la teinture de Noix de galle: bien plus, ajouta-t-il, elle noircit toutes les dents, & si l'on ne prend un soin extrême de les entretenir pendant que l'on boit les Eaux, elles deviennent de couleur d'ardoise en moins d'un mois, & se carient.

Mais si ce n'est pas le Vitriol qui fait tous ces effets, quelle en est donc la cause, lui dit Milady, & comment Mr. Chrouet l'explique-t-il? Il prétend, Madame, reprit le bon-homme, que ces effets sont produits par une composition de Souphre, de Terre & de Sel, incorporés

porés naturellement ensemble à cette Eau dans une certaine proportion ; & que cette composition agit alors par la vertu de ce mélange , sans qu'aucune des parties qui le composent puisse séparément produire le même effet. Il prétend enfin que leur acidité ne vient pas du Vitriol en essence , mais d'un Esprit acide , léger , subtil & pénétrant , qui se renouvelle toujours dans la fermentation intestine de ces Eaux. Il y a cependant , ajouta-t-il , une raison bien forte pour appuyer le Systême contraire. C'est que tous les environs de Spa sont remplis de Mines de cuivre & de fer , & qu'entre Franchimont , où vous avez été dernièrement , & le Village de Thœux qui n'est qu'à demi-lieue d'ici , il y a des Mines d'où l'on tire du Souphre & du Vitriol en abondance. Cela supposé , il est plus naturel & plus aisé d'imaginer que le goût vitriolique que l'on trouve dans nos Eaux , vient de ce qu'elles passent sur quelques Minières de Vitriol , dont elles demeurent impregnées. L'unique difficulté qui reste , c'est que les dernières Analyses , & surtout celles de Mr. Chrouet , n'ont pas découvert le moindre grain de Vitriol : c'est pourquoi ce Médecin , pour en expliquer le goût & l'odeur , les attribue à l'Esprit acide qui produit le même effet. En vérité , Monsieur , lui dit Milady d'un air ennuyé , voilà qui est trop savant pour moi. Je
vous

vous remercie cependant des jolies choses que vous m'avez apprises, mais il est tems d'aller dîner. Nous nous séparâmes avec parole de nous retrouver à la Prairie de quatre heures, où notre Italien donnoit une Fête à quelques Dames de Liège.

Cette Prairie, si fameuse parmi les Buveurs d'eau, tire tout son mérite de la difette extrême des Promenades de Spa. Tant il est vrai que la rareté fait le prix de la plupart des choses ! Il y a dans l'Univers mille & mille Prairies charmantes dont on parle beaucoup moins, parce qu'elles sont situées dans des lieux plus féconds en agrémens. Mais à Spa, où tout est roche ou montagne, le moindre gazon paroît un prodige, & l'on se recrie sur un Pré de quatre ou cinq arpens, comme sur la plus belle Promenade qui soit au monde. Il est vrai que dans la situation bizarre de ce lieu, cette Prairie a ses agrémens : on y respire le frais dès trois heures après midi, parce que la Montagne qui la couvre, la dérobe vers cette heure aux ardeurs du Soleil qui tourne alors à l'Occident. En même tems que l'on y est à l'ombre, on a le plaisir de voir les bizarres effets que produisent les rayons du Soleil sur les Montagnes opposées, où l'on aperçoit des échappées de vues admirables.

Cette Prairie a pris le nom de *Prairie de*





*La Prairie de quatre heures.
à Spa.*

*De Wey van Vier-uuren
tot Spa.*

N^o 5.

The Four o' Clock Meadow at Spa.

de quatre heures, parce que ce n'est que vers cette heure-là que l'on y trouve le frais. Elle est à cinquante pas du Bourg: on n'y peut aller que par un sentier pierreux, fort étroit, & taillé dans le roc même. Cette Roche, autour de laquelle il faut tourner, a quelque chose d'affreux à la vue; parce que c'est une Carrière d'où les Habitans tirent leurs pierres, & que l'on en voit en quelques endroits qui font frémir, parce qu'elles paroissent comme suspendues & prêtes à se détacher. Mais ces choses mêmes font partie des agrémens de cette Prairie. Elle est bordée d'un petit Ruisseau qui coule rapidement sur des pierres, qui forment en quelques endroits des cascades naturelles. Le bruit de ses eaux, joint à l'agitation légère des arbres dont la Montagne est couverte, y entretient continuellement cette espèce de murmure si doux, & si précieux aux Amans mélancoliques. Mr. Gratiani y avoit rassemblé tous les Instrumens du Bourg, pour en faire une sorte de Concert public. Il avoit disposé les Cors de chasse à l'un des bouts de la Prairie, & les Hautbois à l'autre extrémité: ces Instrumens se répondoient sans-cesse, & se réunissoient de tems en tems d'une façon fort agréable. Dans le bas de la Prairie qui est faite en demi-cercle, il avoit placé une Symphonie plus douce & plus régulière, à côté d'un Buffet garni de toutes

sortes

fortes de rafraichissemens pour les Dames, & de vins pour les Cavaliers.

L'Assemblée étoit nombreuse, & chacun fut très-satisfait de cette galanterie. Mais comme la foule augmentoit, nos Dames proposèrent de nous asseoir à l'écart, pour jouir plus tranquillement du plaisir de la Fête. Tout étoit si plein, que nous eûmes peine à trouver un endroit commode. Le Conseiller de Bruxelles qui mangeoit à notre table, nous aborda pour nous en indiquer un, & il se joignoit à notre Compagnie. Après avoir raisonné quelque tems ensemble sur la situation du lieu où nous étions, & sur la galanterie de l'Italien, le Conseiller demanda à Milady, si elle avoit ouï parler du Lutin qui avoit désolé une jeune Fille depuis peu de jours. Vraiment, lui dit Milady, j'ai parlé moi-même à la pauvre Enfant: c'est une petite folle, une visionnaire, qui ne fait ce qu'elle dit. C'est pourtant dommage, ajouta-t-elle, car elle est assez jolie. C'est donc à dire, Madame, répondit le Conseiller, que vous n'ajoutez pas foi à cette histoire? ... Point du tout, dit-elle; & tout ce que j'en crois, c'est que la Fillette a le cerveau blessé, ou le cœur pris: car ces sortes d'apparitions sont souvent des artifices inventés pour cacher des amourettes. Vous n'êtes point crédule, Madame, reprit le Conseiller; mais deux de mes amis qui ne
l'é-

l'étoient pas plus que vous, en ont vu des choses si surprenantes, qu'ils en sont convaincus par leurs yeux. Ce sont deux Officiers Hollandois, que vous ne soupçonneriez pas de trop de crédulité. L'un d'eux vient de m'en raconter l'aventure. Les Dames qui étoient avec Milady prièrent le Conseiller de leur en faire l'histoire, & il nous la raconta avec toutes ses circonstances, d'une façon fort agréable.

Puisque vous avez vu, dit-il, Mesdames, la Fille à qui cette histoire est arrivée, il est inutile que je vous dise qu'elle est jeune & jolie. Cette observation est pourtant nécessaire à mon récit. Car outre que toutes les Héroïnes d'Histoires doivent être aimables, les Lutins de l'espèce de celui-ci s'attachent rarement aux laides & aux vieilles. Cette Fille n'est pas aussi de ces caractères crédules à l'excès, & ne paroît pas d'une complexion assez amoureuse, pour faire croire qu'elle voulût jouer ce rôle pour cacher une intrigue. Elle est vive, gaye, & a toujours tenu une conduite fort sage. Elle a perdu sa mère depuis un an, & elle tient la maison sous les yeux de son père, qui lui laisse le soin de tout. Il y a toujours eu beaucoup de monde chez eux; mais comme il en partit il y a quelques jours deux familles entières, qui étoient venues ici des premières, il n'y restoit plus que six personnes, savoir

deux Dames avec leur femme de chambre, deux Officiers Hollandois, & un Moine dont je supprime le nom & l'habit, pour ne pas flétrir son Ordre. Ces six personnes font autant de témoins de cette aventure.

Il y a cinq ou six jours que cette Fille se plaignit qu'elle avoit été si fort tourmentée pendant la nuit, qu'elle n'avoit pu dormir. Elle disoit qu'elle avoit senti à diverses reprises qu'on tiroit ses couvertures, & que quelque chose de fort pesant s'étoit mis sur son lit. Elle avoit cru d'abord que c'étoit le gros chien de la cuisine qui s'étoit réfugié dans sa chambre, qui en est assez proche. Dans cette idée elle l'avoit appelé comme pour le caresser, sans pouvoir le reconnoître ni le faire approcher. Fatiguée enfin de cette inquiétude, elle l'avoit menacé d'un ton de colère; & dans le tems qu'elle s'armoit d'un bâton qu'elle avoit auprès de son lit, & qu'elle se levoit pour le chasser, elle avoit vu sa chambre remplie d'une si grande clarté, qu'elle s'étoit remise au lit toute tremblante, & qu'au cri qu'elle avoit fait le *Je ne sai quoi* avoit disparu. Tous ceux à qui elle fit ce conte, s'en moquèrent, & lui dirent que c'étoit un rêve ou le cochemar: d'autres lui dirent que c'étoit sans-doute un chat, dont les yeux jettent pendant la nuit des étincelles fort brillantes. La jeune Fille soutint que, soit qu'elle eût rêvé

rêvé ou non, l'objet de sa frayeur étoit plus gros & plus pesant qu'un chat. On l'en railla beaucoup; & à force de badineries, on vint à bout de l'en faire rire elle-même, & de lui persuader qu'elle avoit rêvé.

La nuit suivante la vision revint, mais avec des circonstances plus effrayantes. Elle se sentit éveiller doucement, par un mouvement assez léger. Elle crut même sentir une main dans son lit, & dans le moment qu'elle vouloit s'en saisir pour en arrêter l'indiscrétion, tout son lit fut éclairé d'une lumière subite, qui l'effraya au point que l'on peut imaginer. Elle fit aussitôt maints signes de croix sur elle, en fermant les yeux. La clarté disparut, mais ils n'eurent pas la force de chasser le Lutin. La main invisible recommença son manège, d'une façon aussi pressante que hardie. La Fille rouvrant alors les yeux, apperçut au pied de son lit une grande Croix de lumière qui paroissoit très ardente, entourée de caractères épouvantables, qu'elle prit pour une écriture magique. Le saisissement que ce spectacle lui causa, lui ôta la force de parler: & quand elle l'auroit pu, elle n'auroit ôsé le faire, parce qu'au dessous d'une Image de la Vierge qui étoit au pied de son lit, elle lut ces deux mots, *Tai-toi*, qui étoient écrits en caractères lumineux & très-distincts. Quand tout ceci ne se seroit

passé que dans l'imagination de cette Fille, on ne peut disconvenir que ces circonstances ne soient des plus effrayantes ; mais ce n'étoit encore que le prélude de ce qu'elle vit ensuite. Réduite à n'ôser crier, la pauvre Fille récitait en elle-même tout ce qu'elle favoit de Prières, & se vouoit à tous les Saints de sa connoissance. Il n'y eut sorte de Pélerinages qu'elle ne promît ; & oubliant dans son trouble qu'elle s'étoit cachée dans ses draps, elle attribuoit à ses vœux les ténèbres où elle n'étoit que parce qu'elle avoit fermé les yeux. Elle ne les eut pas plutôt ouverts, qu'elle pensa mourir de frayeur. Elle vit au bord de son lit un Spectre affreux, qui lui parut de la hauteur de la chambre. Cette figure avoit les bras étendus en croix, & la tête toute brillante de lumière. Ce qui pouvoit encore effrayer davantage, c'est qu'elle sembloit avoir plusieurs mains : l'une montrait du doigt la défense de crier, tandis que l'autre agitoit la couverture, sans que ce Spectre cessât cependant de former une figure de Crucifix. Une Vision si singulière parut à cette Fille une Apparition céleste ; & croyant que ce fût un Ange de lumière, elle ramassa ses forces pour se lever & se jeter à genoux. Dans l'instant elle se trouva si étroitement embrassée par le Spectre, qu'elle se crut perdue. Les caresses de cette figure,

égale-

également pétulante & affreuse, ne lui paroissant pas assez célestes, elle lutta longtems pour s'en débarasser; & se sentant pressée, elle appella du secours en criant de toute sa force. Ses cris ayant réveillé les Dames qui étoient dans la chambre voisine, elle firent lever leur femme de chambre pour voir ce que c'étoit. Cette femme ayant entrouvert la porte, apperçut un Spectre tout brillant de lumière, qui lui jetta du feu & de la fumée, en lui criant gravement, *Retire-toi, ou tu meurs.* Ici finit la seconde Vision.

Vous vous imaginez bien, Mesdames, l'allarme & la frayeur que cette histoire répandit dans la maison. Les Dames appellèrent du secours, mais personne ne vint. Le père dormoit dans un quartier reculé, & les deux Officiers étoient allés se promener à Verviers: c'est une petite Ville à quelques lieues de Spa. Dès que le jour fut venu, la pauvre Fille sauta du lit demi-morte, pour raconter son aventure à son père. Les Dames en descendant demandèrent leur compte, parce qu'elles vouloient quitter l'Auberge. Le père voyant le tort que ce Lutin alloit faire à sa maison, voulut maltraiter sa fille, & la traita de visionnaire. Les Dames prirent le parti de cette malheureuse, & sur la foi de leur femme de chambre, qui avoit eu sa part de l'aventure, jurèrent qu'il y avoit

un Lutin dans la maison, & un Lutin de la plus méchante espèce. Le Moine qui logeoit dans la même maison confirma la Vision, & par son témoignage, & par des exemples qu'il cita fort à propos. Vous savez, Mesdames, que ces sortes de gens ont toujours en poche cent histoires de cette espèce, & qu'un Moine rarement combat les Apparitions. Ceux de son Ordre surtout y ont un penchant d'autant plus naturel, qu'ils ne doivent la fondation de leurs plus riches Monastères qu'aux Visions de leur Instituteur. La question fut d'expliquer ou de définir celle de cette Fille. Le Moine assura, comme s'il en avoit eu révélation, que ce Spectre lumineux étoit l'ame de la défunte mère de cette Fille, qui étant détenue en Purgatoire, venoit demander du soulagement; & qu'il étoit d'avis que l'on eût recours aux Messes & aux Prières, & il offrit les siennes & son ministère. On alla sur le champ aux Capucins, qui dirent tous la Messe à cette intention.

Cependant, quoique l'Hôte pût faire, les Dames quittèrent la maison; mais sur les instances qu'il leur fit, elles s'engagèrent à ne point s'expliquer sur les raisons qu'elles avoient, afin de ne point décrier son Auberge. La Fille de son côté ne pouvoit se résoudre à retourner seule à son lit, & à force de promesses elle engagea une de ses servantes à coucher

cher avec elle. Ce ne fut qu'après maintes prières, que le Moine y avoit récitées en présence du père. La Croix lumineuse reparut cependant. La servante en fut extrêmement effrayée, & quoique le Spectre ne vint pas les inquiéter, elle jura qu'elle en avoit vu assez pour ne s'exposer pas à en voir davantage, & menaça aussi de quitter la maison si on l'y vouloit forcer. Le Moine s'aplaudit de l'éloignement du Spectre, comme si c'étoit déjà l'effet de ses prières. On fit recommencer des Messes: on a même écrit à Liège, pour en demander à plusieurs Couvens. Le Moine de son côté réitéra ses prières, & vers le soir alla jeter de l'Eau-Bénite dans tous les coins de la chambre.

Par malheur, ses Exorcismes ne firent aucune peur au Lutin. C'étoit un Lutin solitaire & fier, qui apparemment n'aimoit point la compagnie de la servante. La Fille étoit seule, & comme le Spectre n'en vouloit qu'à elle, il revint cette nuit la visiter, avec un appareil encore plus terrible que les nuits précédentes. La chambre parut en feu de tous côtés, & semée de petites Croix lumineuses, avec quantité d'écritures & de caractères, parmi lesquels l'importante défense de crier étoit plusieurs fois répétée très-distinctement. Au milieu de cette illumination, la Fille vit le Spectre avec une chemise toute de feu, s'avancer gra-

vement jusqu'à elle. Quand il fut auprès de son lit, il l'appella par son nom, & lui ordonna de lui faire place. La pauvre Enfant, déjà demi-morte de peur, sentant que le Lutin s'approchoit d'elle, fit des cris qui éveillèrent toute la maison. Personne n'ôsa pourtant sortir. Il n'y eut que son père, qui accourut avec quantité de Reliques qu'il avoit empruntées aux Capucins. Si le Spectre en eut peur, c'est ce que j'ignore; mais il étoit déjà disparu lorsque le bon homme entra, & il ne lui fut donné de voir que les Croix lumineuses & l'écriture, qui paroissoient encore à travers une fumée légère qui remplissoit la chambre.

Le père vit ces merveilles, & en fut presque aussi effrayé que sa fille, qui étoit à demi-morte & sans connoissance dans son lit. Le bon-homme alors courut à la porte du Moine, & le pria de venir à son secours, pour conjurer le Lutin de s'expliquer. Ce dévot Père s'en excusa, sur ce que la bienséance & sa Règle ne lui permettoient pas d'entrer sans l'habit de son Ordre, & fit beaucoup de difficultés d'approcher du lit d'une jeune fille. Il ouvrit enfin sa porte, & parut très-effrayé de ces phénomènes. Il se prosterna à la vue des Croix lumineuses, & après quelques prières auxquelles le bon homme répondoit de tout son cœur, il conjura l'Esprit de paroître. Le Lutin n'eut garde. Le pieux Moine

Moine attribua sa timidité à la vertu de son sacré froc, qui a toujours été terrible au Diable; & il en conclut que cet Esprit étoit un Ange de ténèbres transformé en Ange de lumière, du nombre apparemment de ces Génies si fameux chez les crédules Anciens sous l'infame nom d'*Incubes* & de *Succubes*.

Pendant toutes ces cérémonies, la Fille étoit restée évanouïe. Son père courut à la cave pour chercher du vin, & le Moine lui ordonna d'apporter avec lui une chandelle bénite, pour observer toute les traces du Lutin. Dès-que la chandelle parut, les Croix lumineuses & les écritures disparurent. La Fille revint aussi de son évanouissement, & raconta toutes les circonstances de la Vision, avec ce sentiment de frayeur & de persuasion que la réalité seule de ces objets terribles peut donner. Le Moine, pour la consoler, lui fit valoir la vertu de la chandelle bénite, il fit signe au père de la porter sur l'escalier, & aussitôt toutes les Croix reparurent. On lut même sur la cheminée ces mots très-clairement écrits, *Loin d'ici, Profanes*. Le Moine fit assez comprendre que cela ne regardoit que le bon-homme, & peut-être se seroit-il éloigné, s'il n'eût remarqué aussi quelques étincelles sur l'habit du Moine, pendant que la chandelle étoit éloignée de la chambre. Il craignit qu'il n'arrivât mal au Saint Homme;

mais elles disparurent aussi-tôt que l'on y eut mis de l'eau-bénite. Le père de la Fille avoit trop d'obligation au Religieux, pour le laisser exposé à ces symptômes ardens ; & quelque confiance qu'il lui marquât avoir dans la vertu de son saint habit, il ne voulut pas le laisser seul. Ils passèrent le reste de la nuit ensemble, & le père de la Fille se familiarisant à ce spectacle, éloigna plusieurs fois la chandelle bénite, pour se donner la consolation d'en admirer la vertu toute-puissante. Le jour parut enfin, & l'illumination cessa. Le Moine sortit pour aller dire la Messe, & ne revint au logis qu'à l'heure du dîner.

Les Officiers Hollandois, qui étoient revenus la veille de Verviers assez fatigués de la route, qui est extrêmement rude, n'avoient presque rien entendu de tout ce vacarme. L'Hôte même le leur cachoit avec soin, de peur qu'ils ne voulussent aussi le quitter. Mais ils ne tardèrent pas à en être informés. Le désordre où ils trouvèrent au matin la pauvre Fille, après une si fâcheuse nuit, leur donna occasion de la questionner. Elle avoit l'esprit si plein de son aventure, qu'elle la leur raconta bonnement, malgré la défense de son père. Heureusement pour elle, le bon-homme la surprit dans son récit, & la présence des deux Officiers arrêta sa colère. Ces Messieurs le rassurèrent sur ses craintes, & lui

lui protestèrent que loin de vouloir quitter sa maison, ils avoient résolu d'en chasser le Lutin. Ils le prirent ensuite en particulier, pour lui faire sur cet événement toutes les questions que la bienséance ne leur permettoit point de faire à sa Fille. Ils crurent appercevoir quelque chose de louche, à travers les merveilles que le bon-homme leur racontoit, & qu'il étoit prêt d'affirmer. Des Officiers, & des Officiers Protestans, ne sont pas plus crédules que Milady sur l'article. Ils se firent conduire à la chambre de la Fille, & se firent montrer les endroits où ces merveilles avoient paru. Ils y trouvèrent en effet des vestiges de Croix & de caractères bizarres, qui avoient roussi les Images & la tapissere. C'étoit dequoi les convaincre de la réalité de la Vision. Ces marques firent pourtant un effet tout contraire. Le bon-homme, après avoir traité sa fille de visionnaire, l'étoit devenu plus qu'elle après ce qu'il avoit vu, & s'offensoit de l'incrédulité des Officiers. Leurs doutes se fortifièrent par les circonstances qu'il ajouta de l'inscription qu'il avoit lue sur le devant de la cheminée, des étincelles qui avoient paru sur l'habit du Moine, & de la disparition des figures lumineuses à l'approche de la chandelle bénite. Ces Messieurs feignant de se prêter à la crédulité du bon-homme, demandèrent à voir cette merveilleuse chandelle. Il

alla la chercher ; mais il fut bien honteux en s'apercevant que dans le trouble où les cris de sa fille l'avoient mis , il n'avoit pris qu'une chandelle ordinaire. Les Officiers rirent beaucoup de sa méprise , & en profitèrent pour lui expliquer leurs soupçons. Ils convinrent avec lui que l'émotion où sa fille étoit , la justifioit parfaitement d'avoir aucune part à ce jeu. Le bon-homme s'ébranla , & il convint que dans les principes mêmes de sa Religion , ces Visions ne pouvoient venir de l'ame de sa défunte femme , & qu'il y auroit de la folie à penser qu'une mère revînt de l'autre monde exprès pour tourmenter sa famille , ou qu'elle pût se porter aux impudences dont la fille se plaignoit. Ces réflexions le ramenèrent à sa première incrédulité , & il pria ces Messieurs de l'aider à pénétrer un mystère qu'il lui importoit tant d'éclaircir.

Nous touchons au dénoûment , Mesdames , dit le Conseiller , & j'oserois bien parier que personne ne le devinera. En vérité , Monsieur , dit une Dame , je ne fais qu'en penser : toutes ces lumières m'effrayent , & je croirois presque qu'il y auroit de la Magie. L'autre fut du même avis. C'est donc de la Magie blanche , dit Milady ; car à vous parler franchement , je soupçonne un peu votre Moine de n'être pas aussi dévot qu'il affecte de le paroître. Milady
en

en veut toujours aux pauvres Moines, dit le Conseiller en riant, & je voudrois bien que cette histoire pût la rendre un peu plus charitable pour eux. J'en doute, dit-elle, mais voyons... Après cette petite pause, le Conseiller continua son récit.

Les Officiers imaginèrent plusieurs projets, dont le plus facile à leur gré fut choisi, & il a réussi comme ils l'espéroient. Ce fut que le père affecteroit un air triste jusqu'à parfait éclaircissement, & qu'il laisseroit continuer les Messes comme à l'ordinaire; qu'il feroit coucher sa fille dans la chambre que les Dames avoient laissée vacante; que l'un des Officiers iroit se mettre dans le lit où la fille avoit couché jusqu'ici, tandis que le second Officier avec le bonhomme en attendroient l'évènement dans la cuisine. Tout ceci fut tenu extrêmement secret entre eux trois: la fille même n'en fut avertie qu'hier au soir, & précisément à l'heure qu'elle devoit se retirer. Son rôle en fut plus naturel; car l'idée de ce qui la menaçoit, lui fit verser des larmes pendant tout le soir, & l'on ne pouvoit la résoudre à s'aller coucher. Elle passa cependant dans la chambre vacante, & les Officiers suivirent leur plan. Le père, pour mieux cacher sa défiance, engagea le bon Moine à renouveler ses prières à la porte de la chambre de sa fille, & à y jeter de
l'eau-

l'eau-bénite. Chacun se retira ensuite , & l'on éteignit toutes les lumières.

Deux heures se passèrent dans un grand silence. L'Officier qui étoit dans le lit de la fille , attendoit impatiemment la Vision. Il commençoit même à croire que le Lutin avoit plus de peur de lui que de l'eau-bénite , lorsqu'il entendit ouvrir doucement la porte de la chambre. Il affecta un sommeil tranquille ; & après avoir entendu faire plusieurs tours dans la chambre , il sentit quelque chose qui vouloit lever sa couverture. Comme il s'en étoit étroitement enveloppé , il fit quelque résistance , qui obligea le Lutin de s'éloigner. Dès-qu'il le sentit un peu moins près de lui , il entrouvrit ses couvertures , & aperçut toute la chambre en feu , des Croix de lumière , des Lettres de feu , & un Spectre horrible qui paroissoit vomir des flammes & de la fumée. Cet Officier m'a avoué , que tout accoutumé qu'il est au feu , & tout intrépide qu'il se crut , il en avoit été effrayé d'abord : & il est aisé de le croire ; parce que la véritable Valeur ne consiste pas à éteindre les mouvemens naturels de frayeur , mais à les surmonter. Quoi qu'il en soit , le Spectre après avoir murmuré quelques paroles barbares autour de la chambre , se rapprocha du lit. L'Officier qui l'observoit , prenant alors son tems , lui jetta sur le cou un nœud cou-

lant

lant dont il avoit attaché le bout à l'un des pieds du lit, & tirant alors la corde de toute sa force, terrassa le Spectre, & se jetta impétueusement sur lui, en jurant que s'il ne parloit il alloit l'étrangler. Sa chute fut encore plus effrayante que sa figure: elle fut accompagnée d'éclairs, & d'un éclat pareil à celui d'un coup de pistolet, qui remplit toute la chambre de fumée. L'Officier sans se déconcerter demeura collé sur lui, & le tenoit à la gorge; car ce Spectre étoit de chair & d'os, comme les autres hommes. Il y a même apparence qu'il n'étoit pas aussi courageux qu'il étoit horrible; car il se demena longtems pour tâcher de se dérober de dessous l'Officier, qui crioit toujours, en jurant qu'il seroit plus fort que le Diable. Le bon-homme & l'autre Officier accoururent au bruit avec des flambeaux & des armes, & dégagèrent au plutôt le Spectre de dessous son vainqueur, dans l'impatience de le voir. Mais quelle fut leur surprise, quand ils reconnurent que ce Lutin si terrible & si opiniâtre n'étoit autre que le Moine, qui jouoit cette farce! Le motif n'en étoit plus obscur, & il fut aisé de comprendre, même avant son aveu, que toutes ses lutineries n'avoient pour but que d'effrayer la pauvre fille, & de profiter du trouble que ses Apparitions lui faisoient, pour satisfaire sa lubricité. Le bon-homme qui le

com-

comprit d'abord, entra dans une fureur que l'on eut peine à arrêter. C'est donc toi, misérable, lui dit-il, qui décries ma maison & qui deshonoras ma fille! Tu périras, malheureux... Et se jettant aussitôt sur lui, il se seroit porté aux dernières extrémités, si les Officiers ne l'avoient retenu. Peu s'en falut qu'il ne lui fit éprouver le sort d'Abailard. Il le méritoit; mais les Officiers, aussi sages que vaillans, l'empêchèrent de faire aucun éclat.

Ce misérable Moine se relevant alors sur ses genoux, demanda pardon de sa faute, & fit en pleurant toutes les bassesses dont une ame aussi corrompue est capable. Il confessa son crime, mais il avoua qu'il n'avoit été commis que dans son imagination, & qu'avec toutes ses apparitions il avoit perdu sa peine & son repos. Cette scène fut très-divertissante, parce que tout l'attirail qui le rendoit auparavant si épouvantable, dépouillé de la prévention de Lutinerie & vu de près, avoit quelque chose de burlesque. Ce Moine, qui a la taille très-haute, s'étoit mis sur la tête une sorte de bonnet de papier pointu à la *Mandarine*, & avoit passé un bâton dans les manches de sa robe, qui les tenoit étendues en forme de croix; il avoit une chemise par dessus son froc; & par les ouvertures des poches qui sont au-dessous de ses bras, il passoit ses mains,

mains, dans chacune desquelles il tenoit deux phioles, dont l'une étoit de *Phosphore fulgurant*, & l'autre de *Phosphore fumant*, au moyen desquelles il remplissoit tout à son gré de feu & de fumée. Par malheur pour lui, la phiole de Phosphore fulgurant s'étoit brisée dans sa chute; & comme l'agitation en rend le feu très-subtil, il lui a brûlé deux doigts de la main droite, dont il restera apparemment estropié.

Les Officiers voulurent que la Fille vît son Lutin dans cet équipage: c'étoit même une précaution nécessaire pour guérir le trouble de son imagination, & pour en prévenir les fâcheuses suites. Le Moine eut beau prier qu'on lui épargnât cette confusion, il fallut s'y soumettre. Le père alla chercher sa fille, elle vint toute tremblante; mais sa frayeur se dissipant à la vue de l'état ridicule où étoit son Lutin, elle lui dit mille injures, & se donna le plaisir de le souffleter avec sa pantoufle. Le père y ajouta quelques gourmades, que les Officiers arrêterent enfin, pour le questionner sur la nature de ces merveilleux Phosphores, dont ils voulurent savoir la composition. Le Moine s'en défendit quelque tems; mais sur les menaces qu'ils lui firent de le livrer à la Justice, comme perturbateur du repos des Familles, & comme profanateur des choses les plus saintes de la Religion, il leur en promit à chacun deux

phioles qui lui restoient dans sa chambre, & leur donna la clé de son coffre pour aller chercher dans ses papiers la manière de le composer.

Quand ils se virent nantis de ces pièces, ils lui ôtèrent la corde du cou, & l'aiderent à se remettre en habit décent. Ils ont même eu la charité de panser sa blessure, & après lui avoir fait les reproches qu'il méritoit, ils lui ont conseillé de sortir au-plutôt des terres de Liège, de peur que cet éclat ne l'y fit arrêter. Il a suivi leur conseil, & après avoir exactement payé sa dépense, remboursé l'Hôte des fraix qu'il avoit faits pour les Messes, & laissé quelques ducats de dédommagement, il est parti dès quatre heures du matin pour Stavélo, petite Ville à trois lieues d'ici, où il sera d'autant plus en sureté, que le Prince de cette Ville étant Moine, il lui accordera plus facilement la franchise pour conserver l'honneur du saint habit. Quelque punissable que soit cette aventure, l'Hôte n'ose cependant la publier, parce que le País de Liège étant un Etat Ecclésiastique, il n'est jamais sûr de se faire partie contre les Prêtres & les Moines, qui y sont les maîtres. Par cette raison même il la tient secrète.

Eh bien, Monsieur, dit Milady, ne l'avois-je pas bien cru, que c'étoit le Moine, & qu'il y avoit quelque intrigue sous jeu? Croyez-moi, qui approfondi-

roit bien ces fortes d'Apparitions de Lutins & de Revenans, trouveroit que la plupart n'ont pas d'autre fondement. Le Peuple est naturellement crédule, & porté à la superstition; vos Moines y trouvent leur compte, & entretiennent ces idées puériles; le moins qui leur en revient, c'est l'argent des Messes, comme vous venez vous-même de nous l'apprendre. Cependant, Madame, répondit le Conseiller, cette erreur n'est pas aussi générale que vous le pensez, même parmi les Moines; & nous avons parmi eux des gens très-éclairés, & revenus de ces puérités. Il y en a ici qui sont extrêmement mortifiés du scandale que ce Misérable vient de donner; & pour ma part, je peux vous protester que si pareille affaire venoit à notre Cour, nous ne ferions aucune grace. Vous auriez raison, dit-elle, car toutes ces histoires viennent toujours des Prêtres ou des Moines ignorans. Cela même est si vrai, que de cent contes que l'on fera sur cet article, vous n'en trouverez pas deux arrivés dans les Païs Protestans. Il est si rare d'y entendre parler de Lutins, de Visions, d'Esprits ou de Possessions, que quand on a quelque histoire pareille à raconter, on est obligé d'en expliquer tous les termes pour s'y faire entendre. Cela est vrai, dit Mr. Lake; & quoique j'aye parcouru nos trois Royaumes, & voyagé en Suisse & dans tou-

te l'Allemagne, je ne me souviens pas d'avoir ouï raconter rien de pareil, que dans les Païs Catholiques. Aussi, continua-t-il, dès que l'on a parlé de Croix lumineuses, j'ai bien cru que toutes ces illuminations étoient l'effet du Phosphore.

J'ai eu la même pensée que Monsieur, dit le Marquis, parce que lorsque je fus en Hollande, on me raconta une petite aventure dans le même goût, qui s'y étoit passée récemment par pure plaisanterie. Roselli, si fameux par ses Aventures sous le nom de *l'Infortuné Napolitain*, en fut l'auteur. Cet homme tenoit à la Haye le Caffé le plus célèbre de toute la Hollande. Tous les Etrangers s'y rendoient, & on croyoit n'avoir rien vu dans les sept Provinces, si l'on n'avoit pas vu Roselli. Il avoit l'esprit vraiment Italien. Il étoit fin, grand Chymiste, mais encore plus grand Charlatan. Il avoit trouvé, ou acheté mille jolis petits Secrets de Médecine & de Chymie, qu'il savoit revendre bien cher, quand il trouvoit des dupes, & il n'en manquoit jamais. Les Seigneurs les plus qualifiés se faisoient un plaisir de le connoître, & l'on ne parloit que de lui. Madame l'Ambassadrice de France, qui avoit lu son Histoire, s'en étoit fait une haute idée. Elle se félicitoit en venant en Hollande d'y pouvoir connoître cet homme singulier, & elle avoit bien promis

mis à ses amies de Paris de leur en envoyer des relations. Dès qu'elle fut à la Haye, elle envoya un Page à Roselli, pour lui marquer l'envie qu'elle avoit de le voir. Roselli chargea le Page de demander à Son Excellence, comment elle souhaitoit de le voir, si c'étoit en homme ordinaire, ou en homme extraordinaire. L'Ambassadrice, qui ne le connoissoit que sous ce dernier titre, ne balança point à choisir. Le Page revint dire à Roselli, que Son Excellence l'attendoit à six heures du soir, (c'étoit en hiver), & qu'elle avoit une grande impatience de connoître un homme aussi extraordinaire.

Roselli ne manqua point au rendez-vous. Il prit son habit Italien, se couvrit la tête d'un chapeau à large bord, & monta dans un carosse. Il se fit annoncer. On le fit entrer dans la salle, & tandis que le Page étoit allé avertir Madame, Roselli éteignit toutes les bougies. La Dame, impatiente de le voir, vint au-devant de lui jusqu'à la porte de la salle. Roselli s'avancant gravement pour lui faire la révérence, agita deux phioles qu'il tenoit dans les mains, & remplit en un moment toute la salle de feu & d'éclairs. L'Ambassadrice, effrayée de ce spectacle, rentra dans son cabinet, Roselli l'y suivit avec son Phosphore fumant, & le remplit tout à coup d'une horrible fumée. La

pauvre Ambassadrice le prenant pour un Magicien, se sauva de chambre en chambre, & s'alla cacher au grenier. Le Page, aussi effrayé que sa Maîtresse, étoit allé donner l'alarme à la cuisine. Pas un des gens n'osa approcher. Il n'y eut que le Suisse, qui vint avec sa hallebarde pour chasser le prétendu Magicien. Roselli, offensé du compliment qu'il lui fit, lui poussa ses deux Phosphores sous le nez. Le pauvre Suisse se croyant perdu, se jetta tout tremblant à ses pieds, & lui dit en son langage : *Eh! Monsieur le Diable, ne me brûlez pas encore, vous m'aurez assez tôt.* Après cette expédition, Roselli remonta en carosse, & dès-qu'il fut de retour chez lui, il écrivit à l'Ambassadrice une Lettre très polie, pour lui faire excuse de son extravagance. Elle la lui pardonna, & perdit pour jamais l'envie de le revoir.

La compagnie rit beaucoup de cette aventure, & fut fâchée que l'heure du souper nous obligât tous à nous séparer. Milady voyant tout le monde en bonne humeur, proposa à la compagnie de venir prendre chez elle le petit souper des Buveurs d'eau. Elle avoit loué une maison entière, & un Cuisinier qu'elle avoit amené, lui préparoit fort proprement tout ce qu'elle vouloit. On s'en excusa d'abord par discrétion: mais sur les assurances qu'elle nous donna qu'on ne l'incommoderoit pas, toute la

com-

compagnie se rendit chez elle. Une demi-heure après nous nous mêmes à table, & nous trouvâmes un petit *Ambigu* servi très-proprement. La conversation fut extrêmement enjouée, & on la prolongea fort avant dans la nuit. Les Lutins revinrent sur le tapis, & comme c'est une matière inépuisable, chacun donna son histoire. Cependant on en revenoit toujours à celle du Phosphore, comme à la plus jolie. Eh! de grace, Messieurs, dit une Dame de la compagnie, apprenez-moi du moins ce que c'est que ce Phospore qui fait tant de merveilles.

J'aurai l'honneur de vous le dire, Madame, dit Mr. Lake, qui étoit à son côté, j'en ai beaucoup vu. Il y en a de plusieurs sortes. Quelques-uns sont naturels, & quelques-uns artificiels. Il y en a qui luisent, d'autres qui brûlent, quelques-uns qui fument, & il y en a qui ont toutes ces qualités ensemble. Ceux que la Nature produit, se trouvent dans les Mines; & ceux que la Chymie a inventés, sont composés de sels, de nitre, & d'autres matières semblables, & convenables à l'effet qu'ils doivent produire. Le plus commun est celui que les Artistes nomment la *Pierre de Bologne*, qui se trouve au pied du Mont Paterno, distant d'environ une lieue de France de la Ville de Bologne en Italie. Ce sont de petites pier-

res grises, inégales, & brillantes. J'en ai vu une à Rome, chez Monfignor Cellio, qui pèse cinq livres. Les plus petites cependant, & les plus luisantes, sont les meilleures. Ces pierres ne deviennent vrai Phosphore, qu'après qu'on les a calcinées. Le secret en fut découvert par un pauvre Cordonnier de Bologne, qui cherchoit la Pierre Philosophale, & qui crut que cette Pierre contenoit de l'argent, parce qu'elle a une couleur argentine & luisante. Mais au lieu d'y trouver le métal qu'il cherchoit en la calcinant, il découvrit par un heureux hazard ce merveilleux phénomène. Quand je passai à Bologne j'en achetai plusieurs, que j'ai encore dans mon cabinet à Londres. Mais le plus beau de tous, à mon avis, c'est le Phosphore fulgurant, inventé par Jean-Daniel Kraft; & c'est, selon toutes les apparences, celui dont notre Moine se servoit. On le conserve ordinairement dans une bouteille de verre, remplie d'eau commune, & bien bouchée. Dès-qu'on la secoue dans l'obscurité, ce Phosphore jette des éclairs; quand on le tire de la phiole, on le voit fumer; & si l'on s'en sert pour écrire sur le papier & sur la main, les lettres jettent un grand éclat: elles ne se voient pas au jour, mais dans l'obscurité elles brillent extraordinairement. Il faut cependant user de précaution, quand on s'en sert: car si l'on ma-
nie

ne trop rudement ce Phosphore, ou qu'on le frotte sur quelque chose trop violemment, il s'enflamme réellement, & s'écarte en plusieurs pièces, qui portent un feu aussi subtil & aussi pénétrant que celui du Tonnerre. Il y a peu d'années qu'un des plus fameux Chymistes d'Oxford en fut dangereusement blessé. Voilà précisément tous les effets de celui que le Moine employoit.

Mais ce qui vous étonnera, Mesdames, c'est que nous portons tous en nous les principes & la matière principale de cette merveilleuse composition. Jean-Daniel Kraft ayant remarqué que plusieurs personnes rendoient leur urine lumineuse dans l'obscurité, s'appliqua à en tirer cette partie éclatante dont il a formé son Phosphore, après bien des peines & des épreuves : c'est une des plus puantes opérations qu'il y ait dans la Chymie. Il y a encore un Phosphore liquide, qui fut inventé à Hambourg par un certain Brand, & qui est composé de fel noir. Il produit les mêmes effets que le Phosphore fulgurant, & fume beaucoup davantage. Il est plus commode pour écrire, & pour tracer des figures.

Tout cela est merveilleux, Monsieur, dit la Dame, mais je serois charmée d'en voir les effets, & il faudroit prier Mr. le Conseiller d'engager les deux Officiers à nous procurer ce plaisir. De tout mon

cœur, Mesdames, dit le Conseiller; & si vous voulez, j'irai les en prier tout à l'heure. On le prit au mot, & il y alla.

Mr. Lake continua la conversation, & il me sembla qu'il étoit aussi bon Chymiste, qu'il nous avoit paru grand Botaniste dans notre promenade de Franchimont. Il nous dit cent choses, toutes plus curieuses les unes que les autres, sur la nature & la composition des Phosphores. Il nous rapporta quantité d'exemples de choses naturelles qui luisent la nuit, dont il nous expliqua succinctement les causes. Il nous rapporta entre autres, qu'il avoit vu en Allemagne un Moine, dont la tête paroïssoit jeter des étincelles de feu dans l'obscurité toutes les fois qu'il y touchoit, & que le Vulgaire superstitieux le tenoit à cause de cela pour un Saint; sans réfléchir, disoit-il agréablement, que les Chats, la tête & les entrailles d'un Poisson fort connu en France sous le nom de *Merlan*, & quantité de Coquillages, font les mêmes miracles tous les jours. Aussi, ajoutoit-il, comme l'Ignorance est la Mère de la Superstition, il est peu de ces prodiges du moyen Age qui étonnent tant le Peuple, que l'on ne vienne à bout d'expliquer ou de contrefaire aujourd'hui par le secours d'une Physique éclairée; & si nos Anciens y eussent été aussi habiles que notre Moine, ils auroient

roient épargné bien des présages & des prédictions à leurs Augures, sur ces illuminations subites qui paroissoient quelquefois sur la tête des Héros de leur siècle.

Cette conversation si curieuse fut interrompue par l'arrivée des deux Officiers, que le Conseiller amenoit. Ils firent leur compliment aux Dames, & après avoir reçu ceux de la compagnie, on les pria de s'asseoir. Les Dames leur portèrent plusieurs fantés badines, après quoi l'un d'eux se fit conduire dans la chambre voisine pour y faire l'épreuve du Phosphore. Il traça plusieurs figures sur la muraille, il écrivit sur un papier plusieurs galanteries, frotta légèrement de ce Phosphore liquide deux têtes de Marmots qui soutenoient la cheminée, & il invita la compagnie d'en venir voir l'effet. Les Dames en furent étonnées, & Milady avoua que si elle n'avoit été prévenue, elle en seroit morte de peur. On s'amusa longtems à s'écrire de petites folies sur du papier, sur la main, & sur les habits, sans qu'il arrivât d'accidens à personne. Un des Officiers fit présent à Milady d'une de ces Phioles, & elle parut charmée de sa galanterie.

Pendant cet amusement, ils racontèrent divers petits traits fort divertissans de la lutinerie du Moine, que le Conseiller avoit omis, & ramenèrent de nouveau la conversation sur les Spectres.

Le

Le Conseiller en prit occasion de railler Milady, sur son antipathie pour les Visions. Tous préjugés de Religion à part, lui dit-il, oserois-je vous demander, Madame, sur quoi vous fondez votre incrédulité sur cet article? Je ne suis point Philosophe, dit-elle; mais le bon sens, la raison & l'expérience me révoltent contre tous ces contes. Je ne finirois pas, si je vous disois combien j'en ai trouvé de ridicules. Mais quand j'aurois eu en cela la foiblesse de vos plus petites Dévotes, j'en aurois été guérie par l'histoire qu'un Seigneur François me racontoit il y a quelques années, dans un voyage que je fis à Paris avec mon fils. C'étoit à la table de Milord Comte de Stairs, qui étoit pour-lors Ambassadeur en France. Ce Seigneur en pouvoit parler s'avamment, car c'étoit à lui même que l'histoire étoit arrivée. Comme je suis la seule, continua-t-elle, qui n'ai encore rien raconté, je veux bien vous en faire part: elle est un peu longue, & elle me procurera le moyen de garder ici la compagnie plus longtems. Chacun marqua à Milady l'empressement que l'on avoit de l'entendre, & l'on repassa dans la salle à manger, où elle nous fit cette histoire.

A V A N T U R E

DU COMTE DU B...

LE Gentilhomme à qui elle est arrivée, dit Milady, est un Seigneur fort connu à la Cour de France, sous le nom de Comte du B.... Il est brave, intrépide même, & s'est distingué en toutes occasions, surtout dans la dernière Guerre, où il servoit en qualité de Brigadier des Armées du Roi. Ce Seigneur ayant obtenu permission de venir passer l'hiver sur l'une de ses Terres, partit, avec son équipage & ses domestiques, vers le mois d'Octobre, qui étoit fort pluvieux cette année-là. Tant qu'il fut sur les frontières, il voulut jouir des privilèges que lui donnoient son rang & sa qualité. Son fourrier partoit toujours quelques heures avant lui, pour marquer les logis, & pour y faire tenir tout prêt à l'arrivée de son Maître. Un jour que la pluye avoit tellement gâté les chemins, que la voiture & les équipages du Comte ne pouvoient atteindre la Ville où on avoit dessein de coucher, le maréchal des logis s'arrêta dans un mauvais petit Village, situé au fond d'une Vallée presque déserte & toute pleine d'eau, & marqua le logis du Comte chez

chez le Curé du lieu, qui étoit fort pauvre. L'indigence de cette maison ne différoit de celles des autres habitans, qu'en ce qu'elle étoit un peu moins mal-propre ; car l'on n'y étoit presque point à l'abri du vent ni de la pluye.

Quand le Comte arriva, il fut reçu & complimenté par le bon Curé, qui déploya toute son éloquence pour le remercier de l'honneur qu'il lui faisoit de venir loger dans sa petite cabane, & lui fit à sa façon bien des excuses sur ce que sa chaumine étoit si mal pourvue des commodités nécessaires à un si grand Seigneur. Le Comte, qui ignoroit la situation du lieu, le remercia de sa harangue, & après l'avoir assuré qu'il ne l'incommoderoit point, ordonna à son postillon de poursuivre. Le pauvre Curé, qui n'auroit peut-être pas demandé mieux, crut pourtant devoir faire quelques instances pour l'arrêter, en l'assurant que quelque pauvre que fût sa maison, elle étoit encore la plus commode de tout le Village. Le maréchal des logis qui revint sur ces entrefaites, joignit ses instances à celles du Curé, en protestant au Comte qu'il venoit de visiter toutes les maisons, les unes après les autres, & qu'il n'avoit rien trouvé qui approchât de celle-ci. Fort bien, dit le Comte: mais pourquoi ne me loge-t-on pas dans ce Château que je vois là-bas à l'autre bout du Village ? Qui que

que ce soit qui y demeure, je ne crois pas que l'on m'y refuse une chambre : qu'on y aille de ma part, je vai descendre ici pour en attendre la réponse. Monseigneur, dit le Curé, ce Château n'est point habité. Cette Terre est en decret depuis plusieurs années ; la plupart des chambres sont sans portes, & le peu qui restent sans ferrures : il y en a pourtant quelques-unes qui sont assez propres, & où il y a encore quelques meubles antiques. Il ne m'en faut pas tant, dit le Comte ; on y est apparemment à couvert, je veux qu'on y dresse mon lit. Je l'ai déjà voulu faire, Monseigneur, dit le fourrier ; mais j'ai renoncé à cette idée, sur ce que l'on m'a assuré que vous n'y seriez pas en sûreté, parce que ce Château est possédé par des Lutins & des Revenans, qui y font toutes les nuits un fracas horrible : dans le moment même on vient de me raconter, que les Sorciers y ont tenu leur dernier Sabbat, & que le Maître de la Terre qui est passé dans les Pais Etrangers, a cédé sa maison au Diable, pour en tirer quelque argent. „ Avez-
„ vous bu trop d'un coup, dit le Comte
„ en colère ? Il y a de la folie à tout
„ ce que vous me dites. . . . Finissons
„ tous ces contes, je veux coucher au
„ Château, qu'on y dresse incessamment
„ mon lit. Je vai, en attendant qu'il
„ soit prêt, souper chez Mr. le Curé. ” Il
salut obeïr. Pen-

Pendant cet intervalle, le Comte pria le Curé de lui faire compagnie, & de lui expliquer ce qui donnoit lieu à ces fots contes. Le Curé étoit un bon petit homme, ignorant au possible, & crédule à l'excès, comme le sont la plupart des Prêtres de Village: il savoit par cœur jusqu'à la moindre historiette, & il n'y eut sorte de contes de Visions, d'Apparitions effrayantes, qu'il ne racontât à ce Seigneur, pour le détourner d'aller au Château. Le Comte, qui s'étoit diverti pendant quelque tems à l'écouter, s'ennuyant à la fin de ses sottises, fit appeller son valet de chambre, & lui ordonna de le suivre au Château. Ce valet fit aussi inutilement ses remontrances, elles ne furent point écoutées: il se jeta aux pieds de son Maître, pour le prier de ne point s'exposer: mais plus on pressoit le Comte, plus il s'opiniâtroit à vouloir aller au Château. Il en prit le chemin, & son valet de chambre éclairoit avec un flambeau. Ce pauvre garçon, qui étoit naturellement crédule, avoit la tête remplie des contes qu'il avoit entendus dans le Village; car chacun à l'envi lui avoit raconté son histoire, & tout le Village se portoit pour témoin des faits, en sorte qu'il suivoit son Maître aussi tristement que s'il fût allé la mort. Ses frayeurs redoublèrent aux approches du Château. C'étoit un vieux bâtiment,

en.

entouré de fossés , orné de quantité de tours à demi ruinées , qui faisoient un lieu fort desagréable en soi-même , & tout propre à inspirer , par sa situation , cette horreur secrète que l'on sent presque toujours à la vue des ruines des grands Edifices. Celui-là d'ailleurs , par la désertion de ses Maîtres , étoit devenu la retraite des Hiboux & des Chouettes du Canton. Les cris & les hurlemens de ces animaux nocturnes effrayèrent si fort le pauvre garçon , qu'il crut avoir déjà tous les Lutins après lui. Cependant le Comte le rassurant par son exemple & ses raisons , ils arrivèrent à la chambre où l'on avoit dressé le lit. Quoiqu'elle fût la plus propre & la plus grande , la porte ne pouvoit se fermer en dedans. Le Comte se fit deshabiller ; mais avant de se coucher , il attachâ ses pistolets au ceinturon de son épée , & suspendit ses armes au chevet de son lit. Il fit allumer des chandelles dans la cheminée , & en garda deux auprès de lui. Après ces précautions , il se mit au lit , sans être absolument deshabillé ; & le valet de chambre se coucha sur un matelas , qu'il avoit fait apporter.

Le Comte , malgré son intrépidité , ne put s'endormir. Une certaine inquiétude qui ne détruit point la vraie valeur , le jeta malgré lui dans des réflexions chagrines , sur le danger auquel il s'exposoit peut-être sans nécessité. Il avoit

passé deux heures dans cette agitation, & il alloit s'endormir, lorsque vers le minuit il crut entendre dans la cour la plus reculée du Château, un bruit aigre & sourd, qu'il ne pouvoit assez démêler à cause de l'éloignement. Il s'aperçut que le bruit devoit être causé par quelque chose d'animé, parce qu'il lui sembloit, autant qu'il put le suivre de l'oreille, que ce bruit tournoit autour du Château. Il crut d'abord que c'étoit quelque Bête égarée, qui païssoit aux environs avec une sonnette au cou, comme l'on en voit plusieurs dans les campagnes. Il changea bientôt de sentiment. Le bruit s'éclaircit à mesure qu'il se rapprochoit du Château, & le Comte entendit distinctement les pas de quelqu'un qui marchoit gravement, & le cliquetis d'une chaîne, qui devoit être pesante, autant qu'on pouvoit en juger par le bruit qu'elle faisoit en traînant sur le pavé. Ce bruit effrayant s'insinuant dans les appartemens, paroïssoit venir droit à la chambre du Comte. Il crut devoir alors se mettre en garde, & prenant promptement sa robe de chambre & ses pantouffes, il passa son ceinturon sur une de ses épaules en forme d'écharpe & de baudrier, & il se remit au lit, pour être prêt à tout événement.

Cependant, le bruit redoublant sur l'escalier, éveilla le valet, qui pour charmer sa frayeur, s'étoit gorgé de vin en sou-

souper. Le Comte put à peine l'empêcher de crier ; car malgré son ivresse , il étoit encore sensible à la peur : mais sur la menace que le Comte lui fit , de lui casser la tête de son pistolet s'il crioit , il se tint tranquille. Le Lutin continuant son chemin parcourut les chambres contigues , & après en avoir fait le tour en gémissant d'une voix lamentable , il monta dans l'étage supérieur , où il fit un bruit affreux en traînant ses chaînes. Ce bruit horrible , loin d'intimider le Comte , lui fit soupçonner quelque supercherie , car il n'étoit pas crédule. „ Si l'on en veut à
 „ ma vie , disoit-il en lui-même , toutes
 „ ces cérémonies sont inutiles. Il faut
 „ donc que l'on ne veuille que m'effrayer ; car de croire que le Diable
 „ y vienne exprès faire ce jeu , ou qu'il
 „ soit causé par quelque Habitant de
 „ l'autre Monde , c'est ce que je ne
 „ croirai jamais. Voyons , disoit-il , jusqu'au bout , ce que cette Comédie
 „ deviendra.

Dans le moment qu'il faisoit cette réflexion , l'Esprit poussa violemment la porte , & entra dans la chambre. Sa figure étoit hideuse , il paroissoit tout velu comme un Ours , & chargé de chaînes , dont il frappoit les murailles , en poussant des gémissemens horribles. Il s'avança d'un air grave vers le matelas , sur lequel étoit le valet de chambre. Ce

garçon n'osant crier, de peur d'irriter son Maître, s'étoit enveloppé dans son manteau tout tremblant, croyant sa mort inévitable, tant de la part de son Maître, que de la part du Spectre, qui relevant ses chaînes, les fit sonner à l'oreille de ce malheureux, qui s'évanouit de frayeur. Le Comte, qui observoit tranquillement ce manège à travers les rideaux de son lit, ayant entendu crier son valet, crut que le Spectre lui faisoit violence. Il saute hors du lit le pistolet au poing, & se saisissant de la chandelle court sur le Revenant, en criant de toute sa force, *tue, tue.* L'Esprit, sans s'étonner, se retourne gravement pour regarder le Comte, & lui dit en secouant ses chaînes, *Sui-moi, petit mortel.* Après avoir proféré ces mots, il reprit le chemin de la porte assez vite. L'intrépide Comte, également piqué du désir d'approfondir cette scène, & de chagrin de la perte de son valet, qu'il croyoit mort, suit de près le Spectre, & descend l'escalier après lui, tenant toujours le pistolet au poing, bien résolu cependant de ne tirer qu'à l'extrémité. Le Spectre descend dans la cour, & la traverse avec beaucoup de précipitation. Le Comte le suit toujours à travers les ténèbres & les horreurs d'une nuit fort sombre. Ils arrivèrent enfin à l'entrée d'une espèce de galerie voûtée, & fort étroite. Le Comte y

entra

entra encore : mais-là le Spectre disparut, & sembla s'abîmer dans les entrailles de la terre, en jettant un cri épouvantable. Un vent violent qui sortit de dessous la terre, éteignit la lumière du Comte, qui avoit résisté au grand air de la cour, & il resta au milieu des ténèbres dans cet endroit inconnu. Le Comte, emporté par son ardeur, lâcha son pistolet, en faisant quelques pas en avant, & se sentit abîmer lui-même & descendre tout vif dans la basse région des Lutins, pour punir son incrédulité.

Ah ! de grace, Milady, dit alors une de nos Dames, tirez-moi d'inquiétude. Y resta-t-il, ce pauvre Comte, ou fut-il étouffé par l'Esprit ? Oh que j'ai de peur pour lui, & que je suis fâchée qu'il ait été si téméraire ! Hélas ! que vous êtes pressante, ma chère Madame, dit Milady en riant ; est-ce que le Comte seroit votre amant ? Il me semble que vous prenez un rare intérêt à son sort. Quoi qu'il en soit, je vai vous satisfaire ; mais permettez-moi, Messieurs, dit-elle en s'adressant à nous, de vous demander ce que vous auriez fait en sa place. J'ai trop bonne opinion de votre courage, pour ne pas croire que vous en eussiez fait autant : cependant seroit-ce vous offenser beaucoup, que de vous croire un peu moins téméraires ? La question est délicate, dit le Marquis ;

car le courage, ainsi que bien d'autres choses, dépend beaucoup du succès, qui le justifie ou le condamne selon l'évènement. En tout cas, le goût des Dames décide la thèse, & la tendresse que la valeur du Comte inspire à Madame, prouve assez que le courage le plus outré est toujours estimable, puisqu'il fait toucher un cœur comme le sien. La décision est galante, reprit Milady; & puisque vous ne voulez pas répondre autrement, il faut continuer mon histoire, pour calmer les allarmes de Madame sur le sort de son cher Comte.

Sa chute fut des plus dangereuses. Il ne se fit cependant aucun mal. L'abîme n'alloit pas jusqu'aux Enfers, & quoique la manière dont il y étoit descendu fût effrayante, il étoit moralement impossible qu'il se tuât. C'étoit une trape de planches posées en *bascule*, avec des contrepoids très-ingénieusement placés, qui la faisoient baisser & hausser au moindre mouvement, dès-que l'on posoit le pied sur l'une ou l'autre extrémité; en sorte que l'on glissoit rapidement sur un tas de fougère & de foin, qui rendoit la chute plus douce. Dès-que le Comte fut tombé dans ce souterrain, il se vit environné d'une troupe d'Esprits à figure humaine, que sa chute avoit attirés autour de lui. Il jugea à leur physionomie qu'ils étoient tous très-vivans, & pour le moins aussi étonnés de sa visite im-
pré-

prévue, qu'il l'étoit lui-même de se trouver au milieu d'eux. On ne lui laissa le tems, ni de se reconnoître, ni de les envifager; on lui banda les yeux, on le defarma, & on le fit passer dans un caveau voisin, où on l'enferma. Le Comte ne perdit pas la tête dans cette conjoncture, & malgré son trouble il comprit d'abord que ces gens étoient, ou des Souffleurs qui travailloient au Grand Oeuvre dans l'espérance de trouver la Pierre Philosophale; ou de misérables Cyclopes, qui altéroient la monnoie. Peut-être exerçoient-ils l'un & l'autre métier dans ces ténébreux cachots. C'est cependant ce qu'il n'a jamais bien pu démêler. Mais les précautions qu'ils prirent pour lui cacher le mystère de leurs occupations, le voisinage de la frontière où ils étoient, & d'où ils pouvoient aisément sortir du Royaume à la moindre allarme, & le bruit effrayant qu'ils faisoient toutes les nuits dans le Château pour en éloigner les curieux & les importuns, formèrent dans son esprit un corps de préjugés qui le convainquirent que ces gens s'occupoient à quelque Art dangereux. Cette réflexion fit comprendre au Comte toute l'horreur du péril auquel il s'étoit livré. Il ne tarda point à voir ce danger de plus près. Du caveau où il étoit enfermé, il entendit clairement que ces gens tenoient conseil sur ce qu'ils feroient de lui. Toutes

les voix alloient à la mort. Un seul cependant plus humain opinoit pour qu'on le renvoyât, après s'être informé de sa qualité. Quoique le Comte crût sa mort inévitable, il demanda à les entretenir avant qu'ils prissent leur dernière résolution. On le tira de son cachot, on l'amena dans le lieu de l'Assemblée, & on lui permit de parler.

„ Je comprends, Messieurs, leur dit-
 „ il, toute la raison que vous avez de
 „ vouloir vous défaire de moi. Mon
 „ indiscretion mérite la mort, & je l'ac-
 „ cepte. Mais permettez-moi de vous
 „ représenter, que votre perte la suivra
 „ infailliblement de près. Je crois de-
 „ voir vous déclarer mon nom & ma
 „ qualité. Je suis le Comte du B....
 „ Brigadier des Armées du Roi. Je re-
 „ viens de l'Armée, & je m'en vai à
 „ ma Terre. Le mauvais tems m'a re-
 „ tenu dans ce Village, où j'ai tout mon
 „ monde & mes équipages. Mon va-
 „ let de chambre, qui couchoit au pied
 „ de mon lit, se sera sûrement sauvé,
 „ & avertira mes gens de mon aventure;
 „ je doute qu'on la laisse sans éclaircisse-
 „ ment. Comptez que si l'on ne me voit
 „ pas reparoître, on renversera plutôt
 „ le Château, que d'ignorer longtems
 „ ce que je suis devenu. Songez-y,
 „ Messieurs, ce n'est pas une menace
 „ que je vous fais: mais, quelque né-
 „ cessaire que ma mort paroisse à votre
 „ su-

„ fureté, j'ai cru devoir vous informer
 „ qu'elle causera certainement votre
 „ ruine. Si vous doutez de ma qualité,
 „ les Lettres que j'ai sur moi, & qui
 „ contiennent des ordres de la Cour,
 „ vous en certifieront mieux la vérité ”.
 Le Comte produisit ces Lettres, & pendant que ces noirs Cyclopes les examinoient, il ajouta: „ Je suis Gentilhomme,
 „ Messieurs, & capable d'un secret. Sans
 „ vouloir pénétrer le vôtre, je vous
 „ jure foi de Chevalier, que je suis incapable de vous trahir. ” Cette harangue, qu'il leur fit avec cet air de dignité qui n'abandonne jamais les illustres malheureux, les étonna tous. On le remit dans son caveau pour délibérer encore.

On revint aux avis, qui furent plus favorables: il y en avoit cependant toujours qui opinoient à la mort, mais en plus petit nombre & plus foiblement qu'auparavant. Ces débats, que le Comte entendoit distinctement, eussent alarmé un cœur moins grand que le sien. Car outre l'idée de la mort, qu'il avoit toujours présente à l'esprit, chaque avis formoit un nouveau supplice, & lui en faisoit sentir toutes les horreurs. La mort même a, selon moi, quelque chose de préférable à cette cruelle alternative d'espérance & de desespoir. Le Comte cependant attendoit tranquillement l'arrêt qui devoit décider de sa vie.

Les voix se réunirent en sa faveur. On le ramena. Un de la troupe souterraine lui prononça l'arrêt de sa liberté, aux conditions qu'il jureroit un inviolable secret, & qu'il laisseroit le Village & ses domestiques dans l'idée des Apparitions dont ils étoient déjà persuadés; & que lorsqu'il seroit hors de la Province, il ne parleroit jamais de son aventure. Après ses sermens, on lui rendit ses armes & ses Lettres, à la réserve d'une seule, que l'on garda. On lui fit prendre quelques verres de vin, toute la troupe but à sa santé, & après lui avoir fait comprendre à quoi la Compagnie s'exposoit en lui laissant la vie, on rouvrit la trape, & on lui donna deux guides pour le remener à son appartement. Dès-qu'il fut sur l'escalier, les députés lui ôtèrent son bandeau, & retournèrent à leur caverne.

Le Comte rentra dans sa chambre, fort étonné de son aventure; mais il manqua d'y en trouver une plus terrible, de la part de son valet de chambre. Ce pauvre garçon, dont l'extrême frayeur avoit dissipé l'ivresse, étoit au desespoir de ne point voir le Comte dans sa chambre. Il s'étoit imaginé que les Revenans l'avoient étranglé, selon le plan des histoires qu'on lui avoit raconté la veille. Tout occupé de son cher Maître, il le méconnut quand il rentra, & le prenant pour le Spectre même, il lâcha son pistolet

toilet contre lui. Par un trait marqué de la Providence, le pistolet manqua, & le Comte se fit reconnoître. Le pauvre valet pensa mourir de honte & d'horreur, du malheur qu'il venoit d'éviter, & en demanda pardon à son Maître. Le Comte, sans s'arrêter à l'écouter, lui ordonna de le suivre, & crut que malgré les sermens réciproques qui s'étoient faits dans la caverne, le plus sûr étoit de sortir du Château, de crainte de quelque réavis. Ils allèrent ensemble attendre l'aurore dans l'avenue qui menoit au Village, & le Comte raconta à son valet, qu'ayant voulu suivre le Lutin les armes à la main, ce Spectre après bien des détours s'étoit abîmé dans une espèce de puits, dans lequel il avoit été lui-même presque entraîné, & qu'il avoit eu beaucoup de peine à retrouver son appartement. Dès-que le jour fut venu, il alla chez le Curé, à qui il fit le même conte, qui se répandit bientôt dans tout le Village; & après avoir fait apporter son lit & ses habits, il repartit pour continuer sa route.

Plusieurs années s'étoient passées sans que le Comte eût parlé de son aventure, & il auroit inviolablement gardé le secret, sans la permission expresse qu'il en reçut depuis. Un jour qu'il étoit à sa campagne, on vint lui annoncer un homme qui demandoit à lui communiquer une affaire importante, qui ne lui

per-

permettoit ni d'attendre, ni d'entrer au Château. Le Comte étonné du message, fit dire au Courier d'entrer, & donna ordre à ses gens de s'informer de quelle part il venoit. Le Courier répondit encore, qu'il ne pouvoit ni entrer, ni attendre, ni nommer ses Maîtres; & quelques instances qu'on put lui faire, il s'opiniâtra à demeurer sur le pont-levis du Château. Le Comte qui étoit à table, communiqua ce message extraordinaire aux Gentilhommes qui mangeoient avec lui, & demanda leur avis. Quelques-uns trouvèrent des raisons de défiance dans cet air mystérieux, & furent d'avis que l'on devoit arrêter le Courier. Mais la plupart conseillèrent au Comte de le voir, & d'aller lui parler, de peur de manquer quelque avis important à ses affaires ou à sa sûreté, & s'offrirent de l'accompagner. Cet avis fut suivi: le Comte se leva de table, & alla avec tous ces Gentilshommes jusqu'au pont où le Courier étoit resté. Dès que le Courier le vit, il lui cria: *Ne craignez rien, Monseigneur; & pour vous prouver l'innocence de ma commission, je vai décharger mes armes.* En disant cela, il tira ses pistolets en l'air & du côté de la campagne. Le Comte s'approchant alors, le Courier, sans descendre, lui présenta deux magnifiques Chevaux Espagnols qu'il tenoit en laisse, & lui dit en lui remettant un
paquet

paquet de Lettres : *Ceci, Monseigneur, vous en apprendra davantage. Quant à moi, j'ai fait ma commission, & mes ordres portent que je m'éloigne.* En achevant ce compliment le Courier piqua son cheval, & partit à toute bride, sans qu'on ait jamais pu découvrir ses traces.

Le Comte, extrêmement surpris de cette commission, n'étoit pas moins impatient d'en pénétrer le motif, & d'en connoître les auteurs. Il donna ses chevaux à tenir, à celui des Gentilshommes qui étoit le plus près de lui, & se hâta d'ouvrir la Lettre. Il la trouva d'une écriture composée de divers caractères contrefaits & déguisés, & après l'avoir bien étudiée, il la lut tout haut. Elle contenoit en substance, à peu près ce qui suit, autant que je peux m'en souvenir.

„ Nous vous remercions, Monsieur,
 „ du secret que vous nous avez gardé
 „ jusqu'ici ; & c'est pour vous en mar-
 „ quer notre reconnoissance, que nous
 „ vous envoyons ces deux chevaux.
 „ Nous y joignons une Lettre importan-
 „ te, que vous laissâtes un tel jour,
 „ une telle année, au Château de. . . .
 „ elle pourra vous rappeler l'étrange
 „ aventure que vous y essuyâtes. Nous
 „ avons bien fait nos affaires, & nous
 „ sommes tous heureusement retirés
 „ chez nous. Nous vous dégageons de
 vos

„ vos fermens & de votre secret: nous
 „ conterons nous-mêmes votre avantu-
 „ re comme si nous l'avions apprise de
 „ vous, & nous vous laissons la liberté
 „ de la publier. Adieu, généreux
 „ Comte, c'est de la part des six Gen-
 „ tilshommes qui vous firent tant de
 „ peur dans les souterrains du Château
 „ de. . . .

Le Comte, après la lecture de cette Lettre, balança encore sur le secret qu'il avoit juré; mais sur les instances des Gentilshommes qu'il avoit avec lui, il leur raconta l'aventure singulière qui y avoit donné lieu, & il se fait un plaisir de la répéter en toutes occasions. Jugez, Messieurs, dit alors Milady, si après une histoire aussi célèbre & aussi authentique, on est fort blâmable de douter des contes que l'on entend tous les jours en fait d'Esprits & de Revenans.

Je conviens de vos maximes, Madame, reprit le Conseiller, & je crois comme vous que le parti le plus sage est de mépriser ces historiettes, quand on n'est pas à portée de les approfondir: & si j'en étois cru, il y auroit une Loi de Police pour défendre chez nous, comme dans une des Province des Etats-Généraux, de publier aucune Histoire de Sorciers, Lutins, Esprits, Revenans, ou autres Contes de cette nature, sous pei-

peine d'une amende pécuniaire : la Société en deviendroit beaucoup plus tranquille. Nous trouvâmes tous cette idée fort juste, mais nous ne l'étendîmes point, parce qu'il étoit déjà fort tard. On fit excuse à Milady de l'avoir incommodée si longtems ; mais elle nous rassura, en nous disant qu'elle n'iroit pas à la Fontaine le lendemain. Cependant nous prîmes congé, & nous nous retirâmes à petit bruit. En effet l'heure étoit indue à Spa, & notre partie pouvoit passer pour très-scandaleuse parmi les Buveurs d'eau.

Mon dessein étoit aussi de rester au lit le lendemain, & de me reposer ; mais à mon tour je trouvai un Lutin fort incommode. C'étoit ce jeune Etourdi dont j'ai déjà parlé, qui revint de Liège au point du jour. Pour le repos de Milady & le nôtre, cet Extravagant étoit tombé amoureux tout à la fois de deux très-aimables Liégeoises, qui étoient venu passer une quinzaine à Spa. Tant qu'elles y furent, il ne fut occupé que d'elles, & nous nous estimions heureux de ce que par charité pour le public, elles vouloient bien s'en charger. Ce bonheur dura peu malheureusement. Quoiqu'il n'y eût rien que de très-innocent dans ce commerce, une vieille Liégeoise empoisonna les assiduités que le Comte de L... marquoit pour ces Demoiselles, & elles furent rappelées par leur
fa-

famille. Ce départ fubit fit faire cent extravagances au Comte. Il voulut les remener, il leur offrit sa voiture, qu'elles refusèrent; mais quelque chose qu'elles pussent dire ou faire, elles ne purent l'empêcher de les escorter à cheval jusqu'aux portes de Liège, faisant suivre sa voiture à vuide, pour marquer au-moins que c'étoit malgré lui qu'elles en avoient pris une autre.

Il ne s'en seroit pas tenu-là sans-doute, & il auroit été faire quelque incartade au père, s'il n'avoit été pressé de revenir pour le Bal qu'il devoit donner à Milady. Comme pour s'y préparer le soin de sa toilette demandoit sans-doute plus de tems qu'il n'en eût falu à un autre, il étoit revenu toute la nuit, & son arrivée avoit mis tout en mouvement dans l'Auberge. Quelque fatigué qu'il dût être de cette équipée, il préféra au plaisir de dormir, celui d'étaler toutes les confitures & les rubans qu'il avoit apportés de Liège pour le Bal. Un Confiturier, qu'il en avoit amené exprès, commença à ranger le dessert dès le matin, & le sot Comte y voulut présider. Je ne pus résister au bruit qu'il faisoit. Ce fracas joint au murmure des Buveurs d'eau qui étoient à la Fontaine, m'obligea de me lever. J'allai trouver Mr. Lake & le Marquis, pour m'en consoler; & dans l'humeur où nous étions, nous concertâmes tous ensemble de lui
faire

faire une pièce qui jettât sur lui un sanglant ridicule. Le projet que nous imaginâmes, fut de mêler un peu d'opium en dose ordinaire dans une tasse de chocolat, & de la faire prendre à notre Etourdi, persuadés que l'opium l'endormiroit vers l'heure du Bal. Pour mieux lier la partie, nous le fîmes prier de la part de Milady, de faire commencer le Bal de meilleure heure, sous prétexte que s'étant couchée tard, elle seroit bien aise de se retirer plutôt. La commission fut ponctuellement faite, lorsque le Comte envoya le bouquet; & comme il étoit lui-même fatigué, il fut fort aise de cette attention, qu'il prit pour une politesse de la Reine du Bal.

Un Chanoine de Liège qui logeoit avec nous, & qui étoit également mécontent d'avoir mal dormi, entra dans notre projet, & par une petite vengeance nous raconta mille folies qu'il avoit vu faire au Comte, qu'il connoissoit de longue main. Je l'ai épargné jusqu'ici, nous dit-il; mais je vai le démasquer, puisqu'il ne se corrige pas. Ce Jeune Homme est marié, & je connois sa femme. Elle demeure à Duffeldorp... Nous fîmes d'autant plus étonnés de cette découverte, qu'il s'étoit donné jusques-là pour garçon libre, & qu'il affectoit de vouloir passer pour tel. Ce que je vous dis est vrai, dit le Chanoine: un de mes neveux a étudié avec lui

à l'Université de Louvain, & m'a raconté toutes ses extravagances. En voici, par exemple, un trait singulier, qui s'est passé sous mes yeux, & que j'ai eu occasion d'examiner juridiquement. Ce Jeune Homme étant venu il y a quelques années à Bruxelles pour y passer l'hiver au sortir de l'Académie, s'y fit une affaire fort sérieuse avec deux Danseurs de l'Opéra, qu'il deshonorâ par une histoire assez mal concertée. Les Danseurs, qui étoient honnêtes gens dans leur métier, voulant en avoir raison, le cherchèrent par-tout pour le faire expliquer, & débitèrent dans tous les Cafés, que s'il ne se retractoit publiquement, ils lui appliqueroient une volée de coups de bâton. Le Sire, qui est plus indiscret que brave, crut qu'il étoit plus prudent pour lui de faire sa paix avec les deux Acteurs, & eut la lâcheté de leur donner un Écrit, par lequel il détruisoit tout ce qu'il avoit avancé contre eux. Il leur donna même à souper, en signe de réconciliation; & pour mieux cimenter la paix qu'il venoit de faire, il leur déclara qu'il n'avoit jamais eu de plus forte passion que celle de monter sur le Théâtre, & leur demanda leur protection pour être admis dans leur Troupe, & jouer dans les petites Pièces qu'ils donnoient quelquefois après l'Opéra. Les Acteurs lui promirent d'en parler au Directeur & à leurs Confrè-

frères , & dès le lendemain on lui en expédia le brevet.

Le jeune L... qui dans ce tems-là n'avoit pas encore pensé à se *Comtifier*, voulut régaler ses nouveaux Confrères. Il les mena à la *Maison rouge*, où il leur donna un magnifique souper pour célébrer son entrée. On y cassa force verres, tables, chaises & miroirs; enfin on y fit un dégât étrange, le tout à ses dépens. Dans la chaleur du vin, il devint amoureux d'une Actrice qui avoit couru tous les Théâtres de l'Allemagne. Comme c'étoit une maîtresse Coquette, elle lui fit faire bien du chemin en peu de tems. Elle fit la Lucrece, l'accabla de rigueurs, & lui donna un jour un soufflet en plein Théâtre, parce qu'il avoit osé badiner avec elle. Le pauvre Godelureau, desespéré de tant de cruautés, crut pouvoir fléchir son inhumaine en lui faisant une promesse de mariage. L'habile Actrice la prit, sans en devenir plus traitable. La Coquette avoit ses vues. Elle n'ignoroit pas que quoique ce Jeune Homme eût encore sa mère, le meilleur de son bien venoit du côté du père qui étoit mort. Elle lui insinua adroitement, qu'elle avoit tout à craindre de l'engagement qu'il vouloit prendre avec elle, parce que sûrement il seroit cause que sa mère le deshèriteroit, & qu'elle risquoit de mener avec lui une vie infiniment triste & misérable. Le

T #

jeu-

jeune Sot donna dans le panneau, & alla sur le champ chez un Notaire faire une donation totale de ses biens à la Belle, en cas qu'il mourût avant de pouvoir ratifier son mariage avec elle. L'Actrice n'étoit point assez dupe pour ne pas sentir l'invalidité de ces deux Pièces. Mais l'usage qu'elle en fit est curieux. Dès-qu'elle les eut en main, elle en fit donner secrètement avis à la mère, bien sure qu'on ne négligeroit rien pour les retirer, & qu'elle en attrapperoit pied ou aîle. Elle ne se trompa point dans son projet. La mère accourut aussitôt à Bruxelles, & obtint un ordre du Gouvernement pour faire arrêter son fils. L'Actrice de son côté disparut & vint à Liège, pour être en état de faire ses conditions meilleures. Enfin elle rendit la promesse de mariage, à condition qu'on lui feroit un présent de deux-mille francs bien comptés; & le Jeune Homme remis en liberté révoqua sa donation par un Acte formel, après avoir payé tous les frais de sa reception au Théâtre. La mère craignant quelque nouvelle scène l'emmena avec elle, & se hâta de le marier avec une fort aimable femme, dans l'espérance que l'hymen pourroit le fixer. Mais elle n'a pu y réussir, & la jeune femme a été obligée de demander une séparation à laquelle il a consenti, moyennant vingt-mille francs qu'elle lui a donné pour venir faire ici le Comte;

&

& de l'air dont il y va, je crois qu'ils ne lui dureront pas longtems.

Je crois, dit le Marquis, qu'il seroit bon que Mr. le Chanoine eût la bonté d'informer Milady de l'histoire de ce Jeune Homme, pour lui épargner le regret qu'elle aura d'avoir dansé avec lui si elle vient à le connoître. Bon, bon, dit Mr. Lake, l'affaire est trop engagée pour reculer. D'ailleurs, puisque la Duchesse est dans le cas, elle ne pourra point s'en moquer. Au surplus je m'en charge, & il me vient dans l'esprit un moyen de la venger : pour peu même que l'opium fasse son effet, elle en sera délivrée. Puisque ce Drolle, continuait-il, n'est rien moins que ce qu'il affecte de paroître, & qu'il nous a caché son mariage, il ne mérite pas qu'on le ménage : je veux lui en faire l'affront publiquement dès ce soir, de peur qu'il ne trompe ici quelque personne trop crédule. La chose est facile, & nous en aurons le plaisir sans nous commettre. Le grand point est de trouver un valet qui lui soit inconnu. J'ai votre affaire, dit le Chanoine : j'en ai un qui m'arriva hiér au soir, de la part de mon neveu : je devois le renvoyer ce matin, mais je le retiendrai & je vous l'offre. Laissez-moi donc faire, dit-il, & je vous promets la Comédie au lieu du Bal. Adieu, je vai trouver Milady pour l'instruire de son rôle.

La matinée s'étoit insensiblement écoulée dans ces projets , & nous nous séparâmes pour aller nous habiller. Le dîner nous rappella peu après. Le prétendu Comte n'y parut pas, sa toilette l'occupoit beaucoup plus sérieusement. Le dîner fut court, parce que l'on devoit se remettre à table à cinq heures pour pouvoir commencer le Bal. Nous allâmes voir Milady ; mais comme elle se défioit de notre sérieux, elle nous envoya chez la Duchesse pour l'amener au Bal. Pendant ce tems-là le Comte de L.... étoit allé prendre Milady, & l'avoit amenée dans sa voiture au lieu de l'Assemblée. Nous y arrivâmes avec la Duchesse un moment après. Les Dames se placèrent à table, & l'on servit un souper délicat & somptueux. Il y avoit plus de trente Dames, & un pareil nombre de Cavaliers. Milady, qui avoit ses desseins, dit que quoique les Cavaliers eussent la politesse de rester debout, elle étoit sûre que l'on ne trouveroit pas mauvais que le Roi du Bal s'assît, à cause de la fatigue de la nuit précédente. Nous appuyâmes cette attention, & le sot Comte prit place entre la Duchesse & Milady. On ne manqua point de le faire boire, & de couler encore un demi-grain d'opium dans un goblet de gelée que Milady lui présenta. Dans le fort de la joie, on lui annonça un garçon de village qui demandoit avec

vec empressement à lui parler. Il voulut se lever, mais les Dames le prièrent de faire entrer ce valet, à qui il pourroit parler. Il en fit quelque difficulté, parce qu'un garçon de village sans doute ne flatoit point assez sa vanité. Le valet (c'étoit celui du Chanoine) fit son rôle à merveilles. Feignant de s'impatienter de ces délais, il entra brusquement dans la chambre en criant: „ Ne bougez pas, „ mon Maître, je viens de la part de „ votre mère, vous dire que Madame „ votre femme est accouchée diman- „ che d'un beau garçon. La mère & „ l'enfant se portent bien, & le petit „ vous ressemble comme deux gouttes „ d'eau.... ” Cette nouvelle fut un coup mortel pour notre Etourdi. Je crois même qu'il le sentit vivement: mais outre que le coloris de son visage cachoit son dépit, les divers complimens que toute la compagnie lui fit, lui donnèrent le tems de se remettre. Force lui fut d'accepter les félicitations qu'on lui faisoit; & sans lui donner le tems de respirer, on lui porta les fantés de la mère & de l'enfant, que l'on but plusieurs fois à grands verres. Il fut un peu plus embarrassé, lorsque les Dames lui firent la guerre sur ce qu'il avoit caché son mariage. Mais Mr. Lake le tira d'affaires, en proposant de nouvelles fantés. Le pauvre Comte n'en refusa aucune, & l'on vit bientôt que le vin & l'opium

commençoient à agir. Ce fut-là le premier Acte de la Comédie.

Le second ne tarda point, & la symphonie qui survint, nous fournit à propos l'Intermède, pendant lequel chacun rioit avec son voisin de la manière dont le mariage du Comte s'étoit découvert, malgré l'affectation qu'il avoit eue de le cacher. Ceux qui étoient dans la bonne foi, faisoient aussi-bien que nous des réflexions fort ignominieuses à ce tendre époux. Cependant les Dames demandèrent les violons, & l'on desservit pour débarasser la salle. Pendant cet arrangement, le Roi du Bal sentit quelque dérangement qui l'obligea de disparaître. On l'attendit quelque tems pour commencer, sans qu'il revînt. Chacun se demandoit où il étoit, & personne ne pouvoit en dire de nouvelles. On mit en quête tous les valets & les gens de l'Auberge. Enfin on le trouva profondément endormi, dans un lieu pareil à celui sur lequel on dit que le fameux Arius périt. Cette découverte fit faire un éclat de rire à toute l'Assemblée, qui lâcha mille plaisanteries sur cette aventure. Plusieurs de nos Messieurs voulurent se donner le plaisir complet de le voir dans cette posture; & ils trouvèrent dequoi se divertir dans les grimaces qu'ils lui virent faire lorsqu'il s'éveilla. Ce ne fut pas pour longtems; car le sommeil le reprit si bien, qu'on fut obligé de

de le porter sur son lit, où il dormit jusqu'au lendemain. La Compagnie n'en fit pas de même; on se consola aisément de son absence, & il fut conclu à la pluralité, que l'on continueroit le Bal puisque les fraix en étoient faits. Milady donna la main au Marquis, & la Duchesse à un jeune Milord, & ils ouvrirent ensemble le Bal par un Menuet à quatre. On y dansa fort régulièrement. Le Marquis en fit les honneurs à merveilles, & l'on s'y divertit d'autant mieux, que de tems en tems on faisoit quelques pauses pour rire à gorge déployée de l'aventure de ce ridicule Roi de Bal. Enfin vers les onze heures les Dames se retirèrent.

Quand nous fûmes de retour à l'Auberge, je marquai à Mr. Lake quelque inquiétude sur l'opium. Il m'assura qu'il en savoit la dose, & qu'il n'y avoit rien à craindre. Cependant je l'engageai à monter à la chambre du Dormeur. Nous le trouvâmes enseveli dans un profond sommeil, dont nous eûmes quelque peine à l'éveiller. La fatigue de la nuit précédente, jointe au vin qu'il avoit pris jusqu'à l'ivresse, me faisoit craindre que l'opium ne fît plus d'effet que nous ne voulions, & j'eus un véritable regret d'avoir eu quelque part à cette malice. Le Marquis avoit la même inquiétude que moi, & nous priâmes Mr. Lake, qui nous avoit paru bon Chymiste, d'arrêter ou

de modérer l'effet de l'opium. Pour nous satisfaire, il envoya chercher des citrons dont il exprima le jus, & il en fit avaler quelques cueillerées au Dormeur, qui se réveilla aussi-tôt, & causa avec nous. Quelque tems après il se rendormit. Nous le quitâmes pour en aller faire autant, sur la parole positive que Mr. Lake nous donna qu'il n'y avoit pas la moindre chose à craindre.

Dès-que je fus levé, je m'informai de l'état où il étoit, & ce que j'en appris soulagea pleinement mon appréhension. Je descendis à la Fontaine, où je trouvais nos Messieurs avec la Duchesse & Milady, fort occupés à rire encore des folies de la nuit. Quoique cette Comédie nous eut extrêmement diverti, nous reprochâmes à Mr. Lake d'avoir poussé la raillerie un peu trop loin. Mais nous eûmes beau dire, il se mit en tête de nous prouver qu'il y avoit de la charité à le faire, & que rien n'étoit plus salutaire à de pareils Caractères, que de mettre leurs sottises dans un si grand jour, qu'ils ne puissent plus se les dissimuler. Le Chanoine appuya ce sentiment, & nous convinmes qu'ils auroient eu raison tous deux, si le sujet étoit corrigible: que peut-être même ces pièces auroient pu le rendre plus sage, si on les lui avoit faites dans sa jeunesse; mais qu'il y avoit toute apparence qu'à l'âge où il étoit, il ne cesseroit d'être extravagant,
que

que lorsqu'il auroit achevé de manger son bien ; & qu'alors tout le changement qui arriveroit en lui , c'est qu'il joindroit la misère au ridicule. N'importe , dit Mr. Lake, je lui en garde encore une : mais quel qu'en soit l'effet , je vous jure que ce sera la dernière. Si elle ne le corrige pas , ce ne sera point ma faute : le pis aller , c'est qu'il restera comme il est , & il nous aura donné une Comédie complete. En deux mots , continua-t il ; j'ai résolu de le faire créer *Roi des Bobelins*. C'est une vieille cérémonie que j'ai vu faire ici autrefois. Mr. le Chanoine en a vu des exemples aussi , & notre Etourdi est l'homme qu'il nous faut. Je disposerai tout pour cela , je n'ai besoin seulement que de n'être pas contredit. La Duchesse & nos Dames promirent d'abord leurs suffrages , & l'affaire fut laissée à Mr. Lake & au Chanoine.

Comme nous étions occupés à badiner sur ce projet , nous vîmes le Sr. Salpêtre revenir chez lui , avec le petit Médecin qui m'avoit abordé dès le premier jour que j'étois à Spa. Ils nous parurent tous deux en contestation , & fort émus. Dès qu'ils furent séparés , il nous prit envie de nous informer du Sr. Salpêtre quel étoit le sujet de leur dispute , bien persuadés qu'elle avoit pour objet la fanté de quelque Malade , sur la cure duquel ils ne s'accordoient pas. Le préjugé étoit fondé en raison , car l'un se fai-
soit

soit appeller Docteur, & Salpeteur n'étoit qu'Apoticaire. Suivant tous les Privilèges de la Faculté, Salpeteur devoit avoir tort; mais par malheur pour Mr. le Docteur, l'Apoticaire avoit une expérience de 40 ans qui lui donnoit souvent raison; & il l'avoit encore dans cette occasion, suivant ce qu'il nous raconta. Une Dame de Namur étoit venue aux Eaux, chercher du soulagement à des obstructions dont elle étoit fort incommodée, & par les avis du Docteur (que je ne nommerai pas) elle s'y étoit préparée par une légion de pillules qu'il lui avoit fait avaler. Malgré ces préparatifs, ses Eaux ne passoient pas. Le Médecin appelé en augura bien. Tant mieux, disoit-il, continuez, c'est que les Eaux opèrent. Elle en but le lendemain jusqu'à les vomir. Nouvelle consultation. Tant mieux, dit le Docteur, la nature s'aide. Buvez, Madame, buvez encore; mais réitérez mes pillules. Les Eaux s'opiniâtrèrent à rester, & la bonne Dame couroit grand risque, ou de crever, ou de devenir hydropique. L'impitoyable Docteur la desespéroit par ses éternelles pillules, & par son *tant mieux*. Enfin la Dame ayant envoyé chercher Salpeteur, cet Apoticaire, tout Apoticaire qu'il étoit, avoit jetté les pillules au vent, & donné à la Dame un remède qui l'avoit tirée d'affaires. C'é-

toit

toit cette profanation de pillules qui faisoit le sujet de leur dispute.

Quelque burlesque que fût cette contestation, elle nous donna occasion de nous féliciter les uns les autres, de ce que nous n'avions pas besoin des secours de la Faculté, dans un lieu où les Médecins sont si rares & si peu instruits. Il s'y rencontre cependant très-fréquemment des cas capables d'embarasser les plus habiles; & il est triste que des Malades, après avoir fait un long & pénible voyage, se voient réduits à la merci d'un Médecin de Village, qui n'a de ressource que dans ses pillules, dont les meilleures sont toujours dangereuses, ou pour le moins équivoques, dans la plus heureuse pratique. Le plus sûr pour ceux qui viennent à Spa prendre les Eaux à titre de remède, est de se munir, avant de partir, d'un mémoire fort circonstancié d'un habile Médecin, pour se conduire sagement en tel ou tel cas, selon les symptômes connus à la Médecine. C'est un avis que le Lecteur me permettra de lui donner, & je m'y crois autorisé par tout ce que j'ai vu sur les lieux. On n'y est pas plus heureux en Chirurgiens, & nous en vîmes aussi la preuve. Un Avocat très-célèbre dans les Pays-Bas étant aux Eaux avec nous, y fit une chute terrible. Cet honnête-homme retournant un soir chez lui après avoir soupé à la *Rose d'or*, se laissa tomber de dessus le

para-

parapet du petit pont qui est auprès de cette Auberge. On le porta à son logis , on appella le Chirurgien de Spa , qui prétendit que l'Avocat avoit un os cassé dans le bras droit , & une fracture dans la jointure du poignet gauche. Il le pansa suivant ce plan , & lui fit souffrir mille maux. Le mérite de cet Avocat lui ayant attiré la compassion générale , chacun s'empressa à le consoler & à le soulager. Il y avoit parmi les Buveurs d'Eau un Chirurgien-Major des Troupes Françaises. Cet homme ayant entretenu le Malade sur les douleurs qu'il sentoit , lui demanda la permission de visiter ses bras. Il leva les ligatures & les bandages , & fut fort étonné de trouver que tout le mal consistoit dans une enflure causée par la foulure d'un nerf , & qu'il n'y avoit dans l'un ni dans l'autre bras aucune fracture ni luxation. En effet l'Avocat fut guéri en peu de jours , par le moyen de quelques fomentations.

Je conviens que cet inconvénient est irremédiable de la part de ceux qui viennent à Spa , parce que toutes les directions des plus habiles Médecins ne peuvent les garantir de l'ignorance d'un Chirurgien. Mais qu'il me soit permis de dire ici en passant , qu'il y a sujet de s'étonner que le Gouvernement de Liège , si sage d'ailleurs , n'y ait pas encore fait attention. Il est vrai que le voisinage
de

de cette Ville fournit des reffources ; mais dans les cas preffans , un Malade a tout le tems de fouffrir ou de mourir. On auroit un fecours plus prompt & plus affuré dans l'habileté du célèbre Mr. Chrouet, Médecin d'Olne à quatre lieues de Spa, fi son grand âge lui permettoit encore de faire ce voyage. Il le faisoit autrefois , & il s'y est rendu auffi illuftre par les cures qu'il y a faites , que par la vaste connoiffance qu'il s'est acquife de la nature & des qualités de ces Eaux. L'analyfe qu'il en a faite fur les lieux , l'emporte de beaucoup fur celles qui avoient été faites jusques-là , comme je l'ai déjà remarqué. On peut dire , qu'après avoir fui la Nature pas à pas dans ses routes obscures , ce Docteur l'a prise enfin sur le fait. Il a employé un tems & des peines infinies dans cette recherche , & il est le premier qui ait découvert & prouvé que les Eaux de Spa , & celles du Pouhon même , ne font aucunement impregnées de ce Vitriol de Mars volatil , dont leur goût & leurs effets les avoient fait soupçonner jusques-là ; & il a démontré que cette qualité vitriolique n'est que l'effet de la fermentation & d'une certaine combinaison de minéraux , qu'il n'est pas de mon sujet d'expliquer plus au long. Il me suffira d'ajouter que le fameux Lifter , Membre de la Société Royale de Londres , étoit du même sentiment.

Après

Après avoir raisonné sur ces différentes choses, dont j'ai cru que le précis pourroit être de quelque utilité au Lecteur, nous nous amusâmes à voir emplir des centaines de bouteilles pour les transporter dans les Provinces les plus éloignées. Il s'en fait un débit prodigieux, & il n'y a point d'année qu'il n'en sorte plus de cent-mille de Spa, & souvent beaucoup plus. Ceux des habitans qui font ce commerce, sont extrêmement attentifs à ne les remplir que dans les tems secs, parce qu'il est d'expérience que les Eaux sont beaucoup moins fortes après quelques jours de pluie. La raison même en est sensible, parce qu'alors la pluie qui s'insinue sous terre, & dans les fentes des rochers, altère les veines d'eau minérale en se mêlant avec elles. La manière dont on les emplit a quelque chose de curieux, parce que leur conservation dépend des précautions qu'on y apporte. Ce sont des Femmes nommées par le Magistrat de Spa, qui ont ce soin. Elles rincent d'abord fort exactement les bouteilles, & les rangent cinq à cinq sur le parapet qui environne l'esplanade de la Fontaine du Pouthon. Ce parapet, qui est de pierre de taille, est creusé exprès en forme de gouttière, pour pouvoir contenir les bouteilles; & il est environné d'une espèce de petit balustre de fer, contre lequel on les appuie pour les tenir debout.

bout. Alors une Femme présente un entonnoir sur chacune des bouteilles, & cette Femme est suivie d'une autre qui y verse l'eau du Pouhon; & quoique cela se fasse avec une rapidité étonnante, ces Femmes sont si bien accoutumées à ce manège, qu'elles n'en mettent pas plus dans l'une que dans l'autre. Je m'apperçus qu'elles ne les remplissoient d'abord qu'à moitié, & qu'elles n'achevoient de les remplir, qu'après avoir parcouru toutes les bouteilles. Je leur en demandai la raison; & elles me dirent qu'elles étoient obligées d'user de cette précaution, pour donner à l'eau le tems & l'espace nécessaire pour laisser agir la fermentation dans laquelle elle se trouve en sortant de la Fontaine. Elles ajoutèrent que pour la même raison, elles étoient obligées de les laisser quelque tems sans les boucher; parce que si on y appliquoit le bouchon aussi-tôt qu'elles sont remplies, les bouteilles crèveroient infailliblement. Nous voulûmes en faire l'épreuve, & moyennant quelques escalins, nous nous donnâmes le plaisir de voir casser quelques bouteilles sur l'heure même.

Ces remarques nous firent comprendre d'une manière sensible, la différence essentielle qui doit se trouver entre les Eaux bues à la Fontaine, & les Eaux transportées. Car outre la déperdition des esprits qui s'en échappent pendant le

petillement dont on les voit agitées avant qu'on les bouche, il est impossible que les substances minérales qu'elles contiennent, ne se séparent les unes des autres, dans la fermentation qui dure encore après qu'elles sont bouchées. Cette fermentation qui est produite par l'Esprit acide qui anime, pour ainsi dire, cette Eau, n'a rien d'incompréhensible, puisque l'on prétend qu'elle se fait sentir dans la Fontaine, une fois chaque mois pendant la pleine Lune. Un Médecin du Païs, nommé *Francois* dit *Bazin*, assure que cette fermentation est si sensible, qu'elle se fait entendre pendant la nuit. Il faut qu'elle soit violente; & cela supposé, il est moins étonnant qu'elle se perpétue dans les bouteilles, à l'aide de l'agitation qu'elle reçoit lorsqu'on y verse l'eau. Il est donc à conseiller à ceux qui en font venir pour les boire chez eux, de choisir à Spa quelque Correspondant fidèle, qui veille exactement à ne faire emplir les bouteilles qu'en tems sec & serain, & à les faire boucher le plutôt qu'il sera possible, en lui donnant un sol ou un demi-sol de plus par chaque bouteille, pour le dédommager de celles qui pourroient se casser; & de payer quelque chose de plus à la Femme qui a le droit de les boucher & d'y appliquer le Sceau du Bourg, afin de l'engager à n'épargner point la cire & le cuir dont elle enveloppe chaque bouchon.

choi. La dernière précaution qui dépend des précédentes, est de ranger les bouteilles tant dans les paniers que dans la cuve, le bouchon tourné en-bas. De cette manière les parties terrestres s'attacheront au bouchon, & les parties sulfureuses & les plus subtiles, demeurant vers le fond de la bouteille, ne trouveront aucune issue pour s'échapper.

A ce sujet je dois ajouter à l'honneur des Magistrats du Bourg de Spa, qu'ils ont des égards infinis pour les Etrangers qui viennent boire leurs Eaux sur les lieux. Par une suite de ces égards, il n'est permis à personne de faire emplir des bouteilles que vers les dix heures du matin, parce que pour l'ordinaire tous les Buveurs sont alors retirés chez eux. Il est également défendu d'y puiser pendant la nuit, pour donner le tems à la Fontaine de se remplir, de peur qu'elle ne se trouvât vuide lorsque les Buveurs y reviendroient le lendemain, & on la ferme exactement toutes les nuits à la clé. Dès le matin, les Femmes qui ont cet office ont soin d'en nettoyer les avenues, & d'enlever une espèce de crème brillante, qui s'élève sur la superficie, & que bien des gens prennent pour de la rouille de fer. Ces petites attentions qui ont bien leur mérite, font espérer que quelque jour les Habitans travailleront plus efficacement à procurer des commodités plus considérables pour

les Etrangers , par la construction de quelque Gallerie couverte, sous laquelle ils pourront se promener à l'abri de la Pluye & du Soleil.

Pendant que nous nous occupions de toutes ces observations, nous fumes joints par le jeune Milord, qui nous apprit que le fameux Baron de P. . . . dont Mr. Lake nous avoit fait l'hiftoire, étoit parti la nuit fans prendre congé de ses Hôtes, ni même de son valet, qu'il avoit laissé apparemment pour les gages. Outre le loyer de ses chambres qu'il n'avoit pas payé, il devoit une somme considérable à l'Auberge où il mangeoit, & dans laquelle il avoit fait une grosse dépense. Cet Avanturier, avant de partir, avoit acheté beaucoup de galanteries à crédit dans toutes les Boutiques de Spa, & les avoit emportées avec lui. Eh bien, Messieurs, s'écria Mr. Lake, avois-je bien tort de vous dire que ce Chevalier n'étoit pas homme à rester en si beau chemin, & que sûrement il nous feroit ici quelque tour de son métier? Avouez, Messieurs, avouez, nous dit-il d'un ton gaillard, que malgré ce que je vous en ai raconté, il vous a tous mis à contribution. Le Marquis avoua que pour s'en défaire, il lui avoit donné deux louis. Pour moi, il m'avoit excroqué quelques ducats, que je fus bien honteux de lui avoir donnés. Mr. Lake se moqua de

notre compassion, & nous en raila beaucoup : mais nous eûmes de quoi nous consoler dans l'aveu de tous ceux qui formoient notre Compagnie. Comment donc, dit le jeune Milord, qui n'étoit pas fort généreux, est-ce que Mr. Lake connoissoit cet Aventurier ? Oui, lui dis-je, & il nous l'avoit parfaitement bien dépeint, & malgré cela il nous a excroqué notre argent. J'ai grand regret à mes guinées, dit le Milord, car il en a eu six des miennes tout en une fois, & j'en donnai encore deux dans la quête que la Duchesse fit l'autre jour pour lui. Consolons-nous-en, mon cher Milord, lui dit Milady, il a des miennes aussi : mais je trouve que quoiqu'il en coute, c'est toujours en être quite à bon marché, que d'être délivré d'un homme qui pouvoit faire pis. Milord ajouta, que ceux dont cet Aventurier avoit le plus tiré, étoient de riches Juifs Hollandois, qui étoient venus à Spa ; & je n'en suis pas étonné, dit-il ; car il fait peindre ses prétendus malheurs avec tant d'art, qu'il pourroit attendrir un Arabe même. J'ai vu des Lettres qu'il avoit écrites à la Duchesse & à deux jeunes Seigneurs d'Amsterdam, à qui il décrivait sa situation de la façon du monde la plus touchante : il y marquoit tant de sentimens d'honneur, que je l'aurois cru honnête-homme. Ces jeunes Hollandois sont pourtant les seuls qu'il n'a

pu duper. Enfin, en combinant à vue d'œil l'argent que le Baron avoit excroqué, nous comprîmes qu'il devoit avoir touché beaucoup au delà de cent guinées, sans y comprendre les dettes qu'il laissoit, & l'argent qu'il avoit gagné au Jeu.

Nous demandâmes à Milord où il avoit appris cette nouvelle. Il nous dit que c'étoit à la Fontaine de Géronstère, d'où il revenoit; & il nous assura que cette Fontaine étoit beaucoup plus fréquentée que celle du Pouhon, & que l'affluence des Buveurs qu'il y avoit trouvés, lui avoit fait comprendre qu'il y avoit à Spa beaucoup plus de monde qu'il n'avoit cru. Ce qu'il nous dit de la situation, des vues & des plaisirs de cette Fontaine, nous donna envie d'y aller. Nous le proposâmes à la Duchesse & à Milady, qui y consentirent, & fixèrent la partie au lendemain. Les Dames appellèrent leurs valets pour aller retenir des voitures, & nous envoyâmes les nôtres pour nous louer des chevaux. La Duchesse nous invita tous à venir faire une partie chez elle, sur les trois heures. Nous allâmes nous habiller, & après y avoir joué pendant une partie de l'après-midi, nous résolûmes de terminer la journée par une promenade aux Capucins.

Nous ne pûmes la faire commodément. Il y avoit ce jour-là chez eux je ne sais quelle

quelle Fête , fort solennelle apparemment ; car ils vinrent faire une grande Procession tout autour du Jardin , en chantant pitoyablement , & ils étoient suivis de quantité de monde. Milady nous conseilla de nous retirer à l'écart , pour ne pas nous exposer au zèle indiscret de quelque Dévot ; & nous passâmes dans un cabinet de verdure , d'où nous vîmes tout sans être vus. Milady avoit bien ses raisons , parce que peu auparavant une des premières Dames de la Cour d'Angleterre pensa payer bien chèrement l'indiscrétion qu'elle avoit eue de s'exposer. C'étoit la Duchesse de New & elle l'avoit raconté elle-même à Milady , qu'elle avoit rencontrée à Bruxelles. Cette Dame étant un jour allée au Sermon aux Capucins , fut tentée d'assister au Salut qui se fait après. Elle ignoroit qu'on y exposoit le *Vénéral* , & qu'on y donnoit la bénédiction. Elle se tint debout pendant la cérémonie , & même après le fatal coup de cloche. Un Liegeois plus insolent que dévot , scandalisé de la posture de la Duchesse , lui porta un coup de sa canne dans le dos , qui la fit tomber sur un banc vis-à-vis. La Duchesse s'évanouit. Son accident fit murmurer les plus raisonnables de tous les Catholiques , & les Anglois coururent aux armes pour en tirer raison. Les Pères Capucins , qui n'avoient aucune part à ce desordre ,

vinrent faire une excuse , & prièrent la Duchesse d'assoupir cette affaire qui devenoit très-sérieuse , & l'on en demeura-là. Nous conclûmes que le plus sûr étoit de ne pas s'exposer , & nous nous échappâmes du Jardin pour retourner au logis.

Comme il étoit pourtant d'assez bonne heure , nous nous arrê tâmes à causer sur le pavé du Bourg ; & en gens des-cœuvrés nous allâmes le long de la rue , regarder les Armoiries qui sont sur les façades des grandes Auberges. Cet amusement nous donna quelque plaisir , en nous fournissant des sujets de conversation sur les personnes illustres dont nous voyions les noms & les armes , avec la date de leurs voyages en ce lieu. Nous trouvâmes celles de Henri III , Roi de France & de Pologne , que sa fanté y amena en 1585 ; & celles d'Alexandre Farnèse Duc de Parme , qui y vint en 1592 pour la troisième fois. Nous y vîmes aussi les Blazons de Charles II. Roi d'Angleterre , qui vint y chercher quelque distraction aux ennuis de son exil ; ceux du Roi de Danemarck , du Grand-Duc de Toscane , des Princes & Princesses d'Orange , & de quantité de Seigneurs des Maisons les plus distinguées de l'Europe.

Un peu plus loin nous aperçûmes celles de la fameuse Marguérite de Valois Reine de Navarre , & première Femme de

de Henri IV. qui vint prendre les Eaux de Spa en 1577. Oh! pour cette Reine, dit la Duchesse, on ne devoit pas voir ici son Ecusson. Elle ne vint apparemment à Spa que pour chercher la fécondité, & prévenir la dissolution de son mariage. Le peu de fruit qu'elle en retira, ne fait point assez d'honneur à ces Fontaines. Je ne sai, Madame, reprit Mr. Lake, si elle s'en trouva si mal. Car si l'on en croit l'Historien Dupleix, qui avoit été son Domestique, la bonne Dame devint aussi féconde que galante. On lui connoit au-moins deux enfans d'aventure, sans compter le petit malheur que le Roi son Frère lui avoit reproché si vivement. Dupleix n'en fait point mystère, & dit clairement que la Reine Marguerite avoit eu un fils du beau Harlai Sire de Chanvallon, & que cet enfant fut depuis Capucin sous le nom de P. Ange. Il parle d'un second, qui fut le fruit de ses amours avec le Sr. d'Aubiac, Gentilhomme Auvergnac, & Dupleix assure qu'il les a connus tous deux. Ainsi, Madame, vous voyez que les Eaux produisirent de grands effets chez la bonne Reine, & que Mrs. de Spa n'ont pas tort de s'en faire honneur. Le trait est malin, dit le Marquis; mais permettez-moi de vous dire que Marguérite de Valois ne vint jamais à Spa, mais qu'elle en but les Eaux à Liège, où elle vint par politique seulement, pour ménager

les intérêts du Duc d'Alençon, qui vouloit se faire déclarer Souverain des Païs-Bas. L'amitié qu'elle avoit pour ce frère n'a point été exempte de soupçons violens. Aussi fit-elle tout pour lui. Elle fait dans ses Mémoires une ample relation de son voyage de Spa, & déclare qu'elle prit prétexte d'une éréfipèle à laquelle elle étoit sujette, & dont elle fut guérie par l'usage de ces Eaux. Elle vint à Liège avec la Princesse de la Roche-sur-Yon, & décrit fort au long l'intrigue qu'elle avoit entamée en passant à Mons avec le Comte & la Comtesse de Lalain, & les honneurs que Gérard de Groosbeck Evêque de Liège lui avoit rendus dans sa Ville. Elle y remarque que ce Prélat, quoique Prince, n'étoit point traité d'*Altesse*, comme ses Successeurs l'exigent aujourd'hui; mais qu'en lui parlant, on disoit *Sa Grace*. On peut juger par ses Mémoires, qu'elle étoit fort contente de *Sa Grace*. Le Prélat lui avoit cédé son Palais, elle y tenoit une Cour fort brillante, & y régala en un jour toutes les Dames de qualité du Païs, & le lendemain tous les Prélats & Abbés de la Province. Rien n'y troubla ses plaisirs que la mort de Mademoiselle de Tournon, une de ses Filles d'honneur qui y mourut d'amour. Elle en fait une longue histoire, qui serviroit de canevas à un fort joli Roman. Au reste, cet accident fut le prélude des desagrémens qu'elle eut à son

son retour. Elle fut insultée en passant à Dinant & aux Château de Fleurines, & eut bien de la peine à regagner La Fère. Son voyage ne fit du bien qu'à son éréfipèle. Le Duc d'Alençon n'y gagna pas grand' chose, parce qu'elle ne put revoir le Comte de Lalain. Voilà Monsieur, dit le Marquis, quel fut le motif secret du voyage de cette Reine; & je m'étonne que l'on ait mis ici ses Armes, vu qu'elle n'y vint jamais, & qu'elle en faisoit venir seulement des bouteilles qu'on lui apportoit toutes les nuits à Liège. Nous parcourûmes encore d'autres Armoiries, parmi lesquelles il y en a beaucoup que nous ne pûmes déchiffrer.

Eblouis plus que fatigués de cet amusement, nous allâmes nous asseoir sur un banc à la porte du Sr. R. Le Loup, qui demeure au coin du Pouthon. Mais comme nous y étions en trop grand nombre, cet honnête-homme fit apporter des chaises pour la Duchesse & nos autres Dames. Nous avions la tête pleine de ces Armoiries, & nous lui demandâmes s'il n'y en avoit pas de plus anciennes dans l'Eglise de la Paroisse. Il nous répondit que non, parce que leur Eglise, qui n'étoit auparavant qu'une petite Chapelle où l'on venoit dire la Messe pour la commodité des habitans, n'avoit été érigée en Paroisse qu'en 1573. Avant ce tems, nous dit-il, nous étions dépendans de la Paroisse du Sart, à une petite

tite lieue d'ici; & ce n'est que depuis ce tems que l'on a formé à Spa une petite Magistrature, qui s'est élevée sur les débris de celle du Sart. Mais comme nous ne faisons alors qu'une même Communauté, les papiers qui regardent notre établissement sont restés dans le Greffe de ce Village, où ils ont été consumés dans un incendie. Mais au moins, lui dit Mr. Lake, vous savez apparemment l'époque de la Fondation du Bourg? On dit, Monsieur, continua le Sr. Le Loup, que le Fondateur de ce Bourg étoit un Maître de Forges, qui en 1327 acheta de l'Evêque de Liège douze *Bonnières* de Bois à l'entour de la Fontaine du Pouhon, qui étoit pour lors au milieu d'une petite Prairie entourée de Bois. Cet homme fit défricher ce terrain, & y fit quelques habitations. Ma maison, ajouta-t-il, fut la première; & celles que l'on bâtit ensuite, formèrent cette enceinte qui est aujourd'hui le Marché de Spa, & qui s'est agrandie peu à peu. Auparavant les Buveurs se logeoient dans ces mazures, nommées le *Vieux Spa*; & comme il n'y avoit point assez de place, on dressoit tous les Etés des tentes aux environs de la Sauvenière, pour les moins malades. Il y a quelque apparence, ajouta-t-il, que ce lieu fut autrefois une Seigneurie particulière; car on trouve une famille qui porte le nom de *Spa*,
dont

dont les descendans font établis à Liège & à Huy. Voilà, dit-il, tout ce que l'on fait de la Fondation de ce Bourg. Nous remerciâmes cet homme, de la complaisance avec laquelle il avoit répondu à nos questions, & nous nous retirâmes à nos Auberges, avec parole de nous retrouver le lendemain au Pouhon.

L'idée des plaisirs que le jeune Milord nous avoit promis à Géronstère, nous fit devancer l'heure ordinaire, pour être en état de partir en compagnie. Nous nous trouvâmes tous au Pouhon au même instant, comme si un même génie nous eût tous éveillés. La Duchesse & nos autres Dames ne furent pas moins ponctuelles au rendez-vous, en sorte qu'à quatre heures & demie précises nous avions déjà bu, selon la coutume, quelques verres du Pouhon. Les voitures se trouvèrent prêtes en même tems. La Duchesse monta dans une chaise avec deux Dames, & Milady entra dans l'autre avec ses deux Amies. Milord, Mr. Lake, le Marquis & moi, nous les escortâmes à cheval. Nous avions heureusement le plus beau tems du monde, & il nous falloit ce dédommagement pour adoucir la longueur & l'ennui de cette cavalcade. Il n'y a cependant guères plus d'une demi-lieue de chemin du Bourg de Spa à la Fontaine de Géronstère. Mais c'est un chemin si rude,

de , que les voitures y emploient toujours près de cinq quarts d'heure. La route en elle même est des plus désagréables. A peine est-on sorti de Spa, qu'on ne découvre plus le moindre vestige d'habitation: on se croiroit transporté dans les Déserts de la Thébaïde. De quelque côté que l'on regarde , tout ressent la solitude. Par tout on ne voit que des arbres , de la bruyère , & du marbre. Les chemins sont bordés , & ferrés en quelques endroits , de roches , ou d'éclats de pierres d'une grosseur énorme; enforte que quelque pressé que l'on soit , les voitures ne vont qu'au pas du cheval , qui ne doit pas aller vite , puisque le cocher est toujours à pied , pour être à portée de guider le cheval dans les pas dangereux , & de lui faire éviter à propos les pierres qui feroient renverser la chaise.

Ces voitures sont faites exprès pour ces chemins rudes & étroits. Ce sont des espèces de chaises légères. couvertes de cuir ou de toile cirée , avec des rideaux de même , sans glaces ni portières. Ces machines sont attachées sur un brancard à deux roues , fort larges & bien solides. Elles ont sur le dossier une lunette , pour pouvoir veiller sur les valises que l'on peut attacher derrière , car il est impossible d'y placer un valet. Il n'est pas aisé de faire beaucoup de diligence avec ces voitures , parce qu'on ne peut y atteler deux

deux chevaux de front, & que quand on en prend deux pour les promenades un peu longues, on est obligé de les attacher l'un après l'autre. Quelque tems qu'il fasse, ces animaux vont toujours le même pas, & savent si bien leur route, que j'ai remarqué qu'en certains endroits plus difficiles, ils posent toujours leurs pieds dans les mêmes trous & sur les mêmes pierres, en sorte que l'on est sûr d'effuyer chaque fois les mêmes cahots & les mêmes secouffes. Mais quelque lentes que soient ces voitures, elles sont extrêmement sûres, & rarement on entend dire qu'il en soit arrivé des accidens. Elles ne sont pas aussi fort chères. Les cochers ne prennent que trois escalins pour mener aux Fontaines une chaise remplie de trois ou quatre personnes. Ceux qui ne peuvent se servir du cheval, les trouvent assez commodes: mais pour moi je les ai trouvés détestables, & je préférerois de faire le voyage à pied, comme l'a fait plusieurs fois le Czar, en 1717. Nous ne tirâmes pas cependant grand avantage de nos chevaux. La politesse ne nous permettant pas de devancer les Dames, nous étions réduits à suivre leurs chaises pas à pas. Nous ne pouvions même profiter de leur conversation, parce qu'en certains endroits remplis de bois, les chemins sont si resserrés qu'il n'y a de place que pour la voiture. Il falloit alors se contenter de
les

les suivre, en maudissant la route, & la négligence des habitans de Spa, qui pourroient, ce semble, prendre un peu plus de soin d'un chemin qui leur fait un si gros revenu. Mr. Lake pour nous consoler nous dit qu'autrefois il étoit bien pire, & qu'il étoit presque impraticable lorsqu'il vint la première fois à Spa. Tel qu'il est, dit-il, nous en avons l'obligation à Monsieur le Comte de Lynden-Aspremont. Ce Seigneur, qui étoit Favori du Prince Clément de Bavière, & Gouverneur de son Marquisat de Franchimont, d'où ces Fontaines dépendent, a pris des soins infinis pour racommoder tous les chemins qui y mènent, & y a fait de très-grosses dépenses. C'est dommage, ajouta-t il, que ses successeurs n'aient pas eu le même zèle que lui pour le bien public. Peut-être, lui dis-je, est-ce par une raison d'intérêt qu'on néglige ces chemins. Et qui fait si les habitans de Spa ne s'opposent point à leur réparation, pour faire valoir leurs chevaux & leurs voitures, en réduisant par-là les Etrangers à la nécessité de les prendre, pour ne pas risquer les leurs ? Cela pourroit être dit-il, mais en cela même ils n'entendroient pas leurs intérêts. Si les chemins étoient plus commodes, il viendrait infailliblement beaucoup plus d'Etrangers, qui restent chez eux, effrayés par le récit qu'on leur en fait. D'ailleurs,

quan?

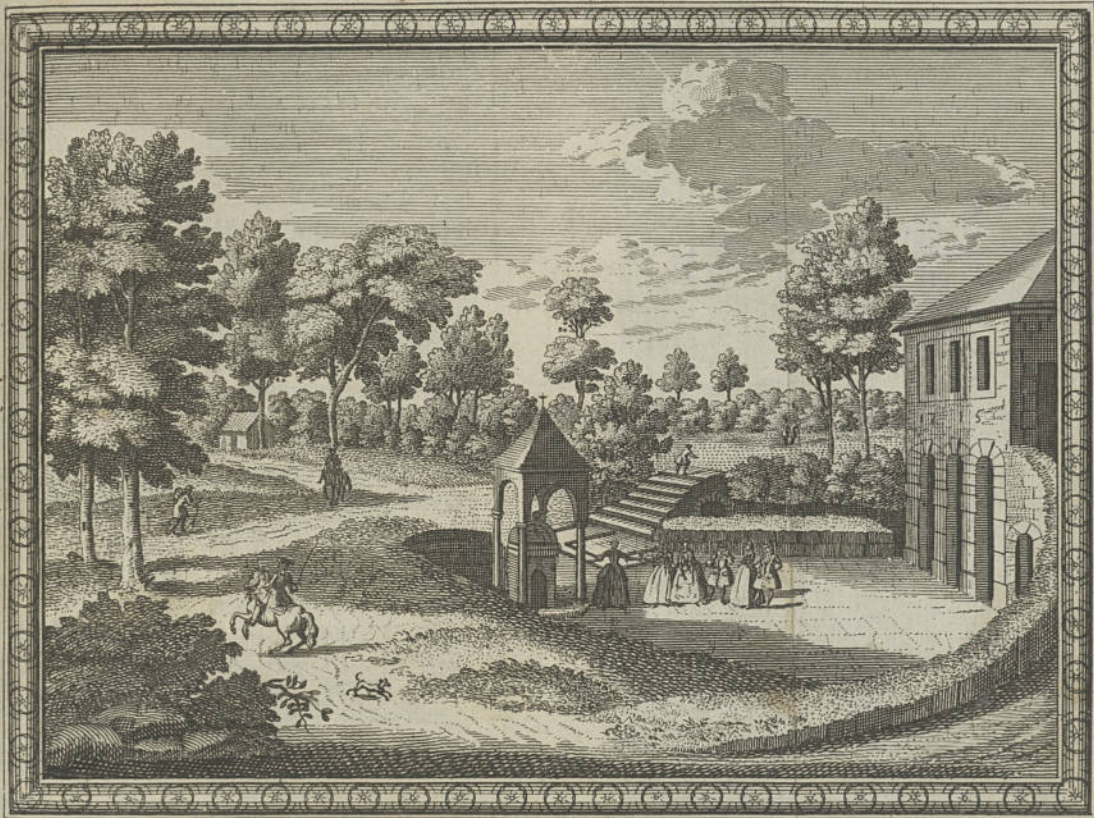
quantité de Seigneurs y viendroient avec leurs équipages, dont la dépense excéderoit sûrement de beaucoup le petit profit que les Habitans peuvent retirer du loyer de leurs voitures.

Cette petite conversation nous mena insensiblement jusqu'à Géronstère. Nous mîmes pied à terre, & nous donnâmes nos chevaux à un Garçon, dont l'office est de les attacher au piquet, & de les garder. Nous approchâmes des voitures pour aider les Dames à descendre sur une grosse pierre, connue de tous les Buveurs d'Eau, contre laquelle toutes les chaises s'arrêtent, & nous courûmes avec empressement à la célèbre Fontaine de Géronstère. Nous nous y trouvâmes les premiers, parce que nous avions devancé toutes les voitures; mais nous n'y fûmes pas longtems seuls. Un moment après, nous vîmes arriver une trentaine de chaises, quelques voitures particulières, & environ une centaine de Cavaliers, sans compter quantité de Prêtres, de Moines, & d'autres personnes qui font le voyage à pied, par des raisons d'économie ou de santé.

Je demandai des verres pour nos Dames, & les Femmes qui font chargées du soin de cette Fontaine, nous en donnèrent avec un petit compliment Liegeois, que je n'entendis pas fort bien. J'en présentai un à Milady, qui fut d'abord extrêmement rebutée du goût de

cette Eau, qui est différente de celle du Pouhon. Elle sent beaucoup plus le fer & le souphre. La répugnance de Milady me vengea bien des malices qu'elle m'avoit faites en pareil cas. Je pris ma revanche, sans vouloir lui faire aucun quartier. Le hazard voulut que je m'accommodasse du goût de cette Fontaine, & j'en pris occasion d'agacer cruellement cette Dame, chaque fois qu'il falloit boire.

Après ces premières libations faites à la Nymphé de Géronstère, nous nous mîmes à examiner sa situation, son palais, & ses dépendances. Cette Eau si précieuse sort du creux d'un rocher assez élevé, par rapport à la situation de Spa. La Fontaine est dans une petite niche de marbre, couverte d'un dôme de pierre de taille, soutenu par quatre piliers de marbre rouge. Elle doit la construction de ce joli petit Edifice à la libéralité du Comte Conrad de Bourgsdorff, Conseiller Intime & d'Etat de l'Electeur de Brandebourg. Ce Seigneur y étant venu en l'an 1651, & y ayant trouvé un grand soulagement à ses maux, crut qu'il étoit de sa générosité de loger sa Bienfaitrice un peu plus commodément, & fit les fraix de ce petit Bâtiment. Il voulut même y laisser un monument public de sa reconnoissance, dans l'Inscription en Haut-Allemand qu'il fit placer au-dessous de ses armes, sur une grosse pier-



*La Fontaine de Geronstere ,
près de Spa .*

*De Fontein van Geronstere
by Spa .*

N^o. 6 .

The Fountain of Geronstere near Spa .



The University of
Cambridge
Library

pierre , qui se voit encore dans la muraille voisine. Le Marquis , qui savoit très-bien cette Langue , nous expliqua le contenu de l'Inscription ; & comme elle n'a rien de fort intéressant , je me contentai d'en extraire le fait que je viens de rapporter. Il y a quelque apparence , dit Milady , que si chaque Malade guéri faisoit son offrande , ces Eaux deviendroient aussi célèbres par leurs ornemens que par leur vertu. Pour moi , dit la Duchesse , je ne saurois pardonner au Czar Pierre , d'être parti de Spa sans y laisser quelques marques plus dignes d'un si grand Empereur. Un Louis XIV , ajouta-t-elle , tout économe qu'il étoit , ne se seroit pas contenté d'un marbre : il eût sûrement fait élever quelque Edifice public , qui eût fait boire les Etrangers à sa santé , deux cens ans après sa mort. Oh ! Madame , dit Mr. Lake , le Czar n'y alloit pas si vite : s'il eût bâti par-tout où il a été , il n'auroit pas eu de quoi fonder St. Pétersbourg. Il étoit d'ailleurs si rempli de sa grandeur , tout modeste qu'il paroïssoit , qu'il croyoit que son nom & ses armes étoient d'un prix supérieur à tous les Edifices du Monde. Les bonnes gens de Spa en sont eux-mêmes si infatués , qu'au lieu de solliciter la libéralité de ce Prince , ils se contentèrent de lui demander ses armes , & un certificat de sa guérison , dont j'ai une copie authentique :

encore ce certificat n'est-il expédié que par son Médecin. Le voici.

Je soussigné, Conseiller Privé & Premier Médecin de Sa Majesté l'Empereur de Russie, atteste que Sa Majesté ayant une grande perte d'appétit par la relaxation des fibres de l'estomac, avec des enflures aux jambes, le visage fort décoloré, & de tems en tems des coliques bilieuses, s'est rendue à Spa pour y boire les Eaux Minérales. Je suis témoin des avantages qu'Elle en a retirés, se portant mieux de jour à autre: ayant pris la peine de se transporter Elle-même à la Source de Géronstère, éloignée de trois quarts de lieue de la Ville, sachant fort bien que ces Eaux profitent incomparablement plus que quand elles sont transportées: & enfin, que quoique Sa Majesté Impériale ait bu d'autres Eaux en différens endroits, Elle n'en a pas trouvé de meilleures, ni qui ayent eu un si grand effet pour sa maladie que les Eaux de Spa. Donné à Spa, ce 24 Juillet 1717. Signé R. Areskin, y joint son cachet en cire rouge. Certifié conformément par G. Sthoreaux Greffier de Spa, sousigné.

Il me semble, Monsieur, dit le Marquis, que cet Areskin vous est inconnu. C'est cependant un homme de votre País. Il étoit Ecoissois, son nom a fait assez de bruit à la Cour d'Angleterre, & je suis sûr que Madame la Duchesse s'en souvien-

viendra bien. Parfaitement, dit la Duchesse, & je crois que c'est lui qui fut mêlé dans les intrigues du Comte de Marr, & dans l'affaire de Gortz & de Gyllemborg. On trouva de ses Lettres dans les papiers de Gyllemborg, lorsqu'il fut arrêté; & je me rappelle qu'on l'accusoit d'avoir mandé au Comte de Marr, que le Czar *connoissant la juste cause du Prétendant, soubaittoit une conjoncture pour le remettre sur le Trône.* Vraiment, ajouta-t-elle Mr. Wesselowski, Ambassadeur de Russie, fit grand bruit à Londres de ce que l'on avoit imprimé ces Lettres, que le Czar desavouoit. Il fit plus Madame, reprit le Marquis. Le Czar aimoit tant son Médecin, qu'il prit la peine de le justifier de cette imputation, par un ample Mémoire. Le Roi, comme vous savez, fit semblant de l'en croire, & parut mépriser la justification d'Areskin, qu'il regardoit comme un transfuge. Au reste, la considération & la confiance que le Czar lui témoigna depuis, ont donné lieu de croire que la qualité de *Conseiller Privé* qu'il avoit donnée à ce Médecin, n'étoit pas un titre purement honoraire. Il lui conserva sa bienveillance jusqu'au tombeau, & il le pleura, & lui fit faire des funérailles magnifiques. Mr. Areskin mourut aux Eaux d'Olonitz qu'il avoit mis en vogue; peut-être en fut-il le martyr. Le Czar le fit rapporter à Pétersbourg, le baïsa,

écouta l'Oraison funèbre qu'un savant Ministre prononça dans la maison du défunt. Le corps fut porté par des Médecins, le Czar le suivoit à pied un cierge à la main, & il étoit accompagné de quantité de Seigneurs qui portoient des torches. Au retour de l'enterrement, il fit distribuer à tous ceux qui y avoient assisté, des bagues d'or, sur lesquelles il avoit fait graver le nom du défunt, & la date de sa mort. Ainsi, dit le Marquis, il ne faut pas considérer Areskin comme un Médecin ordinaire. Je ne savois pas, reprit Mr. Lake, toutes les qualités de mon compatriote. Il faut sûrement qu'il se soit mêlé d'autres choses que de Médecine; car on n'honore ordinairement ces Messieurs que pour la nécessité, & elle n'avoit plus lieu alors.

Quoi qu'il en soit, ajouta-t-il, le certificat d'Areskin a éternisé ici la mémoire du Czar; chacun le fait par cœur, & il n'est point de père qui ne l'apprenne à ses enfans. Les bonnes gens sont donc bien dupes, dit la Duchesse: car enfin, à quoi sert ce marbre que le Czar a fait mettre au Pouhon? Cette Inscription, ce Certificat, nous disent qu'il a été malade & guéri; que nous importe? Il n'y a, ce me semble, dans cet événement rien que de fort commun. Les Empereurs sont, comme le reste des mortels, sujets à mille maux; & je trouve que cette Inscription n'est qu'un mo-
nu-

nement de plus érigé à l'infirmité humaine, dont nous avons déjà un million de preuves indépendamment de ce marbre. Mais ce qui nous eût tous intéressé, & qui eût été bien digne de Sa Majesté Impériale, c'est qu'en même tems que ce Prince instruisoit les siècles à venir de sa maladie par cette Inscription, on eût pu lire en caractères plus durables dans la construction de quelque Gallerie commode, par exemple, ou de quelque autre Bâtiment public, que cet Empereur étoit aussi libéral & aussi magnifique dans sa reconnoissance, qu'il étoit grand d'ailleurs par ses autres qualités. Qu'en pensez-vous, nous dit-elle, Messieurs ? Chacun approuva sa pensée, & avoua qu'il y auroit eu beaucoup de grandeur à ce Prince si riche & si puissant, de laisser un monument si glorieux pour lui, dans une Province extrêmement éloignée de ses Etats. Du moins, dit Milady, il se seroit épargné le petit reproche que nous faisons aujourd'hui à sa mémoire.

Il n'y eut que le jeune Milord qui ne fut pas de cet avis. Il aimoit l'argent, & haïssoit la dépense; & cette passion, si lâche dans une personne de son rang & de son âge, lui faisoit souvent faire des démarches bien ridicules, comme nous le verrons plus bas. Mais sans nous écarter de la circonstance du Czar, il voulut nous prouver que notre critique étoit in-

jurieuse à ce Prince, & se fâcha tout de bon, en disant grossièrement aux Dames, qu'il y avoit de la folie à condamner un Prince à faire de la dépense dans un País étranger. Vous n'avez pas raison, mon cher petit Milord, de vous tant échauffer, lui dit la Duchesse. Le Czar auroit pu faire cela sans qu'il vous en coutât rien. En vérité, vous n'êtes guères Anglois. Au surplus, sachez qu'à Spa, comme à Londres, on a la liberté de parler des Têtes Couronnées; & ce que nous en disons ici, ne peut offenser personne.

Le Marquis voyant que la conversation s'animoit, & que Milord, piqué du reproche tacite d'avarice, pourroit perdre le respect aux Dames, détourna l'entretien, en proposant d'aller boire un verre. Ensuite il nous fit arpenter l'Esplanade au milieu de laquelle la Fontaine est située. C'est une petite Place d'environ quarante pieds en quarré, que l'on a creusée dans le Rocher, pour donner aux Buveurs un espace convenable. Au bout de cette Place, & à l'opposé de la Fontaine, on a élevé un grand Bâtiment en forme de Halle, au dessus de laquelle il y a une espèce de chambre, que l'on pourroit rendre assez propre. Ces deux appartemens, qui servent de retraite aux Buveurs pendant la pluye, n'ont ni portes ni fenêtrés, & l'on n'y a de jour que par des lucarnes. Ce Bâtiment

ment a tout au plus l'air d'un Corps de garde. La chambre supérieure est bâtie en saillie, & avance de dix pieds plus que l'autre; & cette avance, soutenue par quatre pilastres rustiques, forme un petit Péristyle en forme de Gallerie, au devant de la Salle qui est au-dessous. Cette Salle sert de Chauffoir pour ceux à qui le froid des Eaux est trop sensible. Il y a un foyer aussi mal-propre que tout le reste: on y fait un feu terrible, où l'on jette des arbres tout entiers, & des branches vertes qui enfument toute la Compagnie. La nécessité cependant le fait trouver commode: il y a des bancs tout autour, & l'on y voit pêle-mêle des Ducs, des Duchesses, des Bourgeois, des Moines, des Prêtres, des Religieuses, des Princes même, qui oubliant leur rang & leur qualité, y causent avec autant de familiarité, que s'ils étoient tous de niveau. Nous allâmes aussi nous y enfumer à notre tour, pour voir tous les Buveurs. Nous nous mêlâmes dans la foule, & nous liâmes tous conversation avec le premier venu. Cependant la fumée nous chassant, nous tâchâmes de nous rallier, pour aller respirer sur la Terrasse. Nous trouvâmes la Duchesse & Milady fort occupées à causer avec une très-aimable Abbessé, qui leur avoit poliment fait place sur le banc. Nos Dames l'invitèrent à venir faire un tour de promenade, & après avoir bu enco-

re un verre, nous allâmes à la Terrasse, où nous trouvâmes des Violons & d'autres Instrumens, qui s'y rendent tous les matins pour égayer cette Solitude. On monte à cette Terrasse par un escalier de pierre de 12 ou 15 marches, sous lesquelles passe un petit Ruisseau, dont le murmure a bien ses agrémens. Cette Terrasse en a aussi infiniment; c'est un terrain d'environ un arpent & demi, que l'on a défriché, & qui se trouve naturellement pavé par le roc que l'on a découvert & aplani. Il est en pente, & forme par sa situation une espèce d'Amphithéâtre. Cette Promenade est toute bordée de gros arbres, dont le feuillage fournit suffisamment de l'ombre pour s'y pouvoir promener commodément; & dans le bois-tailli qui l'environne, on a pratiqué en divers endroits écartés de petites cellules rustiques, où chacun peut en liberté *méditer sur la garde-robe*. On a eu soin d'abattre tous les arbres qui étoient au côté le plus bas de la Terrasse, en sorte que l'on y jouit d'une vue charmante: on découvre même de fort loin, & l'on apperçoit à travers les montagnes, des Clochers extrêmement éloignés. Nous prîmes tant de plaisir à cette promenade, que nous résolûmes d'abandonner absolument le Pouchon, malgré les incommodités de la route de Géronstère.

L'atdeur du Soleil qui commençoit à
se

se faire sentir, nous obligea de reprendre le chemin du Bourg. Car il est très-important de boire les Eaux au frais; & autant qu'il est nécessaire d'y joindre l'exercice pour les aider à passer plus facilement, autant faut-il être attentif à modérer cet exercice, pour éviter la sueur qui est extrêmement nuisible aux Buveurs; parce qu'alors l'Eau prend son issue par la transpiration, qui est toujours insuffisante pour évacuer la quantité d'Eau que l'on prend. Je pressai Milady de boire encore un verre, avant que de partir: mais l'Abbesse prit son parti contre moi, & lui conseilla de n'en rien faire; parce qu'il arrive souvent que l'Eau de Géronstère enivre les premiers jours qu'on en boit, & elle nous assura qu'elle en avoit fait l'épreuve, & qu'elle s'étoit réellement trouvée ivre pendant deux heures. Je cédai à ces raisons, & nous retournâmes à Spa.

Le retour de Géronstère est beaucoup plus gai, quoique l'on revienne par le même chemin par lequel on y étoit allé. La vue en est moins sauvage, parce que la route va toujours en descendant, & que l'on a le plaisir de promener les yeux sur les vallons & les côteaux voisins. D'ailleurs le chemin est peuplé de Voitures, de Cavaliers, & de Gens de pied, qui repartent tous vers la même heure. L'effet naturel des Eaux, dont l'écoulement est hâté, soit par la fatigue du chemin,

min, soit par l'ébranlement des voitures, ne cause pas peu d'embarras, aux Dames sur-tout. Aucune ne veut descendre la première, elles se défèrent toutes l'honneur du pas, jusqu'à ce qu'enfin le plus pressant besoin décide. Mais dès-qu'on apperçoit qu'une chaise s'arrête, chacun fait alors sa partie, & se range où il peut, ou à l'ombre d'un buisson. ou à l'abri de quelque grosse pierre. On remonte ensuite, & l'on fait halte ordinairement trois ou quatre fois sur le chemin; personne n'en est exempt. Comme on est alors en train de rire & de badiner, il arrive toujours quelque petit accident qui fournit matière à la bonne humeur. Je ne sai si la situation de Géronstère n'y contribue pas, mais il me parut que ses Eaux égayaient beaucoup plus que celles du Pouhon. Elles nous firent à tous le même effet; & au lieu d'aller nous habiller en arrivant au Bourg, nos Dames se firent descendre au Jardin des Capucins, pour y faire quelques tours d'allée. L'Abbesse qui y alloit à la Messe, vint nous retrouver un peu après; car il est enjoint à tout Prêtre & Capucin de Spa, d'être fort court dans ses dévotions, pour ne point fatiguer celle des Buveurs d'Eau. Cette Dame plut si fort à Milady, qu'elle l'invita à la venir voir, & à passer l'après-midi chez elle avec la Duchesse & le reste de la Compagnie; car à Spa il ne
faut

faut point d'autres préliminaires pour faire une connoissance, & lier un commerce fort étroit.

Onze heures sonnèrent, & nous sortîmes du Jardin pour aller dîner. Comme nous étions à la porte des Capucins, nous vîmes venir en grande hâte un valet du Comte de L.... Son message regardoit l'Abbesse, à qui il avoit ordre de demander de la part de son Maître, si elle n'auroit pas trouvé une tabatière d'agate qu'il avoit perdue à l'Eglise. L'Abbesse lui répondit que non; & du même pas le valet alla en demander autant à tous ceux qui avoient été à la Messe en même tems que le Comte, & obligea les bons Pères Capucins à fureter dans tous les coins de leur Eglise. Je serois pourtant bien aise, dit l'Abbesse, que la tabatière se retrouvât. Cet extravagant s'adresse à moi d'une façon si marquée, qu'il sembleroit me soupçonner de l'avoir filoutée. Elle ne se trompoit pas. Le Comte de L.... parut lui-même, & la pria très-sérieusement de lui rendre sa tabatière; parce que c'étoit, disoit-il, une galanterie de la Princesse de.... dont il ne pouvoit poliment se défaire; & pour l'obtenir, il la pria d'accepter une autre tabatière d'or en échange. L'Abbesse, fort étonnée du compliment, le traita d'insolent, & le pria de s'adresser à d'autres. Nous ne savions que penser nous-mêmes de cette aventure;

re ; car cette Dame nous avoit paru si réservée & si retirée, que tout nous disoit qu'elle n'étoit point capable de ce manège, & qu'elle ne méritoit pas ce compliment. Le Marquis qui en fut indigné, lui dit avec quelque émotion : Songez, Mr. le Comte, à ce que vous dites ici : je vous répons de votre tabatière si elle est chez Madame l'Abbesse, mais vous me la payerez si on la trouve ailleurs. L'Abbesse qui craignoit l'éclat, & qui savoit que les meilleures causes des Dames perdent toujours à passer dans les mains des Hommes, remercia le Marquis de l'intérêt qu'il prenoit à l'insulte qu'on lui faisoit. Elle le pria de la laisser démêler cette querelle, & dit fort agréablement, qu'un Homme qui se farde ne doit faire aucune peur à une Femme qu'il attaque, & qu'il lui sembloit que la partie étoit assez égale. Voyons donc, mon petit Comte, dit-elle d'un air de mépris, si j'ai votre tabatière. Le Comte s'approchant pour regarder, s'écria en serrant la main de l'Abbesse, Ah Madame, j'aime mieux vous la laisser ! Mais l'Abbesse lui donnant un soufflet, lui dit, *Voilà votre tabatière* ; & sans lui donner le tems de se reconnoître, elle lui en applique un second. Le pauvre Comte déconcerté lui fit une révérence, en disant qu'il ne s'attendoit pas à cette faveur, & se retira dans un coin de la rue pour réparer sa frisure, dont le dérangement

parut l'occuper davantage que l'affront du soufflet. Cependant, comme nous craignîmes qu'il ne fît quelque insulte à cette Dame, nous allâmes la remener chez elle.

Nous ne fûmes pas plutôt à table, que notre Etourdi y vint; & un moment après son valet lui rapporta sa tabatière, en lui disant qu'il l'avoit trouvée sur la table. Il avoua qu'il avoit pu l'y laisser: mais le Marquis lui dit, que si dans la journée il n'alloit pas faire excuse à l'Abbesse, il sauroit bien l'y forcer. Oh! j'irai sûrement, dit le prudent Sire: mais j'ai cru de bonne foi que cette Dame, qui étoit auprès de moi à l'Eglise, m'avoit fait cette petite malice. On convint que les choses en demeureroient-là, pourvu qu'il fît à l'Abbesse la satisfaction qu'elle en exigeroit; & Mr. Lake, qui ne cherchoit qu'à rire, calma la querelle, dans l'espérance d'en tirer parti pour l'exécution de son dessein.

Cette aventure ayant un peu abrégé notre dîner, nous allâmes au Caffé faire une partie de Billard, en attendant l'heure d'aller chez Milady. Le hazard voulut que nous y trouvassions un de ces Colporteurs Allemands, qui courent toutes les Foires pour y vendre des Bijoux & des Colifichets. L'Allemand nous ouvrit sa boîte, & nous invita au moins d'y jeter les yeux, dans l'espérance qu'il nous tenteroit. Sa Boutique ne consistoit presque qu'en Tabatières de toutes gran-

grandeurs, d'une certaine pierre nommée communément *Cailloux de Mayence*, que ces Coureurs vendent pour de l'Agathe. Nous en regardâmes plusieurs, & nous lui en demandâmes le prix. Il ne les tenoit pas fort chères ; car il ne nous demanda qu'une guinée de la plus belle de toutes, & nous jura qu'il avoit vendu le même matin la pareille à Mr. le Comte de L.... pour trois ducats. Cet éclaircissement nous dévoila le mystère de la prétendue galanterie de la Princesse de . . . & nous comprîmes que c'étoit encore un faux air de notre Impertinent, que dès-lors nous jugeâmes incorrigible, après tout ce qui s'étoit passé.

Nous eûmes grand soin de nous faire répéter le nom du Comte, & de nous faire peindre sa figure, pour éviter l'équivoque ; & après nous être bien assurés que l'Acheteur n'étoit autre que notre Extravagant, nous courûmes faire part à l'Abbesse de notre découverte. Elle en rit beaucoup, & nous pria de l'accompagner chez Milady où la Duchesse se trouva, & nous les divertîmes de cette historiette. Pendant ce tems-là, Mr. Lake qui étoit resté à l'Auberge, avoit disposé le Comte à accepter le titre & les honneurs de *Roi des Bobelins*, que chacun, disoit-il, vouloit lui déférer, par reconnoissance pour les plaisirs qu'il avoit procurés aux Dames. Le sot Comte avoit donné dans le panneau, & regar-

regardant ce titre ridicule comme quelque chose de fort distingué, l'avoit prié de le servir à l'obtenir. Mr. Lake le lui avoit promis, à condition qu'il garderoit un entier secret sur cette affaire, de peur qu'il ne prît envie à quelqu'un de vouloir être son concurrent, & que l'Abbesse pour se venger ne cabalât contre lui. Mr. Lake vint aussi-tôt rendre compte de cette expédition à nos Dames, & instruisit l'Abbesse du rôle qu'elle devoit jouer lorsque le Comre viendrait lui faire excuse; & sur le champ il dressa l'Acte d'Élection, auquel nous mîmes chacun notre mot. Il étoit si burlesque, que j'ai cru devoir le rapporter ici pour l'amusement du Lecteur.

„ Nous les *Bobelins* sains & malades,
 „ assemblés à Spa pour la guérison res-
 „ pective de nos maux présens & à ve-
 „ nir, & surtout pour l'évacuation de
 „ nos humeurs sombres, bilieuses &
 „ mélancoliques, à tous ceux qui ver-
 „ ront, liront ou entendront ces pré-
 „ sentes, & surtout à tous les Hypo-
 „ condriaques nos Confrères, amés &
 „ féaux, actuellement ici résidens dans
 „ le même dessein, salut, honneur,
 „ joie, appétit, & libre écoulement des
 „ Eaux. Savoir faisons, que suivant la
 „ louable & antique coutume de nos
 „ Devanciers, nous aurions fait atten-
 „ tion que la Discipline établie entre
 „ les Buveurs pourroit souffrir quelque

„ altération, faute de quelque Chef ca-
 „ pable de veiller à la conservation des
 „ Privilèges à eux accordés de tems
 „ immémorial. Et comme le plus no-
 „ ble & le plus beau de ces Privilèges
 „ nous met en droit de nous choisir
 „ nous-mêmes un Roi, dont l'Élection
 „ se fait ordinairement dans notre Ca-
 „ pitale de Spa, selon les Loix & Con-
 „ stitutions *Bobelines*: Nous aurions
 „ songé sérieusement, & aussi sérieuse-
 „ ment qu'à nous est possible, à rem-
 „ plir le Trône vacant par la retraite de
 „ *Milord Colifichet*, notre dernier Roi,
 „ de joyeuse mémoire. Ayant à cet ef-
 „ fet cherché dans toute l'étendue de
 „ notre Empire un Sujet digne d'être é-
 „ levé à cette Dignité, nous avons jet-
 „ té les yeux sur le noble & très-illustre
 „ Seigneur, Monseigneur N. N... soi-
 „ disant Comte de L... &c. &c. dans
 „ la vue d'ajouter par ce choix un nou-
 „ veau lustre à ses éminentes qualités,
 „ & de faire éclater aux yeux de l'Uni-
 „ vers ses grands mérites, tant person-
 „ nels qu'accidentels: Vu pareillement
 „ les hautes alliances dudit Seigneur
 „ Comte avec tous les Seigneurs &
 „ Princes du Monde, même avec le
 „ *Prête Jean*, le *Roi de Congo*, & les
 „ *Incas du Pérou*, dont l'amitié doit
 „ être très-précieuse à notre Républi-
 „ que: Nous les *Bobelins* susmention-
 „ nés représentant tout le Corps, en

„ vertu des pleins-pouvoirs dont nous
 „ sommes revêtus, déclarons à tous à
 „ qui il appartiendra, que nous avons
 „ choisi, élu, créé & constitué, ainsi que
 „ nous choisissons, élisons, créons &
 „ constituons par la présente, le très-
 „ Noble, très-Illustre & très-Excellent
 „ Seigneur Comte de L. *Roi des*
 „ *Bobelins & des Fontaines de Spa*, avec
 „ tous les honneurs, droits, privilèges,
 „ prérogatives, immunités &c. atta-
 „ chées à cette haute Dignité. Vou-
 „ lons & ordonnons qu'il soit reconnu
 „ pour tel dans tous les Quartiers de la
 „ Jurisdiction *Bobeline*, & par tous nos
 „ Officiers & Suppôts. Enjoignons à
 „ tous *Bobelins*, de quelque âge, qua-
 „ lité, sexe, ordre, & condition qu'ils
 „ soient, de le reconnoître en cette
 „ qualité; avec défenses expresses à eux
 „ d'ôser boire les premiers, & de mar-
 „ quer du sérieux ou de la tristesse en
 „ sa présence, sous peine de correction
 „ arbitraire, outre une double dose d'Eau
 „ qu'ils seront obligés de boire suivant
 „ l'exigence du cas.

„ Voulant aussi pourvoir à ce que le-
 „ dit Seigneur Roi puisse soutenir digne-
 „ ment & noblement son Caractère,
 „ nous lui assignons tous les revenus &
 „ domaines des Rois ses Prédéces-
 „ seurs; & pour marque de notre estime
 „ singulière pour sa personne, nous y
 „ ajoutons toutes les exhalaisons ferru-

„ gineuses, nitreuses, alumineuses &
 „ vitrioliques des Fontaines du *Poubon*,
 „ *Sauvenière*, *Groesbeck*, *Wattroz*, *Ton-*
 „ *nelet*, *Barisart* & *Nivezé*, pour les fraix
 „ de sa Toilette, comme fards, mou-
 „ ches, rubans &c. Item les vapeurs
 „ sulphureuses de *Gèronstère*, pour ser-
 „ vir à ses menus-plaisirs, particulière-
 „ ment à l'achat d'un bon nombre d'E-
 „ tuis & de Tabatières. Enfin lui assi-
 „ gnons tous les débris de verres &
 „ bouteilles cassées, pour servir de fonds
 „ aux Bals qu'il continuera de donner
 „ aux Dames *Bobelines*, pendant le
 „ cours de son joyeux Règne. Ordon-
 „ nons en outre au Sr. *Salpeteur* notre
 „ Chancelier, de lui délivrer incessam-
 „ ment les Titres & Chartres dont la
 „ conservation lui est dévolue, & d'ex-
 „ hiber les Règlements antiques pour en
 „ faire jurer l'observation, & procurer
 „ la prompte installation dudit Seigneur
 „ Roi. Au reste, nous voulons que les
 „ présentes soient exécutées dans toute
 „ l'étendue du Royaume des *Bobelins*,
 „ car telle est notre volonté. Donné
 „ en notre Capitale de *Spa*, près la vé-
 „ nérable Fontaine du *Poubon*, le pré-
 „ mier jour & an du nouveau Roi, par
 „ tous les *Bobelins* soussignés.

Après l'expédition de cet Acte ridicu-
 le, dont la lecture nous valut une Co-
 médie, Mr. Lake alla le proposer aux
 personnes les plus distinguées qui se trou-
 voient

voient aux Eaux, & en fit confidence à quelques Liegeois de bonne humeur, qui se chargèrent tous de contribuer de leur part à ce qui pourroit rendre cette cérémonie plus burlesque, & elle fut fixée au lendemain après midi. De-là Mr. Lake alla retrouver le futur Roi, & après lui avoir suggéré ce qu'il devoit faire, il l'amena chez Milady pour faire son excuse à l'Abbesse. Cette Dame, après quelques petits reproches lui promit d'oublier son incivilité, & l'assura qu'il verroit bientôt qu'elle seroit autant de ses amies que pas une. Milady alors lui communiqua d'un air sérieux les intentions de la Compagnie, & lui montra l'Acte de son Election, qu'elle se flattoit, disoit-elle, de faire signer solennellement le lendemain aux Fontaines. Le sot Comte prit tous ces compliments à la lettre, & dit qu'il vouloit être couronné de la main de la Duchesse. On lui conseilla cependant de tenir ce projet fort secret, & de ne se montrer que lorsqu'on l'avertiroit; parce que l'on tâcheroit de le faire élire tout d'un coup par voie d'acclamation, & il trouva cette idée plus glorieuse. Ces précautions paroissoient d'autant plus nécessaires, que l'on craignoit que quelqu'un ne lui deffillât les yeux sur cette extravagance. Il promit tout ce que l'on voulut, & se retira au comble de la joie. Je ne dissimulerai pas qu'il me fit com-

passion, & que je crus que la pièce étoit un peu trop sanglante. Le Marquis, tout piqué qu'il étoit, appuya mes réflexions; mais nous n'y gagnâmes rien, & nous nous laissâmes emporter au torrent.

L'après-midi se passa en plaisanteries sur cette scène, dont nous laissâmes tout le soin à Mr. Lake, qui s'associa Mr. Gratiani pour en concerter l'exécution. La Musique n'y manqua pas, un Anglois & un Italien connoissent peu de plaisirs sans elle. Ils retinrent dès le soir, au nom du Comte & par ses ordres, tout ce qu'il y avoit d'Instrumens à Spa, Hautbois, Cors de chasse, Violons, Basses de viole, Luths, Harpes, Flutes, Cornemuses, & jusqu'au moindre Chalumeau. Pour nous, nous allâmes nous promener dans le Bourg, & nous nous reposâmes chez Salpeteur, à qui la Duchesse demanda un verre d'Eau minérale. Ce bon-homme voulant badiner avec nous, feignit de nous refuser sa porte, parce que nous étions des Déserteurs du Pouhon. Voilà pourtant, disoit-il, comme il ne faut jamais dire, *Fontaine, je ne boirai point de ton eau.* Le bon-homme étoit riche en vieux proverbes, & il en assaisonna toujours ses histoires. Un Ecoffois, grand partisan du Pouhon, qui se trouvoit à sa boutique, nous fit aussi de grands reproches sur notre inconstance. Il avoit ses raisons; mais com-

comme nous n'avions pas ses maux, elles ne purent nous persuader de renoncer à la Géronstère. Il est vrai que le rétablissement de ce jeune-homme est un des plus grands miracles qu'ayent jamais opéré les Eaux de Spa. L'histoire qu'il nous en fit est singulière.

A l'âge de dix-huit ans, dit il, je fus attaqué d'une colique néphrétique, qui me causa d'horribles douleurs, & qui fit croire que je n'y résisterois pas. Comme j'étois pour lors à l'Université d'Oxford, je consultai sur mon mal les plus habiles Médecins, & je fus soulagé pendant quelque tems. Au bout de quelques mois, la colique me reprit, & ses accès revenoient aussi régulièrement qu'une fièvre-quarte. Ces fréquentes douleurs me rendant la vie insupportable, je pris cent fois la résolution de la finir à l'Angloise. La Religion, la Raison & le Conseil de mes Amis, m'obligèrent à me remettre entre les mains des Médecins. Je les consultai tous alternativement; & je crois que pendant l'espace d'un an, ces Messieurs me firent avaler toutes les drogues de la Faculté. Ces remèdes, qui faisoient furement la partie la plus essentielle de ma maladie, m'épuisèrent si fort, que dans les intervalles de mes accès je ne pouvois me soutenir. L'un d'eux me conseilla les Eaux de Bath. J'y allai, & je les pris sans aucun soulagement. Il y a pourtant quelque apparence qu'elles

les fixèrent mon mal. La colique se passa, mais une douleur de reins insupportable lui succéda. J'étois continuellement accablé d'une lassitude affreuse par tout le corps. Je ne pouvois dormir, j'avois un dégoût général pour toutes choses, & j'éprouvois quelquefois des douleurs très-vives dans les intestins. Tous ces symptômes me firent soupçonner d'un mal, (d'héritage apparemment) que je n'avois certainement pas eu le tems de mériter, & l'on me condamna aux célèbres pillules du fameux Docteur Misaubin, dont chacun fait l'usage. Il les vendoit une guinée. J'en envoyai chercher quelques-unes, que je pris avec beaucoup de répugnance. Soit manque de foi, soit erreur de maladie, elles me firent un effet très-contraire. Graces cependant à la force de mon tempérament, le *qui pro quo* ne me tua point. Je renonçai aux pillules, & je pris le parti d'attendre la mort en paix. Le hazard voulut qu'un de mes Amis m'amena un Médecin François, qui prétendoit pouvoir me guérir. Je l'écoutai encore: il visita mes urines, & crut y lire que mes douleurs venoient d'un abcès dans les reins, dont la guérison n'étoit pas désespérée, si je voulois aller à Spa. Ce voyage m'étant impossible dans l'état de foiblesse où j'étois, & surtout dans la contraction générale de mes nerfs, qui rendoit ma figure assez semblable à celle
de

de feu Scaron, je regardai ce conseil comme une pure Charlatanerie. Cependant par complaisance pour mon Ami, je bus quelques bouteilles d'Eau de Spa telles que nous les avons à Londres, & je m'apperçus qu'elles me faisoient du bien. Elles me rendirent en moins de six semaines, le sommeil, l'appétit, & un peu plus de souplesse dans les nerfs. Ce bon effet m'encourageant à les continuer, je me vis après quatre ans de maladie en état de tenter le voyage. Enfin je vins ici. J'essayai de toutes les Fontaines. Celle de Geronstère pensa me tuer, la Sauvenièrre me fit moins de mal, & l'expérience m'apprit que je devois m'en tenir au Pouhon. Je m'y attachai effectivement. Je louai ici un quartier, je choisis une pension, résolu de guérir, ou de mourir en la peine. Je n'eus pas pris ces Eaux pendant trois mois, que je vis clairement que le Médecin François avoit seul connu l'état de ma maladie. Cet abscess des reins se déclara, & prit son issue par la voie des urines. Le cours de cette putrefaction a duré plus d'un an, pendant lequel je devins d'une maigreur étonnante. Je ne me rebutai point. J'allois régulièrement à la Fontaine tous les jours, Hiver & Eté; & quelque froid qu'il fût, je buvois chaque jour la dose ordinaire. Je payois une Femme pour me tracer un chemin dans la neige jusqu'à la Fontaine, & pour

m'allumer du feu dans la falle , pendant les plus grands froids. Mais, Monsieur, lui dit l'Abbeffe , est ce que ces Fontaines ne gèlent point en Hiver ? Voilà, Mesdames , répondit-il , le quatrième que j'y passe fans qu'elles ayent gelé. On m'a même assuré que pendant le terrible Hiver de 1709 elles ne gelèrent pas, mais qu'au contraire elles fumoient comme si elles eussent bouilli ; & que le froid respecta non seulement le Pouhon qui est couvert , mais les Fontaines qui sont exposées à la campagne. Quoi qu'il en soit , Mesdames , je commençai l'année dernière à marcher plus librement ; mon corps , jusques-là contrefait & courbé , se redressa peu à peu , & je me vis en état de danser au Bal. Je ne crus pas cependant devoir précipiter mon retour : il m'a paru plus raisonnable d'affermir mon rétablissement , par un nombre d'années égal à celui de mes maux. J'emploie celle-ci , qui est la quatrième de mon séjour à Spa , au recouvrement de mes forces & de mon embonpoint ; & vous voyez , Mesdames , que je n'y réussis point mal. Je compte même , continua-t-il , partir au mois de Septembre prochain pour l'Italie.

Salpeteur , qui étoit présent à ce récit , le confirma dans tous ses points , & ajouta que pendant ces quatre années le Jeune Homme n'avoit pris d'autres médecines qu'un peu de syrop de pêches , & que

que lorsqu'il avoit eu besoin de se purger, il étoit allé prendre les Eaux de Chaud-Fontaine & quelques Bains; & cela pendant quelques jours seulement, & deux fois par an. Je vous félicite, Monsieur, lui dit la Duchesse, & de votre guérison & de votre persévérance; & je comprends que vos maux ont dû être extrêmes, pour avoir pu vous résoudre à vous ensevelir ici pendant quatre années.

Mais, Monsieur, dit Milady, je m'imagine que l'Hiver est plus affreux ici qu'en aucun lieu du monde; ces Montagnes, ces Fontaines, ces Ruisseaux doivent avoir quelque chose de bien triste, dans un lieu où il n'y a ni compagnie ni amusemens. Il est vrai, Mesdames, repliqua l'Ecoffois, que ce lieu est extrêmement triste en Hiver; mais il est encore plus triste de vivre dans la douleur, quelque part que l'on soit. Pour moi, le soin de ma santé, l'étude, la lecture, & quelques petis exercices ont fait ici mon occupation ordinaire. Je vai aux Capucins quand je veux, les bons Pères me reviennent voir; & j'ai trouvé de tems en tems parmi eux des gens de mérite, dont la conversation m'amusoit agréablement. A cela près, je conviens que ce lieu n'est habitable que pendant la belle Saison.

Vraiment, dit l'Abbesse, vous voilà bien étonnées, Mesdames, de voir que
Mon-

Monſieur ait pu reſter ici quatre ans , avec la liberté d'aller , de venir , boire , manger , dormir & cauſer quand il lui plaſſoit. Cela vous paroît merveilleux. Que direz-vous donc de ces milliers de Filles & de Femmes renfermées dans des Couvens qui ne ſont pas mieux ſitués que Spa , & où elles ſont éternellement gênées , contredites , ſouvent malades , condamnées au ſilence qui pis eſt , & à ne jamais ſortir ? Je dirai , Madame , répondit Milady , que puisqu'elles ont choiſi cet état , elles ont apparemment du goût pour ce genre de vie. Ah ! Madame , repliqua l'Abbeſſe , qu'il y en a peu qui conſervent longtems ce goût ! Elle accompagna ces mots d'un ſoupir qui nous fit croire à tous , qu'elle-même pourroit être de ce nombre ; la ſuite nous prouva bien le contraire. Mais nos valets étant venus nous avertir que l'on ſoupoit , nous n'eûmes ni le tems ni l'occaſion de la prier de nous expliquer ce ſouper.

Quelques Lettres que j'avois à écrire m'obligèrent de me retirer de très-bonne heure : d'ailleurs , je n'étois pas curieux de faire un perſonnage trop marqué dans la Fête de Mr. Lake. Je me couchai fort tard , & quand je deſcendis le lendemain au Pouhon , je trouvai toute la Compagnie partie. Je montai cependant à cheval , & j'arrivai à Géronſtère une demi-heure après Milady. Elle me railla beaucoup

coup sur ma paresse, & m'obligea de boire dans un moment, autant de verres qu'elles en avoient déjà pris, pour nous mettre de niveau. Un Médecin des environs de Liège qui se trouvoit-là, me conseilla d'y aller un peu doucement, par les mêmes raisons que l'Abbesse nous avoit dites la veille, & qu'il nous expliqua fort clairement. Comme il nous parut fort habile dans la pratique de ces Eaux, & parfaitement dans le système de Mr. Chrouet, nous le priâmes de nous instruire sur le régime que l'on y doit observer. Il le fit très-poliment, & nous donna quelques règles fort sages, dont la communication ne peut être que fort utile au Lecteur.

J'ai remarqué, dit-il, que le plus sûr avant de boire, est de se promener un quart-d'heure sans se fatiguer, pour préparer le corps par ce léger exercice, à l'évacuation des Eaux que l'on va prendre.

Il faut commencer par un verre de dix onces d'eau environ, & prendre par-dessus une pincée de graines d'Anis, de Fenouil ou de Carvi, ou bien quelques zestes d'écorce d'Oranges confites, ou de Gingembre des Indes, pour corriger la crudité de l'Eau. Il en faut boire la quantité prescrite dans l'espace d'une heure & demie au plus, se promenant toujours un peu entre chaque verre, & prenant par-dessus l'Anis &c. Il faut continuer

la

la promenade après avoir bu, mais éviter soigneusement la sueur.

La quantité n'est pas uniforme, & c'est un abus meurtrier de condamner tous les Buveurs à la même dose, qui doit être prudemment réglée sur la force de chaque estomac. On doit même commencer par une moindre quantité, que l'on augmente, selon ses effets, jusqu'à la dose prescrite; & il est également sage de ne les quitter aussi que par degrés. La dose commune est de seize verres, qui font deux bouteilles; mais comme tout le monde ne peut pas supporter cette dose, & que j'ai connu des gens qui pouvoient en boire jusqu'à trois & quatre bouteilles, la quantité doit être accommodée au tempérament d'un chacun.

Le terme de ce régime ne peut être non plus déterminé. Trois semaines suffisent dans les maladies simples & ordinaires; mais dans les maux chroniques & invétérés, comme la Gravelle, les Maladies de la Rate, ou le Scorbut, il faut un terme beaucoup plus long.

De grace, Monsieur, dit Milady, apprenez moi si ceux qui boivent les Eaux, ou par plaisir ou par précaution, sont obligés de s'astreindre aux alimens prescrits à ceux qui les boivent pour leur santé? Oui, Madame, dit le Médecin; & la règle la plus sûre est premièrement de ne manger qu'après les avoir rendues. Les viandes les plus propres sont le
Bœuf,

Bouf, le Mouton, & les Volailles rôties. Le Veau convient moins. Il faut s'abstenir de Ragoûts forts & d'Epiceries, & ne manger que modérément du Gibier. Entre les Poissons, les Truites, les Brochets, les Perches & les Ecrevisses de Rivière sont les moins dangereux aux Buveurs d'Eau. Une Soupe bien trempée est aussi fort saine au dîner. Mais le soir on doit se contenter de peu de chose, si ce n'est de quelques Biscuits, ou de quelques Compottes de fruits cuits au sucre & à la canelle. Sur-tout, point de Laitages ni de Salades, ni de Fruits crus, & peu ou point de Légumes. Il faut se garder de la Bière: les Vins de Rhin ou de Moselle sont les plus sains, parce qu'ils facilitent le passage des Eaux. Voilà, Madame, le régime que je crois que l'on doit observer, pour n'avoir rien à craindre ni à se reprocher dans l'usage de nos Eaux. L'expérience que l'on a fait des maux causés par le peu de choix des Alimens, a fait de ceux que j'ai l'honneur de vous marquer, une espèce de règle sur toutes les tables de Spa. C'est une étiquette générale dans les Auberges de ce lieu. On y sert tous les jours à peu près la même chose. Vous y voyez même si rarement des Fruits, quoique c'en soit la saison, que l'on n'est pas exposé à la tentation d'en goûter. Oh Monsieur, lui dit-on, vous êtes trop sévère. L'Esculape Hollandois, le célèbre Mr.

Mr. Boerhave, permet les Fruits à ceux qu'il envoie à Spa, & les ordonne même à quelques-uns. Je n'en disconviens pas, reprit le Médecin, mais je ne voudrois point garantir l'effet des Eaux avec ce régime; & d'ailleurs, il peut y avoir des cas particuliers. Je peux pourtant vous assurer en général, que quiconque ôse manger des Pêches, ou des Fruits rouges, pendant l'usage des Eaux acides, ne le fait jamais impunément, & presque toujours il en est puni par quelque Colique. Mais, Monsieur, reprit la Duchesse, ce régime doit-il s'étendre sur toutes les Eaux de Spa? Oui, Mesdames, répondit le Médecin, & le choix des Fontaines n'est pas aussi indifférent qu'on le croit: on pourroit se mécompter beaucoup, & s'exposer à des accidens très-fâcheux, en prenant l'une pour l'autre. La Géronstère, par exemple, si spécifique & si renommée pour donner la fécondité aux Dames, & ranimer la vigueur des vieux Maris & des Epoux indolens, seroit extrêmement nuisible à ceux qui seroient sujets à la Gravelle, aux Ardeurs d'urine, & aux Hémorrhoides. Autant encore elle est souveraine pour guérir dans les jeunes personnes les maladies du Sexe, autant elle seroit meurtrière dans les Grossesses avancées. Elle n'est pas moins dangereuse à ceux qui sont sujets aux Vapeurs violentes, Vertiges, & autres maladies

du

du Cerveau : souvent elle les jette dans des états affreux, qui obligent de recourir incessamment aux Bains & à la Saignée. Chacun fait ce qui arriva il y a deux ans au jeune Milord Dou... que l'on avoit envoyé ici pour calmer les vapeurs périodiques auxquelles il étoit sujet. On le mena imprudemment à la Géronstère : il n'en eut pas pris les Eaux pendant huit jours, qu'il tomba dans une phrénésie réelle. On fut obligé de le garder à vue, de le saigner du pied, & de l'affoiblir par tous les moyens imaginables. Personne n'ôsoit en approcher : il n'y eut que Mr. le Docteur Coquelet, Médecin de ce lieu, qui fut se conserver sur cet esprit échauffé, tout l'empire dont il avoit besoin pour le guérir ; & il en vint glorieusement à bout, en le réduisant à l'eau du Pouhon. Il est reparti fort tranquille, & l'on m'a assuré qu'il ne s'est pas ressenti de ces accidens depuis. En un mot, Mesdames, de toutes nos Fontaines celle-ci demande le plus de précautions ; parce que ses effets sont plus violens, à raison qu'elle est essentiellement impregnée d'un souphre très-volatil & très-spiritualisé, comme on s'en apperçoit même en la goûtant. Mais en récompense, elle est un spécifique merveilleux contre les maux auxquels elle est propre ; & l'on peut dire qu'une bouteille de cette Eau bue à la Fontaine, est une vraie potion médicinale,

composée de l'essence de divers Minéraux, si sagement tempérés, que la Nature s'y montre infiniment supérieure à l'Art.

Cependant, dit la Duchesse, on nous a assurés que cette Fontaine avoit beaucoup perdu de ses qualités au Tremblement de terre. Oui, Madame, répondit le Médecin, & tout le monde convient que l'on y trouvoit auparavant le goût & l'odeur de souphre d'une façon plus sensible qu'aujourd'hui: on remarque même qu'elle cause moins de nausées, au-lieu qu'alors elle excitoit de fréquens vomissemens. Mais cet accident, en la dépouillant d'un souphre plus grossier, lui en a laissé tout le volatil, & elle en est devenue beaucoup plus spiritueuse; en sorte que, quoi qu'en disent nos Médecins de Liège dans leurs Certificats publics, elle ne peut être transportée: la moindre chaleur, un orage, un coup de tonnerre, la peuvent faire fermenter si vivement, que de cent bouteilles la moitié crèvera sur la route, & que celles qui résistent ne demeurent entières que parce qu'elles auront été moins exactement bouchées. Pour moi, dit-il, je ne la conseillerais jamais, à moins qu'on ne la vienne boire sur les lieux.

Mr. Lake, qui savoit tout son Spa par cœur, demanda à ce Médecin, ce que c'étoit qu'un vieux Trou que l'on montre à quarante pas de-là sous le nom de la *Vieille*

le Géronstère. C'est, dit-il, la place d'une Fontaine qui fut autrefois fort à la mode. Comme elle avoit les mêmes qualités que celle-ci, il est probable qu'elle en étoit sœur, & qu'elle partoit de la même source. On peut dire même qu'étant la plus ancienne, elle a joui longtems des droits d'aînesse. Il arrivoit souvent que le grand nombre de ses Cliens épuisoit ses faveurs, sans qu'elle pût les rassasier. On s'avisa de faire creuser autour, pour aggrandir son bassin. On ébranla apparemment quelques pierres du Rocher, sous lequel elle s'échappa, sans avoir jamais pu revenir dans son bassin. Le Marquis invita les Dames à l'aller voir. Mr. Lake nous y mena, & nous vîmes encore les débris de sa niche & de la muraille qui l'environnoit : mais son bassin ne contenoit plus qu'un peu d'eau bourbeuse & rousse, dont on ne pouvoit faire aucun usage. La pauvre Fontaine! dit l'Abbesse : elle a donc été sacrifiée aussi à sa cadette! . . . Je n'aurois pas cru trouver ici un emblème qui exprimât si bien mon sort. . . . La Duchesse alloit lui demander l'explication de cette énigme ; mais quelques larmes que nous vîmes couler des yeux de l'Abbesse, suspendirent notre curiosité. D'ailleurs Mr. Lake, qui n'étoit occupé que de la farce qu'il méditoit, pressa la Compagnie de repartir. On remercia le Médecin de sa politesse, & nous reprîmes la route de Spa.

A l'heure du dîner, le Comte, par le conseil du Signor Gratiani, envoya son valet dans presque toutes les Auberges, inviter les Buveurs d'Eau à se trouver sur les trois heures à la Fontaine du Pouhon, pour assister à une fête qu'il vouloit y donner. Cette nouvelle courut bientôt de maison en maison, & dans tous les coins de Spa. Personne n'y manqua, dans l'impatience de voir comment il se tireroit de cette nouvelle extravagance. Car chacun le connoissoit sur ce pied-là, & il s'étoit acquis cette réputation par tant de traits impertinens, qu'on ne pouvoit s'attendre à autre chose. Les Cors de chasse placés dans une maison voisine, annonçoient la fête au loin. La Salle du Pouhon étoit remplie d'Instrumens, qui y formoient un concert barbare à-la-vérité, mais pourtant agréable. Cette Musique bruyante mit tout le monde en bonne humeur, & confirma la disposition où l'on étoit déjà de déférer au Comte un titre qui convenoit si bien à son ridicule, que personne ne s'avisa de le lui contester. Outre la Musique, il y avoit dans cette Salle une table chargée de tout ce qu'il avoit pu ramasser de confitures, de biscuits, de fruits & de pâtisseries pour les Dames, avec des liqueurs & du vin pour les Hommes. La Fontaine avoit aussi sa part de la fête, on l'avoit ornée de feuillages & de guirlandes; & le sot Comte

s'é-

s'étoit fait faire une couronne de fleurs d'Italie, qui lui coutoit deux guinées. Pour rendre la scène encore plus burlesque, Mr. Gratiani avoit à son insu fait habiller un jeune Garçon fort alerte, dans le même goût que le Comte. On avoit mis de la baleine dans les plis de son habit, pour imiter la forme de ses paniers, qui étoient infiniment plus étendus qu'on ne les porte ordinairement. Il avoit fait mettre des cartons sous les manches de sa chemise, pour en relever aussi les plis; car c'étoit encore une des marottes du Comte, de porter des manches de chemise aussi amples que les canons des Cent Suisses de Versailles. Ce Garçon s'étoit mis un ruban au cou, de la couleur de son habit. Pour imiter en tout le rouge & le fard du Comte, il s'étoit barbouillé les joues avec du jus de Mûres sauvages; & afin que la copie fût en tout semblable à l'original, il s'étoit appliqué une trentaine de mouches sur le visage. Enfin il s'étoit fait bichonner si parfaitement dans le goût du Comte, que l'on ne pouvoit s'y méprendre. Ce Garçon ainsi équipé devoit faire l'office de Héraut-d'armes dans cette cérémonie, & précéder le Comte dans sa marche Royale. Nous le vîmes, & nous ne pûmes nous empêcher de rire.

Cependant, cet appareil comique qui m'avoit diverti dans l'éloignement, réveilla ma compassion. Je sentis renaître

ma répugnance pour un jeu qui alloit marquer ce jeune Fou d'un ridicule éternel, je me fis un scrupule d'y être entré pour quelque chose. Je crus devoir réitérer mes tentatives pour rompre la partie. J'en parlai au Marquis, que je trouvai dans les mêmes sentimens. Nous les communiquâmes à l'Abbesse, qui se rangea de notre parti. La Duchesse, à qui elle s'en expliqua, convint que nous avions raison, & avoua qu'elle craignoit que cette farce ne dégénérât en tragédie, si cet Etourdi ouvroit enfin les yeux sur cette pièce insultante. Nous nous retirâmes tous à l'écart pour tâcher de gagner Milady, qui eut bien de la peine à renoncer si-tôt à une comédie qui étoit si fort de son goût. Mais comme elle est aussi bonne qu'elle est vive & enjouée, elle consentit enfin à en demeurer-là, & se chargea de faire entendre raison à Mr. Lake. Elle le fit prier de venir sur le champ. Elle employa toute sa rhétorique à le dissuader: nous nous en mêlâmes aussi; car un Anglois ne se prive pas si aisément d'un plaisir qu'il a imaginé. Il céda cependant à nos avis, moitié par raison, moitié par complaisance. Mr. Gratiani se rendit d'abord. Mais l'affaire étoit d'ôter ce projet de la tête du plus intéressé. Personne ne vouloit lui montrer le dessous des cartes. Il n'y avoit qu'une Dame qui pût déceimment le faire, & Milady s'en chargea encore.

Dans

Dans le fort de cet arrangement, le sot Comte, impatient de la Royauté, parut sur la rue plus ajusté que jamais. Il n'avoit épargné ni fard, ni mouches, ni frisures ; ses valets aussi enlumines que lui le suivoient gravement, & le grotesque Héraut-d'armes le précédoit en copiant ses airs & sa démarche. Ce ridicule cortège fit faire à tout le monde un éclat de rire ; & avec toute notre bonté, nous ne pûmes nous en défendre. Le Comte perçant la foule vint droit à la Duchesse, comptant recevoir le Couronne de ses mains. Mais cette Dame le tirant dans un coin, lui dit avec son air froid. „ En vérité, Monsieur, il faut „ être bien enrhumé, pour ne pas sentir „ que l'on se moque de vous . . . De „ moi, Madame? dit-il. Oui de vous, „ Monsieur, & de vos airs ridicules, lui „ dit Milady ; & tout ce que nous vous „ avons dit hier, avec ces Messieurs, „ n'a été que pour vous en corriger. „ Votre extravagance mériteroit que „ nous vous laissassions ici le jouet de „ cette troupe. Qu'ai-je donc fait, dit- „ il, Madame? Eh quoi, lui répondit- „ elle, n'êtes-vous pas honteux à l'âge „ où vous êtes, de vous ajuster, de vous „ farder, de mettre des mouches, & de „ faire cent impertinences qui ne con- „ viennent point à un homme marié, ni „ à toute autre personne? Du fard, & „ des mouches! eh si, Monsieur, c'est

„ un excès que vous portez à un point
 „ qui ne feroit pas même tolérable dans
 „ la plus grande Coquette. Votre va-
 „ nité vous aveugle, & vous ne voyez
 „ pas que vos Fêtes & vos Bals vous
 „ rendent ridicule. Pour moi j'y allois
 „ comme à la Comédie. Vous feriez
 „ bien mieux de ménager vos revenus,
 „ pour vivre selon votre état. En véri-
 „ té, il vous sied bien de vouloir vous
 „ mesurer avec des Duchesses. Sachez
 „ que chacun vous méprise, & que je
 „ doute même qu'on veuille encore vous
 „ recevoir. C'est la dernière fois que
 „ je vous parle, profitez des avis que
 „ ma compassion vous donne; & si vous
 „ doutez de votre ridicule, regardez
 „ votre portrait dans ce Garçon que l'on
 „ a équipé sur votre modèle. ” Le
 „ pauvre Comte voulut alléguer sa qua-
 „ lité.... „ Mais, alte-là, lui dit la Du-
 „ chesse; on fait qui vous êtes, & que
 „ votre Comté n'existe que dans votre
 „ cervelle. Toute autre que moi vous
 „ feroit traiter comme vous le méritez,
 „ pour avoir ôsé vous dire mon parent,
 „ & pour l'impertinence que vous fîtes
 „ hiér à Madame l'Abbesse. Tenez,
 „ voilà votre Couronne: croyez-moi,
 „ prenez votre parti, & renoncez à
 „ cette folie. Si vous êtes sage, vous
 „ changerez la scène sous quelque pré-
 „ texte, & vous offrirez plutôt le Bal
 „ aux Dames.

Le Comte, interdit de cette harangue pathétique, ne fut que répondre; mais se tournant avec un regard affligé vers Mr. Lake, il lui fit signe d'entrer dans la Salle. Il voulut dire beaucoup de choses; mais l'Anglois sans s'arrêter à ses plaintes, fit crier par un valet, que si les Dames souhaittoient aller à la Prairie, Mr. le Comte y feroit porter les Instrumens. On fut quelque tems à décider; mais la Duchesse entraîna la meilleure partie des Dames, les autres s'arrêtèrent encore quelque tems à profiter des rafraichissemens. La symphonie cependant rappella tout le monde à la Prairie. On y fit sur l'herbe plusieurs danses rondes, la plupart aux chansons; & ce Bal champêtre plut beaucoup à tout le monde, parce que chacun y dansoit suivant son goût, & se lioit à la compagnie qu'il aimoit le mieux.

Là finit cette Comédie, qui auroit été beaucoup plus étendue, si l'on eût suivi le plan de Mr. Lake, & le goût public. Les Rieurs furent très fâchés de la voir interrompue; car, selon ce qui s'étoit autrefois pratiqué à Spa, il y avoit encore bien des cérémonies. Le Roi devoit être assis auprès du Pouhon dans un siège de verdure; il devoit avoir ses Officiers; tous les *Bobelins* devoient venir jurer à ses genoux, & la main sur la Fontaine, qu'ils observeroient tous les Statuts de l'Ordre. On nous montra même

quelques exemplaires imprimés de ces burlesques Règlements, que l'on trouve encore chez Salpeteur. Le Roi, à ce que l'on nous dit, devoit être porté en pompe & suivi de tous les *Bobelins*, au bruit des Instrumens, tout autour du Bourg. Il devoit répéter la même cérémonie à toutes les Fontaines, où personne ne pouvoit boire qu'après lui, lorsqu'il s'y trouvoit; & cette farce finissoit ordinairement par un Bal public qu'il devoit donner. Personne, sans-contredit, n'étoit plus digne de ce rôle que notre Étourdi. Cependant les gens de bon sens nous approuvèrent de l'avoir épargné, & je me fus bon gré d'y avoir contribué. J'ignore l'effet que nos corrections auront fait sur sa cervelle, parce qu'il partit le lendemain, après avoir payé toutes ses folies assez chèrement. Heureux, si elles ont servi à le corriger! mais plus heureux les jeunes gens qui apprendront à ses dépens, à rester dans le naturel, & à se tenir modestement dans les bornes de leur état! Quelque faux que soit le monde, on y fait pourtant cas de la simplicité, & on la préfère toujours à des airs empruntés, dont on se moque tôt ou tard. Il est même d'expérience, que comme le ridicule suit de près l'affectation, le mépris & la misère sont toujours les fruits de la sotte vanité.

Il étoit près de huit heures, quand on quitta la Prairie pour aller souper. La Duchef-





*Seconde Vue de la Fontaine
de Geronstere, a Spa.*

*Tweede Gezicht van de Fontein
Geronstere, tot Spa. N.º 6 **

Second View of the Fountain Geronstere, at Spa.

cheste, l'Abbesse & Milady se retirèrent chez elles, & nous donnèrent rendez-vous pour le lendemain à la Géronstère. Nous ne manquâmes pas de nous y rendre de bonne heure; car c'est aux Fontaines ordinairement, que l'on passe les heures les plus agréables. Nous y bûmes d'abord quelques verres, & nous allâmes nous promener à notre ordinaire. Le tems étoit clair, & j'en profitai pour lever le Plan de Géronstère. J'en fis deux Esquisses différentes, que la Compagnie trouva fort justes; & après les avoir examinées, nous entrâmes dans le Chauffoir, parce qu'il faisoit un peu de vent. Nous y vîmes quantité de personnes qui faisoient chauffer des linges, pour se les appliquer sur l'estomac. Notre Médecin, à qui nous en demandâmes la raison, nous dit que cette pratique est très-salutaire pour garantir les intestins du froid actuel de ces Eaux, qui sans cette précaution pourroient aisément donner la colique. Il nous dit aussi que par cette raison, il y a des personnes qui sont obligées de rester au lit pour prendre les Eaux. Insensiblement notre conversation reprit un air savant & médicinal: & comme on se prête ordinairement au goût de ceux que l'on fréquente, surtout quand ils ont de l'esprit & de la politesse, nous profitâmes de la bonne volonté du Médecin, pour en tirer divers éclaircissements sur la nature & les effets des

Eaux

Eaux minérales. La Duchesse lui demanda s'il étoit vrai que les Fontaines de Géronstère & de la Sauvenière présageoient la pluye plusieurs jours auparavant, comme le prétendoient les Femmes qui distribuent l'eau à ces Fontaines. Pour moi, ajouta-t-elle, je regarde ces prédictions comme un conte fait à plaisir. Pardonnez-moi, Madame, répondit le Médecin; non seulement ce phénomène est vrai, mais il est aisé à comprendre, pour peu que l'on fasse attention à la manière dont se forme la pluye. Ces Dames n'ignorent pas, dit-il, que la matière première de la pluye sont les vapeurs que le Soleil attire dans la moyenne région de l'air, où elles forment ces nuages que peu après les rayons du Soleil font résoudre & distiller en pluye. Ces vapeurs sont toujours infiniment plus abondantes aux environs des Fontaines minérales que par-tout ailleurs; parce que les Eaux minérales étant extrêmement spiritueuses, sont plus sujettes à se raréfier; & comme il est d'expérience que les Eaux de Spa sont infiniment plus légères qu'aucune Eau douce ou commune, leurs particules subtiles sont plus faciles à se détacher, & à s'élever pour s'unir à ces nuages que les rayons du Soleil attirent. De-là vient que lorsque la terre exhale une plus grande quantité de vapeurs, les Fontaines minérales contribuent considérablement

ment à la matière prochaine de la pluye. Mais comme il ne peut y avoir de vuide dans la Nature, à mesure que cette Eau minérale se dépouille de ces particules spiritueuses, un air subtil en prend la place, & c'est cet air comprimé qui produit ce murmure & ce sifflement, que les Femmes qui emplissent les bouteilles regardent comme un présage certain de la pluye, qui doit venir deux ou trois jours après. Ce petit sifflement étant plus sensible à proportion des vapeurs échappées, est un Baromètre naturel pour les habitans de Spa qui consultent ces Femmes. Toujours elles prédissent la durée du beau tems par le silence de ces Fontaines, ou la venue de la pluye par ce sifflement; ensorte qu'elles vous diront avec confiance, *Il pleuvra dans deux ou trois jours, car la Fontaine a chanté*, c'est leur proverbe. Une longue expérience, fondée sur leurs observations continuelles, leur rend l'effet familier, sans qu'elles en connoissent la cause. Rien n'est cependant plus naturel; car dès-que l'on voit que le Soleil attire beaucoup plus de vapeurs qu'à l'ordinaire, on peut aisément conclure qu'en peu de tems elles se résoudreont en pluye, à moins que quelque vent violent ne dissipe les nuages. Et voilà en quoi consiste toute la science de ces Femmes, qui cependant se trompent rarement.

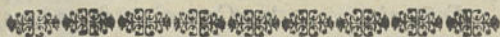
Dans le tems que notre Médecin nous
expli-

expliquoit ce phénomène curieux, lorsqu'un avertit Mr. Lake que son valet le cherchoit dans la foule des Buveurs. Il sortit du Chauffoir pour le trouver, & le rencontra sous la Gallerie. Ce valet lui remit une Lettre assez grosse, que des personnes arrivées d'Aix-la-Chapelle, la veille, s'étoient chargées de lui remettre. Il ouvrit le paquet, & se mit à le lire près des piliers de la Gallerie. Milady ayant observé que Mr. Lake rioit en lisant sa Lettre, invita la Duchesse à lui demander part de ces nouvelles réjouissantes, & nous allâmes tous à lui. Il n'est pas juste, lui dit Milady, que vous riez tout seul, il faut nous en faire part, ou du moins nous dire de quoi il s'agit; car nous nous sentons toutes une merveilleuse disposition à vous féconder. Non, non, dit Mr. Lake, allez parler Physique avec Mr. le Médecin: ma Lettre ne contient que des folies, qui ne réjouiroient pas des personnes aussi graves que vous. On badina quelque tems de part & d'autre: mais la Duchesse revenant à la charge pressa tant Mr. Lake, qu'il promit de communiquer sa Lettre. Il ne demandoit pas mieux, & toutes ses petites façons n'étoient que pour agacer davantage la curiosité des Dames. Il y auroit de l'injustice, leur dit-il, à vous refuser une chose qui n'est écrite que pour une Dame, par un Homme fort enjoué. Cette

te Lettre est du Chevalier John H... que j'ai vu à Aix avant de venir ici. Le pauvre Garçon y est resté malade dans l'intervalle des deux Saisons: & comme il n'y a personne, & qu'il s'y ennuye cruellement, il s'est diverti à l'écrire, pour satisfaire la curiosité d'une de nos Dames de Londres. Il me mande qu'ayant eu occasion de parler souvent des Capucins d'Aix dans les Lettres qu'il écrivoit à Milady B... que vous connoissez peut-être, cette Dame, qui n'est jamais sortie de Londres, n'a pu s'imaginer qu'il y eût au monde une Société de gens faits comme l'on dépeint cet Ordre de Moines. Elle l'a prié sérieusement de lui apprendre ce qu'elle en devoit croire. Il a fait dessiner plusieurs figures de Capucins, & lui en a envoyé les Estampes. Mais la bizarrerie de leur habit l'a rejetée dans de nouveaux scrupules sur l'existence de cette Société. Elle a fait à Monsieur H... son Correspondant, mille questions sur leur habit, & sur leurs manières de vivre. Le Chevalier, qui ne connoit les Capucins d'Aix que comme nous connoissons ceux de Spa, en s'allant promener dans leur Jardin, qui est aussi public, a prié un Moine Cordelier de lui donner des anecdotes sur ce qui regarde ces bons Pères, & il en a formé une Lettre très-badine. Ce qu'il y a de curieux, c'est que les Cordeliers, quoiqu'enfans d'un même père,

qui est le bon St François d'Assise , ont une antipathie invincible contre les Capucins. Notre Ami a consulté aussi tout ce qu'il a trouvé de gens qui n'aiment pas les Moines , & a fabriqué la relation la plus grottesque que j'aye jamais vue. Il me l'envoie tout ouverte pour me réjouir , & me prie de la mettre dans mon paquet pour Londres , en cas que je la trouve amusante. Vous m'aidez à en juger ; & puisque nous avons tous les jours des Capucins sous les yeux , il est raisonnable que nous les connoissions. Sans-doute , répondit Milady ; car la première chose que l'on demandera à Londres , c'est si nous avons connu les Capucins de Spa. Oui , mais tout ce que je crains , ajouta Mr. Lake , c'est que cette raillerie ne déplaîsse à Madame l'Abbesse. Point du tout , Monsieur , repliqua l'Abbesse ; je serai la première à en rire , pourvu que le ridicule n'aille pas à l'impiété. Mais si vous m'en croyez , dit-elle , nous monterons sur la terrasse , & nous nous mettrons un peu à l'écart , de peur d'être écoutés : car il ne feroit pas bon de médire publiquement des bons Pères , qui font ici les maîtres. Nous montâmes sur la terrasse , & Mr. Lake s'étant mis au milieu de nous , tira sa Lettre & la lut. Elle nous parut si plaisante , que je le priai de me permettre d'en prendre copie. Il le voulut bien , & la voici mot pour mot.

L E T.



L E T T R E

Sur l'Origine , l'Habit , le Génie & la Manière de vivre des Pères Capucins , écrite d'Aix-la-Chapelle , pour satisfaire la curiosité de Milady B....

„ V Otre incrédulité , Madame , est é-
 „ trange , & vos questions sont très-
 „ embarrassantes. J'avois cru guérir l'u-
 „ ne & prévenir les autres , en vous en-
 „ voyant les Estampes qui représentent
 „ au naturel les bons Pères Capucins.
 „ Vous les trouvez si ridicules , que vous
 „ les regardez comme une fiction inven-
 „ tée exprès pour vous réjouir ; & vous
 „ me fommez de vous apprendre tout ce
 „ qui regarde leur origine , leurs habits
 „ & leurs mœurs. La tâche est un peu
 „ forte , vous me demandez ce que j'i-
 „ gnore. J'ai eu besoin de tems pour
 „ m'en informer ; car de tous les Moines
 „ qui sont ici , ce sont ceux que je con-
 „ nois le moins. Mais comme vous êtes
 „ inexorable , Madame , & que vous
 „ voulez être obéie , je m'en suis fait
 „ une étude ; & graces aux anecdotes
 „ qu'un gros Cordelier m'a fournies , je
 „ me crois en état de lever ou d'éclair-
 „ cir tous vos doutes. Mes recherches
 „ sont d'autant plus curieuses , que les

„ Cordeliers font auffi de la famille de *St.*
 „ *François*, que les Capucins regardent
 „ comme leur premier Père. Je ne
 „ voudrois pourtant pas le garantir ab-
 „ solument, parce que ces deux espè-
 „ ces de Moines, quoique Frères, se
 „ haïssent mortellement. C'est un plai-
 „ sir de les entendre se déchirer réci-
 „ proquement, & je vous avoue que
 „ malgré l'ennui que ce détail de *Moi-*
 „ *neries* m'a causé, mon Cordelier m'a
 „ souvent diverti par les traits qu'il prê-
 „ toit à ses Frères les Capucins. Com-
 „ me ce Moine prend ici les Bains avec
 „ moi, je le vois tous les jours, & à l'ai-
 „ de de quelques bouteilles de vin que je
 „ lui ai versé, j'en ai tiré tout ce qui va
 „ faire la matière de cette longue Let-
 „ tre. Le détail vous prouvera ce qu'il
 „ en a dû coûter à ma patience, pour
 „ me mettre au fait de tant de choses,
 „ qui sont si peu du ressort d'un Cava-
 „ lier Anglois. Mais que ne fait-on pas
 „ pour obliger une belle Dame ?

„ Je ne m'engage pourtant pas à vous
 „ donner une définition exacte du Ca-
 „ pucin. Cet Etre bizarre est modifié
 „ en tant de façons également singuliè-
 „ res en leur espèce, qu'il semble réu-
 „ nir en soi le ridicule de tous les au-
 „ tres Moines que nous avons ici. Voi-
 „ ci, à peu près, comme je pourrois
 „ vous le décrire. Le Capucin est un
 „ Animal à forme presque humaine, &
 „ de

„ de la taille ordinaire des Hommes :
 „ mais c'est un Animal barbu , puant ,
 „ affamé , superbe : il est toujours san-
 „ glé , & va nuds-pieds. Ces traits , qui
 „ assurément le dépeignent d'après natu-
 „ re , caractérisent également son cœur ,
 „ son corps & son esprit. Ce portrait
 „ cependant , Madame , va vous révol-
 „ ter encore , & n'offrira peut-être à
 „ votre imagination qu'un Monstre bi-
 „ zarre dans la Nature & dans la Reli-
 „ gion , & vous crierez à la chimère.
 „ Appelez-le comme il vous plaira ,
 „ c'est un Être réel. Aussi , ce n'est que
 „ dans les Etats Protestans que l'on
 „ peut être exposé à en prouver l'exis-
 „ tence ; parce que le premier Capucin
 „ qui s'y fit connoître , n'en avoit plus
 „ la figure ni le génie. Il y a quelque
 „ apparence même , qu'il ne les avoit
 „ empruntés pendant quelques années ,
 „ que pour mieux servir la Réformation
 „ Chrétienne qu'il avoit embrassée , &
 „ la prêcher avec plus de succès à l'om-
 „ bre de ce grotesque habit , qui est
 „ dans l'Eglise Romaine la sauvegarde la
 „ plus assurée. Né dans cette Eglise ,
 „ dans le sein même de l'Italie , & élevé
 „ dans l'Ordre du bon St. François , il
 „ essaya vainement d'en réformer les a-
 „ bus par de sérieuses & éloquentes pré-
 „ dications. Mais desespérant d'en ve-
 „ nir à bout , il s'avisa avant de quitter
 „ cette Eglise , d'y ajouter un nouveau

„ ridicule , par l'Institution de la *Gent*
„ *Capucinique* , dont il fut l'Auteur & le
„ premier Officier-Général. Ce Monar-
„ que barbu dressa les Loix de ce nou-
„ veau Peuple , régla la nourriture de
„ ses Sujets , prescrivit la forme de leurs
„ bâtimens , la grandeur de leurs cham-
„ bres , la largeur de leurs fenêtres , la
„ forme de leurs habits , leur exté-
„ rieur , leur démarche , leurs façons de
„ parler , & même leur ton de voix. Il
„ leur assigna d'amples revenus sur tout
„ le Genre Humain , qu'il rendit tributai-
„ re de sa Colonie. Selon la politique
„ de Romulus , il y invita le rebut des
„ Nations voisines : Capitaines ruinés ,
„ Officiers cassés , Cadets de famille ,
„ Laquais hors de condition , Moines
„ mécontents , Visionnaires , Coureurs ,
„ Ignorans & Fainéans , tout lui fut
„ bon. Il n'exigea d'eux que trois qua-
„ lités , grand appétit , bonnes jambes ,
„ & larges épaules. La dernière condi-
„ tion surtout lui parut indispensable ;
„ parce que les épaules devoient être le
„ siège naturel de la sainte Besace , qui
„ devoit renfermer les Archives de sa
„ Monarchie , & ses Droits sur les Do-
„ maines publics & particuliers. La ma-
„ xime fondamentale de son Etat étoit ,
„ que l'on y renonceroit à tout , même
„ à la propriété des biens qui se consu-
„ ment par l'usage. Il dédommagea ses
„ Sujets de la sévérité de cette Loi , par
„ la

„ la liberté de mendier impunément
 „ chaque jour, & ils usent encore au-
 „ jourd'hui très-rigoureusement de ce
 „ privilège insigne. Vous n'avez, Ma-
 „ dame, qu'à en demander des nouvel-
 „ les à ceux de vos Amis qui ont été à
 „ Spa, à Forges ou à Aix-la-Chapelle,
 „ & dans tous les Lieux Catholiques cé-
 „ lèbres par quelque concours. Le
 „ succès de ce nouvel Etablissement jus-
 „ tifie l'habileté du Législateur. Cette
 „ Colonie ne tarda point à s'accroître
 „ & à se répandre. La Cour de Rome
 „ y reconnut l'esprit des Apôtres. Je
 „ crois en effet que les Capucins leur
 „ ressembloient bien autant que les Car-
 „ dinaux & les Prélats Romains. Cha-
 „ cun les admira, les seuls Barbiers peut-
 „ être reclamèrent contre cet Institut:
 „ mais malgré leurs oppositions, le Peu-
 „ ple barbu s'accrut dans l'un & l'autre
 „ Monde, au point que l'on en compte
 „ aujourd'hui près de cent-mille dans
 „ l'Univers, & qu'un Capucin d'Aix m'a
 „ assuré qu'il s'en trouve aujourd'hui
 „ plus de vingt-mille en France seule-
 „ ment.

„ Ce n'est donc plus une chimère,
 „ dont vous voulez, Madame, que je
 „ vous entretienne; c'est un Monstre
 „ réel, dans la Police & dans la Reli-
 „ gion.

„ *Bernardin Ocbin* ou *Okin*, qui en
 „ étoit l'Auteur, s'effrayant lui-même

„ de sa production, se hâta de l'aban-
 „ donner, & de chercher un asyle dans
 „ les Païs Protestans, d'où il pût con-
 „ templer en sûreté les progrès de sa
 „ monstrueuse Famille. La retraite du
 „ Patriarche la mit à deux doigts de sa
 „ ruïne; mais elle trouva dans la suite
 „ des ressources inépuisables à la Cour
 „ du Pape, en se vouant pour jamais à
 „ son service, en qualité de Valets-de-
 „ pied des Jésuites, à qui ils servent en-
 „ core aujourd'hui d'Espions & de Mes-
 „ sagers. Le tranquille *Ochin* eut, avant
 „ de mourir, la consolation de voir réus-
 „ sir son projet. La Cour Romaine, en
 „ adoptant ces nouveaux Moines, don-
 „ na de nouvelles prises à ses adversai-
 „ res. Les Divisions, les Guerres de
 „ Religion, les Ligues, les Cabales re-
 „ commencèrent; & la Haine Ecclésiast-
 „ tique surtout, ce fléau si terrible, pul-
 „ lula de tous côtés par le zèle de ces
 „ nouveaux Frocards. Les Indulgences
 „ se multiplièrent à l'excès, au-delà mê-
 „ me des siècles des siècles. Enfin, Mada-
 „ me, il n'y eut intrigues de Guerre, ou
 „ d'Amour, dont un Capucin ne fût le Mars
 „ ou le Mercure; témoin le Père *Ange de*
 „ *Joyeuse*, si fameux au tems de la Ligue
 „ de France; & le Père *Joséph*, si con-
 „ nu par ses relations avec le Cardinal de
 „ Richelieu & sa chère Nièce. Leur
 „ pouvoir devint si grand, qu'à l'aide de
 „ la sainte Beface & du Cordon de *St.*

„ *Fran-*

„ *François*, ils furent s'assujettir Monar-
 „ ques, Princes, Papes, Evêques, Car-
 „ dinaux, Hommes, Femmes & Filles
 „ surtout. Ces Enfans dénaturés mé-
 „ connurent pourtant leur Père, & con-
 „ testent encore aujourd'hui à *Bernardin*
 „ *Ochin* la gloire de les avoir enfantés.
 „ La douleur qu'il en eut lui fit tourner
 „ la tête; & soit que le meilleur Moine
 „ ne puisse jamais faire qu'un Protestant
 „ très-équivoque, soit qu'en quittant le
 „ Froc il en eût conservé l'esprit, il se
 „ vit abandonné, comme il méritoit de
 „ l'être, de tous ceux qui connurent ses
 „ égaremens; & au regret d'avoir en-
 „ fanté un Ordre aussi à charge au Pu-
 „ blic, il ajouta la honte d'une double
 „ apostasie. Voilà, Madame, de quoi
 „ justifier leur existence, leur généalo-
 „ gie est prouvée. Voyons maintenant
 „ leurs habits.

„ Capuce, Manteau, Robe, Corde
 „ & Sandales, voilà ce qui compose l'Ha-
 „ bit du Capucin. La matière est sans-
 „ doute intéressante, parce que c'est du
 „ sacré *Capuce* que leur est venu le nom
 „ de *Capucin*. Apparemment que la for-
 „ me extraordinaire de leur habillement
 „ bizarre, frappant d'abord les yeux de
 „ ceux qui les virent, devint le caractè-
 „ re spécifique de cette espèce d'hom-
 „ mes hétéroclites, que nous autres Pro-
 „ testans regardons comme des Comé-
 „ diens spirituels. Mais pour vous faire

„ mieux comprendre toute l'œconomie
 „ de cet habillement comique, souffrez,
 „ Madame, que je vous introduise à la
 „ toilette d'un de ces Pères. Permet-
 „ tez seulement qu'il prenne sa Robe,
 „ parce que sans elle un Capucin seroit
 „ à vos yeux un spectacle peu modeste.
 „ Pour des raisons à eux connues, les
 „ bons Pères ne portent jamais ni che-
 „ mise, ni culotte. En cela sans-doute
 „ ils sont Disciples peu fidèles du Séra-
 „ phique *François*, qui sûrement en por-
 „ toit une, dont la mémoire est immor-
 „ talisée dans l'histoire de sa vie. Cet
 „ onctueux article se lit publiquement,
 „ & avec édification sans-doute, le jour
 „ de sa Fête, dans l'Eglise Romaine. Je
 „ l'ai lu moi-même dans le Bréviaire
 „ des Capucins, étant un jour à leur
 „ Eglise. Il y est marqué que *St. Fran-*
 „ *çois*, après la merveilleuse impression
 „ des *Stigmates*, souffroit souvent par
 „ sympathie pour le *Christ*, des dou-
 „ leurs si vives, que le sang sortoit de
 „ ses plaies, & qu'il *couloit quelquefois si*
 „ *abondamment de la cicatrice de son côté,*
 „ *que plusieurs fois son caleçon* (pour par-
 „ ler plus proprement) *se trouva baigné*
 „ *de son sacré sang.* Ce sont, Madame,
 „ les propres termes de la Légende La-
 „ tine; & mon Cordelier, à qui j'en par-
 „ lai, fonda sur ce passage le reproche
 „ que ceux de son Ordre font aux Ca-
 „ pucins, d'avoir ôsé altérer en ce point
 „ l'ha-

„ l'habit de leur Père. Mais pour en
 „ revenir à leur Robe , c'est une espèce
 „ de Tunique de grosse étoffe , qu'ils
 „ mettent immédiatement sur la peau.
 „ Elle descend jusqu'aux talons , fermée
 „ de toutes parts , ferrée vers le cou ,
 „ fendue sur la poitrine pour y pou-
 „ voir commodément passer la main ,
 „ & faire de tems en tems un exercice
 „ qui n'est connu que des Gueux les plus
 „ sales & les plus misérables. La Robe
 „ a des manches rondes , assez larges
 „ pour laisser appercevoir la blancheur
 „ du bras. Enfin elle est surmontée du
 „ sacré Capuce , qui est une espèce de
 „ bonnet à la *Dragonne* , d'une aune de
 „ long , qui suivant le goût des Particu-
 „ liers prend diverses formes. Les
 „ Vénérables le mettent ordinairement
 „ sur la tête en pain de sucre , quand ils
 „ sont en méditation , ou qu'ils font la
 „ méridienne. Tous communément le
 „ portent rabattu sur le dos , à peu près
 „ comme une chausse à filtrer des li-
 „ queurs : mais les Petits-Maîtres Capu-
 „ cins lui donnent un petit air de bon-
 „ net de *Hussards* , au moyen d'un plomb
 „ qu'ils attachent vers la pointe , pour
 „ lui donner un petit mouvement ba-
 „ din & galant. Cette Robe est ceinte
 „ d'une grosse Corde blanche & bien
 „ tressée , avec des nœuds proprement
 „ rangés de distance en distance , dont
 „ les bouts descendent jusqu'aux pieds.

„ A ce Cordon pend un grand Chapelet
„ de bois , avec des Têtes de morts ,
„ des Croix , des Médailles , & autres
„ semblables béatilles , aussi propres à
„ inspirer la Dévotion , que leur Corde
„ l'est à marquer la Pénitence. Sur la
„ Robe immédiatement se place le Man-
„ teau , qui s'attache sous le menton a-
„ vec une petite agraffe de buis ou d'i-
„ voire , artistement travaillée. Ce Man-
„ teau , qui ne vient qu'aux genoux ,
„ est ouvert par devant , & ne se porte
„ que dans les visites de cérémonie ,
„ & dans les voyages. Leurs bas sont
„ de même étoffe que leurs chemises ,
„ c'est-à-dire qu'ils vont jambes nues ,
„ & n'ont pour chaussure que de grosses
„ semelles de cuir , attachées sous la plan-
„ te des pieds , avec quelques courroies
„ mises en croix. Tous ont la tête ra-
„ sée , à l'exception d'un petit tour de
„ cheveux en forme de couronne ; mais
„ ils ne se rasent pas le menton , & le
„ mérite chez eux se mesure sur l'épais-
„ seur & la longueur de la barbe. Les
„ jeunes , ou ceux qui font les galands ,
„ la portent ronde à l'*Arménienne* ; mais
„ les Cordons-Bleus de l'Ordre la laissent
„ tomber en pointe , & affectent de la
„ rendre fourchue , pour se donner un
„ air plus vénérable. J'en ai vu un qui
„ prenoit ici les Eaux avec nous , dont
„ le maintien favori étoit d'empoigner
„ les deux côtés de sa barbe de chacu-

„ ne

„ ne de ses mains , toutes les fois qu'il
 „ parloit avec vivacité. Ce geste ridi-
 „ cule me divertissoit beaucoup : mais
 „ ce qui me réjouissoit plus , c'est que
 „ je voyois des Moines du même Ordre
 „ qui s'en moquoient aussi. Car la Fa-
 „ mille du bon-homme *St. François* est
 „ divisée en plusieurs Branches , qui ont
 „ toutes leur ridicule à part. Voici com-
 „ me on les distingue :

Barbe & Pièces. . . Les Capucins.

Barbe sans Pièces. . Les Pénitens ou
 Picpusses.

Pièces sans Barbe. . . Les Recollets.

Ni Pièces ni Barbe. . . Les Cordeliers.

„ Vous voilà , Madame , très-savante
 „ déjà , & beaucoup plus , sûrement ,
 „ que je ne l'étois il y a quelques
 „ jours.

„ J'entre maintenant dans le détail de
 „ l'*Habit Capucinal* , & je m'assure que
 „ vous ferez surprise de trouver sous cet
 „ air de simplicité outrée , plus de fa-
 „ çons & de ressources que sous vos an-
 „ ciens *Vertugadins*. Je commence par
 „ l'étoffe dont ils se servent. Elle est de
 „ grosse Bure plus épaisse que le Buffle
 „ le plus fort , de couleur rousse ou de
 „ brun tanné , impénétrable aux ardeurs
 „ du Soleil , capable de rejeter la pluye ,
 „ & cependant assez mollette pour im-
 „ biber la sueur *Capucinale* , & la con-
 „ ser-

„ server des années entières. Le Capu-
„ ce & le Manteau font de même étof-
„ fe, & de même couleur. Les bons
„ Pères n'ont jamais qu'un feul habit à
„ la fois, encore n'en changent-ils que
„ quand il les quite le prémier. C'est
„ toujours avec douleur, parce que le
„ fumet qu'il a contracté leur paroît fi
„ doux, que pour en parfumer le nou-
„ veau, ils attachent, contre le Conseil
„ Evangélique, une pièce du vieil habit
„ à la robe neuve. Ce vieux lambeau
„ fert merveilleusement à reproduire
„ dans le nouvel habit, le germe d'un
„ parfum éternel & spécifique à leur Or-
„ dre. Par ce moyen le nez du Vo-
„ yageur est toujours averti de loin
„ qu'il va rencontrer un *Capucin*, ou
„ qu'il y a une *Capucinerie* à demi lieue
„ de-là. Mon Cordelier, qui ne leur pas-
„ se rien, m'a voulu faire croire que cet-
„ te pièce a encore d'autres usages. Il
„ m'a dit que chaque Capucin est obligé
„ de la placer de façon qu'elle désigne
„ son défaut favori, pour tâcher de le
„ corriger: de sorte que celui qui aime
„ à boire ou à parler, est obligé de met-
„ tre sa pièce à l'endroit du Capuce qui
„ est le plus près de la bouche; celui
„ qui a les yeux fripons, la met au cô-
„ té de la tête; un autre qui seroit gour-
„ mand, devroit la placer sur l'estomac,
„ ainsi du reste; enforte qu'avec un peu
„ d'attention, un Connoisseur peut de-

„ viner les défauts d'un Capucin dès-
„ qu'il le voit. Ce Moine me fit faire
„ sur cela des observations très-plaisan-
„ tes , que vous me permettrez de sup-
„ primer. Mais ce qu'il est important
„ que vous sachiez , Madame , c'est que
„ les bons Pères ne peuvent se servir
„ d'aucunes voitures dans les voyages.
„ Aussi la Règle qui les oblige d'aller à
„ pied , leur défend expressément de
„ faire plus de quatre lieues par jour.
„ Ils n'y portent point d'argent , n'en
„ peuvent même toucher , & ne payent
„ jamais où ils vont. Ils ont leurs éta-
„ pes marquées sur leur route , toujours
„ dans les meilleures maisons , & per-
„ sonne n'ose les refuser. Ils ont droit
„ d'entrer dans les Auberges , de s'asseoir
„ avec les Etrangers qui sont à table ,
„ d'y boire & d'y manger autant que
„ les autres , & leur écot se met sur la
„ dépense commune des Voyageurs , qu'ils
„ payent d'une humble révérence. Ce
„ droit est si bien établi , qu'ils vont sans
„ façon demander un lit chez les Sei-
„ gneurs qui vivent à la campagne , & y
„ restent autant qu'ils veulent , riant &
„ causant avec les Dames , qui ont le
„ goût assez dépravé pour aimer quel-
„ quefois un homme sous un habit aussi
„ sale & aussi extraordinaire.

„ Ce vêtement , tout bizarre , tout
„ grotesque qu'il vous paroît , semble
„ cependant dirigé par une solide sagesse.

„ se.

„ se. Cet Habit est un petit Monde :
 „ c'est au-moins une espèce de Château
 „ fort, & de Palais : il a ses Habitans ,
 „ ses Gardes , ses Redoutes , ses Galle-
 „ ries , ses Caves , ses Lieux de plaisir ,
 „ de provision , de commodité , d'étu-
 „ de , & de galanterie : en un mot , il
 „ renferme en soi tout ce que la Mé-
 „ chanique peut imaginer de commode
 „ ou d'utile. Un Capucin, vêtu selon les
 „ Règles inviolables de son Ordre , peut
 „ dire avec plus de raison que Bias mê-
 „ me , ce Sage tant vanté , *qu'il porte*
 „ *tout avec soi.* Sans badinerie , un Equi-
 „ page à six chevaux n'a pas plus de res-
 „ sources pour le voyage , que l'Habit
 „ d'un Capucin. Le croirez-vous , Mada-
 „ me ? ils ont seize poches autour d'eux ,
 „ toutes séparées les unes des autres ,
 „ sans cependant qu'on les apperçoive ;
 „ & chaque poche a son nom.

„ 1 . La première s'appelle *la Gallerie.*
 „ C'est une grande pièce d'étoffe cou-
 „ sue en dedans & tout autour du Man-
 „ teau , avec une ouverture de chaque
 „ côté. Ils y mettent le Bréviaire , le
 „ petit Livre de Prières , les Sermons
 „ pour l'Avent, le Carême, & pour tous
 „ les Dimanches de l'année , avec qua-
 „ tre Panégyriques de Saints , dont les
 „ noms sont en blanc , le tout au nom-
 „ bre de vingt-deux Discours.

„ 2. La seconde , nommée *Tapecul* ,
 „ est un petit sac de grosse toile , atta-
 „ ché

,, ché au Manteau au-dessous de l'épau-
 ,, le droite. Elle est destinée à met-
 ,, tre une couple de bouteilles, qu'ils
 ,, ont soin de faire remplir dans toutes
 ,, les bonnes maisons où ils passent,
 ,, pour prévenir les besoins des mauvais
 ,, gîtes.

,, 3. La troisième se place sous l'é-
 ,, paule gauche: elle est plus large par le
 ,, bas que par le haut, & descend jus-
 ,, qu'au bas de celle qu'ils appellent *Gal-*
 ,, *lerie*: ils la nomment *l'Abîme*. Elle
 ,, sert à ranger commodément les gros-
 ,, ses provisions, comme Jambons, E-
 ,, clanches, Dindons, pour les routes
 ,, un peu longues, & destituées de bon-
 ,, nes Auberges.

,, 4. La quatrième, qu'ils nomment *la*
 ,, *Cuisinière*, est un petit sachet de cuir,
 ,, placé sous le *Tapecul*. Ils y mettent
 ,, les Epiceries pour faire les petits ra-
 ,, goûts mignons dans les Auberges, où
 ,, ils trouvent des compagnies qui les
 ,, défrayent.

,, 5. La cinquième appelée *la Fripon-*
 ,, *ne*, est placée sur un des bords du
 ,, Manteau en dedans. C'est la retraite
 ,, des biscuits, massépains, & autres pe-
 ,, tites friandises, qu'ils y fourrent modè-
 ,, tement quand ils se trouvent à quel-
 ,, que table abondamment servie. Quel-
 ,, ques-uns même y placent un petit fla-
 ,, con de liqueur ou d'essence, pour les
 ,, voyages.

6. En

„ 6. En même distance, mais du côté gauche, est placée une poche de même largeur, qui contient la Toilette de voyage. Elle renferme l'étui à barbe, ou bourse dans laquelle ils la ferment pendant la nuit, le petit peigne, les ciseaux, le rasoir pour la lèvre supérieure, la savonnette pour les bras & les jambes, le musc & autres parfums convenables pour entretenir la bonne odeur de l'Ordre. Cette poche, qui n'est d'usage que parmi les Capucins coquets, s'appelle *la Précieuse*.

„ 7. Un peu au-dessus ils en portent une autre, qu'ils nomment *la Nécessaire*. Ils y mettent en effet de l'onguent contre les *polypodes*, un peu de mercure, quelques bouts de chandelles contre les écorchures, des pomades & autres drogues secrètes, conformes à leurs besoins.

„ 8. Vis-à-vis & de l'autre côté, pour observer la symétrie & le contre-poids, ils portent un petit sachet qu'ils nomment *la Ménagère*. Il ne sert que dans les voyages de long cours: c'est pour y mettre quelques morceaux de cuir, une alène, du fil, des aiguilles, & quelques lambeaux d'étoffe pour rapter la robe ou les sandales.

„ 9. Vers le bas du Manteau au côté droit, précisément au bout de la *Galerie*, ils ont encore une poche appelée
„ pel-

„ pellée *l'Arménienne*, où ils mettent le
 „ café, le petit moulin, la petite boîte
 „ de thé, le sucre &c. pour régaler les
 „ Sœurs du Tiers-Ordre. Celle-ci n'est
 „ permise qu'aux Pères Confesseurs.

„ 10. A l'autre bout de la *Gallerie*, il
 „ y a une poche toute semblable, nom-
 „ mée *l'Indienne*. Elle sert à porter l'é-
 „ tui à pipe, la rape, le tabac en car-
 „ rotte & à fumer. Voilà, Madame,
 „ la liste des poches qui sont sous le
 „ Manteau: celles qui suivent sont sur la
 „ Robe même.

„ 11. *La Galante*, est le nom d'une
 „ petite poche pratiquée sous la manche
 „ droite de la Robe, au-dessous de l'aiss-
 „ selle. A cause de sa situation, elle
 „ est faite de toile cirée. Ils y mettent
 „ la tabatière au tabac d'Espagne, les
 „ billets-doux de leurs Dévotes, la liste
 „ des morts & mariages des personnes
 „ qualifiées, pour pouvoir entretenir
 „ décemment les gens de condition qu'ils
 „ visitent.

„ 12. Ils appellent *la Proprette*, un au-
 „ tre petit réduit placé dans le pli du
 „ coude. C'est où ils gardent le mou-
 „ choir blanc, destiné à s'essuyer le
 „ visage dans les belles compagnies seu-
 „ lement.

„ 13. Le repli de la manche gauche
 „ forme naturellement une treizième
 „ poche, qu'ils appellent *la Bourgeoise*,
 „ où ils mettent le mouchoir à tabac,

„ & la tabatière commune.

„ 14. La quatorzième, qu'ils nomment *la Dévote*, & qui est beaucoup plus propre que les autres, est pratiquée sous les plis de la Robe & sur la poitrine. C'est-là qu'il mettent les petits Reliquaires, les *Agnus Dei*, pour les Dames; les Chapelets, les Grains-bénits, pour les Valets & les Servantes; les noms de Jésus, & les petites Croix musquées, pour les gens de campagne; avec un petit Portefeuille, contenant les lieux d'Etapes sur la route, de petites Oraisons imprimées, & des Relations de quelque Capucin trouvé mort dans les neiges, pour édifier les Ames dévotes, & ranimer la charité des personnes bienfaites envers leur Ordre.

„ 15. La quinzième enfin, qui n'est qu'à l'usage des gros Bonnets, s'appelle *la Discrète*. Elle sert à rapporter au Couvent l'Argent des Messes, les Restitutions, les Dépôts & les Testamens. Cette poche est placée au fond du sacré Capuce, que pour-lors ils portent rabbattu sur le dos en forme de Hotte. Elle est interdite, sous peine d'Excommunication, à ceux qui n'ont pas qualité pour la porter.

„ 16. Outre ce nombre de poches, Madame, il y en a encore une improprement dite, & nommée pour cela *la Libertine*. Elle est placée entre
 „ deux

„ deux cuirs dans l'épaisseur des fanda-
 „ les, & sert à cacher l'argent que les
 „ Capucins relâchés reçoivent en secret
 „ de leurs familles. Aussi est-elle de con-
 „ trebande parmi eux, & ceux qui s'en
 „ servent ne le font qu'en secret. Ils
 „ prétendent pourtant ne pas violer la
 „ sévère défense de porter de l'argent;
 „ ils croient seulement l'éluder, en disant
 „ que loin de le porter, ils le foulent
 „ aux pieds, en s'assurant ainsi de la
 „ Providence, sur laquelle ils font sem-
 „ blant de se reposer uniquement. Ces
 „ différentes Poches sont, comme vous
 „ voyez, Madame, à l'usage de chaque
 „ Particulier. Mais les Frères destinés
 „ à faire la quête dans les Villes & les
 „ Campagnes, sont obligés d'en porter
 „ une qu'ils appellent par excellence la
 „ *Sainte Beface*. Elle est de grosse toile
 „ blanche, & fort ample; ils la portent
 „ sur l'épaule gauche, & y mettent le
 „ pain, la viande, le beurre, & les
 „ chandelles qu'il ramassent pour leur
 „ Couvent.

„ Avouez, Madame, que l'Habit d'un
 „ Capucin est un vrai labyrinthe, dont
 „ on auroit peine à se tirer sans un aussi
 „ bon guide que celui que j'ai consulté.
 „ Notre *Gulliver* s'y perdrait assurément,
 „ & s'y trouveroit pour le moins aussi
 „ embarrassé que sur le rivage de *Lilliput*.
 „ Il faut à présent vous dire quelque
 „ chose de leur manière de vivre. Ces

„ Moines boivent & mangent bien , mais
 „ à la manière des Soldats , c'est-à-dire
 „ qu'après quelques mauvais repas , ils
 „ se dédommagent sur la première bon-
 „ ne table qu'ils trouvent. Chacun a
 „ son département & ses connoissances
 „ pour y aller dîner, quand l'ordinaire
 „ du Couvent est moins abondant. Les
 „ plus malheureux font ceux que le dé-
 „ faut de talens retient à la maison ; car
 „ pour peu qu'ils puissent parler en pu-
 „ blic , ils courent les Villages pour dé-
 „ biter une douzaine de Sermons qu'ils
 „ retournent en tout sens , & à l'abri des-
 „ quels ils vont impunément manger le
 „ Curé & le Païsan , pendant des semai-
 „ nes entières. Leurs Discours sont dans
 „ un goût singulier ; ils ont un stile à
 „ part , & toujours guindé ; il leur est
 „ même enjoint de parler du nez ; &
 „ l'on a une si mince idée de leur savoir
 „ parmi les Catholiques-Romains , que
 „ quand ils veulent parler d'un mauvais
 „ Sermon , ils disent communément ,
 „ *C'est une Capucinade.* Jugez-en , Ma-
 „ dame , par l'échantillon qui suit. C'est
 „ un lambeau de l'Exorde d'un Discours
 „ qu'un de ces Pères prononça , il y a
 „ quelques mois , dans un Couvent de
 „ Religieuses près de Liège , à ce que
 „ m'a dit mon Cordelier , qui prétend
 „ l'avoir entendu.

„ *Tant & tant de fois vous m'avez de-*
 „ *mandé , c'est-à-dire supplié , illustres A-*

„ ma-

„ *mazonnes, que je vinſſe dans votre benin*
 „ *Couvent, tout flanqué de baſtions & de*
 „ *guérites de toutes parts, comme une Cita-*
 „ *delle inexpugnable aux atteintes des Sa-*
 „ *trapes du Père frauduleux du Menſonge;*
 „ *que ruminant à part moi la validité de*
 „ *votre requête, comme un autre Céſar, je*
 „ *fuis venu, j'ai vu, j'ai vaincu. Oui,*
 „ *j'ai vaincu la baſſeſſe de mon ſtile Téo-*
 „ *logique, qui m'empêchoit de ſurgir ſans*
 „ *nauffrage au port de vos approbations, &*
 „ *je me ſuis bazardé de comparoître devant*
 „ *le Parlement voilé de vos Révérences*
 „ *Cloîtrées.*

„ *Après ce pompeux début, le Moine*
 „ *entre en matière ſur le Panégyrique*
 „ *de la Madelaine qu'il alloit faire. Il*
 „ *faut, dit-il, la confidérer dans ſes*
 „ *deux états, de deſordre, & de re-*
 „ *pentance: Madelaine pêcheſſe vivoit*
 „ *en vraie Madelon. Tant pis. Madelaine*
 „ *convertie, fut un modèle de pénitence.*
 „ *Tant mieux. En deux mots, ajouta-t-il,*
 „ *Tant pis, Tant mieux, feront le parta-*
 „ *ge de mon diſcours. Jugez, Mada-*
 „ *me, du reſte de la Pièce, par ce*
 „ *fragment.*

„ *Ce goût pour le faux merveilleux*
 „ *eſt tellement propre à ces Pères, que*
 „ *tous prétendent être gens de condi-*
 „ *tion, ou diſtingués par des ſervices*
 „ *militaires. Il ſortent toujours deux à*
 „ *deux, & la première fois qu'ils pa-*
 „ *roiffent dans un lieu, le plus jeune des*

„ deux a grand soin de dire à l'oreille
 „ des gens de la maison, que le R. P.
 „ un tel est proche parent du Comte
 „ ou du Marquis de . . . , ou qu'il a été
 „ Capitaine de Cavalerie. Cette idée
 „ de grandeur passée leur attire, à ce
 „ qu'ils croient, de plus grands respects.
 „ Au lieu de leurs noms de famille, ils
 „ prennent des noms de leurs Saints ;
 „ mais ils choisissent toujours les plus
 „ longs & ceux qui ronflent le mieux, com-
 „ me *Nicéphore*, *Théodore*, *Emmanuel*, *Agathange*,
 „ *Séraphin*, *Chérubin*, auxquels
 „ ils ajoutent le nom de leur Ville. Il
 „ y en a eu même, qui, pour enchérir
 „ sur leurs Confrères, ont pris le nom
 „ de R. Père *Ely Lammafabacthany de*
 „ *Sabaot*.

„ A cela près, Madame, ils vivent
 „ d'une façon assez réglée ; on parle
 „ beaucoup plus de leur ridicule, que
 „ de leurs desordres ; & les Cordeliers
 „ sont beaucoup plus décriés qu'eux.
 „ On ne se borneroit pas au ridicule,
 „ sûrement, si l'on avoit à les peindre
 „ tels qu'ils sont. J'en ai fait plus d'une
 „ fois la menace à celui qui m'a appris
 „ toutes ces particularités, en lui repro-
 „ chant les railleries sanglantes qu'il fai-
 „ soit le verre à la main contre les Ca-
 „ pucins, qui sont comme lui Enfans
 „ de *St. François*, & qui, tout ridicules
 „ qu'ils sont, donnent certainement
 „ moins de prise sur leur conduite en
 „ gé-

„ général, que ceux de son Ordre, dont
 „ la réputation est si bien établie, que
 „ pour dire un *bomme gaillard*, on nom-
 „ me un *Cordelier*.

„ Souffrez, Madame, que je borne
 „ ici mes réponses à vos questions: voi-
 „ là tout ce que j'ai pu découvrir sur la
 „ *Gent Capucinique*. S'il vous survient
 „ encore quelques difficultés sur ce que
 „ j'ai l'honneur de vous en mander, je
 „ tâcherai d'y satisfaire pendant le tems
 „ que je resterai ici. Il ne m'en coutera
 „ que quelques bouteilles de vin, pour
 „ faire jaser le *Cordelier* que je consul-
 „ te. Je me flatte cependant, Madame,
 „ que si vous y trouvez quelque chose
 „ d'outré, vous n'en accuserez que ce
 „ *Moine*, & que vous voudrez bien me
 „ tenir quelque compte de l'envie que
 „ j'ai eu de vous plaire, en me prêtant
 „ à une aussi pitoyable conversation. En
 „ vérité, c'en est trop à la fois, que mes
 „ maux me retiennent si loin de vous,
 „ & que vos ordres me condamnent à
 „ une aussi méchante compagnie. J'y
 „ souscris cependant, pourvu qu'à ce prix
 „ je puisse vous persuader de la respec-
 „ tueuse estime avec laquelle je suis,

MADAME,

A Aix-la-Chapelle,
 le 6. Août 172....

Votre très-humble & très-
 obeissant Serviteur
 Le Chev. JOHN H...

Bb 4

Eh

Eh bien, Mesdames, qu'en dites-vous, dit Mr. Lake ? puis-je envoyer cette Lettre, & croyez-vous qu'elle puisse réjouir Milady B... ? Assurément, dit la Duchesse : jugez-en par l'impression qu'elle nous a faite ; car quoique nous n'ayons pas éclaté pour ne pas vous interrompre, nous en avons ri de tout notre cœur. Oh pour moi, dit Milady, je vous avoue qu'il me sera impossible de voir à présent un Capucin sans rire, & je vous jure que pour la guinée que je leur destine, il faudra que je me donne le plaisir d'examiner un jour leurs poches. Cela est plaisant, dit le Comte : j'ai vu plusieurs fois des Capucins, & je n'ai jamais fait attention à ce détail. Vraiment, ajouta le Marquis, il y auroit encore bien des choses à dire, si l'on entroit dans le particulier. J'ai vu cela de près, parce que l'Aumônier de mon Régiment étoit de cet Ordre. Il me semble qu'en voilà bien assez, répondit l'Abbesse, & les pauvres Capucins sont assez bien accommodés. Mais pourtant, Madame, dit la Duchesse, vous voyez que le Chevalier ne dit point de mal d'eux, & je lui en fai bon gré ; car si tous les Capucins du monde sont comme ceux de Spa, on leur doit plus de compassion que de mépris. Les bonnes gens sont à plaindre, de se livrer à un état aussi humiliant par une dévotion aveugle. L'Evangile ne prescrit rien de pareil,

reil, & il me semble que l'on doit respecter ceux qui demeurent de bonne foi dans les bornes de leur état. Soit, dit Milady, je respecterai la vertu, même l'aveuglement de ces bonnes gens: mais permettez-moi de rire de leur ajustement, & de cette légion de poches que l'on vient de nommer. Croyez, Mesdames, dit le Comte, qu'il y a un peu d'hyperbole dans cette Relation, le Chevalier s'est égayé sur le Froc. Cependant, Monsieur, dit l'Abbesse, c'est à mon avis l'endroit le plus vrai de sa Lettre. Je n'en dis pas autant sur ce qu'il raconte de leur Fondateur, & de leur Institut; mais aux railleries près, je trouve sa Relation assez juste. Je connois même plusieurs de ces poches. Je vous dirai quelque chose de plus, moi, dit Mr. Lake: c'est qu'étant à Aix avec le Chevalier, il y a deux mois, deux Capucins vinrent au Bain, dans la maison où nous étions. Ils quittèrent leurs manteaux, selon la coutume, dans la petite chambre où l'on se deshabille, & passèrent dans le Bain avec leur robe. Ils avoient sans-doute été saluer en passant quelqu'une de leurs Dévotes, qui leur avoit donné une élanche de mouton pour le dîner du bon Père, & il l'avoit mise dans la poche qu'ils appellent *l'Abîme*. Un Chien, qui par hazard s'étoit coulé dans le Sallon, attiré par l'odeur, jugea à propos de visiter le manteau, & y trouvant

son déjeuner tout prêt, cassa la fenêtre & s'enfuit avec sa proie. Les Pères en sortant du Bain, furent fort étonnés de ne trouver qu'un de leurs manteaux. Ils crièrent au sacrilège, ils en firent grand bruit, parce qu'ils crurent que c'étoit une pièce que les Valets du Bain leur avoient faite. La perte de l'éclanche les affligea surtout; mais ils se plainquirent seulement de la profanation du saint Habit, menaçant toute la maison des foudres du Vatican, & jurant par *St. François* qu'ils en auroient raison. On chercha par-tout, & l'on découvrit enfin près des Ecuries, des lambeaux de ce précieux habit. A l'aide de ces indices, on trouva le Chien assis sur les restes du manteau, occupé à ronger les os de l'éclanche. Les bons Pères coururent sur le sacrilège animal, bien résolus de l'immoler à leur vengeance. Le Chien bien avisé s'enfuit, il en fut quitte pour quelques malédictions, & demeura chargé de l'anathème. Nous étions présens à cette scène, & nous en rîmes beaucoup. Mais ce qui nous parut extrêmement plaisant, fut de voir ces deux Pères occupés à ramasser les débris de leur toilette dans les poches du manteau, qui nous parurent infinies, & dès-lors nous primes une idée du Labyrinthe Capucinal. C'est cette Avanture qui a donné occasion à la Lettre que je viens de vous lire, parce que le Chevalier écrivit sur le

le champ cette Historiette à Milady B... Quoi qu'il en soit, Monsieur, dit le Marquis, la Lettre du Chevalier est fort curieuse, & il badine joliment sur les Moines. J'aimerois à en voir autant de sa plume sur toutes les espèces de Religieux. J'espère au-moins, Mr. le Marquis, ajouta l'Abbesse, que vous voudriez qu'il m'épargnât un peu... Le Marquis, honteux de son indiscretion, fit mille excuses à l'Abbesse, & lui protesta qu'il ne l'avoit pas eu en vue dans cette faillie. L'Abbesse, qui en étoit bien persuadée, le lui pardonna; ils se firent à cette occasion mille politesses, & nous revinmes au Bourg.

J'employai le reste de la matinée à transcrire la Lettre du Chevalier John H... qu'on devoit envoyer le lendemain. Nos Dames écrivoient aussi en Angleterre, & par cette raison elles s'enfermèrent jusqu'au soir. Comme nous étions libres, Mr. Lake nous proposa de nous aller baigner. Sa proposition nous surprit, parce que nous ne connoissions à Spa aucun endroit propre au Bain. Le Ruisseau n'est point assez profond, & j'ignorois qu'il y eût des Bains publics. Suivez-moi, nous dit-il, & je vous en ferai voir. Il nous mena en effet dans le Moulin, & nous fit descendre dans un caveau obscur & voûté, au fond duquel on a pratiqué un Bain d'eau froide de six pieds de profondeur, sur quinze de lar
geur

geur en quarré, & il nous invita d'y descendre. Le Comte, l'Italien & le Marquis n'en eurent pas plus d'envie que moi. L'Italien alléqua un rhumatisme pour excuse. C'est justement pour cela, dit Mr. Lake, que vous y devez entrer, & c'est la raison qui m'y amène. Le remède lui parut trop Anglois pour en essayer, & Mr. Lake se mit en fraix de nous en prouver l'utilité. Il nous dit que rien n'étoit plus commun en Angleterre, & que les Bains froids y guériffoient quantité de maladies invétérées. Il nous dit même que par le conseil d'un célèbre Médecin, il s'étoit baigné lui même dans un Bain glacé, pour se délivrer d'un rhumatisme qui l'avoit harcelé pendant trois ans, & qu'il attribuoit aux chaleurs immodérées qu'il avoit esfuyées dans son voyage d'Italie. Il nous assura enfin, qu'il en avoit été parfaitement guéri. Ce qu'il y a de certain, c'est que les Anglois en général font grand cas de l'Eau douce & commune dans la Médecine, & qu'ils s'en servent avec succès pour les maladies intérieures & extérieures du corps, depuis surtout qu'un de leurs Docteurs lui a donné la vogue par son Traité de l'Eau. Aussi tous les Lieux du Monde où il y a des Eaux minérales, sont beaucoup plus fréquentés par les Anglois que par les autres Nations. Ils se font même en quelque façon approprié celles de Spa, où les

les Compagnies Angloises donnent toujours le ton aux autres Sociétés. C'est même en leur faveur que l'on y pratique le Bain d'eau froide, & il n'y a point de jour que quelque Anglois n'aille s'y plonger vers le soir, quoique cette eau soit par elle-même d'un froid à glacer. Mr. Lake nous dit que ce qui les y rendoit moins sensibles, c'est que la plupart des Milords Anglois font élever leurs Enfants dans les principes du célèbre Philosophe Mr. Locke, qui veut qu'on les accoutume dès l'enfance à aller tête nue en tout tems, légèrement vêtus, même en hiver, & qu'on leur apprenne de bonne heure à marcher dans l'eau. Il nous assura qu'il avoit lui-même été élevé de cette façon, & qu'il étoit peu sensible aux injures de l'air. Quelque chose qu'il nous pût dire, il ne put nous engager à le suivre, & il remonta avec nous. Nous le priâmes de ne pas se contraindre, & de suivre son régime; mais il remit la partie à un autre jour. Avant de sortir du Moulin, il nous fit voir encore un Bain d'eau que l'on fait chauffer pour la commodité des personnes qui ont besoin de ce remède. Ce n'est à proprement parler qu'une grande *Baignoire* ou Cuve de bois, suspendue au-dessus du Caveau d'eau froide. Quand on l'a vu par-dessous, on perd l'envie d'en essayer; parce que, quelque solide qu'il soit, l'imagination ne peut se guérir de la peur
de

de le voir enfoncer ; & en ce cas-là , on se noyeroit dans le Bain froid qui est au-dessous. Ce Bain cependant est fort commode pour les personnes qui aiment cet exercice : on peut s'y baigner deux à la fois , on y prend l'eau au degré de chaleur que l'on veut , on y fait mettre des herbes aromatiques , du petit-lait , de la pâte d'amandes , enfin tout ce que l'on veut selon ses besoins ou son plaisir , & il en coute peu de chose. Il est vrai que l'appartement n'est pas fort propre , mais nous y vîmes des linges fort nets.

De-là Mr. Lake nous mena à une maison qui est à l'autre bout du Bourg , sur le chemin de la Prairie *de quatre beures*. Il y a aussi un petit Bain qui appartient à une vieille Femme , qui fait chauffer l'eau , & qui passe pour la meilleure Baigneuse. La Cuve est plus petite que celle du Moulin , mais on y est proprement. La vieille édentée nous offrit ses services , & pour nous y encourager , elle nous fit la liste des Princes & Seigneurs qui avoient passé par ses mains. Je les ai frottés , nous dit-elle en s'applaudissant , & j'ai tenu en mes mains la tête du Czar même. Ces grands exemples ne nous tentèrent pas , & après avoir un peu badiné chez elle , nous allâmes nous promener sur la Place , où Mr. Lake nous fit la guerre sur notre délicatesse , en nous vantant toujours les effets de
l'Eau ,

l'Eau, appliquée même extérieurement.

Vous ne sauriez , lui dit le Marquis , m'en dire plus que je n'en sai sur cet article. Un Gentilhomme de ma connoissance en a fait une épreuve merveilleuse , & lui-même me l'a raconté. Un an avant de sortir de France , j'étois allé en Normandie avec le Chevalier de Fontenay , qui avoit voulu me mener à la magnifique terre du Marquis son frère. Nous y passâmes quelques jours , & nous nous arrêtâmes à Bayeux , où il avoit une partie de sa famille. Nous y fûmes invités à dîner chez un Commandeur de l'Ordre de St. Lazare , nommé , je crois , Mr. de Ménilville , qui donnoit une fête à ses Amis , sur une espèce de Résurrection dont il nous fit l'histoire. Un Chanoine de ses Amis étoit mort peu auparavant , & il avoit été prié d'assister à son enterrement , qui se faisoit aux flambeaux. Le Commandeur ayant été retenu chez lui par quelques visites , ne put se joindre au Convoi funèbre. Estant cependant obligé d'y paroître par bienséance , il attendit que l'Office fût presque fini à l'Eglise , & y entra seul , à dessein de se mêler au cortège sans se faire remarquer. Toute l'Assemblée étoit dans le Chœur , & toute l'Eglise qui étoit tendue de noir , étoit fort obscure. Le Commandeur , marchant doucement sans prendre garde à ses pieds , tomba tout à coup dans la fosse destinée au

Cha-

Chanoine défunt, qui étoit au milieu de la Nef, & sentit sous lui quelqu'un qui crioit de toute sa force. C'étoit le Foffoyeur, qui y étoit descendu pour la mesurer sur les dimensions qu'il avoit prises sur le cercueil. L'Ouvrier, effrayé du poids de celui qui tomboit sur lui, secoua le pauvre Commandeur pour s'en débarrasser, en criant à l'aide. On accourut avec des flambeaux, & l'on fut fort étonné de trouver le Commandeur évanouï de frayeur & de douleur au fond de la fosse. On l'en retira, on l'emporta chez lui. On appelle les Chirurgiens, on le deshabile, & on lui trouve une large blessure sur la jambe. Les Chirurgiens y mettent l'appareil ordinaire, il revient enfin, souffrant de grandes douleurs. Chacun accourut pour le plaindre, & parmi ses Amis, un certain Prêtre nommé Maloyfel, homme simple, mais entêté du mérite de l'Eau, vint le voir, & blâma la famille d'avoir appelé les Chirurgiens, prétendant qu'il l'auroit pu guérir avec l'Eau seule. Comme ce Prêtre a beaucoup de crédit dans la maison, & que l'on y avoit déjà éprouvé son remède, on lui en marqua du regret. On convint enfin qu'après que le premier appareil seroit levé, on le laisseroit le maître de panser la blessure comme il voudroit. On ne pouvoit lui marquer une confiance plus entière. L'effet justifia qu'il la méritoit. Dès-que les Chirurgiens

giens eurent visité la plaie, qu'ils trouvèrent très-enflamée, le Prêtre Maloyfel ôta tous les bandages, & la lava avec de l'eau froide & commune: il y apliqua ensuite des compresses imbibées de la même eau, qu'il renouvela jour & nuit à toutes les heures, pendant le premier & le second jour. Il ne les changea que de deux en deux heures pendant les jours suivans, & le septième Mr. de Ménilville fut en état de sortir, sa plaie étant reprise, & la peau revenue. Voilà, dit le Marquis, ce qu'il nous a conté lui-même en pleine compagnie; & quoiqu'un Gentilhomme aussi connu que lui n'ait pas besoin de témoins pour se faire croire, il nous permit de nous en informer par toute la Ville, qui avoit été témoin de sa chute & de sa guérison. Il nous fit boire à sa résurrection. C'en étoit véritablement une, & sa chute avoit quelque chose de si comique, que malgré l'indécence qu'il y avoit d'en rire en sa présence, nous ne pûmes nous en empêcher quand il nous la raconta. Il nous dit vingt autres traits pareils de la sience du Prêtre, qui nous donnèrent envie de le connoître. Le Chevalier pria le Commandeur de le faire venir, & le Sr. Maloyfel parut un moment après. Nous fûmes fort étonnés de voir un bon Prêtre, fort simple dans sa figure & son extérieur. Sa conversation n'en disoit pas plus que sa physionomie: il causoit peu,

& paroifloit penfer encore moins. Sa fience nous parut un entêtement foutenu par quelques expériences heureufes , plus que par des raifonnemens. Il avoit lu le Traité du Docteur Anglois , mais il me fembla qu'il l'entendoit peu. Il avoit cependant une excellente qualité , bien rare dans ces Empyriques ignorans : c'eft qu'il parloit fort modéftement des cures qu'il avoit faites. On nous en raconta beaucoup en fa préfence , & l'on nous parla de quantité de perfonnes qui venoient à lui des campagnes voifines , fur le bruit de fon régime. Car avec cette eau qu'il faifoit boire pour toutes fortes de maladies , comme nous faisons ici celles de Spa , il n'ordonnoit que des bouillies & des gruaux pour toute nourriture. Toute forte d'eau ne lui étoit pas bonne : il y en avoit une , qu'il nous nomma comme fa favorite. Mais comme il n'a pas le talent perfuafif , il ne put faire de profélytes parmi nous. J'appriſ même le foir , que fon régime n'avoit pas toujours été heureux , & qu'il étoit mort beaucoup de monde entre fes mains.

Comme le Marquis achevoit cette hiftoire , un des Meffieurs qui mangeoient avec nous , nous invita d'entrer dans le Caffé , pour y être témoins d'une partie de Piquet très-célèbre qui s'y jouoit. Les Tenans étoient deux Joueurs de profeffion , l'un Anglois , & l'autre Allemand ,

mand, qui se faisoit appeller Baron. Nous y entrâmes, & nous y vîmes un coup des plus hardis & des plus équivoques. Le Lecteur jugera comme on doit le qualifier: car les sentimens furent partagés, & il étoit dangereux de décider. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'un honnête-homme s'en feroit une peine, quoique bien des gens voulussent l'excuser en faveur du trait d'esprit qui y brille. Le voici.

Le Baron & l'Anglois jouoient depuis le matin, & s'étoient piqués au jeu dans les différentes alternatives de perte & de gain. Leur réputation leur avoit attiré quantité de spectateurs, dont la présence animoit encore le Démon du Jeu qui les possédoit. Ils en étoient si furieusement poussés, qu'ils avoient oublié d'aller dîner, & qu'ils s'étoient contentés d'une tasse de chocolat, & de quelques verres de liqueurs qu'ils avoient pris à la hâte sans quitter les cartes, dont ils étoient uniquement occupés. Il y avoit huit heures qu'ils jouoient au Piquet, & quand on nous appella, ils étoient à la partie que l'on nomme la partie d'honneur. Elle étoit de 300 guinées, & par conséquent intéressante. Aussi les combattans y étoient si fort appliqués, qu'ils ne levoient pas les yeux. On eût dit à les voir, qu'ils tenoient en leurs mains le sort de l'Univers. La joie, la fureur, la crainte, paroissoient alternativement

sur leurs visages, & ils cachotent leur trouble dans un silence profond. Le Baron, qui jusques-là avoit été assez heureux, étoit le dernier en cartes. Il ne jouoit alors que pour un point, & il en falloit à l'Anglois environ quarante. Celui-ci portoit en main trois Rois, & avoit le quatrième dans son écart. Il accuse son Jeu tel qu'il étoit, & nomme ses trois Rois, conformément aux cartes qu'il portoit. Mais voyant qu'il avoit perdu s'il ne faisoit son adversaire *Capot*, il feignit au milieu du coup, d'avoir oublié combien il avoit compté. Il reprend ses cartes, récapitule son jeu, & dans sa récapitulation nomme d'un air assuré, quatorze de Rois. Le Baron, surpris, l'arrête dans son calcul & se recrie sur l'erreur, en disant qu'il n'avoit compté d'abord que trois Rois. L'Anglois soutient son second calcul, aussi vivement que l'Allemand le nioit. La dispute s'échauffe, & le Baron s'en rapporte à la compagnie. L'Anglois faisant mine de s'emporter, proposa cinquante guinées de gagure pour piquer davantage son Adversaire, & l'amener dans le panneau qu'il lui dressoit. L'autre les accepta, & tous deux s'en rapportèrent au jugement de la compagnie. Les Spectateurs s'en défendirent, plusieurs même se firent une peine de donner leur avis, parce qu'ils voyoient à plein le jeu de l'Anglois, & qu'il n'avoit réellement que
les

les trois Rois qu'il avoit comptés d'abord. Cependant comme il ne s'agissoit pas tant du fait, que de l'accusation qui avoit été faite, les Spectateurs requis condamnèrent l'Anglois simplement, sans oser s'expliquer sur le mystère du pari dont ils voyoient bien la finesse, & il perdit les cinquante guinées. Le Baron, éblouï & trompé par la gagure, crut fermement que son Adversaire avoit les quatre Rois: il devoit naturellement penser que l'Anglois n'auroit pas sans cela risqué cinquante guinées. Il joua conformément au jugement qu'il portoit, se fiant sur un As qu'il avoit, & qui lui suffisoit pour faire le point qu'il lui falloit; & il comptoit déjà de joindre les 300 guinées de la partie, aux 50 de la gagure qu'il avoit gagnée. Le coup s'acheva, & le pauvre Baron à la dernière carte se voyant honteusement *Capot*, demanda à l'Anglois où étoit donc le quatrième Roi? On vous a dit, lui répondit l'autre, que je n'en avois accusé que trois, & il m'en coute 50 guinées pour vous faire croire que j'en avois quatre. Voudriez-vous donc, ajouta-t-il, gagner la gagure & la partie? oh, ma foi, ce seroit trop! Le pauvre Baron ne sachant que dire, jura, tempêta: l'Anglois poussa le siège, se leva, & se retira triomphant & fort satisfait d'une supercherie, que tout le monde n'approuva point également. Pour nous, elle nous parut une

vraie filouterie, & nous fortîmes du Caffé tout indignés, dans la crainte d'en faire paroître quelque chose qui nous eût attiré une affaire personnelle avec un homme si méprisable. En effet, on ne peut estimer un homme capable d'une pareille tromperie: car de quelque côté que l'on regarde le Jeu, la face la plus innocente sous laquelle on peut l'envisager, c'est sous celle d'amusement ou de commerce; & est il certain que l'une & l'autre doivent en bannir ces *tricheries*, si odieuses aux honnêtes-gens. Ce fut la réflexion du Marquis, qui nous fit remarquer en passant, que ce qui pouvoit excuser celle de l'Anglois, c'est que le Baron Allemand n'étoit pas plus honnête-homme, & que quoique la supercherie soit toujours condamnable par-tout où elle se trouve, elle paroît communément moins odieuse entre deux filoux qui se dupent, parce que le crime de l'un fait la punition de l'autre. Mais c'est-là le fort de tous ceux qui se livrent au Jeu avec fureur, rarement ils y demeurent honnêtes-gens. Le Marquis nous cita à cette occasion l'élégante peinture qu'une Plume délicate a faite en deux mots des dangers du Jeu. *On commence par y être dupe, & l'on finit par être fripon.*

Cela est sûr, dit Mr. Lake; car pour peu qu'un homme ait la passion & les talens du Jeu, la facilité de gagner beaucoup en mettant sa finesse à profit, est
une

une tentation bien délicate & presque invincible, de la façon dont les hommes font faits. Il n'y a cependant point à mon avis, dit-il, de circonstances où la bonne-foi soit plus nécessaire qu'au Jeu : sans elle c'est un brigandage, & nous voyons quantité de nos Milords s'y ruïner entièrement. Permettez, dit Mr. Gratiani, que je vous dise, que je crois que leur ruïne vient moins des tricheries qu'on leur fait, que de ce qu'ils se piquent mal à propos, & qu'ils risquent des sommes immenses. Nos Italiens, poursuivit-il, sont beaucoup plus modérés, & ils ont fait du Jeu une science, plus qu'une passion : aussi en connoissent-ils toutes les ruses mieux qu'aucune Nation du monde ; mais ils savent à merveilles se retenir à propos, ils ne lassent jamais la Fortune, & ne la tentent point quand elle leur paroît contraire. Je le fai, dit Mr. Lake, & les Italiens en général me paroïtroient les meilleurs Joueurs du monde, s'ils étoient un peu plus scrupuleux sur les petites finesse. Mais j'ai vu un de vos Prélats à Rome, qui se vançoit de pouvoir mettre quatre As ou quatre Rois dans le talon, en jouant au Piquet quand il étoit dernier en cartes ; & qui disoit pour son excuse, qu'il n'étoit pas plus défendu de bien mêler les cartes que de les bien jouer. C'est-à-dire, ajouta le Marquis en riant, que si notre Anglois alloit à confesse à ce

Cardinal, il auroit l'absolution de sa gure. Nous ne serions pas de même avis. Mais c'est assez moralisé, dit-il, allons voir nos Dames; & si elles écrivent encore, elles seront peut-être bien aises de savoir ce tour de cartes pour en réjouir leurs Amies d'Angleterre, car il est original.

Nous y allâmes en effet, & nous les trouvâmes déjà en chemin pour aller aux Capucins. Elles nous dirent qu'elles alloient tâcher de dévaliser quelque bon Père, pour examiner ses poches. L'Abbesse leur conseilla pourtant de différer cette visite, de peur que Milady, qui avoit encore l'imagination pleine de la Lettre du Chevalier H... ne poussât trop loin la plaisanterie, & que les bons Pères ne la prissent pour une insulte. Sur sa représentation, on tourna vers la Prairie de sept heures. En chemin faisant les Dames nous demandèrent compte de notre journée, & à quoi nous l'avions passée. Nous leur racontâmes la partie de Piquet dont nous avons été témoins au Caffé, & nous leur demandâmes leur sentiment sur la finesse du Joueur Anglois. Elles décidèrent comme nous, & trouverent que le trait étoit d'un vrai Filou. Nous fîmes ensemble quantité de réflexions sérieuses sur la passion du Jeu, qui toutes se rapportoient à celles que nous avons déjà faites auparavant entre nous. Quand nous fûmes sur la Prairie,
Mi-

Milady nous demanda si nous avions été tout le jour au Caffé. Vraiment non, dit Mr. Gratiani; car Mr. Lake nous a mené voir les Bains de Spa, & nous a voulu faire baigner avec lui dans une eau plus froide que glace. Vous ne l'avez pas fait, fans-doute? Non, non, dit Mr. Lake, ces Messieurs font trop délicats, ils craignent d'attraper des rhumatismes. Mais Monsieur, dit-elle, vous deviez leur raconter qu'on les guérit chez nous par les Bains froids. Je vous dirai plus même: c'est que mon fils étant fort mal d'une dyffenterie opiniâtre, qui lui duroit depuis plus de six mois sans que rien pût l'arrêter, on ne vint à bout de le guérir qu'en le faisant plonger dans un Bain glacé. La révolution que cette eau fit dans son sang, arrêta dès le second jour son dévoyement, & il fut parfaitement guéri. Sa cure fit beaucoup d'honneur au Médecin qui m'avoit conseillé ce remède, & on l'a réitéré depuis plusieurs fois à diverses personnes pour différentes maladies, avec un égal succès. Pour moi, dit-elle, je ne balancerois pas à m'en servir si je me trouvois dans le cas; car après tout, sans vouloir rien rabattre des vertus des Eaux Minérales, je suis persuadée que l'Eau commune feroit dans la plupart les mêmes effets, si l'on étoit moins prévenu contre elle. Surement, dit la Duchesse; & je crois que, généralement parlant, ce

n'est pas tant par des qualités particulières que les Eaux de Spa font tant de miracles, que par la joie, le plaisir & la liberté dont les Infirmes y jouissent. Cependant, Mesdames, dit le Signor Gratiani, les Eaux de Spa produisent des effets que l'Eau commune ne cause pas. Je crois, par exemple, qu'un mari languissant & débile n'y trouveroit pas la vigueur que l'Eau de Géronstère lui rend. C'est ce que j'ignore, dit Mr. Lake: car j'ai lu par hasard à Rome, que quelques vieux Pères des anciens Déserts ne permettoient à leurs Moines qu'une certaine mesure d'eau par jour, & qu'ils leur défendoient absolument d'en boire le soir, parce qu'ils avoient observé que son usage immodéré les rendoit moins propres au Célibat qu'ils gardoient. Quoi qu'il en soit, reprit le Signor, je doute que l'Eau commune soit aussi pénétrante que celles de Spa, qui s'insinuent par tout le corps, & le purgent si fort, quoiqu'insensiblement, que chacun se plaint ici de sa maigreur. Pour moi, j'en fus surpris extraordinairement, en prenant par hasard mon ceinturon, il y a quelques jours. Je ne me reconnoissois pas moi-même. Je crus qu'on l'avoit changé, & je fus obligé pour m'en servir, de reculer la boucle de trois doigts. L'Abbesse dit qu'elle avoit fait la même observation sur elle-même, & chacun avoua la même chose. Nous convînâmes tous,
que

que la vie que l'on mène à Spa, y doit contribuer autant que le minéral des Eaux. En effet, dit la Duchesse, on se lève ici de grand matin, on y mange tard, on fait beaucoup d'exercice, on est continuellement sur pied, on change d'air & de nourriture, & tout cela à la suite d'un voyage souvent long & pénible; il est impossible que l'on n'y maigrisse pas. On est même si accoutumé de s'y voir diminuer au bout de quelques jours, que l'on se fait à Spa les uns aux autres des complimens réciproques sur sa maigreur, comme l'on s'en fait ailleurs sur l'embonpoint, parce qu'on y regarde la maigreur comme un signe que les Eaux profitent. Généralement parlant, dit Mr. Lake, l'Eau étant le plus puissant dissolvant qu'il y ait dans la Nature, il est difficile que son usage engraisse, surtout quand on y joint des exercices fatigans, qui causent dans le sang une révolution utile à la santé. Une vie fatigante & un peu dure engraisse rarement, mais elle est infiniment plus saine. On est si persuadé en Angleterre du pouvoir des exercices violens pour la conservation de la santé, qu'un de nos plus célèbres Médecins compte entre les préservatifs de notre Pays, le pavé de Londres qui est si rude, & regarde la fatigue qu'il cause, comme un spécifique contre nos maladies. La Reine même n'en a pas trouvé de meilleur, que de se promener souvent en carrosse
dans

dans les rues les plus mal pavées de Londres. Le fameux Boerhave de Leyden conseille aussi l'exercice du cheval dans les maladies les plus opiniâtres, & l'ordonne aux Dames comme aux Hommes. Tous ceux que j'ai connus, qui s'étoient dès leur jeunesse accoutumés à ce régime dur, étoient gens fort sains à-la-vérité & robustes, mais peu chargés d'embonpoint. J'avoue que ceux qui joignent l'usage continuel de l'Eau aux exercices violens, sont encore plus sujets à maigrir, mais ils n'en vivent pas moins longtems. Je ne fais pourtant si l'Eau ne fait pas mieux au corps qu'à l'esprit. A en juger par les singularités de ceux qui en boivent uniquement & toujours, on croiroit qu'elle laisseroit dans leur génie une impression mélancolique à tout le moins. Nous avons à Londres le Sr. W.... que ces Dames connoissent, ajouta-t-il. Rien n'est plus singulier que lui. L'usage unique de l'Eau n'est encore que la moindre de ses singularités. Il est riche, il est d'une Maison considérable, & prête à s'éteindre; il ne veut pas se marier. Il a des habits magnifiques dans sa garde-robe, & il est toujours vêtu simplement. Au plus fort de l'Hiver même, il ne porte qu'un petit habit de camelot doublé de soie, tels que ceux que nous portons à présent. Sa chemise est toujours ouverte, & il ne boutonne jamais ses habits. Avec

Avec un bon équipage, il est presque toujours à pied, & se fait suivre par son carosse dans les rues de Londres. Il tient bonne table, fait grand' chère à ses Amis, & il ne vit que de légumes, de racines, de fruits & de salades. Enfin il les fait boire largement de toutes sortes de vins, & il ne boit que de l'eau. Avouez, Messieurs, dit Mr. Lake, que voilà un caractère bien extraordinaire; & j'ai remarqué que presque tous ceux qui poussent si loin l'usage de l'Eau, sont sujets à quelques fantaisies. Oh Monsieur, dit la Duchesse, vous oubliez bien le meilleur. Mr. W.... qui pourroit voyager très-commodément, va faire de tems en tems une petite promenade de Londres à Rome; & devinez comment? ... à pied. Il emmène avec lui un valet fort & robuste, qu'il a stilé à son manège, & qui porte dans un petit sac leur commune toilette. Mr. W... prend dans son porte-feuille de bonnes Lettres de crédit pour les principales Villes de la route, & sans s'embarasser de la pluye, du vent, du chaud, du froid, de la poussière ou du soleil, il va de son pied de Calais à Rome. Il n'y a qu'un an qu'il en revint pour la troisième fois de la même façon, & il se porte à merveilles. Il ne fait point cela par épargne; car s'il s'arrête dans quelque Ville, il y prend un équipage & des valets, & y fait une dépense très-noble;

mais

mais il aime à voyager à pied. Assurément, Madame, dit l'Abesse, voilà un goût tout particulier. C'est dommage que cet homme rare ne soit pas né parmi nous; il auroit remis en vogue les anciens Pelerinages.

Pendant que nous raisonnions sur toutes ces singularités Angloises, dont je ne rapporte que quelques traits, nous fûmes invités à nous mêler à une Compagnie de Dames Flamandes qui dansoient aux chansons sur l'herbe, & nous y fîmes un cercle fort étendu. Il y en avoit deux qui avoient la voix belle, & nous prîmes plaisir à les entendre. Après avoir dansé quelque tems d'une façon grotesque, & fait plusieurs folies badines prescrites par ces chansons de Village, nous priâmes les Chanteuses de nous donner quelques Airs; elles le firent de très-bonne grace. Nous nous assîmes sur l'herbe, & lorsqu'elles eurent chanté, quelqu'un proposa de jouer à de petits Jeux fort en usage dans les soirées de Spa, comme le *Gage Touché*, la *Vérité*, & autres amusemens de cette espèce, qui ont leurs agrémens quand ils se jouent entre des personnes spirituelles & enjouées; & nous passâmes tout le soir dans ces plaisirs innocens. Nous oubliâmes même l'heure du souper, & quand nous revinmes au Bourg il étoit près de neuf heures. Cette petite débauche, & les Lettres que nos Dames avoient écrites

tout

tout l'après-midi, les avoient fatiguées. Elles proposèrent de faire le lendemain une partie de dormir, pour varier un peu nos exercices, & mettre quelque intervalle à notre dissipation. Nous les remenâmes au logis, & nous revînmes à notre Auberge.

Chacun y avoit soupé, & nous nous fîmes servir une petite table pour nous. Comme nous commencions à manger, on nous demanda une place pour un Gentilhomme Allemand qui venoit d'arriver. Il venoit du côté de Trèves, & paroissoit très-fatigué. Il nous parut homme de mérite dans la conversation, & un Brave à toute épreuve. Le trait qu'il nous raconta, comme lui étant nouvellement arrivé sur la route, est assurément d'une intrépidité rare.

En passant, nous dit-il, par un coin des Ardennes qu'il nous nomma, mon valet fut jetté à bas de son cheval, & se cassa la jambe. Je me trouvai fort embarrassé, parce que je ne voyois de maisons qu'à près d'une demi-lieue de-là. Après l'avoir placé dans la posture la plus commode que je pus imaginer, & l'avoir encouragé à souffrir, je pris son cheval en lesse, & j'allai en toute diligence chercher du secours au plus prochain Village. Dès-que j'y fus arrivé, je fis atteler une charette de Paysan, j'y fis mettre de la paille, un lit de plumes, & je la fis mener promptement au lieu

où

où j'avois laissé mon malheureux valet. Je trouvai ce pauvre garçon accablé de douleurs: nous lui en fîmes encore souffrir beaucoup pour le mettre sur la voiture, & nous l'aménâmes enfin à l'Auberge la plus prochaine. Je le fis panser par le Chirurgien du Village, qui m'assura que sa jambe seroit bien raccommodée, & qu'il n'en seroit pas estropié. Je le payai grassement pour l'encourager à continuer ses soins; & après avoir mis une somme d'argent entre les mains du Curé, pour subvenir à tous les besoins du blessé, je partis seul pour continuer ma route.

Comme j'étois prêt à monter à cheval, deux hommes qui avoient couché dans la même Auberge, & dont la mine n'avoit rien de sinistre, m'avertirent qu'à deux lieues de-là il y avoit un fort mauvais pas, & un chemin très-difficile, parce qu'il étoit fourchu. L'Hôte m'assura la même chose; & comme ces deux hommes me dirent qu'ils alloient le même chemin, & qu'ils me serviroient volontiers de guides si je n'allois qu'au pas, j'acceptai imprudemment leur offre. Je ne crus pas qu'étant aussi bien monté que je l'étois, je dusse craindre quelque chose de deux hommes à pied. J'étois d'ailleurs fort bien armé; car outre mes pistolets de selle, j'en avois deux en poche, bien chargés, sur la foi desquels j'aurois traversé sans crainte toutes les

Ar-

Ardennes. Je marchois au petit pas, pour ne point lasser mes compagnons ; je causois tranquillement avec eux, & je leur trouvois une conversation assez raisonnable. A une lieue environ de l'endroit d'où j'étois parti, nous trouvâmes un petit Bois assez sombre, à l'entrée d'une vallée bordée de rochers de tous côtés, qui rendent cet endroit fort triste à la vue. Quoique j'eusse passé plusieurs fois par des endroits plus affreux encore, dont nos routes d'Allemagne sont pleines, je sentis un frémissement involontaire, que j'eus grand soin de cacher à mes deux compagnons de voyage. La conversation qu'ils me tinrent dans cet endroit, commença à me faire regretter l'imprudencé avec laquelle je m'étois livré à ces deux Inconnus. Je balançai même si je ne piquerois pas mon cheval pour me défaire d'eux, ou si je ne les attaquerois pas le premier ; car tout me disoit dans le cœur, que ces deux misérables conspiroient contre ma vie. L'un me racontoit des histoires funèbres, comme pour m'intimider. L'autre me montrait la place où l'on avoit assassiné un Comte avec son épouse. C'est ici, me disoit-il, que l'on a égorgé le Baron de.... Un peu plus loin, ajoutoit l'autre, on a poignardé un Capitaine Allemand avec son valet de chambre. Ces histoires étoient autant de préliminaires du coup qu'ils méditoient ; & selon les

apparences ils ne me faisoient ces contes, que pour matter peu à peu mon courage, & jeter la confusion dans mon imagination. Ils n'y réussirent pas mal, & je vous avouérai, Messieurs, dit l'Allemand, que plus j'avançois avec eux, plus je sentoís le danger. Car enfin, si j'avois des pistolets de poche, ils pouvoient en avoir aussi, & je ne l'éprouvai que trop. Pendant que pour leur dérober mon trouble, j'affectois de regarder d'un œil assuré les endroits qu'ils me montroient, l'un d'eux m'approche le pistolet à l'oreille, & me demande la bourse. Je porte aussi-tôt la main à mes armes pour lui répondre; mais l'autre me saisissant la main & la bride de mon cheval, me présente aussi le pistolet de s'autre côté, m'ordonne en jurant de descendre, & me desarçonne. Il pleuvoit, j'étois enveloppé dans mon manteau, & par conséquent hors d'état de défense. Ils me tiraillèrent tant, que je fus contraint de mettre pied à terre pour conserver quelques momens de vie. L'un d'eux prit mon cheval par la bride, & marchoit devant, toujours le pistolet au poing. Le second marchoit après moi dans la même posture; & j'étois au milieu d'eux enveloppé dans mon manteau, entre la mort & la vie, & beaucoup plus sûr de l'une que de l'autre. Ils traînèrent mon cheval dans le fort du Bois, & me firent marcher après lui à travers

des pierres & des brouffailles très-rudes. Au moindre faux pas que je faisois , ils tournoient tous deux leurs armes contre moi , comme s'ils craignoient que je ne m'échappasse. Je compris alors que ma mort étoit inévitable , & qu'ils ne me faisoient avancer dans l'épaisseur du Bois que pour m'y égorger , & dérober aux passans les vestiges de mon assassinat. Je voulois capituler avec eux. Je leur offris ma bourse & tout ce que j'avois , pour obtenir la vie ; mais ils ne m'écoutèrent ni ne me répondirent. Ce silence m'en dit assez , & le prenant pour l'arrêt de ma mort, je résolus au-moins de leur vendre chèrement ma vie. C'en est donc fait, dis-je en moi-même , & ma mort est certaine. Eh bien , mourohs en brave , ou tâchons de nous tirer des mains de ces Coquins. Ma réflexion fut courte , dit l'Allemand ; car dans ces occasions critiques on pense par sentiment, & souvent l'action & la pensée se confondent. En effet , ramassant aussitôt toute ma force, & ma présence d'esprit, je coulai mes mains dans mes poches , & bandai doucement un de mes pistolets. Sans réfléchir que ce coup alloit être le dernier de ma vie si je manquois , & sans songer que celui qui me suivoit ne me manqueroit pas , je lâchai mon pistolet à travers mon manteau , & je renversai celui qui marchoit devant moi. A peine le coup fut-il par-

ti, que tournant sur celui qui me suivoit, avec mon manteau que je dépliai je l'aveuglai, l'enveloppai, le saisis, le renversai, & tombant avec lui je lui brulai la cervelle. Comme je me relevois pour respirer après cette horrible expédition, le premier que je croyois mort, mais qui n'étoit que blessé, se ranimant en voyant le sort de son camarade, me lâche un coup de pistolet, qui heureusement ne porta que contre un vieux tronc d'arbre qui étoit auprès de moi. Je crus que ce trait de la Providence qui veilloit sur mes jours, m'avertissoit de m'assurer de la mort de ces deux misérables : je retournai sur celui qui m'avoit manqué, & je le mis hors d'état d'attenter à ma vie. Je ne l'eus pas plutôt achevé, que je me disposai à continuer ma route. Mais je me trouvai dans un nouvel embarras : mon cheval, qui s'étoit effrayé de nos cris & des coups de pistolet, s'étoit sauvé dans le Bois, & j'eus une peine infinie à le retrouver. Il me fallut courir à travers les roches & les arbres, pour tâcher d'en découvrir quelques vestiges. Pendant cette recherche, j'avois plus d'une inquiétude : je craignois également d'être surpris dans ce desordre, & d'être soupçonné d'un meurtre qui n'avoit rien que de légitime ; ou de m'égarer dans ce Bois, & d'y rester jusqu'à la nuit. Serait-il possible, disois-je en moi-même, que le

Ciel

Ciel, qui a veillé d'une façon si particulière à ma conservation, ne m'eût arraché à une mort si funeste, que pour m'exposer à des dangers encore plus terribles? Non, disois-je, je trouverai quelque issue à ce labyrinthe. En effet, j'aperçus mon cheval qui passoit tranquillement au pied d'un arbre: je courus à lui, & après avoir erré encore plus d'une heure dans le Bois, je me trouvai au bord d'un chemin qui me parut être le même que celui où j'avois passé le matin. Je remontai à cheval, & je continuai ma route jusqu'à l'Abaië de Pruym, où j'ai quelques parens; & après m'y être reposé quelques jours, j'en suis parti pour venir ici.

Ma foi Monsieur, lui dit quelqu'un de la compagnie, le coup est des plus hardis, & il faut être aussi brave que vous l'êtes, pour oser l'entreprendre en de pareilles circonstances, où les horreurs de la mort ôtent souvent toute la présence d'esprit. Cependant, après avoir donné à sa valeur tous les éloges qu'elle méritoit, on ne put s'empêcher de lui marquer quelque étonnement sur la témérité avec laquelle il s'étoit engagé à faire route tout seul dans un Pays aussi dangereux que les Ardennes, sur la bonne foi de deux Inconnus. L'Allemand en convint, & avoua son imprudence. Mais le Marquis, qui se connoissoit en malheurs, lui demanda s'il ne craignoit pas que ce

meurtre, tout juste, tout nécessaire qu'il étoit, ne lui fit quelque affaire dans le Pays s'il y repalloit, sur-tout si l'on venoit à découvrir ces deux cadavres. Point du tout, répondit l'Allemand. Premièrement, c'est qu'il n'y a aucun crime de ma part: & en second lieu, l'endroit où cette action s'est passée, est une extension du territoire de l'Abaye de Pruyem, où j'ai plusieurs parens; & j'ai eu soin, en arrivant, d'y faire ma déposition. Comme Mr. l'Electeur de Trèves est Administrateur perpétuel de cette Abaye, & que j'ai l'honneur d'être connu de S. A. E. je ne crains pas que l'on ose former le moindre soupçon défavantageux sur mon aventure. On envoya dès le lendemain sur les lieux enlever les cadavres, pour les porter au gibet de l'Abaye. Cette Maison étant une Abaye Libre & Impériale, dont la juridiction est Souveraine, je n'ai, dit-il, aucune poursuite à craindre que de la part des Moines, qui étant presque tous mes parens ou mes amis, ont pris une part singulière à la conservation presque miraculeuse de ma vie dans cette rencontre. D'ailleurs, comme ils font tous preuve de Noblesse pour entrer dans cette Maison, ils ont quelques égards pour un Gentilhomme quel qu'il soit, qu'ils ne pourroient raisonnablement soupçonner sans preuves d'une pareille lâcheté, sans déroger eux-mêmes à la noblesse de leurs

leurs sentimens. Nous félicitâmes l'Allemand sur son bonheur, & nous le célébrâmes par plusieurs razades qu'il fallut boire sans quartier. Nous lui signifîâmes cependant, que notre qualité de *Bobelins* ne nous permettant pas de le suivre à cause du régime des Eaux, nous étions obligés de lui demander grace. Il ne nous en fit aucune, il fallut boire encore au bon succès des Eaux; & je crois qu'il nous auroit tous rendus aussi Allemands que lui sur l'article, s'il étoit resté à Spa. Heureusement pour notre santé, il partit dès le lendemain pour Aix-la-Chapelle, où il alloit joindre un Comte de ses amis qui y étoit resté. Nous restâmes fort longtems à table, parce qu'il avoit la conversation des plus séduisantes. Nous prîmes enfin congé de lui, nous lui souhaitâmes un voyage plus heureux, & nous ne le revîmes plus.

Dès-qu'il fut retiré, nous fîmes quelques réflexions sur son aventure, qui nous avoit paru singulière. Mais Mr. Lake nous interrompit, pour nous avertir qu'il croyoit qu'il seroit bon de ne faire aucune mention de cette histoire devant nos Dames, qui pourroient en prendre l'allarme par rapport à leur retour. Nous nous promîmes tous de ne leur en rien dire. La précaution sans-doute étoit sage, sur-tout par rapport à l'Abesse, qui nous avoit dit un jour, qu'elle croyoit s'en retourner par le Luxembourg.

xembourg, & traverser par conséquent une partie des Ardennes. Nous nous séparâmes ensuite, fort satisfaits de notre journée, qui avoit été une des plus remplies d'amusemens qu'aucune autre encore, depuis que nous étions à Spa. Quoiqu'elle n'eût pas été mêlée de ces plaisirs bruyans que nous avions goûtés d'autres fois, nous n'eûmes aucun regret de l'avoir prolongée si avant dans la nuit. C'est une preuve sans-doute, qu'une conversation bien soutenue entre des personnes raisonnables, peut faire le charme le plus doux de la Société. C'est une réflexion que nous fîmes en nous foudhaitant le bon soir. Minuit sonna, nous nous quitâmes. Chacun se retira enfin à son quartier, & nous nous dîmes adieu jusqu'au lendemain à midi, selon la partie que nous avions faite de dormir.

Fin du Premier Volume.

